



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

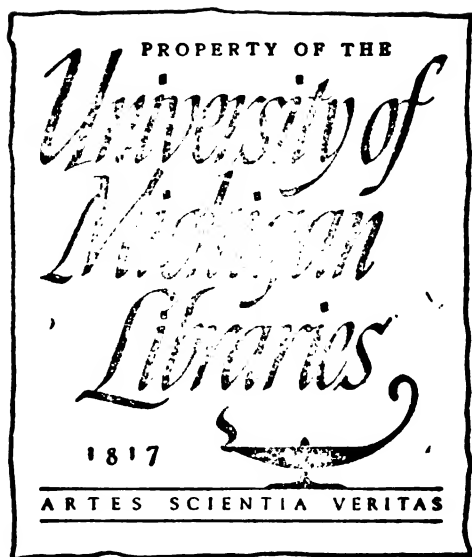
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

XXVI

LE

DIALECTE ARABE

PARLÉ A TLEMCEN

GRAMMAIRE, TEXTES ET GLOSSAIRE

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET C^{le}, RUE GARNIER, 4.

LE
DIALECTE ARABE

PARLÉ A TLEMCEN

GRAMMAIRE, TEXTES ET GLOSSAIRE

PAR

W. MARÇAIS

DIRECTEUR DE LA MÉDERSA DE TLEMCEN



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

—
1902

73
6761
11300

General Library
11-8-67
643225-424
Librairie Orientale
et Américaine

A

MONSIEUR BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

Hommage de bien respectueuse reconnaissance.

W. MARÇAIS.

INTRODUCTION

On trouvera dans ce travail : 1° une esquisse grammaticale du dialecte tlemcenien ; 2° une série de textes de prose et de poésie avec, accessoirement, quelques études de prosodie et de folk-lore. Ces textes dans mon esprit, doivent jouer, après l'esquisse grammaticale, le rôle d'une petite chrestomathie tlemcenienne ; 3° un lexique où sont expliqués et étudiés les mots marqués d'une astérisque dans le texte arabe des contes et des chansons.

Cette réunion de matériaux variés dans un même livre, pourra paraître désordonnée, incohérente. En fait ce sont les résultats de mes études arabes et musulmanes à Tlemcen pendant les quatre années passées, que j'apporte aujourd'hui. Seul, le nom de la vieille ville des Benî-Zeiyân peut relier les uns aux autres ces quelques documents lexicographiques, grammaticaux, sociologiques. Ils se trouvent réunis dans un même livre, simplement parce qu'ils ont une origine locale commune ; et, s'il est possible à la rigueur de découvrir

quelque unité dans cet essai, ce sera une unité, pour ainsi dire, géographique.

J'ai eu pour le tout beaucoup d'informateurs. Dans l'esquisse grammaticale, la collaboration de mes anciens élèves, parfois de mes élèves m'a été d'un grand secours. J'ai contrôlé leurs dires, dans les conversations quotidiennes que la nature de mes fonctions me permet d'avoir avec de très nombreux Tlemcenien, *tolbas*, fonctionnaires musulmans, et aussi marchands, patrons de bains ou de cafés maures, porteurs du marché, etc. — Pour le *ḥáuḥ*, j'ai mis surtout à contribution mon vieil ami Si-Hajj Djelloul Ben Ziyân qui a une grande réputation de *ḥauwâ*, et Si Abdallah ben Dâli Youcef, ouqqaf à la Médersa. — Les contes, les berceuses, les chansons d'enfants m'ont été fournis par divers *tolbas* qui ont bien voulu se souvenir pour moi de ce qui avait amusé leur jeune âge. Les enfants du quartier de *Râs el-bḥar* où j'habite ont aussi été mes collaborateurs.

Parmi mes anciens élèves, je tiens à remercier MM. Chaïb ben Tâleb, Abdallah ben Mansour, Houssine Ferradj et Mohammed ben Oujdi; parmi mes élèves, MM. Mohammed Bouchamma, Mohammed Ben Merzouq, Abdesslâm ben Tâleb, Benali Ben Dimerâd, Mohammed ben Mesli, Boumédien Bouchenaq, Abdesslâm ben Memcha, Hammadi Ben Yaro, Mohammed ben Ameer. MM. Abdelazîz Zenagui, actuellement répétiteur à l'École des Langues orientales et Abdesslâm ben Chaïb professeur à la mosquée de chikh Senoussi qui sont aussi

de mes anciens élèves, m'ont fourni nombre de renseignements utiles et ont bien voulu m'aider dans la révision des épreuves.

Les ouvrages de M. Stumme ont largement ouvert la voie pour l'étude des dialectes maghribins. Je me suis efforcé d'appliquer la méthode de ce savant à l'étude du tlemcenien, et l'on s'apercevra sans peine que sa grammaire tusinienne, et son excellente esquisse du dialecte de Tripoli m'ont constamment servi de modèles. Le tlemcenien me paraît présenter des différences assez sensibles avec le tunisien, le tripolitain d'une part, avec les idiomes marocains de l'autre, et mériter par là l'honneur d'une étude spéciale. Cette étude que je donne aujourd'hui est mon travail de début dans l'arabe vulgaire, et je demande à l'avance, pour ses faiblesses et ses erreurs, l'indulgence de ceux qui s'intéressent à l'étude des dialectes. J'espère dans l'avenir pouvoir y apporter des corrections.

Je ne saurais remercier trop vivement les deux maîtres qui ont en quelque sorte inspiré ce travail, et m'ont prêté l'appui de leur science, de leur expérience, de leurs conseils éclairés : MM. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger, et Houdas, professeur d'arabe vulgaire à l'École des Langues orientales. Qu'ils reçoivent ici l'assurance de ma profonde et respectueuse gratitude.

Tlemcen, 15 janvier 1903.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET. — *Manuel de langue kabyle*, par R. Basset, Paris, 1887.
- BEAUSSIER. — *Dictionnaire pratique arabe-français*, par M. Beaus-sier, Alger, 1887.
- COHEN-SOLAL. — *Mots usuels de la langue arabe*, par Eidenschenk et Cohen-Solal, Alger, 1897.
- DELPHIN. — *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, par G. Delphin, Paris-Alger, 1894.
- HOUDAS. — *Grammaire arabe*, par O. Houdas, Paris, 1895.
- MACHUEL. — *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé*, par L. Machuel, Alger, 1867.
- SONNECK CA. — *Six chansons arabes en dialecte maghribin*, par C. Sonneck (extrait du *J. Asiatique*), Paris, 1899.
- SONNECK CM. — *Chants arabes du Maghreb*, I, texte arabe, par C. Sonneck, Paris, 1902.
- TG. — *Grammatik des tünisischen Arabisch*, par H. Stumme, Leipzig, 1896.
- TMG. — *Tünisische Märchen und Gedichte*, par H. Stumme, Leipzig, 1893.
- MGT. — *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis*, par H. Stumme, Leipzig, 1898.
- TBL. — *Tripolitanisch-tünisische Beduinenlieder*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.
- NTS. — *Neue tünisische Sammlungen*, par H. Stumme, tirage à part de la *Zeitsch. f. afrik. und ocean. Sprachen*, Leipzig, 1896.
- SOCIN Mar. — *Zum arabischen Dialekt von Marokko*, par A. Socin, tirage à part du XIV^e volume des *Abhandlungen d. ph. hist. Classe der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Leipzig, 1893.
- Howāra. — *Der Dialekt der Howāra des Wād Sūs in Marokko*,

- par A. Socin et H. Stumme, tirage à part du XV^e volume des *Abhandlungen d. ph. hist. Classe der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Leipzig, 1894.
- FISCHER MS. — *Marokkanische Sprichwörter*, par A. Fischer, tirage à part des *Mittheilungen des Seminars f. orient. Sprachen*, 1898, Berlin, 1898.
- FISCHER Waf. — *Hieb — und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko*, par A. Fischer dans les *Mittheilungen des Seminars f. orient. Sprachen* 1899, Berlin, 1899.
- FISCHER Wt. — *Zum Wortton im Marokkanischen*, par A. Fischer, id., Berlin, 1899.
- LÜDERITZ SM. — *Sprichwörter aus Marokko*, par H. Lüderitz, id., Berlin, 1899.
- LERCHUNDI Voc. — *Vocabulario español-arábico del dialecto de Marruecos*, par Lerchundi, Tanger, 1892.
- LERCHUNDI Rud. — *Rudimentos del árabe vulgar que se habla en el imperio de Marruecos*, par Lerchundi, Tanger, 1889.
- SPITTA Gr. — *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ägypten*, par W. Spitta-Bey, Leipzig, 1880.
- REINHARDT. — *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Omān und Zanzibar*, par C. Reinhardt, Stuttgart et Berlin, 1894.
- SOCIN Diw. — *Diwan aus Centralarabien*, par A. Socin, publié par H. Stumme, Leipzig, 1900-1901.
- LANDBERG Prov. — *Proverbes et dictons du peuple arabes*, par de Landberg, Leyde, 1883.
- LANDBERG Arabica. — *Arabica*, par de Landberg, Leyde, 1886-1898.
- LANDBERG Hadr. — *Études sur les dialectes de l'Arabie Méridionale*, I, *Hadramout*, par de Landberg, Leyde, 1901.
- OESTRUP. — *Contes de Damas*, par J. Oestrup, Leyde, 1897.
- DALMAN Diw. — *Palästinischer Diwan*, par G. H. Dalman, Leipzig, 1901.
- JA. — *Journal asiatique*.
- RA. — *Revue africaine*.
- WZKM. — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.
- ZFA. — *Zeitschrift f. Assyriologie*.
- ZDMG. — *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*.
- LA. — *Lisān el-'arab*.
- DOZY Suppl. — *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. Dozy.

CARACTÈRE GÉNÉRAL

Parmi les dialectes de l'Oranie, le tlemcenien apparaît comme un dialecte nettement citadin. Dans le Maghrib central, la distinction des dialectes en deux grandes classes, bédouins et citadins, peut, à mon sens, se fonder sur les particularités suivantes :

1° les dialectes citadins ont le son *q* pour ق, tandis que les dialectes bédouins ont *g* (1).

2° les dialectes citadins offrent une prononciation *u* du pronom masc. sing. de la 3^e personne, tandis que les dialectes bédouins offrent une prononciation *āh, ah, ōh* (2).

3° les dialectes citadins réduisent à مفاعل, فعالل sans *i* long entre la 3^e et la 4^e consonne les pluriels classiques مفاعيل, فعاليل etc. ; les dialectes bédouins gardent l'*i* long.

4° les dialectes citadins offrent, au pluriel des verbes défectueux des terminaisons *tu, du* ; les dialectes bédouins offrent simplement *u, ū* (3).

5° Il existe des uns par rapport aux autres de nombreuses et fréquentes différences de vocabulaire.

Le tlemcenien est au reste, avec le nédroméen, le seul dialecte oranais, qui offre les particularités des dialectes citadins. Dans toutes les autres villes de l'Oranie, si bizarre que puisse paraître la chose, on parle des dialectes bédouins (4).

1. Cf. *infra* p. 17 ; comp. *MGT.*, 199, § 3.

2. Cf. *inf.* le pronom ; comp. *MGT.*, 200, § 3 ; cf. de nombreux exemples dans les transcriptions de Delphin.

3. Cf. *inf.* le verbe défectueux ; comp. *Hoywāra*, 11, note 29 ; *MGT.*, 199, § 3 et la juste remarque de Stumme *ap. TG*, § 140, p. 113.

4. De même, le dialecte de la ville de Tripoli est un dialecte bédouin ; cf. *MGT.*, *loc. cit.*

SYSTÈME PHONÉTIQUE

Les signes suivants de transcription sont nécessaires pour l'étude du dialecte tlemcenien :

CONSONNES

- t*, le *t* français ت.
t, à peu près le *z* allemand (*ts*) ت, ث.
d, le *d* français د, ذ.
t, un *t* emphatique ط, parfois ض, ظ.
d, un *d* emphatique ض, ظ.
s, l'*s* française س.
ʃ, une *s* emphatique ص.
ʃ, le *ch* français ش.
č, le *ch* anglais (*tch*) چ turc.
j, le *j* anglais (*dj*) }
ž, le *j* français } ج.
z, le *z* français }
ž, un *z* emphatique } ز.
k, le *k* français ك.
q, arrière-guttural ق.
g, le *g* dur français.
' , expiration faible ع.
h, expiration moyenne ه.
h, expiration très forte ح.
' , contraction de la gorge ع.

- h, le *ch* suisse خ.
r, l'*r* grasseyée française غ.
r, l'*r* linguale ر.
l, l'*l* française
l, une *l* très emphatique } ل.
n, l'*n* pure
ñ, l'*n* gutturale de l'allemand *Bank* } ن.
b, le *b* français ب.
f, l'*f* française ف.
m, une *m* très labiale م.
w, double *w* anglais و.
y, *y* français de *bruyère* ي.
ib, ÿ, furtifs (cf. *infra* p. 23).

VOYELLES

- a, *a* pur.
ā, *a* penchant vers le son français *ai*.
a, *a* penchant vers les diphtongues françaises *an*, *in*.
ā, *a* penchant vers *o*.
o, *o* pur.
o, *o* penchant vers *u*.
ö, entre *o* et le *æ* français.
u, *ou* français.
e, l'*e* muet français de *je*.
è, l'*è* ouvert français.
e, entre *i* et *é*.
i, *i* pur.
ā, ō, ē, etc., long et accentué.
ā, ō, ē, etc., long et non accentué.
ā, ō, ē, etc., bref et accentué.
ā, ō, ē, etc., très bref.

Le signe $\underbrace{\hspace{1cm}}$ réunissant par dessous deux voyelles indique qu'elles forment diphtongue : au, ou, ei, eu, etc.

Le signe - entre deux mots indique que dans la prononciation ils forment un complexe.

SCHÈMES

Dans les schèmes des formes de mots :

v est voyelle brève non accentuée,

ṽ — voyelle très brève,

ṽ́ — voyelle brève accentuée,

v̄ — voyelle longue non accentuée,

v̄́ — voyelle longue accentuée.

c est consonne (quand, au lieu d'une consonne, on trouve les semi-voyelles و, ي, elles figurent généralement dans les schèmes sous leur forme de transcription w, y). — L'exposant (c^1 , c^2 , c^3 , etc.) indique l'ordre de la consonne dans le schème.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

CONSONNES

A. — Quelques particularités de la consonantique tlemcenienne.

Dentales.

Le ت-ث ; le د-ذ. — Dans le groupe des dentales, il est remarquable que, tandis que le tunisien distingue soigneusement le ت du ث, le د du ذ à l'instar des dialectes arabiques, le tlemcenien, comme le tripolitain, la plupart des dialectes marocains et, dans une certaine mesure, aussi l'égyptien et le syrien, les confond. La distinction du ت et du ذ se retrouve par contre dans la plupart des dialectes ruraux de l'Oranie. Le ث y est le *th* anglais dur, le ذ le *th* anglais doux (1). — Le ث et ت se sont confondus en tlemcenien en un son unique *t*; le *t* n'est plus une dentale pure; c'est en quelque sorte une lettre double équivalente à *ts* prononcé en une seule émission de voix (2). Cette prononciation du ت-ث est courante aussi en algérois (3) et

1. Par ex. dans le dialecte étudié *ap.* Delphin; cf. la description de la prononciation du ث et du ذ dans cet ouvrage p. 1, 2.

2. C'est par le groupe *ts* que l'a rendue Lüderitz, *SM.*, p. 1.

3. Déjà noté par Maltzan *ZDMG.*, XXIII, 663.

dans les dialectes citadins du Maroc septentrionale. Peut-être faut-il l'attribuer à une influence berbère (1). Dans la province d'Oran, on la retrouve à Nédromah et dans certains dialectes ruraux des Traras, berbères de race, arabes de langue (2). A cette exception près tous les dialectes ruraux de l'Oranie ont un *t* pur, jamais *ṭ*. En tlemcenien le *t* pur n'intervient qu'à la suite d'accommodations phonétiques. Enfin, il faut remarquer que lorsque *ṭ* doit être redoublé, l'élément dental *t* est en fait seul redoublé; l'élément sifflant continu reste simple : ستة *six* doit être transcrit *sétta* mieux que *sétṭa*.

Le ض; le ط. — La confusion de ces deux lettres se retrouve en tlemcenien comme dans la plupart des dialectes (3). Le ض-ط a en tlemcenien comme en tripolitain, en marocain et dans une certaine mesure en égyptien et en arabe le son d'un *d* emphatique *d̤*. Le ض a perdu le son caractéristique dont Spitta donne le mécanisme physique (4). D'autre part, dans les dialectes ruraux de l'Oranie, le ض-ط, surtout initial, sonne fréquemment comme en tunisien *th* anglais doux emphatique.

Permutation de dentales. — Elles sont fréquentes comme dans la plupart des dialectes. Certaines sont dues à des causes phonétiques régulières, influence des consonnes voisines, etc. D'autres semblent capricieuses. — On verra comme dans d'autres dialectes le *t* remplacer *ṭ* dans la dernière syllabe des noms de nombre de 13 à 19.

1. Cf. Basset, p. 5.

2. Cf. sur les Traras, Basset, *Nédromah et les Traras*, Paris, 1901, in-8.

3. Cf. sur le rapport de ces deux lettres, *Transact. IX Int. Congress*, II, 145 et suiv.; Landberg, *Hadramout*, I, p. 118; *TM.*, I, XVIII, XIX; leur confusion dans l'orthographe maghribine est continuelle (cf. *JA.*, 1899, II, p. 395).

4. Cf. Spitta, p. 10.

Il prend très fréquemment la place du *d* (surtout dans le langage des femmes) ce qui peut être attribué à une influence berbère (1). Il prend celle du *d* dans quelques mots : *hăfit*, petit-fils = حفيد ; *fhôt*, cuisse = فخذ (plus rarement *fhôd*) et est remplacé par *d* dans quelques autres : *ndôq*, répliquer = نطق ; *fdqöd*, seulement = فقط.

Sifflantes.

Le *j*. — Le *z* emphatique (*ẓ*) est inconnu à la plupart des dialectes arabes. Il est vraisemblablement dû à une influence berbère. On le retrouve dans le dialecte rural étudié par Delphin et chez les Houwāra (2). — Il est à noter qu'un mot peut changer de sens suivant qu'il est prononcé avec un *z* ou avec un *ẓ*. C'est ainsi que l'on a *zlôq*, glisser, et *ẓlôq*, terrain boueux ; *zhār*, fleurs d'oranger, et *ẓhār*, chance ; *zéuwör*, falsifier, et *ẓáuwör*, faire visiter.

Le *ç*. — La prononciation courante du *ç* en tlemcenien est *j* (*j* anglais) ; ce n'est pas une sifflante pure, mais une lettre double comportant un élément dental initial, et équivalente au groupe *dj* prononcé en une seule émission de voix. Cette prononciation se retrouve dans certains dialectes orientaux, mais dans le Maghrib elle est exceptionnelle et le *ç* est d'ordinaire prononcé *z* (*i* français) à Tripoli, à Tunis, au Maroc et dans les dialectes ruraux de l'Oranie. — La prononciation *z* n'apparaît en tlemcenien que par suite d'accommodations phonétiques. — Quant à

1. Cf. Basset, p. 7 in *ſne* ; il en est de même en algérois (cf. Sonneck, CA., 88, v. 9) dans les Traras, et au Maroc (cf. les nombreux exemples de permutation des dentales réunis par Fischer, ZWT., 277 et suiv.) ; dans un vieux texte épigraphique tlemcenien on trouve *طريح* pour *ضريح* ap. Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni-Zeydn*, p. 58.

2. Cf. Basset, p. 4 in *ſne* ; Houwāra, transcription, 13 ; Delphin, 284, nota r ; JA., 1861, II, 371, l. 9.

la prononciation égyptienne *g* qui se rencontre en marocain, au cas de séquence d'une sifflante (1), elle n'existe à ma connaissance en tlemcenien que dans le mot *gousās*, espion (class. جاسوس) et vraisemblablement il s'agit d'un emprunt aux dialectes marocains.

Le ج. — Il apparaît comme à Tripoli dans des vocables étrangers (turcs), surtout noms propres et aussi dans quelques autres mots : *čwār*, *čāldbi*, noms propres; *čāḥcaḥ*, garçon de bain; *čābčōq*, vase en fer blanc; *čūčān*, négriton; *mūčo*, petit garçon de bain (esp. *mozo*). Ce son existe en berbère.

Permutation du س, du ص, du ز. — Il est permis de constater en tlemcenien des permutations des sifflantes س, ص, ز. On en trouve en arabe classique; on en trouve également dans la plupart des dialectes (2). Certaines à n'en pas douter ont des causes phonétiques très claires. L'influence de la consonne voisine explique *fāzda*, corrompue, pour *fāsda*; *zđām*, heurter, pour *šdém*; *qāzdir*, étain, pour *qāšdir* (3); *šdér*, poitrine, pour *šder*; *wōšt*, milieu, pour *wūšt*; *štāḥ*, terrasse, pour *štāḥ*. Stumme explique par des influences vocaliques secondaires *šér*, courroie, pour *sir*; *šéf*, sabre pour *sif* (4). Il n'en reste pas moins que pour bon nombre de cas ces permutations paraissent uniquement capricieuses : *qfēz*, cage, pour *qfés*; *šfōrjel*,

1. C'est ce qui paraît avoir déterminé Fischer, *MS.*, 5, 6.

2. Cf. notamment ce que dit Landberg de la prononciation سلطان pour سلطان, *Ḥaḍramūt*, 127; sûr pour سور apparaît peut-être en Égypte dans les textes épigraphiques dès le viii^e siècle de l'Hég.; cf. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, I, 89, note 1. Cf. aussi R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 8-9.

3. Cf. sur ص passant à ز au contact de > LA., IV, ۱۳۳.

4. Cf. *TM.*, XIX; comp. Socin, *Diwān*, III, 200; et examiner les exemples de permutation donnés ap. Reinhardt, 10; aussi سطح pour سطح, p. 5.

coing, pour *sförjel* (1); *börnôş*, burnous, à côté de *börnús*; *karmôş*, figue, à côté de *karmús*.

Palatales-gutturales.

Le ك. — Le ك a toujours la prononciation du *k* français; dans le dialecte des Juifs dont en principe je ne m'occupe pas ici, il est une fricative très voisine du *ç*, comme dans certains dialectes orientaux.

Le ق. — Le ق est tantôt *q*, tantôt *g* comme en tunisien. Le nombre des mots où l'on trouve la prononciation *g* est assez restreint et, comme en tunisien, il est remarquable que pour plusieurs d'entre eux, il faut attribuer cette prononciation à des influences des dialectes ruraux : *nâga*, chamelle; *bégra*, vache; *slûgi*, chien de chasse; *gûrbi*, cabane (2). D'autre part les prononciations *q* et *g* servent parfois à différencier deux sens d'un même mot; c'est ainsi qu'on aura *bégra*, vache; *bâgra*, la Soura II du Coran; *gûbba*, coupole de marabout; *qôbba*, alcôve; *geuwâd*, guide; *qâuwâd*, proxénète; *zréq*, gris (chevaux); *zróq*, bleu (3); *šérg*, l'orient; *šórq*, le pèlerinage, etc. — Enfin il faut noter que nombre de Tlemcenien^s semblent atteints de l'impossibilité de prononcer le ق, *q*; dans leur bouche, il se traduit, comme dans celle des Cairetes et des Damasquins, par un fort *hamza* (4). — Le tlemcenien n'offre pas à ma connaissance d'exemple de la permutation du ق avec le ك, fré-

1. Influence de أصفر, jaune, ou de l'étymologie populaire : يصنى الرجل? (cf. *inf. textes l'École coranique*).

2. Comp. *TM.*, XVII; Fischer, *MS.*, 7, 8.

3. Comp. pour ce mot Fischer, *MS.*, 22, l. 13.

4. Comp. pour le Maroc Lüderitz, 1, note 4; Fischer, *Waff.*, 223; à Tlemcen on dit d'un individu qui a ce défaut de prononciation que *yâhder belqâla*; dans d'autres régions de l'Oranie ce sont surtout les Juifs qui ne prononcent pas le ق; cf. Delphin, 292, l. 10.

quente dans d'autres dialectes (1); mais dans la banlieue on dira *ktél*, tuer, pour *قتل* (2); *ktá'*, couper, pour *قطع*. Enfin les Juifs prononcent toujours le *ق*, *k*.

Le *غ*. — Cet *r* grasseyé remplacé constamment chez certains individus le *ر*, *r* lingual. Ce n'est qu'un défaut de prononciation (3). D'autre part dans le mot *غسل*, laver, *غ* est remplacé par *خ* : *hsél*, *hsil*, lessive. Il en est de même en tunisien (4). La substitution du *خ* au *غ* se rencontre dans d'autres dialectes arabes (5). Elle existe aussi en berbère (6).

Le *ع*. — Il est moins fortement prononcé en tlemcenien qu'en algérois et dans les dialectes ruraux de l'Oranie. Il disparaît comme en tunisien, en marocain des villes, en syrien et en égyptien, et dans une certaine mesure en omāni dans les noms de nombre de onze à dix-neuf (cf. *inf.* LA NUMÉRATION). Il s'y maintient au contraire dans les dialectes ruraux. — La substitution du *غ* au *ع* dans la racine *غبق*, être profond (class. *عميق*), est commune à beaucoup d'autres dialectes (7).

Le *ز*. — Il n'est pas sensible dans la prononciation du pronom *ز*, quelques cas mis à part. Il en est de même dans tous les dialectes citadins du Maghrib et dans d'autres (8). — Il disparaît fréquemment dans la conjugaison du verbe

1. Cf. Landberg, *Ḥaḍramūt*, 131.

2. Fréquent dans les *Houwāra* (à titre d'exemples, 30, l. 6; 32, l. 8).

3. Cf. ce que dit Mouliéras de la prononciation des Tétouanais, *ap. Maroc Inconnu*, II, p. 201, 202; aussi Fischer, *Waff.*, 223, n. 1.

4. Cf. *TG.*, glossaire. 164.

5. Cf. Spitta, 25, § 7^a; Socin, *Diwān*, III, § 165.

6. Cf. Basset, 8.

7. Cf. *TG.*, glossaire 175; Landberg, *Ḥaḍramūt*, 312; Socin, *Diwān*, III, § 171.

8. Notamment en omāni, Reinhardt, § 13; cf. les observations de Landberg *ap. Ḥaḍramūt*, I, 455 et suiv.

rā : *ra* = راه, *ri* = راهی, *rām* = راهم ; il disparaît encore dans la locution adverbiale *ménna*, par ici (من هنا), dans le pluriel *fwāki*, fruits (sing. فاكهة inusité) ramené par analogie à la nombreuse classe des pluriels *cwāci*. — *Wújj*, visage (class. وجه) est à rapprocher des égyptien et syrien *wúšš*, *wišš*, *wújj* (1). Dans la banlieue on dit *sārīz*, bassin, pl. *šwārīz* = صهريج. — Le *z* final s'est très bien maintenu dans *fqēh*, jurisconsulte, à l'encontre de ce qui existe en égyptien et en tripolitain.

Le *ʾ*. — Le *ʾ* initial a perdu en général toute valeur consonantique propre. — Dans un certain nombre de mots, il s'est réduit à une simple voyelle *a*, *u*, *i* ; sous cette forme il s'est maintenu, là où il portait l'accent : *ʾasl*, origine ; أصل ; *ʾarḍ*, terre, أرض ; *ʾana*, moi, أنا ; *ʾumm*, mère, أم ; *ʾuḥt*, sœur, أخت ; *ʾuḥra*, autre, أخرى. On peut admettre que dans ces mots le *hamza* existe virtuellement ; mais il n'est nullement prononcé. Lorsque l'accent portait sur une syllabe subséquente, la voyelle à laquelle s'était réduite le *hamza* initial a elle-même disparu, qu'elle fut contenue dans une syllabe ouverte ou fermée : *brāham*, أبراهيم ; *brēq*, aiguillère, أبريق ; *ḥit*, petite sœur, أختيت ; *māra*, signe, أمارة ; *šāba*, abondance أصابة (cf. aussi *inf.* LE NOM : singulier des comparatifs *cʾcʾcʾcʾ* et pluriels *cʾcʾcʾcʾ*). Il en est ainsi dans beaucoup d'autres dialectes (2). La conservation virtuelle du *hamza* sous forme de simple voyelle, bien qu'il n'ait pas l'accent dans les mots *islām*, *imām*, *āmān*, *āmér* (cf. sur l'allongement de *ā* *inf.* p. 37 et 50) s'explique par des influences de la

1. Cf. Spitta, 17 ; Oestrup, 125, § 4 ; Landberg, *Prov.*, 33, 59.

2. Comp. *TM.*, XVII, note 4 et XXXI in *fine* ; Nöldeke, *WZKM.*, ix, 6 ; *Arabica*, III, 35.

langue littéraire (1). — Dans d'autres mots, où il portait l'accent, le *hamza* a donné naissance à une semi-voyelle *w*, *y* : *wúkkel*, faire manger, أَكَّلَ, *wúllef*, habituer à, أَلَّفَ; *yébra*, aiguille, اِبْرَة, *yéns*, espèce humaine, اِنْس (2). — Dans un petit nombre de mots, une forme indéterminée secondaire avec un *l* initial a été tirée de la forme déterminée : *léf'a*, vipère; *lenjâs*, poire, etc. Fischer a étudié ces mots en marocain (3); il faut ajouter à leur liste en tlemcenien *lésfa*, alène; *lérwi*, mouflon. — Enfin le *hamza* initial s'est renforcé en *h* dans les mots *hajjâla*, veuve, أَجَالَة (de même dans tout le Maghrib); *hâla*, instrument, آلَة (tunisien 'âla avec ع) et dans la locution conjonctive *hämmâla*, mais, cependant, آمَالَا (surtout algérois, assez rare à Tlemcen) (4).

Le *hamza* dans l'intérieur des mots a généralement disparu pour faire place à un allongement de voyelle : *fâs*, pioche, فَاس; *sâl*, demande, سَأَلَ; *dib*, chacal, ذَنْب; *bir*, puits, بئر; *mâmen*, croyant, مُؤْمِن. — Il s'est renforcé en *z* dans le mot *zhôr*, rugir, class. زَارَ (5) (comp. tunisien *shél*,

1. Dans le mot *udén*, oreille, اذن, elle est anormale, à moins qu'on ne suppose un primitif *wúdn* (comp. l'égyptien *wídn*, le tripoliteain *wúdn*) passé ensuite par *sursaut* (cf. *infra* p. 47) à *wudén*, *udén*.

2. Comp. Spitta, 16; Reinhardt, 9; *TM.*, XVII, n. 4; *MGT.*, § 5; Socin, *Diw.*, III, § 170 (e).

3. Cf. Fischer, *MS.*, 31, 32; l'origine du terme d'architecture *liwân* est du même ordre; cf. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, 95, n. 2.

4. آمَالَا ap. Delphin, 86, l. 1; comp. le tunisien *mälla*, *TG.*, glossaire, 180; le tripoliteain *mâla*, *TBL.*, glossaire, 151; le marocain *âmâla*, *Hou-wâra*, 14, 15 n.; l'égyptien *ummal*, Spitta, 170, 171; cf. pour des renforcements de *l* en ع ou en ز, *TM.*, XVII, note 4; *MGT.*, 201; Reinhardt, p. 8; Landberg, *Hadramout*, I, 422; Vollers, ap. *ZDMG.*, 1896, ps. 615, 619.

5. Ainsi ap. Delphin, 70, l. 14; et au Maroc Fischer, 35, *MS.*, in fine.

interroger, سأل); une très curieuse prononciation est celle de *qor'ân*, Coran; elle est assez courante, et semble, dans une ville de *tolbas* une réminiscence emphatique du ء de la racine قرأ (1). — Enfin le *hamza* s'est conservé avec une prononciation *distincte*, expiration légère mais sensible dans les futurs des II^e formes des verbes hamzés (cf. *inf.* LE VERBE, II^e forme). Le cas est je crois unique dans les dialectes maghribins (2).

Le *hamza* final tombe simplement : *śorka* = شركاء, ou se réduit à une voyelle longue *qrâ* = قرأ ou donne un *y* qui finalement se déconsonantise en *i* : *bennâi* = بناء. — Un *hamza* secondaire apparaît, comme dans d'autres dialectes, après une voyelle longue finale, abrégée pour donner plus d'énergie à la parole; le fait est surtout sensible avec la négation *lâ*, non, prononcée très souvent *lâ'* (3).

Liquides.

Le ن guttural; le ل emphatique. — Le tlemcenien compte deux liquides de plus que l'arabe classique; le ن guttural et le ل emphatique. La première se rencontre dans plusieurs dialectes (4). La deuxième (sauf pour ce qui est de la prononciation emphatique de الله Allâh, بالتفخيم) ne se trouve guère que chez les Houwâra (5). Ces deux

1. Comp. *tuwuddâ* = تَوَضَّأ, faire des ablutions (également mot de la langue religieuse), ap. Socin, *Mar.*, 174 (24).

2. Il est, je crois, parfaitement comparable au *hamza* بين بين, de l'égyptien qui apparaît « lorsqu'il est mû par une voyelle, et immédiatement précédé par une autre »; cf. Spitta, p. 3; Nöldeke, *Zur Grammatik*, p. 5.

3. Cf. *T.M.*, XVII, note 4; *MGT.*, 201, 202; *Arabica*, III, 104, note 1; Socin, *Diwân*, III, 204, 205.

4. Dans tout le Maghrib et en Arabie; cf. Socin, *Diwân*, III, 41 in fine.

5. Aussi ap. Delphin, 25 (1^r); et noté par I. Khaldoun, *PROLÉG.* II, 37.

lettres interviennent généralement à la suite d'accommodations phonétiques (cf. *infra* p. 31). Cependant dans quelques mots, on constate la présence du *l* sans qu'elle résulte d'accommodation : *göllâl*, sorte de tambour.

Permutation de liquides. — Le tlemcenien connaît naturellement les permutations de liquides comme tous les autres dialectes. Elles sont fréquentes surtout dans les mots empruntés à des idiomes étrangers : *fesyân*, officier; *kabrân*, caporal; *mārisân*, maréchal; *trāyûn*, tirailleur; *jlînâr*, général (1). On trouvera plus loin *hîli*, giroflée, pour le classique خيري *mhēlqât*, pétards pour محيرقات; *rlém*, jouir de, pour غنم. Beaucoup paraissent capricieuses. Mais d'autres semblent devoir être attribuées à une homœophobie des liquides dont il sera parlé plus loin.

Labiales.

Le *ç*. — Le *ç* *m* est parfois remplacé par un *n*; le cas le plus frappant est celui de la préposition *nâd'* pour le maghribin oriental *mtâ'* (2). Cette transformation de *m* en *n* devant une dentale a des équivalents dans d'autres dialectes (3). Des cas beaucoup plus curieux sont ceux de *nbiṭa* « soirée musicale » pour *mbiṭa* où cette transformation s'opère devant une labiale, et de *ngil* « heure de la

1. Comp. *TM.*, XX; déjà *ap.* I. Khaldoun, *loc. cit.*, *almilend* pour l'espagnol *almirante*.

2. Courant dans tous les dialectes ruraux de l'Oranie, notamment dans celui étudié par Delphin; employé au Maroc; cf. Socin, *Mar.*, 44, n. 108.

3. Rappelons l'égyptien, syrien et arabe قطر pour مطر; le syrien مضغ pour نضغ; le tripoliteain قنط pour قنط; le tripoliteain et arabe انتلا vraisemblablement pour امتلا (cf. Socin, *Diwān*, III, 149) cf. encore ZDMG., 1879, 612, n. 1. Rappelons aussi le kabyle *mōḥand* = محمد.

sieste » pour *mgil* où elle s'opère devant une palatale suivie d'une liquide (1).

Le *w* furtif conséquent des labiales. — Le *w* furtif qui apparaît dans nombre de dialectes après les labiales, n'est pas inconnu au tlemcenien, mais il y est assez rare surtout après le *b*; on entendra cependant : *ṃwéḍda*, espace de temps; *f̣umṃwi*, ma bouche; *ṃwā*, ne... pas, *ṃẉṭma*, mère chérie; *róḅwā'*, quart; *ṣ̌ōḅwāḥ* matin. Dans les dialectes ruraux de l'Oranie, on entendra fréquemment *rōḅḅwi*, mon Dieu; *g̣ūbḅwa*, coupole; *rṛūbḅwa*, corbeaux (2).

B. — Accommodations consonantiques.

Les consonnes s'influencent réciproquement en tlemcenien comme dans les autres dialectes, et par suite du voisinage de certaines d'entre elles, il intervient des accommodations phonétiques, renforcement, adoucissement, assimilation, etc. — Certaines auxquelles il a été fait allusion plus haut ne se produisent qu'à l'état sporadique. D'autres au contraire valent pour un nombre de cas assez considérable, se produisent parfois d'une façon très régulière et peuvent être présentées dans un tableau général.

Certaines accommodations ne surviennent qu'au cas de *contiguïté* de deux consonnes soit dans un seul mot, soit dans deux mots consécutifs; d'autres se produisent non

1. Peut-être bien faut-il songer ici à ce que dit Barth, *Spuren des na Präfixes im Arabischen*, ZFA., IV, 1889, p. 374 et suiv.; cf. aussi le hou-wāri *nhod* pour *منح*, le tunisien *ngūd* pour *مقود*.

2. Stumme MGT., 199, § 3, 202, § 9, considère cet *w* comme spécial aux dialectes bédouins; il apparaît dans les dialectes marocains (Fischer, MS. 9 in princ.; Houwāra 11 in fine), et dans ceux d'Arabie (Socin, *Diwān*, III, § 159); en tlemcenien il n'apparaît jamais après *f*, *g*, *k*.

seulement dans ce cas, mais aussi dans celui de simple voisinage dans un même mot. Il est permis de ce chef d'établir les distinctions suivantes :

a) CAS DE CONTIGUÏTÉ

Certaines accommodations se produisent invariablement; elles sont *nécessaires*; d'autres se produisent fréquemment mais non toujours; elle ne sont en quelque sorte que facultatives.

1° Accommodations nécessaires.

1. $d\dot{t} = t\dot{t} = 'duwet\dot{t}u$, sa jument, عودته; $yérfet\ trit\dot{t}u$, il enlève son candélabre, يرفد ثريته.
2. $d\dot{t} = t\dot{t} = neuwó\dot{t}t$, tu as fait lever, نوضت; $eqbó\dot{t}\ trit\dot{t}i-tèk$, prends ton candélabre, اقبس ثريتك.
3. $d\dot{d} = d\dot{d} = erfó\dot{d}\ dōblónèk$, enlève ton doublon, ارفد صبلونك.
4. $t\dot{d} = d\dot{d} = léqqó\dot{d}\ dōllá'$ $ajnānu$, il a ramassé les pastèques de son jardin, لقط دلاء جانه.
5. $d\dot{d} = d\dot{d} = néuwó\dot{d}\ dāru$, il a fait lever sa femme, نوض داره.
6. $t\dot{d} = d\dot{d} = rbó\dot{d}\ d\dot{b}á'$, il a attaché une hyène, ربط صبع.
7. $d\dot{t} = t\dot{t} = rfó\dot{t}\ tórru$, il a enlevé son tambourain, رفد طرّه.
8. $d\dot{t} = t\dot{t} = qbó\dot{t}\ t\dot{é}rèk$, il a attrappé ton oiseau, قبص طيرك.
9. $t\dot{s} = t\dot{s} = tséllem$, tu salueras, تسلم; $bént\ slimān$, la fille de Sliman, بنت سليمان.

10. $t_s = t_s = t_s\acute{o}m$, tu jeûneras, تصوم, $b\acute{e}n\acute{t} \acute{s}a\acute{h}b\acute{e}k$, la fille de ton ami, بنت صاحبك.
11. $t_z = dz = dz\acute{e}uwej$, tu marieras, تزوج, $b\acute{e}n\acute{d} z\acute{o}ujha$, la fille de son mari, بنت زوجها.
12. $t_z = dz = rb\acute{o}d \acute{z}\acute{a}y\acute{e}l\acute{l}u$, il attacha sa monture, ربط زايته.
13. $t_j = dz = rb\acute{o}d \acute{z}\acute{e}mlu$, il attacha son chameau, ربط جهله.
14. $j_z = dz = y\acute{e}dzi$, il suffit, يجزى; $s\acute{e}rd \acute{z}\acute{a}y\acute{e}l\acute{l}\acute{e}k$, la selle de ta monture, سرج زايلتك.
15. $j_d = z_d = z\acute{d}id$, neuf, جديد; $dr\acute{e}z \acute{d}\acute{a}rna$, l'escalier de notre maison, درج دارنا.
16. $j_s = d_s = z\acute{o}ud \acute{s}rtfa$, l'époux de Cherifa, زوج شريفة.
17. $s_s = s_s = m\acute{a} y\acute{e}therr\acute{e}s_s$, il ne se cassera pas, ما يتهترسشى.
18. $z_s = s_s = m\acute{a} t\acute{s}err\acute{e}s_s$, tu ne distingues pas, ما تفرزشى.
19. $s_s = s_s = m\acute{a} i\acute{h}ell\acute{e}s_s$, il ne paiera pas, ما يخلصشى.
20. $g_k = k_k = zr\acute{e}kkum$, votre cheval gris, أزرقكم.
21. $h_g = g_g = r\acute{a}g g\acute{e}uw\acute{a}d$, tu es guide, راک قواد.
22. $h_q = q_q = r\acute{a}g q\acute{a}id$, tu es caïd, راک قايد.
23. $q_k = q_q = y\acute{e}s\acute{b}\acute{o}q\acute{q}om$, il vous devancera, يسبقكم.
24. $g_q = q_q = zr\acute{o}q q\acute{a}idkum$, le (cheval) gris de votre caïd, ازرف قايدكم.
25. $q_g = q_q = s\acute{b}\acute{o}q q\acute{o}mh\acute{u}m$, il a devancé leur goum, سبق قومهم.
26. $h_h = h_h = lw\acute{a}m\acute{a}h\acute{h}a$, ses traits, لوامحها.
27. $h_h = h_h = y\acute{e}kra\acute{h} h\acute{b}\acute{a}bna$, il déteste nos amis, يكره احبابنا.
28. $h = h_h = s\acute{b}\acute{a}h h\acute{a}ltma$, le doigt de Hältma, أصبع حليمة.

29. $h' = hh = \text{fráh hal'tya}$, il s'est réjoui à mon sujet, فرح علي.
 30. $'h = hh = \text{šbāhha}$, son doigt, اصبعها.
 31. $h'' = '' = \text{yékra' 'ammu}$, il déteste son oncle paternel, يكره عمه.
 32. $hh = hh = \text{yékrah hālu}$, il déteste son oncle maternel, يكره خاله.
 33. $hh = hh = \text{yešléhha}$, il l'écorche, يسلمها.
 34. $rh = hh = \text{férreh hōsštu}$, il a vidé sa cuve à ablutions, فرغ حصته.
 35. $rh = hh = \text{ferréhha}$, il l'a vidée, فرغها.
 36. $hr = rr = \text{ferr rüzalha}$, le petit de sa gazelle, فرغ غزالها.

La plupart de ces accommodations se retrouvent dans les autres dialectes maghribins : c'est ainsi par ex. que $ts = ts$, $tš = tš$, $tš = tš$, $tz = dz$, se trouvent en marocain (1). L'élément sifflant de la lettre double t se confond avec la sifflante subséquente. L'élément dental se maintient; il devient emphatique dans $tš = tš$ au contact de l'emphatique $š$; il s'adoucit dans $tš = dz$ au contact de la douce z .

L'accommodation $dt = tt$, a son équivalent en tunisien-tripolitain; mais il est remarquable que des accommodations $tt = tt$, $dt = tt$, qui seraient les équivalents du tripolitain $tt = tt$, $dt = tt$, n'existent pas. L'élément sifflant de la lettre double t se maintient et la seule accommodation est celle de la douce emphatique d en t au contact de l'élément t du t .

L'accommodation $jz = dz$, se retrouve dans la plupart des dialectes maghribins pour ce qui est des mots *dztra*,

1. Cf. Fischer, *MS.*, p. 5.

tle; 'dzdzir, Alger, الجزائر. Elle me semble au reste apparentée à la transformation marocaine de جاز en dzaz. En tlemcenien, il semble que l'élément sifflant de la double j (dj) se confonde avec la sifflante subséquente z et que l'élément dental d subsiste sans modification. — L'accommodation $js = dz$, me semble devoir être expliquée de la même façon (1).

L'accommodation $jd = zd$, me semble devoir être expliquée par l'homœophobie des dentales (cf. *inf.* p. 33).

Les accommodations $ss = sz$, $sz = ss$, $zs = sz$, offrent la contrepartie de ce qui se passe en égyptien (2).

Les accommodations 26-35 se retrouvent en tripolitain et en tunisien; par contre hr (36) donne dans ces dialectes hh au lieu de rr .

Le groupe nb qui en égyptien, en tripolitain, en tunisien, en arabe, s'accommode nécessairement en mb , demeure inchangé en tlemcenien, comme en marocain des villes et en Houwāri. Je ne connais guère d'exception que le mot *hāmbel*, sorte de tapis rayé, حنبل (3).

2° Accommodations facultatives.

Liquides. — Il faut d'abord signaler les accommodations de liquides; la seule qui soit assez générale est $ln = nn$; on entendra *jbēnna* notre montagne; *qōnna*, nous dîmes, aussi bien et même plutôt que *jbēlna*, *qōlna*. — Les assimilations fréquentes dans d'autres dialectes $nl = ll$, $nr =$

1. dz lui-même passe parfois à ts , surtout comme groupe initial d'un mot : on entend *tsīssa* sorte de mets, شيشة, bien plutôt que *dzīssa*; Delphin écrit tour à tour شيشة et تشيشة (pages 207, 208, 210, note ٦).

2. Cf. Spitta, p. 33, § 11 (c).

3. Comp. Fischer., MS., 22, note 2; Houwāra, 11, 12.

rr ne se produisent guère qu'avec la préposition *men* et aussi avec la préposition *bin*, entre.

Dentales entre elles. — Très fréquentes sont les accommodations de dentales suivantes : $\text{td} = \text{dd}$, $\text{tt} = \text{tt}$, $\text{td} = \text{dd}$. On entendra *ddúb*, elle fond ; *ttér*, elle vole ; *ddéiyef*, elle donne l'hospitalité ; *ddârbu*, il se sont battus ; *neddêrrôq*, je me cache ; *tettôllôq*, elle s'est fait répudier, plus souvent que *tdúb*, *ttér*, *tdéiyef*, *tdârbu*, *netdêrrôq*, *tettôllôq* (1). Cependant ces dernières formes se rencontrent parfaitement ; c'est que l'élément sifflant de la double *t* s'intercalant entre l'élément dental initial de cette lettre, et la dentale subséquente peut empêcher l'assimilation. Souvent aussi il y a apparition de voyelle épenthétique, *tédúb*, *têtér*, etc. — Du même ordre est la présence simultanée dans le dialecte des formes *tji*, tu viendras ; *tjêrreb*, tu éprouveras et *dji*, *djêrreb* avec la réduction $\text{tj} = \text{dj}$. Je considère cette dernière réduction, moins comme un adoucissement de *t* en face de *j* (comme en tripoliteain où *tz* devient régulièrement *dz*) que comme une assimilation du *t* à l'élément dental de la double *j*.

Dentales et liquides. — *t* devient assez fréquemment *t* devant *l*, plus rarement devant *n* ou *r* ; on a *tlemsân* plus que *tlemsân*, *tlâta*, trois, à côté de *tlâta* ; *tnûm*, elle rêve, *trtyeš*, elle fait signe, moins que *tnûm*, *trtyeš* (2).

Dentales et sifflantes. — Le tlemcenien connaît l'assimilation du *t* aux sifflantes comme le tripoliteain et l'égyptien connaissent l'assimilation du *t* à ces lettres (3).

1. Comp. *TG.*, § 2, β), γ) ; *MGT.*, § 12, α), β) ; Reinhardt, p. 13, § 8, 2° ; Sonneck, *CM.*, p. 8, note *d* ; p. 17, 18, note *f*, § 3, etc. ; il paraît bien qu'*ap.* Delphin, 101, note 4, يدانروا, يداربوا sont *yeddâbzu*, *yeddârbu*.

2. Comp. pour le marocain, Fischer, *MS.*, p. 5.

3. Cf. *TG.*, § 2, β) ; *MGT.*, § 12, β) ; Spitta, § 11, α), p. 31, 32 ; comp.,

Ce phénomène se produit particulièrement à la V^e et à la VI^e formes des verbes (cf. *inf.* conjugaison de ces formes). L'assimilation intervient non seulement lorsque les groupes *ʃs*, *ʃz*, *ʃš*, etc., sont placés entre deux voyelles, mais aussi lorsqu'ils sont initiaux. On aura p. ex.

<i>sséma</i> , <i>yesséma</i> , être nommé,	تسمى;
<i>ssâwör</i> , <i>yessâwör</i> , se concerter,	تشار;
<i>zzéuwej</i> , <i>yezzéuwej</i> , se marier,	تزوج;
<i>ssâuwör</i> , <i>yessâuwör</i> , pouvoir être imaginé,	تصور.

Ces accommodations sont bien entendu facultatives; on entendra également *yetséma*, *tšâwör*, *dzéuwej*, etc. Mais je crois qu'en Algérie, elles ne sont pas particulières au tlemcenien; on les retrouve dans la plupart des dialectes de l'Oranie, et les textes vulgaires algériens publiés jusqu'ici en contiennent des exemples (1).

Une réduction analogue *dz* = *zz* se rencontre dans l'interjection *yézzi*, assez! يجزى (à distinguer de *yédzi*, « il suffit » qui n'est jamais interjection), et dans le mot bien connu *bezzâf*, beaucoup, qui doit bien être بالجزاف ou جزاف « en tas » (2).

Sifflantes et dentales. — Des accommodations très fréquentes sont celles de *ʃt*, *sʃ*, *zd*, *sʒ* en *ʃš*, *ss*, *zz*, *ss* à la VIII^e et la X^e formes des verbes. On aura ainsi :

de Sacy, *Grammaire arabe*, 2^e éd., § 454, 455, p. 220, 221; ZFA, XII, 1897, p. 134.

1. Cf. Sonneck CA., 102, v. 10; de même يتساطروا, 57, l. 3, 75, note 6, me semble pour يتساطرُوا, « ils frappent à qui mieux mieux des talons »; Delphin, 84 (r) : يتزافوا, p. 21, l. 3, me semble pour يتزافُوا, « ils criaient à qui mieux mieux ».

2. J'adopte pleinement sur ce mot l'explication donnée par Houdas dans sa *Grammaire arabe*. Sur *yézzi*, cf. TG., glossaire, 183; Socin, Diw., III, 322.

<i>sskâ</i>	<i>yésski</i> ,	se plaindre,	اشتكى ;
<i>ssékber</i> ,	<i>yessékber</i> ,	s'enorgueillir,	استكبر ;
<i>sslédd</i> ,	<i>yesslédd</i> ,	trouver à son goût,	استلذ ;
<i>zzâd</i> ,	<i>yezzâd</i> ,	naltre,	ازداد ;
<i>ssâd</i> ,	<i>yessâd</i> ,	chasser,	اصطاد .

D'autre part *yésti* est fréquent ; mais *stékber*, *stlédd*, *zdâd*, *şfâd*, seront surtout entendus dans la bouche d'individus cultivés. Cette assimilation apparaît sporadiquement dans d'autres dialectes (1).

nh, *nr*, *ng*, *nk*, *ng*. — Dans la plupart des dialectes, l'*n* devant ces gutturales se gutturalise et sonne *n* ; il en est de même en tlemcenien ; mais il semble que cette accommodation ne se produit guère lorsque le groupe *nh*, *nr*, etc., est initial d'un mot, c'est ainsi qu'on aura :

<i>wuñhémme</i> ,	et je pense,	mais	<i>nhémme</i> ,	je pense ;
<i>meñrîr</i> ,	sans,	—	<i>nrben</i> ,	il a été déçu ;
<i>zâñqâ</i> ,	rue,	—	<i>ngól</i> ,	il a copié ;
<i>yēñksa</i> ,	il s'habille,	—	<i>nksit</i> ,	je me suis habillé ;
<i>mēñglâ</i> ,	davier,	—	<i>ngtl</i> ,	heure de la sieste.

β) CAS DE VOISINAGE.

Les emphatiques. — Le voisinage d'une emphatique et

1. *ستى ستنى* attendre = استاتى (Sonneck, *CM.*, 191 c); Lerchundi, 34, *sub aguardar*); à Tlemcen on prononce *ssenna yessenna*; on explique justement par des X^e formes dont le *t* est tombé ستنى interroger, ستنى mettre en ordre, ستنى ajuster, ستنى habiter, ستنى mériter (cf. *TG.*, 168, 169, 178; *MGT.*, 302, 303; *Houwāra*, 54 (22: Fischer, *MS.*, 43, 44; la métathèse *st* à *ts* signalée par ce dernier auteur dans le dialecte de Rbât est inconnue en tlemcenien); cf. aussi pour la VIII^e forme, Fleischer, *Klein. Schriften*, III, 129.

d'une non-emphatique amène fréquemment des accommodations. En cas de contiguïté, tantôt l'emphatique se transforme et perd son emphase; tantôt — c'est le cas le plus fréquent — elle amène la substitution à la non-emphatique de l'emphatique homogène. On en a déjà vu plus haut des exemples. — L'influence de l'emphatique se fait sentir en tlemcenien non seulement au cas de contiguïté, mais encore à celui de simple voisinage dans une même syllabe; toutefois cette influence ne franchit guère les limites de la syllabe (sauf le cas de contiguïté); on aura ainsi :

<i>ṣḍōf</i> , nacre,	صدى	<i>tólba</i> , étudiants,	طلبة
<i>ṣōḍḍōq</i> , croire,	صدق	<i>złóq</i> , rue boueuse,	زلق
<i>solṭan</i> , sultan,	سلطان	<i>isálle</i> , il prie,	يصلى
<i>ṣōṭla</i> , vase,	سطلة	<i>ḍólma</i> , ténèbres,	ظلمة

Le *ṭ* ne devient jamais *t* au simple voisinage d'une emphatique; on aura *tédhak*, tu ris; *téšbor*, tu patientes; *tétlob*, tu demandes, etc.

Les sifflantes. — Elles s'influencent beaucoup moins en tlemcenien que dans les autres dialectes maghribins (1); le ج par exemple qui s'accommode assez mal d'une autre sifflante subséquente en marocain, en tunisien, en tripolitain, ne subit de ce fait en tlemcenien, au cas de simple voisinage, aucune transformation. Son caractère de lettre double avec un élément dental y est peut-être pour quelque chose; on aura ainsi :

جنس	tlemcenien	jéns, espèce,	au lieu du	marocain	géns;
—	—	—	—	trip.-tunisien	zíns;

1. Cf. *TM.*, XXI, XXII; *MGT.*, 207, § 12 γ); Fischer, *MS.*, 5, 6.

جبس	tlemcenien	jébs, plâtre,	au lieu du	marocain	gébs ;
—	—	—	—	trip.-tunisien	zébs ;
جوز	—	júz, noix,	—	marocain	gúz ;
—	—	—	—	trip.-tunisien	zúz ;
جيش	—	jīs, bande de voleurs,	—	marocain	gīs.

Il s'accommode également bien d'un *z* antécédent ; et sur ce point s'il marche d'accord avec le marocain, il s'éloigne encore du tunisien et du tripolitain.

zellāzj, carreaux de faïence, au lieu du trip.-tunisien *zltz* ;
zouja, épouse, — — *zôza*, *zûza*.

Le ش supporte mal une sifflante subséquente ; trois genres d'accommodations peuvent intervenir :

1° La sifflante subséquente devient elle-même *š* ; il y a là un véritable cas d'homœophilie, par ex. :

šems,	soleil,	شمس ;
šemmeš,	lézarder,	شمس ;
šmtsā,	coup de soleil brûlant,	شمشة (1).

2° Le *š* devient *s* (plus spécialement avec *j* subséquent, par ex. :

šejra,	arbre,	شجرة ;
senṭrāj,	échecs,	شطرنج ;
sjtā',	brave,	شجاع ;
āsmèk,	quel est ton nom,	اش اسمك (2) ;
šerjem,	balcon,	شرجم.

1. Aussi tunisien ; šems se rencontre en Houwāri.

2. Compt. MGT., § 12, γ (2 ; Fischer, MS., 21, note 1 ; TM., ās-ismek, XXI, 4 in fine.

3° Il y a métathèse de *š* — *sifflante*, à *siff.* — *š*; par ex. :

šóhš, individu, شخص,

suivant une disposition qui se retrouve fréquemment par ex. dans les noms de nombres *hmöštâš*, *šöttâš*, etc. (1).

Les liquides. — Il existe en tlemcenien comme dans d'autres dialectes, une sorte d'homœophobie des liquides (2). La lettre *l* particulièrement souffre difficilement le voisinage d'un autre *l* dans le même mot ou dans des mots contigus; il se produit alors des phénomènes de dissimilation, d'assimilation, de suppression, par ex. :

Dissimilation :

<i>šönsdl</i>	pour	صلصال, argile blanche;
<i>sénsla</i>	—	سلسلة, chaîne;
<i>zénzla</i>	—	زلزلة, tremblement de terre (3);
<i>fenjdl</i>	—	فنجان, tasse.

Assimilation (à d'autres lettres) :

ökküll ebbıld pour الكل البلاد, tout le pays (4);

1. Dans les dialectes ruraux on dit avec cette métathèse *sémš*, *sémmeš*.

2. Cf. *MGT.*, p. 208, § 13; Fischer, *MS.*, 4, note 1 qui relève aussi des cas du phénomène inverse de l'homœophilie des liquides.

3. *sénsla* et *zénzla* aussi marocains; cf. Fischer, 19, note 2; comp. en égyptien *'amenauwal* = عام الأول; *finjdl* = فنجان; *dakdrne* = dakdrere, (Spitta, 26, § 8), en 'omāni *sörkāl* pour *sörkār*, *yitzenzel* pour *yitzelzel* *yidendel* pour *yideldel*, *ne'dill* pour *la'all*, *sínsle* pour *silsile*; dans certains dialectes algériens *'öhwān* = عنوان, *'atlūn* pour عثنون; en marocain *qltna* = قنينة.

4. Comp. *MGT.*, 208, p. 13; toutefois j'ai constaté l'assimilation de l'article au ق et au ك dans d'autres cas : *haqqdhwa* = واحد القهوة; *hak-kürsi* = واحد الكرسي; cf. *infra* : L'ARTICLE. — Rappelons que l'assimila-

qóttlu pour قلت له, je lui ai dit;
'améttelha — عملت لها, tu lui as fait (1);

Suppression :

'alállla štī — على لالا ستى, à lalla Setti;
snāsékṭem — انا سنى سكدم, (turc) (2).

Les dentales. — Il paraît bien exister aussi une homéophobie des dentales qui amène des phénomènes de dissimilation, de suppression. Tout d'abord, une réduction : *mā ṭkelléms*, pour ما تتكلمشى sera tlemcenienne aussi bien que tripolitaine. — D'autre part l'accommodation *jd* = *zd* me semble s'expliquer par l'évanouissement dans le son double *j* (*dj* français) de l'élément dental *d* au voisinage d'un *d* subséquent; on aura ainsi : *zdid*, nouveau; *zdāda*, poule; *zdām*, éléphantiasis, au lieu de *jdīd*, *jdāda*, *jdām*. — Enfin il me paraît difficile d'expliquer autrement une forme *sādeṭ*, le sixième, à côté de *sāteṭ*, et une forme *ulā zdād*, œufs = اولاد جداد (mot à mot enfants de poules). Dans la première il y a dissimilation; dans la seconde suppression du *d* de *ulād* au voisinage des deux *d* de *zdād*.

VOYELLES

A. — Semi-voyelles. — Diphtongues.

I. *Semi-voyelles.* — Elles proviennent le plus souvent d'un *و*, d'un *ي* classiques; mais elles peuvent très bien

tion au *g*, et au *k* se produit fréquemment dans d'autres dialectes (Spitta, § 10, a, p. 30; Oestrup, 126, § 5; Socin, *Diwān*, III, § 151).

1. Comp. *MGT.*, loc. cit.; Reinhardt, 10 in *fine*, *qutlek* = قلت لك.

2. Comp. *MGT.*, p. 209; Reinhardt, 11, *ṣinhār* = نصف النهار; 383, *ṣīnmār* = نصف انمار; aussi Sonneck, *CM.*, p. 19 note (d).

aussi comme on l'a vu plus haut tenir la place d'un *ء* (cf. *suprà* p. 20).

Elles se présentent, tantôt ayant gardé leur caractère proprement consonantique sous la forme *wv*, *yv*, tantôt *déconsonantisées* sous une forme purement vocalique, *u*, *i*.

Elles conservent généralement leur caractère consonantique *w*, *y* dans les syllabes fermées. Ici le tlemcenien marche pleinement d'accord avec les dialectes du Maghrib oriental, et s'écarte des dialectes marocains où *و*, *ي* se *déconsonantisent* parfaitement en syllabe fermée. On aura ainsi, *wóqt*, temps; *wóst*, milieu; *yégra*, il étudie, etc.

Elles perdent au contraire généralement leur caractère consonantique et deviennent *u*, *i* dans les syllabes ouvertes; on aura ainsi *urida*, petite rose; *uléd*, enfant; *iṭēh*, il tombe; *išáuru*, ils demandent conseil.

Il arrive ainsi très bien qu'une semi-voyelle *déconsonantisée* et réduite à *i*, *u*, parce qu'elle est en syllabe ouverte, repasse, lorsque quelque voisinage la remet en syllabe fermée, à la forme consonantique *w*, *y*. On a ainsi : *yeqráu*, ils étudient; *yeqrâwöh*, ils l'étudient; *yeqrâw ulqorân*, ils étudient le Coran; *isemmîu*, ils nommeront; *isemmîwökh*, ils te nommeront; *isemmîw ölhâj bûmédyen*, ils nommeront El Hâj Boumedyen; *bennâi*, maçon; *bennâyin*, les maçons; *bennây eddâr*, le maçon de la maison.

Les deux règles exposées plus haut souffrent au reste des exceptions. Le sort de la particule *و* surtout permet d'en constater.

II. *Diphthongues*. — Elles proviennent essentiellement de groupes classiques *اِي*, *اُو*; à cet égard, il est remarquable que la diphthongaison de *اُو* (*au*, *ou*, *eu*), s'est beaucoup mieux maintenue en tlemcenien que dans la plupart des dialectes maghribins : dans bien des mots par ex. :

léun, couleur; *nóu'*, espèce et dans la conjugaison du verbe assimilé, *yéuṣōl*, *mouṣōl*, etc. — La diphtongaison de *ـِي* (*ei*, *ai*), s'est fréquemment maintenue au duel (cf. *infra* LE DUEL). Mais elle a d'autre part tendance à se réduire à la voyelle longue *i* dans des cas où les dialectes maghribins orientaux ont *ai*, *ei*; ainsi par exemple toujours *شَيء* *šī*; *حَيْر* *ḥīr*; *غَيْر* *ḡīr*; dans les diminutifs *uliyed*, *kliyeḇ*, bien plutôt que *uléiyed*, *kléiyeb*; dans certains verbes concaves à la II^e forme *irīyah*, *ṭrīyeṣ*, bien plutôt que *iréiyah*, *ṭréiyeṣ*.

D'autre part la diphtongue *au*, *ai* représente parfois un groupe *āi*, *du*; c'est ainsi que *حَايِط* *mur*, donne en tlemcenien *ḥāiṭ*, (non pas *hēt*, *hēt*, comme en tripol. tunisien). On aura aussi *bennāi*, maçon à côté de *bennāi*; *yēgrāu*, ils étudient, à côté de *yēgrāu*; *rāi*, bon sens, à côté de *rāi*. Ceci a surtout lieu lorsque *i*, *u*, sont en syllabe ouverte. Ils viennent s'adjoindre à *a* pour former diphtongue : *škāir*, sacs; *škāiri*, mes sacs. — Ces groupements secondaires se produisent même parfois d'un mot à un autre consécutif, surtout avec les particules *mā*, *yā*, *lā*; on aura ainsi *maikemmēls*, il ne terminera pas, à côté de *mā ikemmēls*; *yaulādi*, ô mes enfants; à côté de *yā ulādi*; et dans le même ordre de faits il arrive même qu'un *y*, un *w* consonantiques vocalisés se déconsonantisent et laissent évanouir leur voyelle pour venir former diphtongue avec un *a* antécédent : on aura *yaūddi* = *ya wūddi*, *يَاوَدِّي*; *yāimma*, ô ma mère, pour *yā yemma*; *blaudnīn*, sans oreilles, pour *blā wudnīn* (1).

La diphtongue représente parfois encore une simple

1. Très fréquent dans les dialectes marocains; comp. aussi TMG., § 39, p. 224.

voyelle longue classique; la diphtongaison dialectale secondaire peut être due à quelque influence consonantique : *qóuwa*, force, قُوَّة; *soudán*, سُودَان; *áisa*, Jésus (1). Enfin elle provient du phénomène secondaire du *ressaut* (cf. *inf.* p. 52) qui, plus général en tlemcenien que dans le Maghrib oriental, donne des groupements comme *qáhhaúti*, mon café; *šékkeúti*, ma baratte; *méššeiték*, la marche; de *qáhwa*, *šékwa*, *méšya*, etc., inconnus au tripolitain et au tunisien.

B. — Voyelles.

I. *Voyelles longues*. — Les voyelles longues fondamentales en tlemcenien sont *ā*, *i*, *ū*; elles proviennent :

1° D'un *ā*, *i*, *ū* classiques (أَ، إِي، أُ، ou أُو، أُو : *sáken*, habitant, سَاكِن; *grá*, il a étudié, قَرَأ; *byút*, chambres, بِيوت; *hmir*, ânes, حَمِير; *dib*, chacal, ذئب.

2° D'une réduction de diphtongue classique *ai*, *au* : *fáwoq*, quand? فَيَ أَيَّ وَقْت; *hír*, bien, حَيْر; *múla*, maître, مَوْلَى.

3° D'un allongement de voyelle brève par suite de l'accent (cf. *inf.* p. 58) : *nál*, obtiens, نَل; *jíha*, direction, جِهَة; *šúf*, vois, شُف; *kúra*, boule, كُرَة.

4° D'un allongement de voyelle brève ou de semi-voyelle déconsonantisée, par contre-accent (cf. *inf.* p. 50) : *āmān*, sûreté, أَمَان; *ūdénha*, son oreille, أُذْنَهَا; *ihúd*, Juifs, يَهُود.

1. Par contre 'éd, fête, عِيد, au lieu du tunis-tripolitain 'aid; 'əd, bois à distinguer de 'iud, cheval) au lieu du tunis-tripolitain 'áud; cf. *TMG.*, § 18; *TG.*, § 45. Rem. 1.

Enfin citons comme anormales et en dehors des cas précités des formations comme *qanfûd*, hérisson, قَنْفُذ; *sel-lûm*, échelle, سَلَم; *sekkûr*, sucre, سَكَّر; *sanjâq* (*sanjâq*), étendard, سَنْجَق; *bešmâq* (*bešmâq*), pantoufle, بِشْمَق.

Les autres voyelles longues, savoir : \bar{o} , $\bar{ö}$, \bar{e} , $\bar{ö}$, \bar{a} , $\bar{ä}$, n'apparaissent guère que comme variantes des trois voyelles fondamentales, sous l'influence de l'ambiance consonantique ou vocalique. Cependant, sans qu'il soit intervenu une influence de cette nature, on rencontre parfois \bar{o} , $\bar{ö}$ comme surrogats de classiques *au*, *û*, et $\bar{ä}$ comme surrogat d'un classique *ä*.

La réduction en \bar{o} , $\bar{ö}$ du *au* classique qui est courante dans les dialectes bédouins (1) demeure au reste rare en tlemcenien; cependant on a *môda'*, place, مَوْضِع (voisinage du مَوْضِع?); *yôm*, jour, يَوْم; *gôm*, troupe de cavaliers قَوْم; *mötmôra*, silo; on trouve encore \bar{o} dans des mots d'origine étrangère; *karrôsa*, voiture; *bôšta*, poste, etc.

La représentation de ل par $\bar{ä}$, constitue le phénomène bien connu de l'*imāla*. L'*imāla* se rencontre en tlemcenien beaucoup moins fréquemment qu'en tripolitain; cependant elle est assez courante pour les $\bar{ä}$ placés dans la dernière syllabe de mots à terminaison consonantique : *blâd*, pays; *ulâd*, enfants; *bêl 'abbâs*; *wâd*, rivière; *derrâr*, maître d'école; *bezzâf*, beaucoup. — Elle ne se rencontre pas pour *ä* terminal dans le dialecte arabe de Tlemcen (alors qu'elle est fréquente en tripolitain) (2). Mais par contre, dans le dialecte juif elle est alors presque constante, et si prononcée qu'elle sonne comme *ai*, é français de *prêtre*,

1. Cf. MGT., § 3, 199; § 19, 213.

2. Cf. MGT., § 21, p. 214.

repaitre, etc. : ainsi *عشاء*, *ها*, *رداء*, *امرأة* dans le dialecte arabe *ôšâ*, *hâ*, *rdâ*, *mrâ*, dans le dialecte juif *ôšâ*, *hâ*, *rdâ*, *mrâ* etc. (1). — Enfin il est remarquable qu'un mot prononcé avec l'*imāla*, a parfois un sens différent de celui qu'il a prononcé sans l'*imāla* : *šāreb*, lèvres; et *šāreb*, buvant; *šāref*, arrivé à la dernière limite, et *šāref*, vieux.

II. *Voyelles brèves*. — On peut considérer comme voyelles fondamentales en tlemcenien *e*, *è*, *u* et aussi *a* et *i*.

La voyelle dominante est un *e* sonnant à peu près comme l'*e* français de *je*. C'est elle qu'on trouve le plus souvent dans la conjugaison des verbes réguliers, et dans les substantifs de la forme $c^1c^2vc^3$. Elle tient la place aussi bien d'un *fatḥa*, que d'un *ḍamma*, ou d'un *kasra* classiques : *bérḍ*, froid, *بَرْد*; *rézq*, richesse, *رِزْق*; *mérr*, amer, *مَرَّر*.

L'*è* équivalent de *è* français est aussi fréquent, et remplace également les trois voyelles classiques : *kélb*, chien, *كَلْب*; *zébb*, pénis, *زُب*; *jèld*, peau, *جِلْد*.

L'*u* s'est conservé comme surrogat d'un *ḍamma* classique, d'abord dans la conjugaison des verbes : *júzt*, *dúmṭ*, *yéskun*, *yédḥul*; puis dans un certain nombre de substantifs : *húbz*, *حُبْز*; *kúṭra*, *كُتْرَى*; *kúll*, *كُلْ*; *suknān*, *سُكْنَان*, etc. En outre il a pris fréquemment la place d'un *kasra*

1. C'est bien comme un *è*, *e* français pur, que les Européens semblent généralement entendre l'*imāla* dans les dialectes algériens. Les transcriptions usuelles ou officielles, *bléd*, *ouéd*, *Belabbès*, *ouléd*, etc., en témoignent. En réalité l'*imāla* reste plus voisine de l'*a*; et les Arabes font la différence de leur *â* et de l'*é*, *è* français, qu'ils rendent généralement par *ī*, *debbīs* dépêche, *brīfī* préfet; on m'appelle couramment *mārṣe* = *marçais*.

classique; par ex. dans la conjugaison des verbes concaves *rāb*, *irīb*, parf. 1^{re} pers. *rūbt*; *hāj*, *ihīj*, *hūjt*, etc.

La voyelle *i* par contre fréquente en tunisien, encore en marocain et en tripolitein, est complètement absente du tlemcenien; elle n'y figure guère que comme surrogat d'un *a* classique : *imām*, imam; *škāir*, sacs; *ṣāim*, jeûnant etc., comme résidu d'un *y* déconsonantisé : *iṭēr*, il vole; *ihūd*, juifs, etc., ou comme surrogat d'un *ي* classique : *tlemsāni*, *néfsi*, *m'āni*, معاني. Elle ne représente un *kasra* que dans quelques mots, employés presque exclusivement par les lettrés : *dīkr*, oraison des confréries; *mūhimm*, important; *mārrib*, occident.

La voyelle *a* enfin représente un *ā*, un *alif* classique; comme surrogat de voyelles brèves, on ne la trouve guère que dans certaines conditions d'ambiance consonantique.

Les autres voyelles brèves *o*, *ɔ*, *ö*, *ā*, *e*, *ä*, ne sont en quelque sorte que des variantes des premières. Elles n'apparaissent que sous l'influence du voisinage consonantique et vocalique.

III. *Voyelles très brèves.* — Elles ont diverses origines; citons le *patakh* furtif antécédent du ح et du ع (cf. *infra* p. 41) les voyelles épenthétiques (cf. *infra*; p. 48) les restes de voyelles brèves en voie de disparition ou de semi-voyelles déconsonantisées (cf. *infra* p. 49).

IV. *Influences consonantiques sur la vocalisation.* —

A) Les *emphatiques* *ẓ*, *d*, *t*, *ṣ*, *ṭ* et aussi parfois le *q* et le *r* entraînent en général l'assombrissement de la voyelle longue ou brève qui se trouve dans la même syllabe qu'elles; il en est de même dans tous les dialectes; *i* devient *e*; *a*, *e*, *u* s'inclinent vers *o* et deviennent *ā*, *ö*, *ɔ*, *o*.
Ex. : *tēr*, oiseau; *iwóṣṣe*, il recommande; *ṣāt*, il a soufflé;

férqâ, séparation; *šöbyân*, enfants; *töfla*, fille; *mahrôq*, brûlé; *manşôr*, Mansour; *több*, médecine (pour *tübb*, class. طب); *döll*, ombre (pour *düll* classique ظل).

B) Le ' et le *h* n'exercent guère d'influence sur la couleur de la voyelle longue à laquelle ils sont consécutifs; toutefois entre *ū*, *ī*, et le ' , *h* subséquent apparaît fréquemment le patak hfurtif *ä*, *ä*, *ë* bien connu de la plupart des dialectes : *jüä'*, faim; *lüäh*, planches; *rbiä'* printemps, etc. — Sur les voyelles brèves auxquelles elles sont consécutives, ces lettres exercent par contre une sérieuse influence; le *e* qu'on attendrait suivant la phonétique habituelle du tlemcenien au lieu de *a* ou de *i* est remplacé par *a*, ou *ö*; le *u* surrogat d'un *damma* ou d'un *kasra* classiques devient *o*, *ö* : *rābah*, gagnant; *yāhmel*, il porte; *jāma'*, mosquée; *yā'mel*, il fait; *jóht*, j'ai mal réussi; *bō't*, j'ai vendu; *bō'd*, lointain. — L'influence de ces gutturales sur la voyelle qu'elles précèdent longue ou brève est aussi considérable : *i* s'assombrit en *e*; *u*, classique ou représentant un *i*, devient *o*, *ö*; *a*, là où on s'attendrait d'après la phonétique habituelle du tlemcenien à un *e* est fréquent : *hēla*, ruse; *nā'e*, de moi; *rōl*, départ; *mes'ōda*, Masouda; *hāmla*, rage de dents; 'ānd, chez (class. عند)(1); 'āfrīt, génie (class. عَفْرِيت); 'ōšrin, vingt (peut-être pour 'ušrin; class. عَشْرِينَ); 'ōrq, racine (pour 'ūrq, class. عَرَق); hōgd, haine (pour hūgd, class. حَقْد); 'ōlma, savants (pour 'ūlma; hōfra, fosse (pour hūfra), etc.

C) Le *n*. — Le *n* consécutif d'un *ā* donne à cette voyelle un son penchant vers celui des groupes français *an* et *in*. Le son penche vers *an* lorsque *ān* est précédé d'une em-

1. Rappelons que la variante عَنَد est déjà classique.

phatique, d'un *q* ou d'un *r*; il penche vers *in* lorsque *ān* est précédé des autres lettres (y compris ' et *h*.)

penchant vers *AN* : *ṣolṭān*, sultan; *bīṭān*, aisselles; 'ar-*qān*, en sueur;

penchant vers *in* : *suknān*, habitant; *benyān*, bâtiment; *qor'ān*, coran.

D) *Les semi-voyelles w et y.* — La semi-voyelle *w* parait s'accommoder particulièrement bien comme voyelle brève après elle d'un *u* (*o*, *o*, *ö*) (1) : *wūzra*, ministres; *wūlwöl*, pousser des youyous; *wōrda*, rose; *wōqt*, temps; *ṣāuwör*, dessiner, etc. Le sort de la préposition *y*, prête à cet égard à des observations intéressantes.

La semi-voyelle *y* parait s'accommoder particulièrement bien après elle comme voyelle brève d'un *e* : *būmé-dyēn*, Bou Médine; *ṣēiyēd*, seigneur, etc. Les diminutifs masculins (*uliyēd*, *kliyēb*), et surtout la conjugaison du verbe où la voyelle du préfixe de la 3^e personne au futur est *e* au lieu de *e* (*yékṭeb*, à côté de *nékṭeb*), prêtent à cet égard à des observations.

Il semble d'autre part que le *w* s'accommode assez mal d'une voyelle longue homogène *ó*, *ú* le précédant immédiatement; une dissimilation où *ú* devient *i* peut alors intervenir comme dans les pluriels 'ēwör, borgnes; hēwöl, louches; 'ēwōj, contrefaits, pour 'ōwör, hōwöl, 'ōwōj (2). — Il se pourrait aussi que le *y* s'accommodât assez mal d'une voyelle *i* le précédant; peut-être faut-il voir dans la curieuse série des diminutifs *cciwōc* (cf. *inf.* DIMINUTIFS

1. Comp. Socin, *Diwān*, III, § 175 c; § 179 d; par contre les labiales *b*, *f*, *m* ne paraissent point avoir en tlemcenien la tendance qu'elles ont en arabe et en égyptien à donner à la voyelle brève voisine la couleur *u*; cf. Spitta, p. 47.

2. Aussi en marocain, cf. Fischer, *MS.*, 22, l. 15.

šriwör, *qšëwör*, seraient alors pour *šriyer*, *qšëyer*), le produit d'une nouvelle dissimilation vocalique.

V. *Influences du voisinage vocalique sur la vocalisation.*

— A) Le voisinage immédiat de deux voyelles, l'une à la fin d'un mot, l'autre en tête du mot suivant, peut faire apparaître quelques modifications secondaires. On a déjà vu plus haut que des diphtongaisons interviennent fréquemment dans ce cas (cf. *sup.* p. 36). — Un autre phénomène assez courant est la chute de la voyelle terminale du premier mot. Il en est ainsi surtout lorsque les deux mots sont étroitement liés l'un à l'autre par le sens, qu'ils sont par exemple dans les rapports d'apposition, d'annexion, ou de verbe à complément. C'est ainsi qu'on aura couramment en tlemccenien :

<i>qādēlblād</i> ,	le cadi de la ville,	قاضى البلاد;
<i>ēlṛōddēsḥbāh</i> ,	le lendemain matin,	الغدا الصباح;
<i>sēlhāj</i> ,	le seigneur pèlerin,	سى الحاج;
<i>tḥekkūḥtēk</i> ,	tu fais pleurer ta sœur,	تبكى اختك;
<i>yēqrōlqor'ān</i> ,	il étudie le Coran,	يقرا القرآن;

Le sort des prépositions *'ālā*, *urā*, *hātta*, des démonstratifs *hāda*, *hādi*, *hādu*, prête à cet égard a des observations (1).

La chute de la voyelle finale se produit au reste en dehors du cas de rencontre de deux voyelles, en tlemccenien comme dans tout le Maghrib pour un certain nombre de mots : *mūs*, rasoir, موسى; *wād*, fleuve, وادى; *š* pour *š*

1. Comp. *MGT.*, § 39; *TG.*, § 2 τ, p. 6; Socin, *Diwān*, § 87 i.

(1) شيء. — L'a final du mot *mûla*, dont la chute habituelle au contact d'un mot subséquent à commencement vocalique n'est qu'un cas particulier de la règle exposée à la page précédente, s'évanouit encore dans le vocatif *yāmûl*, par lequel les femmes juives interpellent leurs maris (2).

B) L'harmonie vocalique dont les auteurs arabes constatent la présence dans la langue classique existe dans la plupart des dialectes (3). En tlemcenien, elle paraît avoir beaucoup moins d'influence que dans les dialectes maghribins orientaux sur la vocalisation des préfixes du verbe; mais elle agit dans nombre d'autres cas; quelques exemples peuvent mettre en lumière ses effets.

Avec les prépositions *ب*, *فـ*, *لـ*, on aura :

<i>feddâr</i> ,	dans la maison;	<i>felbit</i> ,	dans la chambre;
<i>leddâr</i> ,	à la maison;	<i>lelbit</i> ,	à la chambre;
<i>beddâr</i> ,	par la maison;	<i>belbit</i> ,	par la chambre;
<i>föddöll</i> ,	dans l'ombre;	<i>lödöll</i> ,	à l'ombre;
<i>böddöll</i> ,	par l'ombre.		

Avec l'article : *ölküll* tout, *têr ellil*, chauve-souris.

Avec les négations *mā*, *lā*, on aura :

<i>mājās</i> ,	il n'est pas venu;	<i>mānjīs</i> ,	je ne viendrai pas;
<i>blādār</i> ,	sans maison;	<i>blādin</i> ,	sans religion;
<i>mōnōrthōbs</i> ,	je n'ai pas peur;	<i>lōfer'ōss</i> ,	ne tremble pas.

Dans la conjugaison du verbe *rā* avec les pronoms (cf. *infra* p. 123), on aura :

rthi, elle est; *rōhum*, ils sont; *rōkum*, vous êtes.

1. Comp. Spitta, § 19 a c; Socin, *Diwān*, III, § 187.

2. Peut-être à interpréter comme un raccourcissement par le vocatif comme on en rencontre dans la langue classique (ترخيم).

3. Cf. *Mozhir*, II, ۲۸; Spitta, § 13 d; Socin, *Diwān*, III, § 174; Landberg, *Hadramoud*, I, 424; *TMG.*, § 26, p. 217, § 47; *WZKM*, 1894, p. 258.

Enfin si l'on considère les formes de pluriel $c^1c^2dc^3a$, $c^1c^2dc^3i$, qui présentent une distribution identique de consonnes et de voyelles, l'on constate que, tandis que les premiers offrent presque invariablement \hat{a} pur, les seconds ont presque invariablement un \hat{a} avec l'*imâla*. Il me semble difficile d'attribuer cette particularité à autre chose qu'à l'harmonie vocalique :

ibâsa, assiettes; *hdâma*, couteaux; *sbâsa*, pipes; *grâba*, gourbis; *swâsi*, chechias; *swâri*, colonnes; *drâri*, enfants; *ibâri*, aiguilles.

LA CONSTITUTION DE LA SYLLABE. — L'ACCENT.

Si un intérêt de méthode demande qu'on traite séparément la question de l'économie syllabique du mot et celle de l'accent, la réalité des faits oppose à cette division les plus grands obstacles. L'accent a une influence considérable sur le groupement syllabique dans le mot; dès le début, dans l'étude de ce groupement, il faut envisager le phénomène du *sursaut*, qui relève essentiellement de l'accent; des allongements, des redoublements, des abréviations, des apparitions de voyelles épenthétiques, toutes choses qui modifient la constitution syllabique du mot doivent être attribués à l'accent. D'autre part, on est convenu d'admettre en donnant les règles de l'accent qu'il se fixe de préférence sur certaines syllabes, suivant leur valeur prosodique et leur place dans le mot. Dans ces continuelles actions réciproques, établir un ordre de priorité entre phénomènes est souvent très délicat.

La distinction essentielle à poser tout d'abord est celle fournie déjà par la grammaire classique de la syllabe ouverte et de la syllabe fermée.

1° La syllabe *ouverte* est celle qui se compose d'une consonne et d'une voyelle brève *cv*.

2° La syllabe *fermée* est *doublement fermée* ou *simplement fermée*.

A) Est *doublement fermée* :

α) La syllabe composée d'une consonne + une voyelle brève + 2 consonnes consécutives *cvcc*.

β) La syllabe composée d'une consonne + une voyelle *longue* + une (ou 2) consonnes *c̄vc* (*c̄vcc*).

B) Est *simplement fermée* :

α) La syllabe composée d'une consonne + une voyelle brève + une consonne *cvc*.

β) La syllabe terminale vocalique des mots; peu importe l'origine classique de cette voyelle terminale; *a* peut être اَ, اِ, اُ; *i* peut être يَ, يِ, يُ, *u* peut être وَ, وِ, وُ (cf. *sup.* p. 18). Cette voyelle terminale sonne généralement brève dans le dialecte; mais elle reprend la valeur de longue lorsqu'elle a l'accent, et lorsqu'on lui annexe un enclitique (pronoms personnels affixes, شِ et شِي d'interrogation et de négation qui font corps avec le mot). Dans tous les cas la syllabe qui la contient a la valeur de syllabe fermée.

γ) La syllabe secondaire formée d'une voyelle longue *ā*, *ā*, *i* (cf. *infra* p. 50, 51).

A. — La constitution de la syllabe.

La tendance des voyelles brèves à se réduire lorsqu'elles se trouvent en syllabe ouverte est commune à tous les dia-

ectes (1). Dans le Maghrib cette tendance prend une intensité particulière (2), et en tlemcenien l'on peut poser en règle qu'une voyelle brève non accentuée ne demeure pas en syllabe ouverte. Cette tendance combinée avec deux autres phénomènes, le *sursaut* et le *ressaut* donne au tlemcenien sa physionomie syllabique particulière.

Le *sursaut* est essentiellement un phénomène d'accentuation; c'est le passage de la forme classique *fā'al* à une forme *fa'āl*: $c^1\acute{v}c^2vc^3$ devient $c^1vc^2\acute{v}c^3$. Il se rencontre ailleurs qu'au Maghrib (3); mais dans les dialectes de ce pays, il intervient plus régulièrement et plus fréquemment que partout ailleurs (4). D'autre part, au groupement $c^1vc^2\acute{v}c^3$ aboutissent encore nombre de mots de la forme classique *fā'l* (*fī'l*, etc.), et aussi de la forme *āf'al* (*āf'ul*, etc.) (5). Enfin il parait bien que le *sursaut* doit aussi expliquer la curieuse corruption de certains mots provenant de racines concaves ou sourdes (cf. *inf.* REMARQUE III).

Ceci posé, l'évanouissement total de la voyelle brève

1. Cf. Spitta, § 16; Oestrup, § 8; Reinhardt, § 4; WZKM., IX, p. 5; Socin, *Diwān*, III, § 187 d.

2. Comp. TMG., XXXI; MGT., 225, § 40; Fischer, MS., p. 11.

3. Cf. Landberg, *Ḥaḍramūt*, 41, 42, 190; Reinhardt, § 10; WZKM., IX, 8 in princ.; Socin, *Diwān*, § 90, 126, 189.

4. Cf. pour le processus du *sursaut* (dans la technologie allemande *Umspringen*), TG., p. 5, n. 2; comp. TMG., XXXVII, XXXVIII.

5. Le passage de *fā'l* à *fa'āl* (par un intermédiaire théorique *fā'al*), s'effectue surtout dans certaines conditions de groupement consonantique; la présence d'un ع, ح, ز, comme deuxième ou troisième radicale le favorise beaucoup (cf. TMG., XXXVIII); la présence d'une liquide comme 2^e radicale l'entrave, comme 3^e radicale le favorise. D'une façon générale il est plus fréquent en tlemcenien que dans les dialectes maghribins orientaux. Il existe aussi en dehors du Maghrib (cf. Reinhardt, Landberg, loc. cit.); cependant les Mecquois le blâment chez les Maghribins dès le vi^e siècle de l'hégire (cf. JA., mai 1845, p. 408). Le passage de *āf'al* à *fa'āl* se retrouve en marocain et en omāni; mais le tunisien et le tripolitain ne le pratiquent pas couramment.

des syllabes ouvertes se réalise fréquemment; mais il arrive aussi qu'il est évité par l'intervention de certains phénomènes linguistiques : allongement, *ressaut*, redoublement.

I. *L'évanouissement a lieu*. — Il se produit surtout :

1° Lorsque la syllable ouverte est initiale d'un mot : c'est notamment le cas de toutes les formes à sursaut *fa'ál*; les TERTIAIRES *kṭēb*, il a écrit; *fḥál*, étalon, etc., proviennent des SECONDAIRES *keṭēb*, *faḥál* qui sont eux-mêmes pour les classiques *kēṭeb*, *fáhl*. De même, on a, dans la conjugaison du verbe, *ṭmūt*, tu mourras = *ṭemūt*, *ṭbéddel*, tu changeras = *ṭebéddel*, etc.

2° Lorsque la syllable ouverte est consécutive d'une syllabe à voyelle longue : *šārbu*, sa lèvre = *šārebu*; *šēṭu*, son aspect = *šēfeṭu*; *jābṭu*, elle l'a apporté = *jābeṭu*, etc. — L'évanouissement peut parfaitement se produire lorsque le groupement de deux mots contigus dans une phrase ouvre dans le premier une syllabe fermée lorsqu'il est à l'état isolé : *šrimṭ elbrél*, le mors du mulet = *šrimet elbrél*.

REMARQUE I. — La voyelle brève ne s'évanouit pas toujours complètement; elle demeure parfois sous la forme d'une voyelle très brève *v*; il en est surtout ainsi, régulièrement après les lettres ' et *h*, fréquemment après la lettre *ḥ* : *'ābid*, esclaves; *ḥālál*, croissant; *ḥōmār*, âne. Une voyelle très brève apparaît aussi volontiers dans l'intérieur des mots après une lettre redoublée : *iberrēdu*, ils refroidissent à côté de *iberrdu*; on peut la discerner encore sur la première consonne de diminutifs (*kūlība*, petite chienne), de pluriels (*šōrār*, petits), d'autres substantifs (*rōrāb*, corbeau). D'autre part une voyelle épenthétique se montre devant certains mots où la vocalisation de la première consonne

amène succession immédiate de deux consonnes : *ərqəq*, mince; *əmbārek*, béni (n. pr.); *ərfəd*, il a emporté, etc.; ou encore, en s'intercalant elle empêche la survenance de quelques-unes des accommodations consonantiques signalées plus haut : *zoujə šrifə*, au lieu de *zoud šrifə*; *‘aqbet əjbénna*, au lieu de *‘aqbed jbənnə* (cf. *sup.* p. 28). D'une façon générale, l'usage des voyelles épenthétiques est rare en tlemcenien; il est par contre très fréquent dans les dialectes ruraux de l'Oranie (1). — Comme on l'a remarqué il est souvent difficile de discerner nettement le caractère d'une voyelle très brève (2) : est-elle le résidu d'une voyelle classique; est-elle épenthétique secondaire? J'incline à voir dans les voyelles très brèves de *‘ābid*, esclaves; *‘ōša*, dîner; *kūliba*, petite chienne, etc. (peut-être aussi *ibərrədu*) des résidus de voyelles brèves classiques. La couleur y semble assez bien conservée.

REMARQUE II. — Lorsque la syllabe ouverte a pour consonne un *w*, ou un *y* (*wv*, *yv*), la voyelle s'évanouissant, la semi-voyelle *w*, *y* se déconsonantise et se réduit à *u*, *i* (3). Parfois les choses en restent là; mais souvent aussi : 1° *u*, *i* se réduisent encore à *ü*, *ï* (cf. la remarque précédente) : *itāiübu*, ils cuisent; *idéüübu*, ils font fondre.

2° *u*, *i* entrent en diphtongue avec une voyelle précédente (cf. *supra* p. 36).

1. Les voyelles épenthétiques paraissent aussi plus fréquentes en tripolitain dialecte bédouin, qu'en tunisien dialecte citadin (cf. *MGT.*, § 42. p. 226); comp. aussi Oestrup, 13, 131. Cf. des exemples de prothèse (*əmbārek*, *əsnān*) ap. Socin, *Diwan*, III, § 188 a.

2. Comp. *TMG.*, XXXIII.

3. Comp. *TMG.*, XXV-XXVI; *MGT.*, 210, § 15; il convient de dire que, par contre, le *w*, le *y* en syllabe fermée restent généralement consonantiques (pas toujours cependant; cf. surtout le traitement de la conjonction *‘* (cf. *inf.* CONJONCTIONS).

3° *i* peut disparaître complètement écrasé entre deux syllabes fermées, c'est ainsi qu'on entendra très bien en tlemcenien : *hādelḥūdi*, ce juif; *elṭim*, à l'orphelin; *elšir*, l'enfant.

4° La voyelle *u*, *i* se conserve par un allongement en *ū*, *ī* (cf. *inf.* l. 4 avant la fin).

REMARQUE III. — Il faut vraisemblablement expliquer par le *sursaut*, avec ouverture de la pénultième, et disparition finale de sa voyelle, les curieuses corruptions suivantes :

sdi (et aussi avec accommodation consonantique *zdi*, *stī*), monseigneur, employé devant un nom propre *zdi mḥām-med*; de *sīdi*, سیدی, par *sīdī*, *sidi*, *sdi*.

stī, madame, de *sēṭṭī* ستي, par *seṭṭī*, *stī*.

mši, pas... (devant les adjectifs), *mši qēbih*, pas méchant : de *māši*, ماشى, par *māši*, *maši*, *mši*.

ḥtā, jusqu'à, de حتى, par *ḥatṭā*, *ḥtā*.

s'ā, mais alors, de *sā'a* الساعة, par *sā'ā*, *sa'ā*, *s'ā* (1).

Les formes *sīdi*, *sēṭṭī*, *māši*, *ḥatṭā*, *sā'a* sont du reste également employées; au vocatif, non suivi d'un nom propre, *sīdi* est seul employé. — Dans le sens d'*heure* ou de *montre*, ساعة, sonne toujours, *sā'a*.

II. *L'évanouissement n'a pas lieu.* — A) *La voyelle se conserve en s'allongeant.* — La conservation par allongement apparaît tout d'abord pour des *a*, *u*, *i* provenant de *a* initial ou de *w* et de *y* déconsonantisés (cf. *sup.* p. 35): *āmān*, sécurité; *āmér*, il a ordonné; *ūzir*, ministre; *ibāri*,

1. ساعة, mais alors, est aussi transcrit سعى ap. Delphin, 135, *texte arabe*, l. 7; *ḥtā*, *ḥtā* est aussi marocain, cf. Socin, *Mar.* 10, note 1; Houwāra *passim*; la forme intermédiaire *ḥatṭā*, ap. Fischer, *MS.*, p. 39, n° 52.

aiguilles, etc. — Elle apparaît encore dans des mots étrangers ou dans des mots de la langue classique, où l'on cherche à reproduire le plus exactement possible la prononciation originelle : *gāzūz*, limonade gazeuse; *būtek*, hypothèque; *sībil*, civil; *mūhāll*, impossible; *mūdir*, directeur; *wāqēla*, peut-être (وقيل) (1). — Enfin il existe des cas où une voyelle brève s'est conservée en s'allongeant sous l'influence de l'accent; à un point de vue rigoureux la conservation de la voyelle et son allongement ne sont pas liés alors par le rapport de cause à effet; ce sont plus exactement les deux effets d'une même cause, l'accent (cf. *inf.* p. 58).

B) *La voyelle se conserve par un redoublement.* — C'est le cas du mot *duḥḥān*, tabac, qui existe sous cette forme dans bien des dialectes; des mots étrangers : *debbiṣ*, dépêche; *kōbbōt*, capote (2); d'autres redoublements très fréquents doivent être mis plutôt sur le compte de l'accent; ils apparaissent après une voyelle brève, accentuée, et en syllabe ouverte dans la langue classique (cf. *inf.* p. 55). Dans certains cas où l'accent n'est plus en jeu, peut-être faut-il attribuer quelque part dans le redoublement, à la conservation de la voyelle brève; ils seront examinés plus loin (cf. *inf. id.*).

C) *Il y a ressaut.* — Le phénomène du *ressaut*, commun à tous les dialectes maghribins, parfaitement connu

1. Comp. *TMG.*, XXX, XXXI; *MGT.*, 218, § 27, 28; Fischer, *MS.*, 11, l. 6.

2. Cf. *MGT.*, 209, § 14 a; les exemples de redoublement cités par Sonneck, *CA.*, 75, note 6. Cf. aussi *inf.* IV^e forme (admirative) du verbe sourd.

aussi de certains dialectes orientaux (1), paraît en tlemcenien consister essentiellement en ce que : une voyelle brève de syllabe ouverte, menacée de disparaître passe sur la consonne précédente non vocalisée; par ce passage elle parvient à s'enfermer dans une syllabe fermée et se maintient : $c^1c^2v - c^2\bar{v}$ devient $c^1vc^2 - c^2\bar{v}$. Théoriquement du moins, les choses se passent bien ainsi : dans *mes-le-mîn*, les musulmans, le *e* de *le* syllabe ouverte, passe sur *s* d'où *mesel-mîn* et après évanouissement de l'*e* de *me* en syllabe ouverte *mselmîn*. En fait la voyelle du groupe secondaire c^1vc^2 est-elle bien la voyelle de c^1c^2v ; n'est-elle pas une voyelle secondaire apparue après l'évanouissement de la voyelle de c^1c^2v , pour empêcher la succession de trois ou quatre consonnes non vocalisées? Je ne le décide pas catégoriquement; mais il est à remarquer que très fréquemment la voyelle de c^1vc^2 reproduit fidèlement la couleur de la voyelle de c^1c^2v .

Le retour des mots de forme à *sursaut* $ccvc$ à une forme $c'cc$ par l'annexion des suffixes vocaliques : *jmel*, chameau; *jémli*, mon chameau; *qtél*, il a tué; *qôtle*, elle a tué s'il offre quelque analogie avec le *ressaut* ne doit pas être expliqué par lui; *jémli* est le succédané du classique *jámali*; *qôtle* du classique *qátalat*, après chute de la voyelle brève de la pénultième ouverte non accentuée (cf. *contra* LE VERBE, VII^e et VIII^e formes).

Le *ressaut* peut intervenir accidentellement en tlemcenien pour d'autres raisons que la conservation d'une voyelle brève, sous l'influence des liquides (cf. *inf.* p. 54).

1. Cf. sur le *ressaut* (dans la technologie allemande *Aufsprengen*); cf. *TMG.*, XXIV; *TBL.*, 18, note 35; *WZKM.*, VIII, 255; IX, 7; *TG.*, 5 c); des exemples dans les dialectes arabiques *ap.* Socin, *Diwan*, III, § 188, b; le *ressaut* en tlemcenien et dans les dialectes oranais est beaucoup plus généralisé que dans les dialectes maghribins orientaux.

Appendice. — Les liquides dans l'économie syllabique.—

Le nom même de *liquides* donné aux lettres *l, n, r*, indique la facilité qu'elles ont dans la plupart des langues à s'adjoindre à d'autres consonnes. En tlemcenien comme dans les autres dialectes maghribins, les liquides éprouvent une forte tendance à se lier à une lettre subséquente, et une autre tendance à se séparer d'une lettre antécédente : les groupements *lc, nc, rc* sont sympathiques; les groupements *cl, cn, cr* ne le sont pas en principe. De ce fait la présence d'une liquide est un élément dont il faut tenir compte dans l'économie syllabique d'un mot, et notamment elle facilite ou entrave fréquemment le jeu des phénomènes décrits plus haut sous le nom de *sursaut* ou de *ressaut*.

1° Un groupement $c^1\acute{v}c^2c^3$ où c^2 est une liquide passe assez rarement à la forme à sursaut $c^1c^2\acute{v}c^3$; bon nombre des mots où le groupement classique $c^1\acute{v}c^2c^3$ est conservé ont une liquide comme c^2 : *sérj*, selle; *dérb*, impasse; *mórd*, maladie; *qórd*, singe; *kélb*, chien; *jéld*, peau; *mélk*, propriété; *jénb*, côté; *zénd*, bras; *qönt*, coin, etc. — D'autre part la présence d'une liquide comme c^3 facilitera le sursaut qui dissoudra un groupe *cl, cn, cr* : *rtól*, livre; *rmél*, sable; *tbén*, paille; *jbén*, fromage; *sdér*, poitrine; *fjér*, matin; etc. (1).

2° Le *ressaut* se produit beaucoup moins facilement lorsque la consonne sans voyelle, sur laquelle devrait passer la voyelle de syllabe ouverte est une liquide; l'évanouissement ou la réduction de cette voyelle brève sont alors fréquents. C'est ainsi que *yélbesu*, il s'habillent, ne passe guère à *yéllebsu*; que *bélreṭi*, ma chaussure, ne passe guère à *bélleṭi* (sur le redoublement de ces formes, cf.

1. Comp. *TMG.*, XXXVIII; *TG.*, § 45; Landberg, *Ḥaḍramoūt*, 42, note 1.

inf. p. 55) mais donnent en définitive *yélbsu*, *belrîti*, etc. — D'autre part la présence d'une liquide comme consonne de la syllabe ouverte facilite le ressaut; et même le ressaut peut se produire sous l'influence d'une liquide, en dehors du cas précité de conservation d'une voyelle brève : un exemple caractéristique est fourni par le mot fort usité *ná'ref*, je sais, qui dans le langage courant devient fréquemment *ná'arf* (*ná'árf*) avec apparition par ressaut d'un groupement secondaire sympathique *rf* (1). L'évanouissement de la voyelle brève des parfaits 3° pers. sing. fém. dans les verbes concaves à 3° radicale liquide, bien qu'elle soit en syllabe fermée, semble aussi du même ordre : *qâlt*, elle a dit; *šart*, elle est devenue; *kânt*, elle était (tandis que toujours *jâbet*, elle a apporté; *šâfet*, elle a vu, etc.).

B. — L'accent.

D'une façon générale, l'accentuation en tlemcenien est soumise aux mêmes règles que dans les autres dialectes maghribins. Ce sont les suivantes :

1° L'accent est sur la dernière syllabe lorsqu'elle est *doublement* fermée (cf. *supra* p. 46) (2). Il est à peine besoin de dire qu'il y est encore et cette fois, cette syllabe étant simplement fermée dans les mots de forme à *sursaut*, puisque le *sursaut* est, par définition même, un passage de l'accent sur la dernière syllabe !

1. Comp. *TG.*, § 12; conf. aussi la liste d'exemples donnés *ap. TG.*, § 125, 3); *MGT.*, § 41, aussi § 6; aussi Fischer, *MS.*, p. 11, e).

2. Rappelons que, les voyelles terminales devenant longues avec les enclitiques (cf. *sup.* p. 46), les syllabes qui les contiennent sont alors *doublement* fermées et peuvent prendre l'accent si elles restent dernières syllabes : *qörbüh*, ils l'ont frappé; *qörbúk*, ils l'ont frappé; *mā yemšš* il ne partira pas, etc.

2° L'accent est sur la pénultième lorsque, la dernière syllabe étant *simplement* fermée, cette pénultième est fermée (1); toutefois, il n'est généralement pas sur une pénultième qui a son origine dans un *ressaut* (2).

3° L'accent est sur l'antépénultième lorsque la pénultième fermée a son origine dans un *ressaut*.

L'accent entraîne en tlemcenien des redoublements, des allongements, parfois aussi des abréviations.

Redoublement. — Le redoublement produit par l'accent apparaît ailleurs à l'état sporadique(3). En tlemcenien, il est très fréquent, presque régulier dans certains cas, et peut être considéré comme un des traits caractéristiques du dialecte. Il apparaît dans les mots trisyllabiques dont la 2° syllabe (pénultième) a son origine dans un *ressaut*. L'accent qui, en tripolitain et en tunisien demeure très bien dans ce cas sur la première syllabe brève ouverte, entraîne régulièrement en tlemcenien fermeture de cette syllabe par redoublement; le *yá'amlu*, « ils font », tripolitain-tunisien, passe régulièrement à *yá''amlu*; le *bégör̥ti*, « ma vache », tripol.-tunisien, passe régulièrement à *bég-gör̥ti*. La répugnance extrême du tlemcenien pour les syllabes ouvertes est par là mise en lumière : dans un groupe *c'v̇c²vc³c⁴v*, la 1^{re} syllabe accentuée *c'v̇* en pré-

1. La voyelle terminale étant devenue longue par l'annexion d'un enclitique la syllabe, qui la contient peut prendre l'accent, comme pénultième fermée, si l'annexion l'a mise à ce rang; *dör̥bāni*, ils m'ont frappé; *mt̥hāsi*, est-elle bonne, etc.

2. De même en tunisien et en tripolitain, mais non pas en marocain, en maltais, en omāni. Cf. *TBL.*, 18, note 35; *WZKM.*, IX, p. 7 *in fine*; la définition du *ressaut* par Prætorius : « un changement de la constitution syllabique qui laisse intacte l'accentuation primitive » (*Lit. Cbl.*, 1893. Sp. 1509), s'applique bien au tlemcenien.

3. Cf. *TG.*, § 139, 146.

sence de la 2^e syllabe *ressautée* fermée *c²vc³* doit prendre de l'importance et se fermer elle-même.

Une exception complète à cette règle est offerte par les noms à préfixe *m*, succédanés vulgaires des formes *مفلة*, *مفلى*. Ici le tlemcenien admet très bien l'accent sur la pénultième qui a son origine dans un *ressaut*. L'inconséquence qui se rencontre sur le même point en tunisien et en tripolitain pour quelques mots (1) se généralise en tlemcenien : *med-re-sa*, *mer-re-bi* devenus par *ressaut* *meder-sa*, *me-rör-bi* prennent l'accent sur *der* et sur *rör* ce qui, après chute de la voyelle brève de syllabe ouverte *me* donnent des définitifs *mdërsa*, école ; *mrörbi*, occidental ; et de même *mkôhla*, fusil ; *mḥábqā*, pot à basilic ; *msélma*, musulmane ; *mšérqe*, oriental ; *mdërsi*, mederséen, etc. Je ne vois pas clairement le motif de cette exception. Je n'ose guère proposer comme explication que l'analogie avec la nombreuse classe des mots à préfixe *m* provenant de racines sourdes, concaves, ou de deuxièmes formes qui ont naturellement l'accent sur la pénultième fermée sans *ressaut* : *m'êša*, nourriture ; *mdîna*, ville ; *mšēba*, malheur ; *mḥédḍa*, coussin ; *mrōmma*, cadre de porte ; *mḥállā*, colonne expéditionnaire, *mšállā*, oratoire extérieur ; *mdárreba*, coussin bariolé (2) ; etc. D'autre part il est remarquable que les dialectes ruraux de l'Oranie qui connaissent tous l'accentuation de l'antépénultième lorsque la pénultième provient d'un *ressaut*, et le redoublement, se montrent ici parfaitement conséquents. Un de mes élèves de Mascara ou de Fren Dah appellera l'établissement que je dirige *médḍersa*, se proclamera *mššérqe*, et traitera un condisciple nédro-méen de *mörörbi*.

1. Cf. *TG.*, § 72 ; *MGT.*, § 38, 1.

2. Cf. particulièrement sur ce dernier mot : *TG.*, § 72 ; *TBL.*, glossaire, 145 ; Fischer, *ZWM.*, 281.

Une autre exception existe encore pour les infinitifs *تفعلة* provenant de racines défectueuses (cf. *infra* LE NÔM, quelques *mašdars*). — L'accentuation de la pénultième provenant du *ressaut* pourra exceptionnellement être entendue dans d'autres mots encore que ceux précités : ainsi *iqôdru*, ils peuvent, à côté de *yéqqôdru*; mais de semblables groupements, courants dans les dialectes marocains, demeurent très rares dans le dialecte arabe de Tlemcen, comme dans les dialectes maghribins orientaux (1). Ils semblent au contraire fréquents dans le langage des Juifs.

REMARQUE I. — Naturellement quand, dans le groupement classique *m'vc' c² v'c³ v*, *c'* est une liquide, il n'y a ni *ressaut*, ni redoublement; l'accent reste sur *m'vc'* avec évanouissement ou réduction de la voyelle de la syllabe ouverte *c³ v* : *ménzêla*, situation; *mértbi*, mon rang, etc. (cf. *sup.* p. 53).

REMARQUE II. — Dans un groupement *c'vc²vc³c'v*, où l'accent n'est plus sur l'antépénultième, le redoublement se produit parfois : on entendra par exemple très couramment *jemma'téin*, « deux semaines » (sing. *jém'a*). Il faut, je pense, attribuer ces formations à l'influence analogiques des mots du type *béggör'ti*, *yá''amlu* qui offrent une distribution identique des consonnes et des voyelles. Peut-être aussi la conservation de la voyelle brève de la 1^{re} syllabe a-t-elle quelque peu déterminé ici le redoublement (cf. *sup.* p. 51); *jema'téin*, sans le redoublement de l'*m* passera à *jma'téin* d'après les lois habituelles du tlemcenien. — D'autre part le souvenir de la forme isolée persiste fréquemment dans la forme pourvue d'un affixe modifiant l'accentuation (cf. *sup.* p. 54, n. 2); on entendra *ya''am-*

1. Cf. MGT., § 38, 1.

lûh, « ils le font »; *yehhedmûši*, travaillent-ils; *heddemtîši hâdi*, « est-ce là mon travail » (*c*² étant redoublé), concurremment du reste avec *i'amlûh*, *iḥedmûši*, *ḥdemtîši hâdi*.

Allongement. — L'allongement par l'accent est fréquent dans les dialectes maghribins; on peut lui attribuer en tlemcenien :

1° L'allongement de la voyelle terminale dans les mots de forme à *sursaut* provenant de racines défectueuses ou à dernière radicale *hamza* : *rdâ*, il a été satisfait; *qrâ*, il a étudié; *hlû*, doux; *ḥtâ*, faute; *jdi*, chevreau; etc.

2° L'allongement de la voyelle des impératifs de verbes concaves, si commune dans tous les dialectes : *qôl*, dis; *zîd*, continue; *bât*, passe la nuit; de la voyelle de mots provenant de racines assimilées ou à première radicale *hamza*, comme *tîqa*, confiance; *jîha*, côté; *ṣêfa*, aspect; *nîf*, nez; etc.

3° L'allongement de la voyelle dans la dernière syllabe du parfait 3° pers. fém. des verbes, quand s'y adjoignent les suffixes vocaliques, *ḍorbâtek*, elle t'a frappé; *douûbâtu*, elle l'a fait fondre (*ḍorbet*, *douûbet*, à l'état isolé); le tripolitain s'accorde ici avec le tlemcenien; le tunisien par contre connaît le redoublement au lieu de l'allongement (1).

4° L'allongement de la voyelle de première syllabe des pluriels de noms de couleurs et des élatifs : *ḥómer*, rouges; *kôḥöl*, noirs; *sómer*, bruns; *kôber*, plus grands, etc.; et aussi dans quelques singuliers curieux : *ḥēneb*, raisin; *ḥēzeb*, حَزَب, *ḥāsi*, puits; حَسَى (2), *āṣōr*, asr; *ṣābi*, jeune homme, صَبِي.

1. Cf. *MGT.*, § 29; *TG.*, § 139; en tripolitain l'orthographe même des indigènes indique alors cet allongement. Cf. Sonneck, *CM.*, ٣٨ a) درولاته.

2. *ḥāsi* aussi Houwāri; cf. sur ce mot *glossaire*; comp. le tripolitain *ḥali*, *TBL.*, p. 138; dans la plupart des dialectes *râjel*, homme.

Abréviation. — L'abréviation d'une voyelle longue accentuée se produit surtout lorsqu'elle est suivie d'un ç , d'un ع ou de deux consonnes : *šáhbi*, mon ami ; *wáhda*, une seule ; *šbáh*, matin ; les trois mots *jnëáh*, aile ; *qdrá'*, bras ; *kürá'*, patte prêtent à cet égard à une curieuse observation ; l'abréviation de l'accent les amenant à l'état isolé à une forme *ccvc* analogue à celle des substantifs où s'est produit le *sursaut*, ils se comportent comme ces substantifs avec les suffixes vocaliques (cf. *infra* LE DUEL) (1).

Appendice. — **L'accent dans la phrase.** — Les phénomènes de *progrès* et de *recul* momentanés de l'accent communs à beaucoup de langues, se retrouvent en tlemcenien comme dans les autres dialectes maghribins ; la phrase tlemcenienne prend volontiers un rythme $\text{—}x\text{—}x$, $x\text{—}x\text{—}$ et de ce fait un concours de syllabes $x\text{—}x$ se change volontiers en $\text{—}x\text{—}x$ (recul) et un concours de syllabes $\text{—}xx\text{—}$ en $x\text{—}x\text{—}$ (progrès) (2) ; ce changement s'opère fréquemment par apparition d'une voyelle épenthétique très brève.

Ainsi : *sémmāh hōja*, il le nomma khodja, au lieu de *semmāh hōja* ;

wúgra sáket, et il lut en silence, au lieu de *wuqrá sáket* ;

kúntə háb ənqollək, je voulais te dire, au lieu de *kúntə háb nqollək* ;

hdém əmlih, il a bien travaillé, au lieu de *hdém mlih*.

Enfin on entend très couramment *'andək əlháqq*, tu as raison, au lieu de *'andək əlháqq*.

1. L'abréviation de la voyelle de syllabe accentuée devant ع et ç se retrouve en marocain ; cf. Fischer, *MS.*, 41 d, 42, note 4 ; il est curieux qu'en tunisien on trouve au contraire un allongement devant le ع (*TMG.*, XXX, in medio).

2. Cf. *TG.*, § 2, p. 6 ; *TMG.*, XXXV ; *MGT*, p. 221 et ss.

Le pronom isolé *أنا* semble prêter à cet égard à une observation. Sa prononciation est des plus variables; on entendra dans la bouche d'un même individu : *ána*, *ána*, *aná*, *ána*, *ána*; mais généralement le choix d'une forme avec l'accent sur la 1^{re} syllabe, ou d'une forme avec l'accent sur la seconde, sera déterminé par l'accentuation du mot subséquent de façon à ce que le rythme $\acute{x}\acute{x}$, $x\acute{x}\acute{x}$ apparaisse; on aura ainsi : *ána némsi*, moi je m'en vais, et *ána wīydk*, toi et moi.

Naturellement dans de nombreux cas cette loi de rythme n'est pas observée.

CHAPITRE II

MORPHOLOGIE

I. — VERBE TRILITÈRE A LA PREMIÈRE FORME

A. — Verbe régulier.

Conjugaison de *kṭēb*, كتب, il a écrit.

		Singulier.	Pluriel.
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>kṭēb</i> ,	<i>kṭēbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>kṭēbeṭ</i> ,	»
—	2 ^e	<i>kṭēbt</i> ,	<i>kṭēbtu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>kṭēbt</i> ,	<i>kṭēbna</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>yēkṭēb</i> ,	<i>yēkkeṭbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>ṭēkṭēb</i> ,	»
—	2 ^e	<i>ṭēkṭēb</i> ,	<i>ṭēkkeṭbu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>nēkṭēb</i> ,	<i>nēkkeṭbu</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>ēkṭēb</i> ,	<i>ēkkeṭbu</i> ;
	ou	<i>kṭēb</i> ,	ou <i>kṭēbu</i> .
PARTICIPE ACTIF,		<i>kāṭēb</i> ,	<i>kāṭbin</i> ;
PARTICIPE PASSIF,		<i>mekṭūb</i> ,	<i>mekṭūbin</i> ;

A) PERSONNES. — La distinction d'une 2^e pers. fém. sing. à terminaison *i* (كتبتى, اكتبى, تكتبى) est inconnue à Tlemcen ville. Elle se rencontre dans la banlieue comme dans le dialecte étudié par Delphin, en tripolitain et dans les dialectes orientaux (1).

1. En général dans les dialectes bédouins mais aussi en algérois.

B) PARFAIT. — La voyelle dominante au parfait est *e*. Le son *i*, habituel au tunisien est inconnu. Le son *a* se rencontre régulièrement dans les verbes qui ont une 3^e radicale ع, ح, ou ط : *!lā'*, il est monté; *frāh*, il s'est réjoui; *krāh*, il a détesté. Il est fréquent dans ceux qui ont pour 2^e radicale une de ces lettres : *l'āb*, il a joué; *dhāk*, il a ri; *dhār*, il a paru; mais *n'ōs*, il a eu sommeil; *fhām*, il a compris; *shōr*, il a fait de la magie.

C) FUTUR. — α) La voyelle de la 2^e radicale au futur singulier est généralement *e*. Elle n'est jamais *i*. — Elle est *a*, régulièrement dans les verbes à 3^e radicale ع, ح ou ط, et assez souvent dans les verbes dont la 2^e radicale est une de ces lettres : *yérbaḥ*, il gagnera; *yékrah*, il détestera; *yégla'*, il arrachera; *yén'al*, il maudira; *yéqhar*, il fera violence; *yérham*, il fera miséricorde; mais *yég'od*, il s'asseyra (parf. *g'ād*); *yéjhol*, il sera mécréant (parf. *jhāl*); *yeshōr*, il fera de la magie. — Elle est fréquemment *u* (o, o) dans des verbes qui ont déjà un futur *u* en arabe classique : *yéskuf*, il se taira; *yédhul*, il entrera; *yéskur*, il fera l'éloge; *yérqōd*, il dormira; *yéṭlob*, il demandera; *yédkur*, il louera Dieu; *yéskun*, il habitera; *yédluk*, il massera, etc. (1). Comme on peut le voir par ces exemples, le voisinage consonantique a une grosse influence sur la couleur et la nuance de la voyelle du futur. Le choix de cette voyelle n'est point au reste soumis à des règles aussi fixes que dans d'autres dialectes, en omāni par exemple (2); et les variations sont nombreuses dans les prononciations individuelles.

β) La voyelle qui apparaît par *ressaut* au futur pluriel entre la 1^{re} et la 2^e radicale est généralement la même que celle dont est affectée la 2^e radicale au singulier (3) : *yéskuf*, *yéssukfu*, *yéṭlob*, *yéṭloḥbu*, *yékṭeb*, *yékkeṭbu*, etc. Mais il faut tenir compte ici encore de l'influence des consonnes voisines : ainsi *yāḥmel*, il porte, *yāḥhamlu*; *yā'mel*, il fait, *yā'amlu*; et d'autre part *yézza'*, il sème, *yézza'ō*; *yéfrah*, il se réjouit, *yéfferho*; *yékrah*, il déteste, *yékkerhu*, etc.

1. Cf. MGT., 229, § 47.

2. Cf. Reinhardt, p. 144 et suiv.

3. Cf. *supra* p. 52; rappelons que dans les verbes à première radicale liquide, le *ressaut* ne se produit pas *yénzlu*, ils descendent; *yéḭbsu*, ils s'habillent; *yérbō*, ils attachent.

γ) La voyelle des préfixes est très généralement *e* (1) (*e* avec le *y* de la 3^e pers., cf. *sup.* p. 42). — Elle est *a* pour les verbes à 1^{re} radicale ξ ou ζ ; *ā* pour les verbes à 1^{re} radicale ς : *yā'bed*, il adorera Dieu; *yā'mel*, il fera; *yāḥfer*, il creusera; *yāḥkem*, il s'emparera de; *yāḥder*, il parlera; *yāḥmel*, il négligera. — La vocalisation *u*, *o*, *o* des préfixes si fréquente en tunisien et en tripolitain et qui a sa cause dans une harmonisation de la voyelle du préfixe avec celle de la 2^e radicale (dans ces dialectes, *u*, *o*, *o* se rencontrent aux préfixes des verbes à futur *u*, *o*) (2) est ici exceptionnelle. Cependant il faut vraisemblablement attribuer à l'harmonie vocalique: *yōḥrob*, il fuira; *yōḥkum*, il commandera (à distinguer à *yāḥkem*, il s'emparera). D'autre part il faut signaler la vocalisation *u* des préfixes dans quelques verbes à futur classique *u* qui en tlemccenien font futur *e*: *yūḥrej*, il sortira; *yūknes*, il balaiera; *yūkfer*, il sera incroyant; *yūqtel*, il tuera. Il est curieux qu'au pluriel de ces verbes, les préfixes sont vocalisés en *e*, tandis que la voyelle apparue par ressaut entre la 1^{re} et la 2^e radicale est *u*: *yēḥhurju*, *yēkkunsu*, *yēkkufu*, *yēqqoṭlu*.

D) L'impératif se réduit très fréquemment de *ēccvc* (groupement maghrébin oriental) à *ccvc* (groupement marocain) (3): *dhūl*, entre, au lieu de *ēdhul*; *g'od*, assieds-toi, au lieu de *ōg'od*, etc.

E) Au participe actif la voyelle de la 2^e radicale est *a* lorsque la 2^e ou la 3^e radicale est ξ , ζ , ς : *fārah*, qui se réjouit; *kārah*, qui déteste; *ṭdla'*, qui monte; *qāhar*, qui fait violence; *nd'as*, qui a sommeil, etc.

1. Cf. sur la vocalisation des préfixes du futur, les observations de Nöldeke, *WZKM.*, IX, 16, note 1; Spitta, p. 202.

2. Cf. *MGT.*, 229, 230, § 47, 48.

3. Aussi omāni (cf. Reinhardt, § 10, 3; § 274); et même syrien (avec allongement de la voyelle par l'accent; cf. Oestrup, p. 131, 142 *in fine*).

B. — Verbe sourd.

Conjugaison de *médd* مَدَّ, il a étendu.

		Singulier.	Pluriel.
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>médd,</i>	<i>méddu;</i>
—	3 ^e f.	<i>méddeṭ,</i>	»
—	2 ^e	<i>meddiṭ,</i>	<i>meddiṭu;</i>
—	1 ^{re}	<i>meddiṭ,</i>	<i>meddina;</i>
FUTUR,	3 ^e m.	<i>imédd,</i>	<i>iméddu;</i>
—	3 ^e f.	<i>ṭmédd,</i>	»
—	2 ^e	<i>ṭmédd,</i>	<i>ṭméddu;</i>
—	1 ^{re}	<i>nmédd,</i>	<i>nméddu;</i>
IMPÉRATIF,		<i>médd,</i>	<i>méddu.</i>
PARTICIPE ACTIF,		<i>māḍ,</i>	<i>māḍin (māddin);</i>
PARTICIPE PASSIF,		<i>memdūd,</i>	<i>memdūdīn;</i>

A) PARFAIT. — α) Naturellement le tlemcenien, comme la généralité des dialectes ignore le dédoublement de lettres qui s'opère en arabe classique aux 1^{re} et 2^e pers. du parfait dans les verbes sourds. Il intercale à la fin du radical une voyelle longue *i* (é) devant les suffixes de ces personnes; cette particularité se retrouve dans la conjugaison de toutes les formes dérivées du verbe sourd (1).

β) La voyelle habituelle du radical est *e*, *ō*; parfois elle est *a*, *ū*, surtout dans le voisinage des emphatiques et des lettres ع, ح : *šédd*, il a serré; *sébb*, il a injurié; *zémm*, il s'est tu; *rōdd*, il a rendu; *kébb*, il a versé; *ḥākk*, il a gratté; *ḥājj*, il a fait le pèlerinage; *ḥābb*, il a aimé; *ḍāṭṭ*, il a mordu; *ḍānn*, il a pensé; *ṭāḷḷ*, il a regardé; *šābb*, il a versé, *zōḷḷ*, il a fait le fanfaron.

B) FUTUR. — La voyelle du radical est le plus souvent *e*, *ō*; elle n'est jamais *i*; elle est parfois *u*, *o*, *o*, plus rarement *a* : *išédd*, *išébb*, *izémm*, *irōdd*, *ikūbb*, *ihōjj*, *ihōbb*, *iḍāṭṭ*, *idōnn*, *iṭōḷḷ*, *iṣōbb*, *iṣōḷḷ*.

1. Cf. les observations de Spitta, p. 216.

Ĉ) PARTICIPE. — Le redoublement de la 2^e radicale ne se fait généralement pas sentir après la voyelle longue : *ḥādj*, pèlerin; *ḍān*, pensant, etc. (1).

C. — Verbe hamzé.

Le verbe hamzé à la première forme ne s'est pas en réalité maintenu en tlemcenien, non plus que dans les dialectes maghribins orientaux; tout d'abord les verbes à 2^e radicale *ا* ont été généralement ramenés à la classe des verbes concaves, les verbes à 3^e radicale *ا*, à celle des verbes défectueux. Des verbes à 1^{re} radicale *ا*, les deux plus employés *أَكَلَ*, *أَخَذَ* ont pris une conjugaison particulière qui ne se rapproche de celle du verbe hamzé qu'au futur; on la trouvera plus loin. Enfin deux verbes : *āmér*, il a ordonné, et *āmén*, il a cru, peuvent passer pour avoir conservé à peu près pure (sauf au participe) la conjugaison du verbe hamzé, mais sans que jamais la prononciation consonantique du *ا* y soit sensible.

Conjugaison de *āmén*, آمَنَ, il a cru.

		Singulier.	Pluriel.
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>āmén</i> ,	<i>āmnu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>āmnet</i> ,	»
—	2 ^e f.	<i>āmén</i> ,	<i>āménu</i>
—	1 ^{re} f.	<i>āmén</i> ,	<i>āménna</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>yāmen</i> ,	<i>yāmnu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>āmen</i> ,	»
—	2 ^e f.	<i>āmen</i> ,	<i>āmnu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>nāmen</i> ,	<i>nāmnu</i> ;

1. De même dans la plupart des dialectes cf. *MGT.*, § 14, p. 209.

IMPÉRATIF,	<i>āmen,</i>	<i>ānnu;</i>
	ou <i>āmēn,</i>	
PARTICIPE ACTIF,	<i>māmen,</i>	<i>māmīn;</i>
PARTICIPE PASSIF,	<i>māmūn,</i>	<i>māmūnīn;</i>

a) sur l'allongement de *ā* dans *āmēn*, cf. *suprà*. p. 56.

b) *āmēr* se conjugue comme *āmēn*; toutefois le participe actif est complètement inusité, et le participe passif *māmūr* n'est employé que par les gens cultivés.

D. — Verbe assimilé.

Conjugaison des verbes *uṣōl*, وصل, il est arrivé;
ibēs, يبس, il a séché.

		Singulier		Pluriel
PARFAIT	3° m.	<i>uṣōl,</i>	<i>ibēs,</i>	<i>wūṣlō,</i> <i>yēbsu;</i>
—	3° f.	<i>wūṣlōt,</i>	<i>yēbsel,</i>	" "
—	2°	<i>uṣōlt,</i>	<i>ibēsl,</i>	<i>uṣōltu,</i> <i>ibēstu;</i>
—	1°	<i>uṣōlt,</i>	<i>ibēsl,</i>	<i>uṣōlna,</i> <i>ibēsna;</i>
FUTUR	3° m.	<i>yēuṣōl,</i>	<i>yēibes,</i>	<i>yēuwoṣlō,</i> <i>yēiyēbsu;</i>
—		<i>tēuṣōl,</i>	<i>tēibes,</i>	" "
—		<i>tēuṣōl,</i>	<i>tēibes,</i>	<i>tēuwoṣlō,</i> <i>tēiyēbsu;</i>
—		<i>nēuṣōl,</i>	<i>nēibes,</i>	<i>nēuwoṣlō,</i> <i>nēiyēbsu;</i>
IMPÉRATIF		<i>ēuṣōl,</i>	<i>ēibes,</i>	<i>ēuwoṣlō,</i> <i>ēiyēbsu;</i>
		ou <i>uṣōl,</i>	ou <i>ibēs,</i>	ou <i>wōṣlō,</i> <i>yēbsu.</i>
PARTICIPE ACTIF		<i>wāṣel,</i>	<i>yābes,</i>	<i>wāṣlēn,</i> <i>yābsīn;</i>
PARTICIPE PASSIF		<i>mouṣōl,</i>	inusité,	<i>mouṣōln,</i> inusité;

A) FUTUR. — Le verbe à 1° radicale و ou ي conserve en tlemcenien comme dans la plupart des dialectes son و et son ي avec l'annexion des préfixes du futur (1). Il mérite ici pleinement le

1. Il en est ainsi de tous les dialectes maghribins; les dialectes égyptiens et arabique eux-mêmes n'offrent que de rares exceptions; cf. Spitta, § 104^a, p. 224; Socin, *Diwān*, III, § 133 b.

nom de verbe assimilé qu'il porte dans la terminologie classique; le *و* et le *ي* initiaux étant traités comme des consonnes quelconques, la conjugaison est tout à fait similaire de celle du verbe régulier. La combinaison diphtonique de la voyelle du préfixe et du *و* ou du *ي* se maintient régulièrement et l'on a *néusöl*, *téibes* là où le tunisien, le tripolitain, les dialectes orientaux ont *nūsöl*, *tibes*. Le pluriel offre comme celui des verbes réguliers les phénomènes de *ressaut*, et de redoublement, inconnus pour les verbes assimilés aux dialectes maghribins orientaux.

B) PARTICIPE. — La diphtongue obtenue par la combinaison de la voyelle du préfixe *m* et du *و* première radicale se maintient; et l'on a *mousöl*, *mouqóf*, *mouzún* là où les dialectes maghribins orientaux donnent *mūsöl*, *mūqóf*, *mūzún*. En outre les curieux doublets *mīsöl*, *miqóf*, *mizún* qui se rencontrent en tripolitain sont ici inconnus. Cependant *milūd* se rencontre comme nom propre à Tlemcen comme dans le reste de l'Algérie(1).

E. — Verbe concave.

On peut classer comme en arabe régulier les verbes de cette espèce d'après la voyelle de leur futur. Certains ont *i*, d'autres *u*, d'autres moins nombreux *a*.

Conjugaison de *mdl*, il a penché; *lám*, il a blâmé;
bán, il a paru.

		Singulier		Pluriel	
PARFAIT	3° m.	<i>mál</i> ,	<i>lám</i> ,	<i>málu</i> ,	<i>lámu</i> ;
—	3° f.	<i>máleł</i> ,	<i>lámeł</i> ;	»	»
—	2°	<i>mélł</i> ,	<i>lémł</i> ,	<i>mélłu</i> ,	<i>lémłu</i> ;
—	1°	<i>mélł</i> ,	<i>lémł</i> ,	<i>mélna</i> ,	<i>lémna</i> ;

1. Cf. *Vocabulaire destiné à fixer la transcription des noms propres*; s. voce ميلود; cf. *MGT.*, p. 234; bien entendu les formes arabiques *mājūd*, *mālūd*, etc., (cf. *Landberg, Ilaḍramoūt*, I, 9) sont aussi tout à fait étrangères au dialecte tlemcenien.

FUTUR	3 ^e m.	<i>imtl,</i>	<i>ilúm,</i>	<i>imilu,</i>	<i>ilúmu;</i>
—	3 ^e f.	<i>{mil,</i>	<i>{lúm,</i>	"	"
—	2 ^e	<i>{mil,</i>	<i>{lúm,</i>	<i>{mílu,</i>	<i>{lúmu;</i>
—	1 ^{re}	<i>nmtl,</i>	<i>nlúm,</i>	<i>nmtlu,</i>	<i>nlúmu;</i>
IMPÉRATIF		<i>mtl,</i>	<i>lúm,</i>	<i>mtlu,</i>	<i>lúmu;</i>
PARTICIPE ACTIF		<i>máil,</i>	<i>láim,</i>	<i>māilín,</i>	<i>lāimín;</i>

bán, *bānet,* *bénf,* *bānu,* *bénfu,* *bénna;* — *báin,* *báinín;*
ibán, *{bán,* *nbán,* *ibānu,* *{bānu,* *nbānu;* — *bān,* *bānu;*

A) PARFAIT. — La voyelle brève des 1^{re}s et 2^es personnes au parfait est le plus généralement *e*, quelle que soit la couleur de la voyelle longue du futur : *mát,* il est mort, *imút,* *méft;* *nák,* il a coïté, *inik,* *nékf;* *bát,* il a passé la nuit, *ibát,* *béft;* *bás,* il a embrassé, *ibús,* *bésf;* *jab,* il a apporté, *ijib,* *jébf;* *nál,* il a obtenu, *inál,* *nélf.* Elle n'est jamais *i*; elle est fréquemment *u*, *o*, *o*, *o* aussi bien dans des verbes à futur *ú* que dans des verbes à futur *i* ou *á* (1) :

qál, il a dit, *iqól,* *qóll;* *kán,* il a été, *ikún,* *kúnt;* *{áh,* il est tombé, *iqéh,* *{óh;* *fáq,* il s'est réveillé, *ifiq,* *fóqt;* *háf,* il a craint, *iháf,* *húft* (classique خَفْتُ), etc.

B) IMPÉRATIF. — Sur l'allongement de la voyelle de l'impératif cf. *suprà*, p. 58.

C) PARTICIPE. — Le participe passif de ces verbes, lorsqu'il est employé a uniformément une forme *muc'yúc²*. Cette forme se rencontre déjà en arabe classique à l'état sporadique (2). Dans les dialectes vulgaires, elle devient générale, et s'applique, vraisemblablement par analogie, même aux verbes à futur *ú* : *mesyúc,* conduit au marché; *möqyúc,* bien établi, etc.

REMARQUE. — Il convient de faire mention spéciale du verbe *hwén*, voler, qui à côté de *hán*, *ihún*, trahir ses engagements, se conjugue, bien qu'il se rattache à la racine concave $\sqrt{\text{خون}}$ exactement comme un verbe régulier (3) :

1. Conf. Spitta, *TG.*, 18 in princ.; les exemples ap. *MGT.*, p. 235.

2. Cf. de Sacy, 329, § 760; Fleischer, *Klein. Schr.*, III, 114.

3. Déjà indiqué dans l'étude de Cherbonneau. *JA.*, 1861, comme particu-

PARFAIT : *hwén*, *hounet*, *hwénna*, *hounu*, etc.

FUTUR : *yéhwén*, *néhhounu*, etc. IMPÉRATIF : *éhwén* (*hwén*).

Toutefois les participes sont exactement ceux d'un verbe concave *hain*, *mehyûn*.

D. — Verbe défectueux.

En arabe classique on trouve 3 classes de ces verbes : futur *a*, futur *i*, futur *u*. Cette dernière classe n'existe pour ainsi dire pas en tlemcenien. Les verbes à futur *u*, comme dans d'autres dialectes, ont été ramenés à des futurs *i*, et *a* (1). A côté de *hba yâhbu*, il a rampé à quatre pattes, usité aussi à Tunis, je ne connais guère en tlemcenien que *dbâ yédbu*, il a trottiné (2); ils font au parfait *dbit*, *hbit*, etc.; au futur *yédbu*, *yâhbu*, etc., au singulier comme au pluriel.

Conjugaison de *nsâ*, نسي, il a oublié; *qlâ*, قلى, il a frit.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT	3° m.	<i>nsâ</i> , <i>qlâ</i> ,	<i>nsâu</i> , <i>qlâu</i> ;
—	3° f.	<i>nsât</i> , <i>qlât</i> ;	» »
—	2°	<i>nsîl</i> , <i>qlîl</i> ,	<i>nsîfu</i> , <i>qlîfu</i> ;
—	1°	<i>nsîl</i> , <i>qlîl</i> ,	<i>nsîna</i> , <i>qlîna</i> ;
FUTUR	3° m.	<i>yénsa</i> , <i>yéqli</i>	<i>yénsâu</i> , <i>yéqliu</i> ;
—	3° f.	<i>ténsa</i> , <i>téqli</i> ;	» »
—	2°	<i>ténsa</i> , <i>téqli</i> ,	<i>ténsâu</i> , <i>téqliu</i> ;
—	1°	<i>nénsa</i> , <i>néqli</i> ,	<i>nénsâu</i> , <i>néqliu</i> ;

lier à Bou Saada. Jamais *héuwen* (2° forme) (comme *ap. Delphin*, 98 ls. 3, 9, 10 etc.), qui à Tlemcen signifie « suspecter de vol », « traiter de voleur ». Ce verbe ne figure pas parmi les verbes à médiale و, qui en arabe classique, à la 1° forme, ou à des formes dérivées se conjugent comme des verbes réguliers (Sacy, § 532, 533; Fleischer, III, 144).

1. Cf. *TG.*, § 20; Spitta, § 106^a; Socin, *Diwan*, III, p. 167.

2. Aussi *ap. Delphin* « marcher avec difficulté » 35 (o).

IMPÉRATIF,	<i>énsa,</i>	<i>éqli,</i>	<i>ensáu,</i>	<i>eqliu;</i>
	ou <i>nsá,</i>	ou <i>qli,</i>	<i>nsáu,</i>	<i>qliu.</i>
PARTICIPE ACTIF	<i>nási,</i>	<i>qáli,</i>	<i>nāsyīn</i>	<i>qālyīn;</i>
PARTICIPE PASSIF	<i>ménsi,</i>	<i>móqli,</i>	<i>mensīyn,</i>	<i>moqluyīn;</i>

A) FUTUR. — La conjugaison du verbe à 3^e radicale faible se rapproche en tlemcenien de ce qu'elle est en tunisien. On y trouve au futur pluriel les finales *tu, áu*; par contre dans la banlieue, on trouvera la finale *u* du tripolitain et des dialectes bédouins *néglu. ténsu* etc.; mais au parfait la diphtongaison *du* du pluriel 3^e pers. (*qláu, nsáu*) se maintient encore dans ce dialecte. A Mascara, l'idiome marche sur ce point entièrement d'accord avec le tripolitain et donne *glú, yéglu, nsú, yénsu* (1).

B) PARTICIPE. — On entend aussi parfois au participe actif pluriel, *qālīyīn, nāsīyīn*; de même au féminin *qālya* et *qālīya, nāsya* et *nāsīya* etc.

REMARQUE. — Certains verbes défectueux ont deux futurs, l'un *a* l'autre *i*. Ces variantes de forme qui s'accompagnent généralement de divergences de signification s'expliquent, semble-t-il, par des provenances de formes classiques différentes : par ex. *ʾsfá, yéʾsfá*, être éteint, et *ʾsfá, yéʾsfí*, éteindre, proviennent l'un de *طَفِيَ*, l'autre de *أَطْفَأَ*; *kʾfá, yéʾkfá*, avoir assez, et *kʾfá, yéʾkʾfí*, être suffisant proviennent l'un du passif *كُفِيَ*, l'autre de l'actif *كَفَى*; *hʾfá yéʾhʾfá*, être caché, et *hʾfá yéʾhʾfí*, cacher, proviennent l'un du classique *خَفِيَ*, l'autre de *أَخْفَى*; *yézza*, il suffit (dialecte juif tlemcenien) et *yézzi*, il suffit (dialecte arabe tlemcenien) proviennent l'un de *جَزَى*, l'autre de *جَزَى*. Enfin dans les dialectes de l'Est oranais *lqá yéʾlqá*, rencontrer, et *lqá yéʾlqé*, faire (sens très général) (2) sont l'un *لَقِيَ*, l'autre *أَلْقَى*.

1. Aussi avec l'égyptien pour les verbes à futur *a*. — Le tlemcenien, malgré sa tendance générale au phénomène du *ressaut* ne va pas sur ce point, dans la conjugaison des verbes défectueux, aussi loin que l'omāni; cf. Reinhardt, § 356, 357.

2. Aussi avec ce sens *ap. Landberg, Haṭṭumūd, I; cf. glossaire, 711, 712.*

Appendice I. — Conjugaison des verbes kld, manger; hdd, prendre.

Les succédanés des verbes classiques, أَكَل، أَخَذَ ont eu dans les dialectes vulgaires des fortunes diverses (1). En tlemcenien, leur conjugaison est sensiblement la même que dans les dialectes maghribins orientaux; au parfait elle est celle de verbes défectueux *klá, hda*; au futur elle est celle de verbes hamzés; l'impératif a la même forme que celui des verbes concaves.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>klá, hda,</i>	<i>kláu, hdaú;</i>
—	3 ^e f.	<i>klát, hdał,</i>	» »
—	2 ^e	<i>klit, hdił,</i>	<i>klitú, hdiłú;</i>
—	1 ^{re}	<i>klit, hdił,</i>	<i>klina, hdiına;</i>
FUTUR,	3 ^e m.	<i>yákul, yáhud,</i>	<i>yáklú, yáhdú;</i>
—	3 ^e f.	<i>łákul, łáhud,</i>	» »
—	2 ^e	<i>łákul, łáhud,</i>	<i>łáklú, łáhdú;</i>
—	1 ^{re}	<i>nákul, náhud,</i>	<i>náklú, náhdú;</i>
IMPÉRATIF,		<i>kúl, húd,</i>	<i>kúlu, húdu.</i>
PARTICIPE ACTIF,		<i>káli, hádi,</i>	<i>kálytn, hādytn;</i>
PARTICIPE PASSIF,		<i>mākúl, māhūd,</i>	<i>mākūln, māhūdn;</i>

A) FUTUR. — On entend parfois au pluriel *nāhūdu, nākūlu* avec un souvenir de la voyelle classique de la 2^e radicale.

B) IMPÉRATIF. — *hūd*, prends, se réduit couramment à *hū* et *hū'*.

C) PARTICIPE. — On entend aussi au participe actif *wāhed, wakel*, mais jamais *māhed, mākel*, comme à Tunis et Tripoli (aussi *māhed* en Syrie; cf. Landberg, *Prov.* 246; Oestrup, 146); *káli* se retrouve dans d'autres dialectes algériens (2).

1. Il est curieux que les formes orientales de ces verbes كَلَّ، خَذَ (cf. Spitta, p. 219; Landberg, *Haḍramūt*, I, 392) se retrouvent dans certains dialectes marocains (Socin, *Mar.*, 28, l. 6; *Houwāra* 40, l. 13, 31; Fischer, *Wt*, 279 in *fine*; Lerchundi, *Rudimentos*, 238, 239).

2. Cf. Sonneck, *CM.*, p. 143 b.

Appendice II. — Conjugaison des verbes *jâ*, il est venu; *rá*, il a vu. Ils se conjuguent comme dans les dialectes magribins orientaux *jâ*, *jît*, *jâu*, *jîlu*; *ijî*, *ijîu*; *rá*, *rit*, *ráu*, *ritu*; *ird*, *irâu*. L'impératif de *jâ* est *djî* (*âjî*), le participe actif *mâjî* (dans la banlieue *jâi* comme à Tripoli). Le verbe *rá* est au reste à peu près inusité dans le dialecte arabe tlemcenien; *šáf*, *išûf* le remplace constamment. Par contre il est couramment employé dans le dialecte juif. L'expression *ára* (*ára*), montre, donne (1), semble d'après la forme l'impératif de ce verbe. D'après le sens, il serait une IV^e forme. Sur la conjugaison de *rá* avec les pronoms affixes cf. *inf.* LE PRONOM PERSONNEL.

Verbe trilitère aux formes dérivées.

II^e FORME.

Conjugaison de *kéddeb*, كَذَبَ, il a traité de menteur.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>kéddeb</i> ,	<i>kéddebû</i> ;
—	3 ^e f.	<i>kéddebet</i> ,	»
—	2 ^e	<i>keddébt</i> ,	<i>keddébtû</i> ;
—	1 ^{re}	<i>keddébt</i> ,	<i>keddébna</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>ikéddeb</i> ,	<i>ikéddebû</i> ;
—	3 ^e f.	<i>ikéddeb</i> ,	»
—	2 ^e	<i>ikéddeb</i> ,	<i>ikéddebû</i> ;
—	1 ^{re}	<i>nkéddeb</i> ,	<i>nkéddebû</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>kéddeb</i> ,	<i>kéddebû</i> ;
PARTICIPE ACTIF,		<i>mkéddeb</i> ,	<i>mkéddebîn</i> ;
PARTICIPE PASSIF,		id.	id.

I. — La vocalisation par deux *e* au parfait comme au

1. Cf. *Houwāra*, 36 *cil*; en tlemcenien aussi le pluriel *ardu*.

futur est la plus fréquente. D'autres vocalisations par *a*, *ä*, *ü* sont dues à l'influence de consonnes voisines.

Au lieu de *kéddbet*, *kéddbu*, *ikéddbu*, *mkéddbin*, on entend fréquemment *kéddëbet*, *kéddëbu*, etc. (cf. *sup.* p. 48).

II. — Les verbes irréguliers ne présentent à cette forme rien de particulier; il suffit de noter les points suivants :

A) VERBES SOURDS. — Là où existe un groupement $c^1vc^2c^3vc^3$, vc^3 disparaît devant les suffixes vocaliques (*et*, *u*, *in*) : ainsi l'on aura de *hémme*, réfléchir, se préoccuper : 3° parf. fém. *hémme*, pour *hémme* (par *hémme*, *hémme* et finalement *hémme*); participe plur. *mhemmin*, pour *mhemmin* (par *mhemmin*, *mhemmin*); 3° fut. plur. *ihémme*, pour *ihémme* (par *ihémme* etc.).

B) VERBES CONCAVES. — Là où existe un groupement $c^1\acute{o}uw^2vc^3$, $c^1\acute{e}iy^2vc^3$ la voyelle de w^2vc^3 , y^2vc^3 disparaît devant les suffixes vocaliques, et *w*, *y* dévocalisés se déconsonantisent et se réduisent à *i*, *ü*. Ainsi l'on aura de *häuöf*, « chanter le *häuf* »; *däuöh*, « étourdir », *seiye* « laisser à l'aventure » : 3° parf. fém. *häuüfet*; part. pl. *mseiübin*; 3° fut. pl. *idäuühu* (par *häuüfet*, *mseiübin*, *idäuühu* également possibles).

Il convient de remarquer encore la fréquence parmi les deuxièmes formes de verbes sourds de formations secondaires, par métathèse, par dérivation dénomminative de mots se rattachant à d'autres racines : ainsi

qöiyen, assurer son coup au tir, vraisemblablement de *iqen* (يقين), sûr (1);

teiyoq, avoir confiance, vraisemblablement de *tica* (ثقة), confiance;

reiye, faire signe, vraisemblablement de *sära* (إشارة), signe (métathèse (2));

seiyoq, laver le plancher à grande eau, vraisemblablement de *säqya* (ساقية), rigole (3);

1. Aussi *ap.* Delphin, 27, texte arabe, l. 4.

2. Cf. sur ce mot *glossaire*.

3. Comp. قيف, rimailleur, de قافيه *ap.* Beaussier, p. 574; *seiye*, fonder,

léuwör, gémir, métathèse de *réuwöl* (غوث), gémir;
séiyet, balancer (dial. juif), métathèse de *téiyes* (طيش), se balancer (1).

qóiyem, faire lever; II^e forme de *qám*, *iqóm* (aussi en tunisien) est fort curieux. Peut-être le mot a-t-il pris cette forme parce que la forme *qóuwóm* avait dans le dialecte une tout autre signification, celle déjà classique de « estimer le prix ».

C) VERBES DÉFECTUEUX. — Ils font tous au futur pluriel *iu* : *iqarriu*, ils enseignent; *nderriu*, nous vannons.

D) VERBES 1^{re} HAMZA. — Le son consonantique du *ء* y est encore parfaitement sensible dans la conjugaison de la 2^e forme. Le fait est unique dans les dialectes maghribins (2) : *ájjel*, donner un délai; *áhher*, reculer dans le temps; *ámmen*, accorder confiance à; *éiyes*, désespérer; *áddeb*, donner de l'éducation; *éd-da*, payer, ont au futur et au participe *i'ájjel*, *i'áhher*, *i'ámmen*, *m'éiyes*, *m'áddeb*, etc.

éd-da, payer, doit être distingué de *dda*, emporter (peu employé à Tlemcen ville), qui se conjugue : *dda*, *ddät*, *ddät*, *ddina*, *ddau*; *yéddi*, *yéddiu*; *ddi*, *ddiu*. Il faut en rapprocher *ddén*, appeler à la prière; *ddéni*, *yédden*, *yéddénu*, etc., au participe *m'édden*, muezzin (3).

E) VERBES ASSIMILÉS. — Ils suivent entièrement à la 2^e forme la conjugaison du verbe régulier *wóssöl*, faire parvenir, *iwóssöl*, *iwósslo* (*iwósselo*), *mwóssöl*.

A la forme assimilée ont été ramenés bon nombre de verbes à 1^{re} radicale *ء* : *wikkél*, faire manger (أكل); *wünnes*, tenir compagnie (أنس); *wüllef*, habituer à (ألف); *widda*, avoir à souffrir

de (أساس) en omāni, WZKM., IX, 9; *mól*, donner le titre de *mūla*, ap. Dozy, *Bayān*, glossaire.

1. *réuwöl* et *téiyes* marocains; cf. Lerchundi, *voc. sub gritar, columpiar*.

2. Cf. *supra*, p. 21.

3. Comp. pour le futur TG., § 26; 5), Delphin transcrit aussi يدتي, p. ex. 84, l. 8; *ddén* s'emploie encore au sens intransitif de *retentir* en parlant de l'appel à la prière : *elfjer yédden*, l'appel à la prière du matin se fait entendre.

(أذى). — De plus il est remarquable quē certains des verbes hamzés donnés plus haut avec leur conjugaison hamzée conservée, se conjuguent également comme verbes *assimilés* mais avec une *signification différente* : *wüjjel*, retarder ; *wühher*, reculer dans l'espace ; *wümmen*, chercher à inspirer confiance ; *wüdddeb*, mal-traiter, corriger.

III^e FORME.

Conjugaison de *rāqeb*, avoir l'œil sur, راقب.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT	3 ^e m.	<i>rāqeb</i> ,	<i>rāqbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>rāqbet</i> ;	»
—	2 ^e	<i>rāqébt</i> ,	<i>rāqébtu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>raqébt</i> ,	<i>rāqébna</i> ;
FUTUR	3 ^e m.	<i>irāqeb</i> ,	<i>irāqbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>lrāqeb</i> ,	»
—	2 ^e	<i>lrāqeb</i> ,	<i>lrāqbu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>nrāqeb</i> ,	<i>nrāqbu</i> ;
IMPÉRATIF		<i>rāqeb</i> ,	<i>rāqbīn</i> ;
PARTICIPE ACTIF		<i>mrāqeb</i> ,	<i>mrāqbīn</i> ;
PARTICIPE PASSIF		id.	id.

Les verbes irréguliers n'offrent guère de particularités pour cette forme.

A) VERBES SOURDS. — Il existe en tlemcenien quelques exemples de verbes sourds à cette forme, alors qu'il n'y en a pas dans les dialectes maghribins orientaux. Cette forme donne un groupement *c¹dc²vc³*, et l'adjonction des suffixes vocaliques y provoque la disparition de *vc³*, comme à la 2^e forme (cf. *sup.* p. 73).

qāššōs, payer de retour (rare), *qāššet* (par *qāššōset*, *qāššōset*, *qāšset*);

hāššōs, partager avec (très employé), *hāššet* (par *hāššōset*, *hāššōset*, *hāšset*);

hākek, être dur en affaires, *ihākku* (par *ihākeku*, *ihākeku*, *ihākku*);

rānen, être opiniâtre (très employé), *mṛānnin* (par *mṛānenin*, *mṛānenin*, *mṛānnin*).

B) VERBES ASSIMILÉS, CONCAVES, DÉFECTUEUX, HAMZÉS (où le *z* initial a été ramené à و). — Les règles données plus haut pour la 2^e forme de ces verbes valent pour la 3^e :

wājeb, répondre (métathèse de جاب), 3^e parf. pl. *wājbu*;

wānes, devenir familier (√أنس), 3^e parf. f. sing. *wānset*; *wālef*,

s'habituer à (√ألف), 3^e fut. pl. *iwālfu*; *sāwer*, consulter, 2^e fut.

pl. *tsāūru*; *wāsa*, arranger (métathèse de ساءى), 3^e parf. pl. *wā-*

sāu; *sāsa*, mendier, 3^e fut. pl. *isāsiu* (1); *qāsa*, supporter des

peines, 2^e fut. plur. *ṭqāsiu*; *wāta*, convenir (√أتى), part. pl.

mwātyin.

IV^e FORME.

Elle ne s'est à proprement parler pas plus conservée en tlemcenien que dans les autres dialectes magribins. Caractérisée en arabe classique par la présence au parfait d'un *ḥ* initial et au futur par de délicates nuances de vocalisation, elle a disparu dans un idiome qui comporte généralement l'aphérèse de l' *ḥ* initial, et assourdit volontiers les voyelles colorées de la langue régulière. Généralement, elle a été remplacée par la II^e forme, voisine comme sens et nettement différenciée de la I^{re} par le redoublement de la 2^e radicale; parfois aussi le verbe à la IV^e forme a simplement été ramené à la I^{re} : *ʿāṭā*, il a donné; *qārr*, il a avoué; *dār*, *idīr*, il a fait; etc. (cf. aussi *sup.* p. 70). La IV^e forme s'est cependant maintenue dans des participes,

1. Sur ce mot cf. glossaire.

vraisemblablement par influence de la langue littéraire : participes actifs comme *mûmen*, croyant; *méslem*, musulman; *mûhimm*, important; *méfti*, muphti; *mûdir*, directeur; participes passifs comme *mûman*, digne de confiance; *mô'ta*, chose donnée; *mûhâl*, impossible.

Enfin on trouve en tlemcenien comme dans les autres dialectes maghribins la forme admirative correspondant à l'arabe classique ما أفعل. Elle se tire des racines qui ont donné naissance à des adjectifs qualificatifs (y compris les noms de couleurs) et s'emploie surtout, mais non exclusivement avec les pronoms affixes. Il convient de par son origine de l'étudier à propos de la IV^e forme (1). Nous donnons la conjugaison de *mékòer*, ما أكبر; combien est grand, avec les pronoms affixes.

mekbéni, que je suis grand;
mékkebrék, que tu es grand;
mékkebru, qu'il est grand;
mekbéra, qu'elle est grande;
mekbéna, que nous sommes grands;
mekbérkum, que vous êtes grands;
mekbérhum, qu'ils ou qu'elles sont grands ou grandes.

On conjuguera de même la forme admirative appliquée à des racines *assimilées* ou *concaves* : *mötwálni*, que je suis long; *méb-beidek*, que tu es blanc; *meusóhha*, qu'elle est sale; *méuwôs'o*, qu'il est large, etc. — Pour les racines sourdes on aura parallèlement deux formes *māróqqni*, et *merróqqni*, que je suis mince! *māhéffu* et *mehhéffu*, qu'il est léger! — Pour les racines défectueuses on aura *mahlák*, que tu es doux! *mōqwāna*, que nous sommes forts! etc.

L'annexion des suffixes vocaliques (*u*, *èk*) détermine le phéno-

1. En tlemcenien, on n'applique pas la conjugaison admirative à d'autres formes dérivées qu'à la IV^e comme *ap*. Sonneck, *CM.*, ١٣١ *a*; ١٤٣ *c*; ١٩١ *a*.

mène du *ressaut* dans la conjugaison de la forme admirative des racines fortes, concaves, et assimilées. Ceci est très conforme à l'économie syllabique générale du tlemcenien (1). D'autre part l'accentuation entraîne redoublement de la première radicale dans *mékkebrék, mékkebru, mébbeidék, méuwös'ö*, etc.; par contre le redoublement dans *merrôqqni, mehhéffu*, intervient pour sauver la voyelle brève de *me* qui se trouve en syllabe ouverte; et de même, dans la forme parallèle *mārôqqni, māhéffu*, l'allongement de *me* en *mā* est une autre façon de sauver cette voyelle brève; la voyelle longue *ā* est ici d'origine secondaire; elle n'est nullement l'*ā* du ٤ classique (2).

V^e FORME.

Conjugaison de *tkéllem*, تكلم, il a parlé.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>tkéllem</i> ,	<i>tkéllmu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>tkéllmet</i> ,	»
—	2 ^e	<i>tkellémt</i> ,	<i>tkellémtu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>tkellémt</i> ,	<i>tkellémna</i> ;
PARTICIPE,		<i>metkéllem</i> ,	<i>metkellémtin</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>yeṭkéllem</i> ,	<i>yeṭkellmu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>teṭkéllem</i> ,	»
—	2 ^e	<i>teṭkéllem</i> ,	<i>teṭkellmu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>neṭkéllem</i> ,	<i>neṭkellmu</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>tkéllem</i> ,	<i>tkéllmu</i> ;

On entend fréquemment *tkellémet*, *metkellémtin*, *yeṭkellémtu* etc.

A) VERBES SOURDS, CONCAVES, ASSIMILÉS. — L'adjonction des suffixes vocaliques (*et*, *u*, *in*) y produit les effets décrits plus haut à

1. Naturellement pour les racines à première radicale liquide il n'en est pas toujours ainsi : on entend *ménf'ö*, qu'il est utile; *mérhəşö*, qu'il est bon marché, bien plus que *ménnef'ö*, *mérrehşö* etc.

2. En tunisien la forme avec allongement *mārôqqni* se rencontre seule. Dans la forme admirative du verbe assimilé la diphtongue a été réduite à une voyelle longue *ö* : *mösähna*, que nous sommes sales, TG., p. 35.

propos de la 2^e forme (cf. p. 73). *théffef*, être allégé; 3^e f. s. parf. *théffet*; *tfouwâh*, bailler; 3^e pl. fut. *yefsfouâhu*; *twûdder*, être perdu; part. plur. *meftwuddrin*, (*meftwuddérin*).

B) VERBES DÉFECTUEUX. — L'influence de la vocalisation classique *يَفْعَل* se fait sentir; la voyelle finale des verbes défectueux au futur est *a* : *t'ássâ*, il a diné; parf. *t'ássîl*, *t'ássâdu*, *t'ássîna* : futur *yef'ássâ*, *yef'ássâdu* etc.

Il en est en tlemcenien comme en tunisien; par contre le dialecte de la banlieue connaît le pluriel du futur *yef'ássû* comme en tripolitaïn.

VI^e FORME.

Elle a régulièrement le sens de réciprocité; sa conjugaison marche d'accord avec celle de la V^e.

trârem, se cotiser; parf. pl. *trârmu*; fut. plur. *yeftrârmu*; part. pl. *meftârmin*.

lqâsôs, s'arranger; parf. pl. *lqâssô*; fut. pl. *yeflqâssô*; part. pl. *meftqâssên*.

tbâwôs, s'embrasser; parf. pl. *tbâûsu*; fut. pl. *yeflbâûsu*; part. pl. *meftbâûsin*.

tlâqa, se rencontrer; parf. pl. *tlâqâdu*; fut. pl. *yefltâqâdu*; part. pl. *meftlâqiytn*.

Dans la banlieue on a *yetlâqu*.

VII^e FORME.

Inconnue au tunisien, elle est très fréquente en tlemcenien comme en tripolitaïn. Elle joue le rôle d'un véritable *nif'al*. Mettre un verbe transitif à la VII^e forme est la façon habituelle d'en former le passif (1).

1. Comp. Spitta, p. 198: Oestrup, 144.

Conjugaison de *nsrôq*, انسرق, il a été volé.

		Singulier	Pluriel
PARFAIT,	3° m.	<i>nsrôq</i> ,	<i>nsérqo</i> ;
—	3° f.	<i>nsérqôl</i> ,	»
—	2°	<i>nsrôqt</i> ,	<i>nsrôqtu</i> ;
—	1°	<i>nsrôql</i> ,	<i>nsrôqna</i> ;
FUTUR,	3° m	<i>yénserôq</i> ,	<i>yénserqo</i> ;
—	3° f.	<i>lénserôq</i> ,	»
—	2°	<i>lénserôq</i> ,	<i>lénserqo</i> ;
—	1°	<i>nénserôq</i> ,	<i>nénserqo</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>énserôq</i> ,	<i>énserqo</i> ;
	ou	<i>nsrôq</i> ,	<i>nsérqo</i> .
PARTICIPE,		passif de la 1° forme.	

Je ne considère pas les formes du futur pluriel, *yénserqo*, *lénserqo* etc., comme provenant directement de classiques *يَنْسَرِقُوا*, *تَنْسَرِقُوا*; leur constitution syllabique me semble due bien plutôt à l'influence analogique des nombreuses formes verbales à groupement *yéccvccu*, *léccvccu*, etc. (cf. *sup.* 1° FORME). La voyelle de la 2° syllabe *ser* aurait ainsi son origine dans un *ressaut*, et par là s'expliquerait qu'elle n'ait pas l'accent (1).

A) VERBES SOURDS. — Ils se conjuguent comme à la 1° forme : *ndégg* être pilé; parf. *ndeggtl*, *ndéggu*, etc.; fut. *yéndégg*, *yéndéggu* etc.

B) VERBES ASSIMILÉS. — On sait que la VII° forme ne s'applique point en arabe classique à ces verbes: il en est de même dans la plupart des dialectes. Cependant en tlemcenien, il arrive que ce *nif'al* moderne soit adapté à des racines, assimilées pour leur donner la signification passive; on pourra entendre, rarement du reste, *nūjéd*, être trouvé; *nūzen*, être pesé; au parfait : 3° f. sing. *nwūzdet*; 3° pl. *nwūzdu*; au fut. sing. *yénnujed*, *nénnujed* avec redoublement de l'*n* par l'effet de l'accent, et au fut. plur. *yénwuẓdu*, *nénwuẓdu* etc.

1. Comp. WZKM., IX, p. 7 in fine.

C) VERBES CONCAVES ET DÉFECTUEUX.

α) Le futur de ces deux espèces de verbes est caractérisé à la VII^e forme par la vocalisation *a* de la 2^e radicale; on a ainsi de *nbā'*, être vendu; *nksā* être habillé; *yēnbā'*, *yēnbā'o*, *yēñksa*, *yēñksāu*. Cette particularité apparaît déjà au futur des verbes concaves, à la VII^e forme en arabe classique, mais non pas à celui des verbes défectueux qui est vocalisé en *i*. Il faut peut-être attribuer cette vocalisation à une influence analogique des V^e et VI^e formes (1).

β) Le parfait des verbes défectueux est analogue à celui de la I^e forme : *nksī*, *nksāu*. — Celui des verbes concaves à deux aspects dans les formes où s'adjoignent des suffixes consonantiques (*t*, *tu*, *na*). On aura *nbā't*, *nbā'na*, *nbā'tu* et aussi *nbā'ēt*, *nbā'ēna*, *nbā'ētū*. J'expliquerai volontiers l'existence des secondes formes par l'influence analogique de la IX^e forme dont le schème syllabique est identique à celui de la VII^e forme des verbes concaves *ccāc*.

VIII^e FORME.

Elle s'emploie pour un certain nombre de verbes, de tout ordre.

Conjugaison de *ftrōq*, افترق, il s'est séparé.

		Singulier.	Pluriel.
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>ftrōq</i> ,	<i>ftrēqo</i> ;
—	3 ^e f.	<i>ftrēqōt</i> ,	»
—	2 ^e	<i>ftrōqt</i> ,	<i>ftrōqtu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>ftrōqt</i> ,	<i>ftrōqna</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>yéftrōq</i> ,	<i>yéftrēqo</i> ;
	3 ^e f.	<i>téftrōq</i> ,	»
	2 ^e	<i>téftrōq</i> ,	<i>téftrēqo</i> ;
	1 ^{re}	<i>néftrōq</i> ,	<i>néftrēqo</i> ;

1. Cette particularité se retrouve en tripoliteain, MGT., p. 243.

IMPÉRATIF,	<i>éstrōq,</i>	<i>ésterqo;</i>
	ou <i>ṣtrōq,</i>	ou <i>ṣterqo.</i>
PARTICIPE,	<i>méṣtrōq,</i>	<i>meṣterqén;</i>

Les formes du futur pluriel ne semblent pas provenir des classiques *يَفْتَرِقُوا*, etc.; mais être dues bien plutôt à l'influence analogique des nombreuses formes verbales *yéccvccu* etc., cf. *suprà* p. 80, n. 1.

A) VERBES SOURDS. — Ils se conjuguent comme à la I^{re} forme *ṭém̄m*, se réunir; *ṭemm̄t̄*, *yṭṭém̄mu*, etc.

B) VERBES ASSIMILÉS ET HAMZÉS. — Ils reproduisent l'assimilation du و ou du أَ au ت qu'offrent leurs prototypes classiques : *ṭṭfōq*, s'accorder, *ṭṭṣf̄qo*, *yṭṭṣf̄qo*, *meṭṭṣf̄qén*; *ṭṭkél*, être comestible, *ṭṭṣklu*, *yṭṭṣklu*, etc.

C) VERBES CONCAVES ET DÉFECTUEUX.

α) FUTUR. — Ils ont le futur en *a* comme à la VII^e forme *ḥṭāj*, avoir besoin; *yōḥṭāj*, *yōḥṭāju*; *rṭḥā*, se relâcher; *yérṭḥa*, *yérṭḥāu* (1). Il faut faire exception pour *ṣṭkā*, se plaindre, fut. *yṣṣṭki*.

β) PARFAIT. — Le parfait des verbes défectueux se conjugue comme celui de la I^{re} forme *rṭḥt̄*, *rṭḥāu*. Celui des verbes concaves intercale, comme il arrive à la VII^e forme, un *i* entre la dernière radicale et les suffixes personnels consonantiques : *ḥṭāj̄t̄*, *ḥṭāj̄t̄na*, *ḥṭāj̄t̄tu* (cf. *sup.* p. 81 β).

γ) Les assimilations *st̄ = ss*, *ṣt̄ = ṣs*, *zd = zz*, dont il a été question plus haut (cf. *sup.* p. 29, 30) transforment singulièrement l'aspect de certaines VIII^e formes : trois verbes surtout sont à citer : *zzād*, naître, ازداد; *ṣṣād*, chasser, اصطاد; *ssā'*, être à l'aise, اتسع ramené à une racine concave *√ساع*!; ils se conjuguent au parfait *zzād̄t̄*, *zzād̄t̄na*, *zzād̄u*; *ṣṣād̄t̄*, *ṣṣād̄t̄na*, *ṣṣād̄u*; *ssū'ēt̄*, *ssā'ēna*, *ssā'o*; et au futur *yēzzād̄*, *yēzzād̄u*; *yēṣṣād̄*, *yēṣṣād̄u*; *yēssā'd̄*, *yēssā'o*, etc.

1. Aussi tripolitain, *MGT.*, 245; et marocain, Sonneck, *CM.*, ۱۳۳ h).

X° FORME.

Conjugaison de *ssékber*, استكبر, s'enorgueillir.

		Singulier.	Pluriel.
PARFAIT,	3° m.	<i>ssékber</i> ,	<i>ssékbru</i> ;
—	3° f.	<i>ssékbret</i> ,	»
—	2°	<i>ssekbért</i> ,	<i>ssekbértu</i> ;
—	1°	<i>ssekbért</i> ,	<i>ssekbérna</i> ;
FUTUR,	3° m.	<i>yessékber</i> ,	<i>yessékbru</i> ;
—	3° f.	<i>tessekber</i> ,	»
—	2°	<i>tessekber</i> ,	<i>tessekbru</i> ;
—	1°	<i>nessékber</i> ,	<i>nessékbru</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>ssékber</i> ,	<i>ssékbru</i> .
PARTICIPE,		<i>messékber</i> ,	<i>messekbérin</i> ;

Sur la réduction du *st* classique à *ss*, (cf. *suprà* p. 30) ; on entend fréquemment aussi avec un seul *s*, *sékber*, *sekbért* etc.

L'adjonction des suffixes vocaliques (*et*, *u*, *in*), détermine parfois à cette forme le phénomène du *ressaut* ; et l'on pourra entendre prononcer *ssékkebet*, *ssékkebru*, *yessékkebru* etc. (avec redoublement du *k* par l'accent) à côté de *ssékbret*, *ssékbru*, etc.

A) VERBE SOURD. — Il se conjugue comme à la 1° forme : *ssródd*, apostasier ; *ssróddit*, *yessródd* etc.

B) VERBE 1° RADICALE HAMZA. — *ssájer*, se faire journalier ; *ssájeret*, *ssájért*, *yessájeru* etc. — *ssáhel*, mériter (استأهل) se conjugue aussi *sshéll*, *sshellit* etc., comme s'il provenait d'une racine sourde $\sqrt{\text{هل}}$.

C) VERBE ASSIMILÉ. — La diphtongaison due à la combinaison de la voyelle du préfixe formatif et de la première radicale, s'y est maintenue : *sséujeb*, être digne de, *sseujébt*, *yesséujbu* (1). On n'y constate jamais le phénomène du *ressaut*.

1. En tunisien, il est remarquable que la diphtongaison, d'ordinaire réduite à une voyelle longue \bar{u} , \bar{u} , se conserve exceptionnellement dans

D) VERBES CONCAVES ET DÉFECTUEUX.

α) FUTUR. — Ils font le futur *a* comme à la VII^e et à la VIII^e forme, alors qu'en arabe classique il font le futur *i* (1) : *ssqđt*, soutenir ses forces, *yessqđt*; *ssenwd*, conjecturer, *yessenwa*, *yessenwdu*. Toutefois *sshđ*, avoir honte (استحي), fait au futur, *yésshę*.

β) PARFAIT. — Le parfait des verbes défectueux est analogue à celui de la I^{re} forme : *ssenwdt*, *ssenwit*, *ssenwdu* etc. — Le parfait des verbes concaves intercale comme à la VII^e et VIII^e forme un *t* entre la dernière radicale et les suffixes personnels consonantiques : *ssqāttt*, j'ai soutenu mes forces par de la nourriture; *ss'ānttu*, vous avez demandé secours; *ss'āstna*, nous avons gagné notre vie. — Le verbe *sshāqq*, mériter, (استحق) est conjugué tantôt comme *sourd* : *sshāqqēt*, tantôt comme concave : *sshāqēt*, provenant d'une racine $\sqrt{\text{حاق}}$!

XI^e FORME.

Cette forme qui, signalée depuis longtemps dans les dialectes algériens a reçu des dénominations diverses, est fréquente en tlemcenien (2). Elle sert généralement à désigner l'action d'avoir ou de prendre telle qualité physique, telle couleur. Sa conjugaison au parfait est assez différente à Tlemcen de ce qu'elle est à Tunis.

Conjugaison de *şfđr*, اصفار, il a pâli.

	Singulier.	Pluriel.
PARFAIT, 3 ^e m.	<i>şfđr</i> ,	<i>şfđru</i> ;

ce cas (cf. *TG.*, § 33, p. 32). Quant à la curieuse réduction de $\sqrt{\text{أف}}$ à \bar{a} qui intervient alors en tripolitain comme dans les dialectes arabiques, elle est bien entendu complètement inconnue au tlemcenien (cf. *MGT.*, § 64; Socin, *Diwān*, § 129, p. 156).

1. Comp. *TG.*, p. 32; *MGT.*, § 64; aussi en omāni Reinhardt, § 302; *يستكفا*, p. 233.

2. Cf. Beaussier, *Dict.*, introduction p. 9; Sonneck, *CA.*, p. 89, 90; *TG.*, § 34.

PARFAIT,	3° f.	<i>šfāreš,</i>	»
	2°	<i>šfāriš,</i>	<i>šfārttu;</i>
	1°	<i>šfārit,</i>	<i>šfārtina;</i>
FUTUR,	3° m.	<i>yesfār,</i>	<i>yesfāru;</i>
	3° f.	<i>tesfār,</i>	»
	2°	<i>tesfār,</i>	<i>tesfāru;</i>
	1°	<i>nesfār,</i>	<i>nesfāru;</i>
IMPÉRATIF,		<i>šfār,</i>	<i>šfāru.</i>
PARTICIPE,		<i>mōšfār,</i>	<i>mōšfārtin;</i>

twāl, s'allonger; *byād*, blanchir, provenant de racines concaves, se conjuguent de la même façon.

Le parfait est caractérisé par l'apparition entre la fin du radical et les suffixes personnels consonantiques d'un *t* long. Cet *t* apparaît dans la conjugaison du verbe sourd au parfait, entre la consonne redoublée et les suffixes consonantiques. Or, en arabe classique le redoublement de la 3° radicale caractérise précisément la XI° forme *افعال*. Ce redoublement a disparu après la voyelle longue *a*, comme il arrive fréquemment dans les dialectes vulgaires (cf. *sup.* p. 65 *in princ.*). Mais il semblerait qu'en traitant ce verbe comme un verbe sourd, le tlemcenien a gardé le sentiment de ce redoublement primitif. Tous les dialectes de la province d'Oran sont au reste ici d'accord.

Combinaisons de formes différentes.

On en trouve en tlemcenien comme dans nombre de dialectes vulgaires.

1° Des VIII° formes de verbes à la fois assimilés et défectueux comme *اتقى*, se préserver; *اتكى*, s'appuyer, sont devenues : *tteqqa*, *ttekka* et se conjuguent comme de véritables V° formes, *yetteqqa*; *yettekka* (1).

2° *ssenna* « attendre » commun à beaucoup de dialectes

1. Comp. *TMG.*, XXXVII, note 1.

est à proprement parler une combinaison de la II^e et de la X^e formes استانى (1).

3° On rencontre encore des combinaisons de la VII^e et de la VIII^e forme *nššâd*, être chassé; *nṭkél*, être comestible (2).

4° La combinaison la plus curieuse est celle qu'on trouve dans les verbes suivants : *nṭēgrâ*, pouvoir se lire, fut. *yēntgra*; *nṭbâ*, être d'un débit courant, *yēntbâ*; *nṭrâ*, être vu couramment, *yēntṛa*; *nṭ'ôzz*, se faire apprécier, *yēnt'ôzz*; *nṭhōll*, pouvoir s'ouvrir, *yēntḥōll*; *nṭhōbb*, se faire aimer, *yēntḥōbb*.

Cette forme bizarre a un sens passif ou réfléchi. Elle n'apparaît en tlemcénien que pour des racines sourdes, concaves, défectueuses. Dans ses éléments, j'assigne à l'*n* la valeur de l'*n* de la VII^e forme. Quant au *t*, il est plus délicat d'en reconnaître l'exacte origine. Il faut noter que la forme en *t* initial très usitée en tunisien, et signalée également dans nombre de dialectes algériens est parfaitement inconnue à Tlemcen ville (3). Il ne convient donc pas de lui assigner de part dans la présente formation. Il semble plutôt qu'on se trouve en présence d'une VIII^e forme adaptée secondairement à des verbes déjà à la VII^e. Le fait que cette forme composée ne s'applique qu'à des racines faibles où la trilittérarité est moins apparente que dans les racines forte, doit à cet égard être pris en considération (4).

1. Seul exemple en maghribin, fréquent dans d'autres dialectes; cf. Landberg, *Prov.*, p. 26; cf. *istaraiyah*, ap. Spitta, 231.

2. Aussi ap. Delphin, p. ex. 208, l. 6; et en omāni; cf. Reinhardt, § 392, WZKM., IX, p. 18.

3. Cf. JA., avril 1852, p. 379; 1861, p. 9; Sonneck, CA., p. 122, 123. TG., § 34; comp. Spitta, 198, 199.

4. La forme 3° au contraire me paraît une VII^e forme adaptée secondairement à une VIII^e.

La combinaison de la X^e et de la III^e forme qui se rencontre en tunisien, en tripolitain, et aussi dans le dialecte étudié par Delphin (1) n'apparaît pas à ma connaissance en tlemcenien.

L'énigmatique *ḥsdb*, *shdb*, qui, sous des formes diverses existe dans plusieurs dialectes maghribins, se retrouve à Tlemcen sous la forme *ṭaḥsdb*; il ne se conjugue pas et est pour ainsi dire impersonnel; on en fait emploi dans la locution, *ṭaḥsdbni* « je croyais » (2). Il faut en rapprocher, *ṭqdsni* qui a le même sens : *ṭqdsni ṭörbûk belḥejör*, je pensais qu'on t'avait lancé des pierres (3).

C. — Verbe quadrilitère.

Les verbes quadrilitères sont extrêmement nombreux en tlemcenien comme dans les autres dialectes maghribins. Le classement donné par Cherbonneau dans son étude de ces verbes peut d'une façon générale être accepté. Toutefois il faut constater que ce savant classait parmi eux les verbes étudiés plus haut à propos de la XI^e forme (4).

Le verbe quadrilitère se présente à deux formes, soit à la I^{re} (correspondant à la II^e du verbe régulier), soit à la II^e (correspondant à la V^e du verbe régulier).

1. Cf. *TG.*, § 36; *MGT.*, § 66; Delphin, 109 (r) 341 (vr) استكايب استخايل.

2. Delphin, *loc. cit.* et 259 (r), l. 5. *Houwāra*, 44 da; *MGT.*, § 65.

3. Ap. Beaussier تقياسنى; cf. 574 et 118.

4. Cf. *JA.*, 1855, p. 544; 1861, p. 375, 389; *RA.*, janvier 1868; cf. aussi *TG.*, § 38-40; Socin, *Diwān*, III, § 125 c, d, e, f; Spitta, 190-192; Landberg, *Ḥaḍramūt*, 76, 77, note 4.

Conjugaison de *kérkeb*, il a roulé (I^{re} forme);
ʔkérkeb, il s'est roulé (II^e forme).

		Singulier	Pluriel
PARFAIT,	3 ^e m.	<i>kérkeb</i> , <i>ʔkérkeb</i> ,	<i>kérkbu</i> , <i>ʔkérkbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>kérkbeʔ</i> , <i>ʔkérkbeʔ</i> ,	— —
—	2 ^e	<i>kerkébʔ</i> , <i>ʔkerkébʔ</i> ,	<i>kerkébʔu</i> , <i>ʔkerkébʔu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>kerkébʔ</i> , <i>ʔkerkébʔ</i> ,	<i>kerkébna</i> , <i>ʔkerkébna</i> ;
FUTUR,	3 ^e m.	<i>ikérkeb</i> , <i>yeʔkérkeb</i> ,	<i>ikérkbu</i> , <i>yeʔkérkbu</i> ;
—	3 ^e f.	<i>ʔkérkeb</i> , <i>ʔeʔkérkeb</i> ,	— —
—	2 ^e	<i>ʔkérkeb</i> , <i>ʔeʔkérkeb</i> ,	<i>ʔkérkbu</i> , <i>ʔeʔkérkbu</i> ;
—	1 ^{re}	<i>nkérkeb</i> , <i>neʔkérkeb</i> ,	<i>nkérkbu</i> , <i>neʔkérkbu</i> ;
IMPÉRATIF,		<i>kérkeb</i> , <i>ʔkérkeb</i> ,	<i>kérkbu</i> , <i>ʔkérkbu</i> ;
PARTICIPE,		<i>mkérkeb</i> , <i>meʔkérkeb</i> ,	<i>mkerkbʔn</i> <i>meʔkerkbʔn</i> ;

On entend fréquemment *kérkébu*, *mkerkébin*, *yeʔkérkébu*, etc.

Il n'y a jamais *ressaut* en principe, quelle que soit la 2^e radicale, par suite de l'adjonction des suffixes vocaux. Cependant dans les quadrilitères dont les deux dernières radicales sont semblables on entend parfois une courte voyelle entre *c*² et *c*³.

jérlel, se balancer; 3^e fém. parf. *jérleleʔ*; 3^e fut. pl. *ijérellu*;
bá'rer, bramer (chameau), 3^e fém. parf. *bá'arreʔ*; 3^e fut. pl. *ibá'arru*;

šérnen, se plaindre sourdement; 3^e fém. parf. *šérnenneʔ*; 3^e fut. pl. *išérennu*.

Le verbe quadrilitère défectueux fait à la I^{re} forme du parfait des pluriels en *du* et au futur des pluriels en *ʔu*; à la II^e forme il fait des imparfaits en *a*.

má'na, parler par allusions; *ma'ndu*, *imá'ni*, *ima'ntu*;
ʔmá'na, avoir le sens de; *ʔma'ndu*, *yeʔmá'na*, *yeʔma'ndu*.

D. — Traces de passif.

La conjugaison passive qui s'est conservée jusqu'à un certain point dans les dialectes vulgaires d'Arabie, a disparu dans ceux du Maghrib. Il n'en subsiste à Tlemcen que de rares vestiges isolés (en dehors du participe مفعول). Ce sont quelques troisièmes personnes de futur, généralement de verbes irréguliers : on entendra ainsi dans la bouche de tous employer : *yūṣâb*, il sera trouvé ; *mā yohṣâs*, innombrable ; *yūrā*, on peut voir ; *yohṭāj*, il est nécessaire. Mentionnons aussi l'expression *wāqēla*, peut-être, il se peut que, qui selon toute vraisemblance est le وقيل, bien connu de la langue exégétique, conservé par influence littéraire.

IV. — LE NOM

I. — Singulier.

D'une façon générale, les formes de noms existant en tunisien et en tripolitain se retrouvent en tlemcenien. Il suffira donc ici de renvoyer en principe aux paragraphes qui, dans les ouvrages consacrés aux dialectes précités, concernent cette partie de la grammaire arabe (1), et de marquer simplement quelques points où le tlemcenien s'écarte de ces dialectes.

a) Forme $c^1\acute{v}c^2c^3$ provenant de racines sourdes.

A cette forme ont été ramenés divers mots qui n'y appartiennent pas dans la langue classique : 1° des élatifs d'adjectifs provenant de racines sourdes : *héff*, plus léger; *róqq*, plus mince; *dóqq*, plus fin, etc. Il en va de même en marocain; au contraire dans le Maghrib oriental on trouve la forme classique *áħaff*, *árâqq*, etc. (2); — 2° les vieux bilitères يد, دم, فم, qui ont repris la trilitarité par le redoublement de leur deuxième consonne : *yédd*, main; *démm*, sang; *fúmm*, bouche (3). Cette trilitarité est particulièrement mise en relief par l'apparition de diminutifs comme *idida*, *dmiyem*, un peu de sang, *fūmwiyem*,

1. Cf. TG., § 43 à 92; MGT., § 69 à 124.

2. Cf. Fischer, MS., p. 21; TG., § 76; qu'on songe déjà au classique ش.

3. Cf. Nöldeke, Gram. d. classischen arabisch, p. 14, 15; comp. Spitta, p. 85; Socin, Diwān, III, § 85.

et de pluriels comme *dmûm*, *fmûdm*; — 3° des trilitères qui après chute d'une de leurs radicales reprennent par redoublement une trilitarité secondaire : *hûdd*, un, dimanche; *têdd*, mamelle, تدى; *wûjj*, visage (1). La trilitarité des deux premiers est mise en relief par la formation d'un pluriel *hdûd*, dimanches, d'un diminutif *tđiyyed*. Le mot *wûjj* revient au classique وجه dans toutes ses transformations.

b) Forme $c^1c^2vc^3$ (*sursaut*, cf. *sup.*, p. 47 et suiv.).

Le *sursaut*, plus fréquent en tunisien qu'en tripolitain, est plus fréquent encore en tlemcenien qu'en tunisien. Nombre de mots qui dans les idiômes du Maghrib oriental gardent la forme classique $c^1\acute{v}c^2c^3$ ($c^1\acute{v}c^2\check{v}c^3$) passent en tlemcenien à $c^1c^2\acute{v}c^3$. Ainsi *zrêb*, haie, au lieu de *zârb*; *nsér*, vautour, au lieu de *nîsêr*; *đbâ'*, hyène, au lieu de *đâbâ'*; *zrá'*, orge, au lieu de *zârâ'*; *rhân*, gage, au lieu de *râhên* etc.; قمح, blé, ربح, gain, ملح, sel, sont à Tlemcen *qmâh*, *rbâh*, *mlâh* et dans les dialectes ruraux de l'Oranie *gémâh*, *rébâh*, *mélâh* (2); le classique ولد, enfant, a donné parallèlement *wûld* et *uléd*; le classique وجه, à côté de *wûjj* (cf. *sup.*, p. 19) a donné *ujéh* (3). Sur *jnâh*, *drâ'*, *kürâ'* (cf. *sup.*, p. 59). — Enfin la forme أفعل (élatifs, noms de couleurs, etc.) passe en tlemcenien comme en marocain

1. Sur *wûjj* cf. *suprà*, p. 19; *hâdd* dans tout le Maghrib, et aussi en Arabie (Landberg, *Haḍramout*, III, 531). L'accent a peut-être aussi quelque influence ici sur le redoublement.

2. Cf. sur l'influence des palatales-gutturales sur le *sursaut*, *suprà* p. 47, n. 5; comp. les formes de ملح, dans les dialectes marocains ap. Fischer, *Wt.*, 284, note 19.

3. En tunisien *ulîd* (TG., § 48) en marocain *wûld*; parallèlement en marocain *wûẓh* et *ūẓeh* (Fischer, *MS.*, 20, l. 15).

à $c^1c^2\acute{v}c^3$, tandis qu'en tr.-tunisien elle garde son groupement classique : *tqôl*, plus lourd; *byâd*, blanc; *hlâ*, plus doux; *trés*, sourd etc. (1); cependant أول, premier et آخر, autre, élatifs de أول et de آخر, donnent *éuwel* et *ûhor*.

c) *Maşdars*.

I^{re} FORME. — Il convient de signaler la fréquence des maşdars $c^1c^2ic^3$, classique فَعِيل. Déjà employé en arabe classique pour beaucoup de verbes indiquant une idée de son ou de mouvement, elle s'applique surtout, en tlemcenien, à des verbes indiquant l'idée d'une besogne, d'une violence physiques : *hris*, action de casser; *hsil*, action de laver; *driz*, action de piquer; *dlík*, action de masser, etc. (2). — Le maşdar $c^1c^2úc^3a$, classique فَعُولَة, s'applique à des verbes qui ont déjà cette forme de maşdar dans la langue classique : *brûda*, fraîcheur; *mlûha*, degré de salaison; elle donne en outre les substantifs abstraits des noms de couleurs, de difformités etc. : *byûda*, blancheur; *khôla*, noirceur; *trûsa*, surdité, etc.

II^e FORME. — $\acute{t}vc^1c^2\acute{t}c^3$, $\acute{t}vc^1c^2dc^3$, $\acute{t}vc^1c^2ic^3a$, représentant les classiques تَفْعِيل, تَفْعَال, تَفْعِيْلَة sont très fréquents : *tedbir*, raison; *tesmâr*, clouage; *tahwisa*, promenade. Pour un même verbe, $\acute{t}vc^1c^2dc^3$ existe fréquemment à côté de $\acute{t}vc^1c^2ic^3$: *tehwîf* et *tehwâf*, action de faire peur; *tehlît* et *tehlât*, action de mêler, etc. (3). — Pour les verbes défectueux, le classique تَفْعَلَة se ramène généralement par *ressaut* à $\acute{t}c^1\acute{v}c^2y^3a$: *trôlya*, action de faire bouillir; *trôtya*, action de couvrir; *tşâfyā*, gonorrhée. Il

1. Comp. Fischer, *MS.*, 24, 22; en omāni, noms de couleurs, *WZKM.*, IX, 6; en tripol. أَفْعَل à l'état construit donne *cúcc*, *MG.T.*, § 151.

2. Comp. Spitta, 96, 97; Socin, *Diwan*, § 100 g; Fischer, *MS.*, p. 18.

3. Cf. *TG.*, § 75; les infinitifs تَفْعَال sont fréquents *ap. Delphin*.

est remarquable que l'accent porte ici sur une syllabe qui a son origine dans un *ressaut*, ce qui est contraire à l'accentuation générale du tlemcenien. Peut-être faut-il l'expliquer par l'analogie avec les formes à préfixe *t* de la conjugaison de la 2^e forme, *trótte*, tu couvres; *trólle*, elle fait bouillir, etc. Avec une première radicale liquide on a : *tônqëya*, taille d'arbres; *terbïya*, éducation, etc.

III^e FORME. — Les deux maşdars, فعال, مفاعلة, ont été conservés sous les formes $c^1c^2\acute{a}c^3$, $mc^1\acute{a}c^3c^2a$: *q'âl*, combat; *nfaq*, hypocrisie; *mşâ!ha*, arrangement; *mfâşla*, règlement de comptes (1).

IV^e FORME. — Parfois le maşdar s'est conservé assez correctement, généralement sous l'influence de la langue littéraire : *islâm*, *imân*, foi; *iqâma*, matériel; parfois, il a perdu son *l* initial : *hsân*, bienfaisance; *şâba*, abondance (إصابة); *şâra*, signe (إشارة).

V^e et VI^e FORMES. — Les maşdars de cette forme ne se sont pas conservés dans la langue vraiment vulgaire : des mots comme *taðarrû*, humilité; *twâdô*, modestie; *tber-rûk*, recherche de la bénédiction (ainsi prononcés) ne seront entendus que dans la bouche de *tolbas* et de demi-lettrés.

VII^e, VIII^e, X^e, XI^e FORMES. — Les maşdars conservés de ces formes sont fort rares. Cependant *ôtiqâd*, croyance; *ôlibâr*, considération; *sşerfâr*, action de demander pardon; *sşenzdl*, évocation magique (استنزال) et enfin *şfirâr*, coucher de soleil (2) sont très usités à Tlemcen.

1. Ils sont rares du reste.

2. Comp. Delphin, 333, note 1; Socin, *Mar.* 34, note 61.

QUADRILITÈRES. — Le maṣdar habituel des verbes quadrilitères est $tc^1vc^2c^3ic^4$; les formes de maṣdars employées dans la langue classique pour ces verbes sont inusitées. Vraisemblablement cette forme vulgaire a son origine dans l'analogie avec le maṣdar $تفعل$ de la 2^e forme : *ṭhārḥîr* de *hārḥîr* « fredonner pour endormir un enfant » ; *ṭkerkîb* « action de rouler de *kérkeb* », etc.

d) *Nisbas*.

MASCULIN. — On trouve dans le dialecte de Tlemcen des nisbas en *i*; des nisbas en *dwi*, *wi*, *āni*; des nisbas turques en *jî*.

1^o Nisba en *i*. — Les trilitères auxquels elle s'applique ont toujours le groupement classique $c^1\acute{v}c^2c^3i$: *bāḥri*, maritime; *rélmi*, viande de mouton; *bégri*, viande de bœuf. — S'appliquant à des quadrilitères de la forme $m\acute{v}c^1c^2vc^3$, elle détermine le *ressaut*, avec une anormale modification d'accent suivant un schème $mc^1\acute{v}c^2c^3i$ (cf. *suprà* p. 56). — Elle s'ajoute, comme dans tout le Maghrib, à des pluriels brisés $cc\acute{a}cvc$, pour former des substantifs ayant la valeur de noms de métiers, *qzādri*, étameur; *dhāḥni*, marchand de tabac; *grāmdî*, fabricant de tuiles, etc. (1).

2^o Nisbas en *āni*, *dwi*, *wi*. Elles sont déjà connues à l'arabe classique et se retrouvent dans la plupart des dialectes; citons en tlemcenien; *barrāni*, étranger; *euḷlāni*, premier; *smāwi*, bleu de ciel; *rāḥwi*, garçon meunier (2).

3^o Nisba en *jî*. Elle s'adjoint à un certain nombre de mots pour former des noms de métiers. Les noms féminins ne perdent pas alors leur terminaison *a*; elle demeure et

1. TG., § 83; MGT., § 114; Fischer, MS., p. 30; JA., 1861, p. 360; comp. Spitta, § 57 f, p. 118.

2. Dans *rahwi* le *w* est 3^o radicale; comp. *ṣitwi*, pluvieux, ap. Socin, Diwan, III, § 113 d.

s'allonge par l'effet de l'accent. *gumréggi*, percepteur de taxes; *hammāmji*, patron de bain; *qahwāji*, cafetier; *sā' dji*, horloger; *Blārji*, fabricant de belras (avec chute de l'i du pluriel *blāri* (1)?) et *hālānji*, musicien (de *hāla*, instrument de musique, avec addition d'un *n*) sont assez bizarres.

FÉMININ. — Dans toutes les nisbas, arabes ou turques, le féminin se forme en dédoublant l'i final : *iya*, avec l'allongement de l'accent *iya*; *beldiya*, citadine; *barrānīya*, étranger; *slāwīya*, femme de Salé; *hammāmjiya*, maîtresse de bain. — Mentionnons encore en tlemcenien la présence de très nombreux noms à forme de nisbas féminines, offrant un groupement *c'c²ūc³iya*. Ils existent déjà dans la langue technique de l'arabe classique. En tlemcenien, ils se rencontrent avec une fréquence particulière et sont les substantifs abstraits d'adjectifs qualificatifs : *'ōzūbīya*, célibat (hommes); *'ōtūqēya*, célibat (femmes); *šbūbīya*, beauté; *qhōbīya*, débauche; *hmūrīya*, rougeur, etc.

REMARQUE. — Dans les mots *'arrūqēya*, bonnet placé sous la chéchia; *ferrāšīya*, couverture de lit, la nisba féminine adaptée à des singuliers de noms de métiers, constitue comme en tunisien une véritable tautologie (2); il en est de même dans des cas où la nisba masculine en *i* est adaptée à des pluriels de noms de métiers : *zsfāni*, accompagnateur musical; *rḥāḥbi*, lutteur à la rahba, tirés de *zsfāfen*, *rḥāḥab*, pluriels théoriques de *zeffān*, *rahḥāb* (3); et aussi dans quelques cas où la nisba turque *ji* est

1. Une métathèse de *belā dji* me semble peu vraisemblable; comp. aussi en tunisien *muṅgālzi*, *kārdkzi*, etc. TG., § 82 in *fine*.

2. Cf. TG., § 82 in *fine*.

3. Comp. Delphin : الرحابية, القصافية, الغلايلية pages 237, 240, 241, 244.

adaptée à des noms de métiers arabes au singulier : *qömmārji*, joueur ; *ħaffāfji*, barbier ; *šellāqji*, chiffonnier (1). *Šeuwāši*, fabricant de chechias, peut avoir la forme *fa'āli*, pour le différencier de *šouwāš*, pluriel de *šāwuš*, chaouch, d'une part (avec lequel il se serait confondu s'il avait eu la forme pure et simple du nom de métier) ; de *šwāši*, pluriel de *šāšiya*, chechia, de l'autre. *Zeuwdli*, malheureux, du tunisien, n'est pas employé à Tlemcen ; il existe dans les dialectes algériens orientaux sous la forme *zwdli* ; il fait songer au reste au turc, زوالو (2) ; *qōrōrli*, coloughli qui est le turc قول اوغلي est traité en tlemcenien comme une nisba avec un féminin *qōrōrliya* (3). De même enfin le mot français *bolānji*, boulanger, fém. *bōlanjiya*, tend à remplacer le mot *ħebbāz* et est traité comme une nisba en *ji* !

e) La forme en *tt*.

Il convient de ne pas passer sous silence une forme bizarre qui, signalée depuis longtemps dans les dialectes algériens (4), ne semble exister ni à Tunis ni à Tripoli. Je veux parler des substantifs formés par préfixation et suffixation d'un *t*. On y a vu très justement un emprunt au féminin berbère (5). Cette forme que j'appelle pour plus de

1. Comp. TG., § 82 in *fine*.

2. Cf. Machuel, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé*, p. 247 ; TG., § 82 in *fine* ; TBL., 142 ; dans le sud oranais *zāwdli*, célibataire !

3. Qu'on songe au marocain *frāili*, moine, de l'espagnol *fraile* (Lerchundi, *Rudimentos*, 109).

4. Cf. notamment JA., 1861, p. 359 ; *Houwāra*, p. 50, *dw*.

5. Cf. Basset, § 61 ; I. Khaldoun parle de la تاصواكيت, récitation de chants guerriers devant les escadrons zénatiens. Le traducteur (*Prolég.*, II, 49) soupçonne dans ce mot d'ailleurs mal établi une berbérisation de l'arabe زقي. Rappelons aussi qu'une princesse tlemcénienne du xiv^e siècle porte le nom de نحضريت, berbérisation de حضرة (Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeyān*, p. 28 n° 3).

commodité forme en *tt*, donne aux mots qu'elle affecte un sens abstrait : profession, situation sociale, habitude, confession religieuse ; parfois elle marque une nuance péjorative. Elle est fort répandue à Tlemcen et se forme surtout mais non exclusivement : 1° de noms de métier *تعال* ; elle offre alors un groupement *ṭāc'vc²c²āc³vt* ; 2° de nisbas en *i*, en *ji* ; elle offre alors le groupement *ṭv.....ṭyvt*. L'accent tombe dans ces deux cas sur la pénultième fermée. — Lorsque cette forme s'applique à d'autres noms, on voit se produire les phénomènes suivants : les racines trilitères n'entrent dans le mot en *tt* que ramenées à la forme du nom de métier ; les quadrilitères subissent du fait de l'accent qui tombe sur la pénultième des modifications syllabiques (allongement, suppression de voyelles).

1° Mots en *tt* provenant de noms de métier.

ṭāhaddādēt, métier de forgeron ; *ṭābenndyēt*, métier de maçon ; *ṭāheiyādōt*, métier de tailleur ; *ṭā'ōlḷābēt*, mendicité ; *ṭōlḷāb*, *ṭāder-rdzēt*, métier de tisserand etc., etc.

2° Mots en *tt* provenant de racines trilitères ramenées à *فعال*.

ṭāfōqqārēt, affiliation aux confréries (*fqēr*) ; *ṭāseiydhēt*, maîtrise (*ṣīh*) ; *ṭāqōiyādēt*, caïdat (*qāid*) ; *ṭāqaḥḥābēt*, prostitution, (*qāḥba*) etc.

3° Mots en *tt* provenant de nisbas.

ṭahrāmtyet, coquinerie ; *ṭaiḥūdyēt*, juiverie ; *ṭeṣrāntyēt*, christianisme ; *ṭāderqāwtyēt*, fréquentation des derqawa ; *ṭeblārjtyēt*, métier de cordonnier etc. etc.

4° Mots en *tt* provenant de racines quadrilitères.

ṭāfendāqet, métier de patron de fondouc ; *ṭāgumrāqet*, métier de percepteur de taxes ; *ṭāmeryōlēt*, libertinage ; *ṭabnézzēnēt*, batar-dise (*bnézzēnd*).

f) *Diminutifs.*

Le tlemcenien, d'une façon générale marche d'accord avec le tunisien pour la formation des diminutifs (1).

1° C'est ainsi que pour les noms de trois consonnes, qu'ils aient la forme $c^1\acute{v}c^2c^3$, $c^1c^2\acute{v}c^3$ ou $c^1c^2\widehat{v}c^3$, on a uniformément un diminutif masculin $c^1c^2\acute{e}i\acute{y}vc^3$. Cette forme répond bien au diminutif classique, pour les noms $c^1c^2\widehat{v}c^3$, mais non pas pour ceux des formes $c^1\acute{v}c^2c^3$, $c^1c^2\acute{v}c^3$; elle semble représenter alors bien plutôt un diminutif de diminutif, فُعَيْل et non pas فُعَيْل. Un exact équivalent vulgaire du diminutif classique, فُعَيْل; se rencontre dans les dialectes orientaux. Dans le Maghrib, on ne le trouve qu'en tripolitain (2). — Le tlemcenien s'éloigne cependant sur deux points du tunisien : d'abord il réduit très fréquemment la diphtongue *ei* à une voyelle longue *i*; en second lieu la couleur de la voyelle brève de la syllabe *yv* est plus sombre qu'en tunisien; elle n'est jamais *i* pur; mais souvent *e*, et parfois *ə* :

Kūliyeb, petit chien; *ʿōmīyem*, petit oncle; *uliyed*, petit enfant; *ʿōwīyed*, petit bois; *qlēiyem*, petite plume; *ktēiyeb*, petit livre; *srīyer*, tout petit, etc.

2° Les diminutifs féminins de $c^1\acute{v}c^2c^3a$, $c^1c^2\widehat{v}c^3a$, correspondent exactement aux formes classiques. Le premier est $c^1c^2\acute{t}c^3a$, le second $c^1c^2\acute{e}i\acute{t}c^3a$:

Kūliba, petite chienne; *urīda*, petite rose; *ʿōmīma*, petite tante; *škēūra*, petit sac, etc.

Les diminutifs de *mā*, eau, et de *št*, chose, sont *mūwītha* (شوي) de l'eau et *šwīya*, un peu. Ils sont anormaux comme dans nombre de dialectes (3).

1. Cf. TG., § 84 et suiv.

2. Cf. MGT., § 116.

3. Déjà l'arabe classique شوية, شوي, مؤيه, موي, موي, موي; tuni-

3° Sous les légères réserves qui précèdent, les formations tlemcenienues de diminutifs pour les groupements à quatre consonnes, pour les groupements $c^1\hat{v}c^2c^3$, correspondent à celles des dialectes maghribins orientaux. Il suffit de renvoyer aux ouvrages qui en traitent (1).

5° Ce qu'il importe de signaler c'est l'existence en tlemcenien de deux formes de diminutifs, connues d'autres dialectes algériens, et aussi des dialectes marocains, mais que le Maghrib oriental paraît ignorer :

α) La première offre le groupement $c^1c^2i\omega vc^3$, féminin $c^1c^2i\ddot{u}c^3a$. Elle s'applique surtout, mais non exclusivement à des adjectifs de la forme $fa'il$; elle co-existe fréquemment avec le diminutif habituel, et marque une nuance de compassion, de tendresse. Elle est surtout fréquente dans le langage des femmes (2).

$\dot{s}ri\ddot{w}ör$, tout petit; fém.	$\dot{s}ri\ddot{u}ra$, à côté de $\dot{s}riyer$;
$q\dot{s}e\ddot{w}ör$, tout court; fém.	$q\dot{s}e\ddot{u}ra$, — $q\dot{s}eyer$;
$ql\ddot{w}öl$, un petit peu;	$ql\ddot{u}la$, — $qliyel$;
$z'\dot{e}w\ddot{o}q$, petit laideron; fém.	$z'\dot{e}\ddot{u}qa$, — $z'\dot{e}y\ddot{o}q$;
$\dot{a}rtw\ddot{o}s$, petit mari; fém.	$\dot{a}rt\ddot{u}sa$, — $\dot{a}re\ddot{u}yes$.

etc., etc.

Sur l'origine possible de cette forme, cf. *suprà* p. 42, 43.

β) La deuxième qui affecte particulièrement les adjectifs de noms de couleurs et de difformités physiques (class. أفعل ; tlemcenien, $cc\acute{v}c$) s'opère par un curieux déboulement de la 2° radicale suivant un groupement $c^1c^2ic^2vc^3$; féminin $c^1c^2i\ddot{c}c^3a$ (3); l'on a ainsi :

sien $muth\ddot{a}$ et $\dot{s}w\ddot{e}tiya$; au Maroc le masculin $\dot{s}w\ddot{e}i\ddot{t}$; cf. aussi Spitta 99 *in medio*; et Socin, *Diwān*, III, § 85 k, *MGT.*, § 124.

1. Cf. *TG.*, § 89-92.

2. Cf. Bresnier, *Grammaire arabe*, p. 579; Lerchundi, *Rudimentos*, p. 80.

3. Lerchundi, *Rudimentos*, 80, 81; pour ce qui est de l'origine de cette forme curieuse, on songerait volontiers à un rapprochement avec ce

htēt er, verdâtre; *hmtmer*, rougeâtre; *khēhōl*, noirâtre; *smtmer*, brûnâtre; *ʿawtwer*, borgnard; *bltlōq*, un peu ladre (chevaux); *hwtwel*, louchon, etc.; féminins, *htētra*, *hmtmra*, etc.

On a également *kbiber*, grandet; et *bwtbōt*, blanchâtre (à côté de *bwtbōt*). Peut-être le premier vient-il de *kbér*, أكبر; peut-être faut-il voir dans les deux cas, des exemples d'une homœophilie des labiales (*kbiber* pour *kbiwör*) (1).

II. — Duel.

Le duel est d'un emploi beaucoup plus rare en tlemcenien qu'en égyptien, en tripolitain, et même en tunisien. Certains noms de parties doubles du corps n'ont pas ici conservé le duel : *zās siqān*, deux jambes; *zūj rkābi*, deux genoux; *zūj biṭān*, deux aisselles; jamais *sāqēn*, *rkubtīn*, *bātēn*. Par contre le duel s'est bien conservé dans les dialectes ruraux de l'Oranie.

En tlemcenien il est employé : 1° pour quelques noms de parties doubles du corps; 2° pour des noms de mesure (temps, nombre, capacité, longueur, poids, etc.). Mais il ne se forme pas identiquement dans les deux classes de noms. Pour ce qui est des premiers, il est caractérisé par une terminaison *īn*; pour ce qui est des noms de mesure par une terminaison *āin*, *ēin*. Ici le tlemcenien s'écarte des dialectes du Maghrib oriental qui ne connaissent pour le duel (comme les dialectes ruraux de la province d'Oran)

que dit Basset, *Les noms de couleurs et de métaux en berbère*, p. 25; cf. aussi certains diminutifs de noms propres algériens, ap. Socin, *Die Eigennamen in Algier*, ZDMG., III, 493.

1. Aussi au marocain *قصيمر*, *سخيخن*. Cf. Lerchundi, *loc. cit.*; ap. Bresnier, 579, *kbiber*, *bwtbōd*.

qu'une terminaison unique *tn* (*én*). Mais il marche d'accord avec les dialectes citadins du Maroc (1).

L'adjonction de la terminaison du duel produit dans l'économie syllabique des mots les phénomènes suivants :

1° Dans les noms de forme *sursautée* $c^1c^2\acute{v}c^3$, il ramène comme toutes les terminaisons vocaliques le groupement classique $c^1vc^2c^3tn$, $c^1vc^2c^3\acute{e}in$.

2° Dans les noms féminins, il entraîne la disparition de la voyelle *a* finale et, à la place, l'apparition de *e*; puis dans ceux de forme classique $c^1\acute{v}c^2c^3a$ le phénomène du *ressaut* $c^1vc^2vc^3\acute{t}tn$; puis la voyelle brève de c^1v disparaît $c^1c^2vc^3\acute{t}tn$ ou se conserve par un redoublement de $c^2vc^2c^2vc^3\acute{t}tn$ (cf. *suprà* p. 57, 58).

a) Citons comme noms de parties du corps qui prennent le duel :

rjél, pied, *rejltñ*; '*áin*, œil, '*aintñ*; *udén*, oreille, *wudntñ*; *kórá'*, patte, *ker'én*; *drá'*, bras, *der'én*; *jnáñ*, aile, *jenhén*; *hédđ*, joue, *hédđtn*; *yédđ*, main, *yédđtn*; *tédđ*, mamelle, *tédđtn*.

b) Comme noms de nombre prenant le duel, ou ayant la forme du duel :

tnéin, deux; *miyá*, cent, *meitléin*; *álef*, mille, *álféin*; *tlút*, tiers, *tultéin*; *léuwl*, dans l'expression '*ámleuúléin*, il y a deux ans!

c) Comme noms de temps :

márra, fois, *marrtéin*; *hátra*, fois, *hátörtéin* (*htörtéin*); *lila*, nuit, *leltéin*; '*ám*, année, *áméin*; *shár*, mois, *sahréin*; *yóm*, jour, *yóméin*; *sá'a*, heure, *sá'téin*; *dqéqa*, minute, *dqéqtéin*; *jém'a*, semaine; *jma'téin*, semaine (*jemma'téin*); *élbárah*, la veille dans l'expression *euúlelbártéin*, avant hier!

d) Comme noms de longueurs, poids, capacités, etc. :

hórrúba, décalitre, *hórrubtéin*; *qontâr*, quintal, *qontáreïn*; *rtól*, livre, *rôtláïn*; *sbér*, empan, *sebréin*; *oqéya*, *oqéltéin*, *drá'*, brasse, *der'áïn*; *zwíja*, paire, *zwtéin*; *bíñ*, portée d'une femelle, *bötnéin*.

1. Cf. Fischer, *MS.*, p. 34 et 42.

e) Enfin il faut signaler encore, en dehors des catégories précédentes : *wāldīn*, les parents (le père et la mère) et *rka'léin*, (*rekka'léin*), deux *rek'a*.

REMARQUE. — Les duels en *āin*, *éin*, des noms de nombres et de mesures sont de véritables duels. Mais les duels des noms de parties doubles du corps sont devenus en tlemcenien comme dans les autres dialectes maghribins des sortes de pluriels, et sont couramment employés comme tels (1) : l'analogie de forme avec les pluriels réguliers en *īn* n'y est vraisemblablement pas étrangère. La plupart de ces noms n'ont pas conservé de pluriel véritable. « Cinq oreilles » se dira en tlemcenien *hēmsa dēlud-nīn*; l'araignée à huit pattes et six mamelles, *ērrīṭla 'andha*, *īmēnya dērrejīn usēṭṭa dēṭṭeddīn*. Néanmoins à côté de *der'ēn*, on rencontrera un pluriel véritable, *drōā'*; à côté de *'aintn*, un pluriel surtout poétique, *'ōyūn*; à côté de *jenhēn*, un pluriel (rare) *jenhān* (2).

III. — Pluriel.

a) Pluriel brisé.

Les mêmes formes qu'en tunisien existent en principe en tlemcenien.

Il convient cependant d'en examiner rapidement quelques-unes.

a) $c^1 c^2 \acute{u}c^3$ avec les variétés $c^1 c^2 \acute{u}c^3$ ($c^1 c^2 \acute{o}c^3$), $c^1 c^2 \acute{u}c^3$, $c^1 c^2 \acute{e}c$ répond aux classiques فُعْلٌ, أَفْعُلٌ, فُعْلٍ (3).

kṭūb, livres; *trōq*, chemins; *shōr*, mois; *nfūs*, âme; *znéd*, briquets; *znāq*, rues; *hāwōm*, quartiers.

1. Cf. TG., § 93 in fine; Fischer, MS., p. 34.

2. Cf. Kampffmeyer, ZDMG., 1900 p. 654; jamais on n'emploie les pluriels *jndwāh*, *jwānah*, *jnōh*, usités dans d'autres dialectes maghribins

3. Cf. TG., § 98; MGT., § 129.

b) $c^1c^2\hat{v}c^3$ avec les variétés $c^1c^2\acute{d}c^3$, $c^1c^2\acute{u}c^3$, $c^1c^2\acute{i}c^3$.

$c^1c^2\acute{d}c^3$ est fréquent et répond : 1° au classique أَفْعَال avec chute de l'alif : *ṣḥāb*, amis ; *ulād*, enfants ; *ṣwār*, murs ; 2° au classique فِعَال : *mlāḥ*, bons ; *klāb*, chiens ; *ṣōrār*, petits ; 3° au classique مَفَاعِل pour des noms de lieux ou d'instruments provenant de racines sourdes : *mḥāl*, troupes armées de *mḥālla* ; *mjāz*, ciseaux à toison de *mjāzza* ; *mḍāl*, grands chapeaux de *mḍāl* ; *mḥāt*, gîte d'étape de *mḥātta* (1).

L'alif initial s'est maintenu dans *eiyaḥm*, jours, أَيَّام.

$c^1c^2\acute{u}c^3$ répond étymologiquement au classique فَعُول. C'est le pluriel de très nombreux substantifs, surtout de ceux de la forme *cic* (cécic) : *ṣyūḥ*, maitres ; *zyūt*, huiles ; *ōyūn*, yeux ; *hyōt*, murs. — Les pluriels *ōṣē* de *āṣā*, bâton ; *rḥē* de *rḥā*, moulin ; *kst* de *ksā*, haïk ; *lhē* de *lāḥya*, barbe, se rattachent étymologiquement à cette forme.

$c^1c^2\acute{i}c^3$ est le pluriel de quelques mots : *ḥmīr*, ânes ; *ābtd*, esclaves ; *m'ēz*, chèvres ; comme dans les autres dialectes.

c) Forme $c^1c^2\hat{v}c^3a$ avec les variétés $c^1c^2\acute{u}c^3a$, $c^1c^2\acute{d}c^3a$.

$c^1c^2\acute{u}c^3a$ correspond au classique فَعُولَة ; c'est le pluriel de quelques substantifs à peu près les mêmes qu'en tunisien et en tripolitain (2).

qrūda de *qōrd*, singe ; *nmūra* de *nmēr*, panthère ;
zbūba de *zēbb*, pénis ; *fḥōla* de *fḥāl*, étalon.

$c^1c^2\acute{d}c^3a$ correspond au classique فَعَالِي ; il est rarement le pluriel des adjectifs de la forme فَعْلَان auxquels il s'applique *generaliter* dans d'autres dialectes (3) ; cependant, on emploie *skāra*, pl. de *sekrān*, ivre ; *ōrāya*, pl. de *ōryān*, nu.

1. Pour ces derniers mots, avec disparition du redoublement de la 2° radicale après une voyelle longue (comp. *sup.* p. 65 in *princ.*). Sur la confusion dans les dialectes vulgaires de فِعَال et de أَفْعَال ; cf. *TG.*, § 100 ; Socin, *Diwān*, III, § 118 ; Fischer, *MS.*, p. 25.

2. Cf. *TG.*, § 104 ; *MGT.*, § 134.

3. Cf. *TG.*, § 101 ; Socin, *Diwān*, § 124 i ; Landberg, *Ḥaḍramūt*, I, 129, 130.

Par contre il s'applique *generaliter* aux ethniques d'un groupement $c^1 \acute{v}c^2 c^3 i$: *ṛrāba* de *ṛārbi*, occidental; *śrāga* de *śérgi*, oriental, etc. (1); et a été étendu à d'autres mots qui sans être des ethniques offrent un même groupement; ainsi :

mfāta de *mēfli*, mufti; *grāba*, de *gūrbi*, gourbi;
sbāsa de *sēbsi*, pipe; *tbāsa* de *tōbsi*, assiette;
krāsa de *kūrsi*, chaise; *hdāma* de *hūdmi*, couteau (2).

aussi *dwāra* de *dūro*, pièce de 5 francs.

d) Forme $c^1 c^2 \acute{d}c^3 i$:

1° Ce pluriel se forme d'abord comme en tunisien et en tripoliteain de singuliers $c^1 \acute{v}c^2 c^3 a$. Il est naturel qu'il en soit ainsi pour les cas où la racine étant défectueuse, c^1 est représenté par un *m* formatif et *a* par *ا*, *ة*; le groupement répond alors au *فَعَالِي* classique :

m'dni, pl. de *mā'na*, sens; *mrāsi*, pl. de *mērsa*, port;
msdḥe, pl. de *mēsha*, binette; *mdārī*, pl. de *mēdra*, fourche;
mqdli, pl. de *mōgla*, poêle; *mjārī*, pl. de *mējra*, égout.

Mais cette forme peut paraître étrange pour les nombreux mots où c^1 est la première radicale et le *a* final le *ā* classique (3) :

u'ddi, pl. de *wā'da*, fête de saint; *zrādi*, pl. de *zérda*, festin;
ksāwi, pl. de *kēsua*, vêtement; *ārāṣe*, pl. de *ārša*, jardin;
znāqe, pl. de *zānqā*, rue; *ibārī*, pl. de *yēbra*, aiguille.

Mentionnons aussi *mjāzi*, pl. de *mjāzza*, ciseaux à toison (4).

2° Il se forme encore de singuliers $c^1 \acute{v}c^2 c^3 iya$, $c^1 \acute{v}c^2 c^3 āya$:

1. Comp. *TG.*, § 101 c.

2. Aussi dans tout le département d'Oran, tandis qu'en tripol.-tunisien *krāsi*, *sbāsi*, etc. Cf. *TG.*, § 115 4°; *MGT.*, § 142. Au Maroc *sbāsa*, à côté de *hdāmi*; cf. Fischer, *Waff.*, 231, note 1; 233.

3. Pourtant ainsi dans tout le Maghrib; très fréquent dans les textes marocains et cf. pour le maghribin oriental, *TG.*, § 115, p. 90; *MGT.* § 142.

4. Comp. le marocain *mādmī* de *māḍmma*, ceinture; ap. Fischer *Waff.*, 226, note 3.

zrâbi, pl. de *zerbṭya*, tapis; *sbâri*, pl. de *sebṛtya*, pot à graisse;
gîâte, pl. de *gotṭdya*, mèche de cheveux; *rlâli*, pl. de *rellâya*,
bouilloire.

3° Sous le paradigme $c^1 c^2 dwi$ ($c^3 = w$), il se forme de singuliers
ccd provenant de racines défectueuses (terminaisons classiques
ل, ا, ء) :

qfâwi, pl. de *qfâ*, nuque; *rdâwi*, pl. de *rdâ*, manteau;
rtâwi, pl. de *rtâ*, couvercle; *azâwi*, pl. de *azâ*, repas funèbre.

4° Sous le paradigme $c^1 wdc^2 i$ ($c^2 = w$), il se forme de singuliers
 $c^1 \hat{v}c^2 iya$, $c^1 \hat{v}c^2 i$, $c^1 \hat{v}c^2 iya$. Il répond alors au classique فواعل
(جوار جارية) :

šwâsi, pl. de *šâstya*, chechia; *swâri*, pl. de *sâṛtya*, colonne;
zwâbi, pl. de *zûḅtya*, tas d'ordures; *rwâhe*, pl. de *rîḥtya*, sorte
de pantoufle;
swâsi, pl. de *sâsi*, mendiant (1); *šwâri*, pl. de *šâṛi*, mât.

5° Sous le paradigme $c^1 ydc^2 i$ ($c^2 = y$), il se forme comme dans
d'autres dialectes du mot *lila*, nuit, *lyâli* (2).

e) Forme $c^1 \hat{v}c^2 vc^3$.

Inconnue au tunisien, elle apparaît en marocain et dans les
dialectes ruraux de la province d'Oran, notamment dans celui
étudié par Delphin. Je la crois, au reste, apparentée à la forme
tripolitaine *vc̣c̣c̣* (3). — Elle constitue le pluriel habituel des
noms de couleurs et de déformités physiques de la forme $c^1 c^2 \hat{v}c^3$
(classique أفعل); elle est tantôt $c^1 \acute{o}c^2 vc^3$, tantôt $c^1 \acute{t}c^2 vc^3$.

a) $c^1 \acute{o}c^2 vc^3$:

hódôr pl. de *hâdṛ*, vert; *kôhöl* pl. de *kḥâl*, noir;
hómer pl. de *ḥmâr*, rouge; *zórōq* pl. de *zrōq*, bleu;

1. Tandis que *swâsa* à Tripoli (MGT., § 132); comme en tlemcenien,
krâsa, *sbâsa*, etc. Cf. *sup.*

2. Jamais *laydl*, comme *ap. Socin, Diwân*, § 115.

3. Cf. Fischer, *MS.*, p. 22; Delphin, بوتر de ابت, p. 79 (r1); MGT.,
§ 128.

bôyed pl. de *byád*, blanc; *hómôq* pl. de *hmáq*, insensé;
góra pl. de *grá*, teigneux; *'ômi* pl. de *'amá*, aveugle;
tóres pl. de *trós*, sourd.

b) $c^1 t c^2 v c^3$ ($c^1 é c^2 v c^3$) :

héwel, pl. de *hwál*, louche; *'éwer* pl. de *'awór*, borgne;
'éwej pl. de *'awéj*, contrefait (1).

f) Forme $c^1 u c^2 c^3 d c^3$ ($c^1 ô c^2 c^3 d c^3$).

Elle répond au classique **فُعَال**.

sukkân pl. de *sâken*, habitant; *hokkâm* pl. de *hakem*, administrateur; *sonná* pl. de *šana*, artisan; *kuffâr* pl. de *kâfer*, infidèle; *nôiyâb* pl. de *nâib*, remplaçant; *qôiyâd* pl. de *qâid*, caïd; *sâwus* chaouch fait au pluriel *seuwâs*; *qôddât* pl. de *qâde*, cadi est une déformation du classique قضاة par analogie avec ces pluriels; *douwâr*, douar (sing), *nouwâr*, fleurs (collectif; nom d'unité *nouwâra*) sont aussi étymologiquement des pluriels de cette forme (2).

g) Forme $c^1 v c^2 c^3 a$.

Elle répond à trois formes classiques :

1° à **فَعْلَى** pl. des adjectifs **فَعِيل**, désignant des accidents physiques : *méuša*, morts de *méiyeš*; *mórda*, malades de *mrîd*;

2° à **فُعَلَاء** plur. de **فَعِيل**, à signification active et de **فَاعِل** : *sórfa*, nobles de *srîf*; *fógra*, membres de confréries de *fqêr*; *sórka*, associés de *srîk*; *'ólma*, savants de *'âlem*; la forme pleine s'est maintenue parfois par influence de la langue littéraire : *fôqâha*, jurisconsultes de *fqêh*; *'ôlâma*, savants à côté de *'ólma*;

3° à **أَفْعَلَة** pl. de **فَعِيل**, **فَعُول** et surtout **فُعَال** : *tôbba*, médecins de *tîbîb*; *rôtya*, couvercles de *rîd*; *déuya*, remèdes de *dud*; *rédyà*, manteaux de *rdâ*; *jérya*, chiots de *jrû*. Comparés à leurs proto-

1. Cf. *suprà*.

2. Cf. TG., § 64, 2) dans *qôddât*, peut-être aussi le redoublement intervient-il pour sauver de l'évanouissement une voyelle brève.

types classiques, ces derniers mots offrent : 1° l'apparition du *ressaut* qui a amené أَفْعَلَة à أَفْعَلَة; 2° la chute de l'alif initial; d'où un définitif فَعْلَة = $c^1vc^2c^3a$. De plus l'accent y porte anormalement sur une syllabe qui a son origine dans un *ressaut* (tóbba mis à part). Il faut vraisemblablement l'attribuer à l'influence analogique des nombreux féminins à groupement classique $c^1vc^2c^3a$ (comp. *sup.* p. 56) (1).

h) Forme $c^1vc^2c^3\dot{a}n$.

1° Elle répond au classique فُعْلَان. Elle existe pour un grand nombre de mots de formes différentes dont beaucoup ont déjà en arabe classique un pluriel فُعْلَان : sobyān de sūbi, jeune homme; šebbān de šabb, jeune homme; ōdyān de 'ādū, ennemi; torqān de trēq, chemin; neswān de mrd, femme, etc. (2)

2° Sous une forme $c^1ic^3\dot{a}n$ ($c^1i = c^1vc^2$) elle est le pluriel des mots de la forme *cac* provenant de racines concaves, ou considérés comme tels dans le dialecte : fisān de fās, pioche; jirān de jar, voisin; sisān de sās, base; wīdān de wād, rivière, etc. (3).

Comme l'a remarqué Stumme, debbān, mouches (collectif

1. La forme classique أَفْعَلَة, ne s'est vraiment bien conservée dans le Maghrib qu'en tunisien (cf. *TG.*, § 108); encore y passe-t-elle parfois par *ressaut* à أَفْعَلَة. En tripolitain, il y a eu *sursaut*, passage de l'accent sur le ع, redoublement du ل par l'accent et disparition de l'alif initial : $c^1c^2\acute{v}c^3c^3a$ (cf. *MGT.*, § 138); cette forme tripolitaine se retrouve dans les dialectes ruraux de l'Oranie, où je connais irūbbā, corbeaux.

On trouvera aussi ap. *Delphin*, p. 53, (r) عَمْدَة pluriel de عَمود, traverse. En marocain, il semble qu'il y ait eu passage de l'accent sur le ع, et allongement de la voyelle brève de cette lettre par l'accent (ēdwīya, ehwtīya; cf. Fischer, *MS.*, p. 17). أَطْبَة, qui s'est réduit exceptionnellement à tóbba, en tunisien comme en tlemcenien, s'est par extraordinaire bien conservé en marocain : aṭibba.

2. Cette forme n'est jamais en tlemcenien comme dans certains dialectes orientaux le pluriel des noms de couleur أَفْعَل; Cf. *Landberg*, *Ḥaḍramout*, I, p. 23, 24.

3. Comp. Socin, *Diwan*, § 122 b.

n. d'unité *debbāna*), et 'oṣḃān, saucisses (collectif n. d'unité 'oṣ-bāna) sont les pluriels de ذبيب et عصبه, inusités au singulier dans le Maghrib. De même mōṣṣrān, intestin, est bien le pluriel de مَصِير inusité; on en a reformé un pluriel de pluriel mṣāren (1).

i) Forme $c^1 c^2 \acute{a} c^3 v c^4$.

1° C'est la forme habituelle dans ce dialecte pour les singuliers de 4 consonnes (4 différentes, ou c^2 et c^3 semblables فَعَال). Lorsque la 3^e radicale est suivie d'une voyelle longue, les pluriels de ces mots se forment avec t long en arabe classique, suivant une gamme *cacāctc*; en tlemcenien, non plus qu'en tunisien, et en marocain des villes, cet t long n'apparait jamais (cf. *sup.* p. 7, 3°)].

<i>mějles</i> , réunion, <i>mjāles</i> ;	<i>berriṭa</i> , chapeau, <i>brāreṭ</i> ;
<i>meskīn</i> , pauvre, <i>mṣāken</i> ;	<i>mōṣṣrūf</i> , dépense, <i>mṣāref</i> ;
<i>gōnṭra</i> , pont, <i>gnāṭer</i> ;	<i>berrād</i> , théière, <i>brāred</i> .

A cette forme appartiennent ṣāba' pl. de ṣbā', doigt (أصابع avec aphérèse de أ), et drāham, argent (sing. دِرْهَم inusité); les juifs emploient le pluriel drāktm.

2° Sous une forme $c^1 w \acute{a} c^3 v c^4$ ($c^2 = w$), elle s'applique à des singuliers où c^2 est remplacé par ā, ū (eu).

<i>qāleb</i> , moule, pl. <i>qwāleb</i> ;	<i>mōḏa'</i> , endroit, pl. <i>mwāḏa'</i> ;
<i>ṣālḥa</i> , affaire, pl. <i>ṣwālah</i> ;	<i>ṣābīr</i> , éperon, pl. <i>ṣwāber</i> ;
<i>nouwāra</i> , fleur, pl. <i>nwāwer</i> ;	<i>sūsān</i> , lys, pl. <i>swāsen</i> .

3° Sous une forme $c^1 y \acute{a} c^3 e c^4$ ($c^2 = y$) elle s'applique à des singuliers où c^2 est remplacé par ī ou ei.

ṣīṭān, diable, *ṣyāten*; *gīṭōn*, petite tente; *gyāten*; *hīdūs*, bur-nous noir, *hyādes*; *heidūra*, peau de mouton, *hyāder*.

Dans les dialectes de la banlieue, on a les pluriels *swāṭēn*, *hwāḏis*, *gwāṭēn*.

Certains noms de plus de quatre consonnes ont des pluriels avec un autre groupement des lettres, suivant cette même gamme ... ā ... e ...

1. Cf. TG., § 107; sur mōṣṣrān, cf. Ibn Qotaïbah, *Adab el-Katib*, (éd. du Caire, 1300), p. 137, l. 24.

qrâ ften, pl. de *qarftân*, caftan;
bjâjw ôl, pl. de *bûjûwâl*, fourneau en terre (1).

j) Forme $c^1 c^2 \acute{a}ic^3$.

1° C'est le pluriel habituel des mots de la forme $c^1 c^2 \widehat{v}c^3 c^4 a$.

šâiŭ de *šâŭta*, maillot d'enfant; 'ârdîs de 'ârûsa, fiancée;
nwdîl de *nwdla*, cabane; *flâil* de *flila*, mèche.

2° C'est le pluriel de quelques mots $c^1 c^2 \acute{t}c^3$, $c^1 c^2 \acute{u}c^3$.

blîs, diable, *blâis*; *bzîm*, agraffe, *bzdîm*; 'ârûs, fiancé, 'ârdîs.

3° C'est le pluriel de quelques noms à préfixes *m* se rattachant à des racines concaves, et d'autres se rattachant à des racines sourdes.

mšâid de *mšêda*, souricière; *mrâim* de *mrémma*, cadre de porte;
msâid de *msîd*, école; *mđâim* de *mđâmma*, ceinture; *mĥâid* de *mĥêdda*, coussin.

A rapprocher de *mĥâid*, *mrâim*, etc., le pluriel *qmâij* de *qmêjja*, chemise (2) (*mĥêdda* et *qmêjja* = $c^1 c^2 \acute{v}c^3 c^3 a$).

4° C'est le pluriel de noms $c^1 \acute{v}c^2 c^2 \widehat{v}c^3$, $c^1 \acute{v}c^2 c^2 \widehat{v}c^3 a$, tirés de racines sourdes.

glâyôl de *geļlâl*, tambour; *qlâil* de *qôllâl*, panier à cuire le couscous; *qdâid* de *qôddîd*, viande salée; *jrâir* de *jerrâra*, roue; *šmdîm* de *šemmâma*, pompon.

Il paraît bien que ces pluriels anormaux (aussi *mĥâid*, *mrâim*), s'expliquent pour la plupart par l'homœophobie des liquides ou des dentales (cf. *suprà* p. 33, 34); le dialecte répugnait à des pluriels *qdâded*, *mĥâded*.

5° Sous la forme $c^1 \acute{w}dic^3$ ($c^2 = w$) c'est le pluriel de mots $c^1 \acute{a}ic^3 a$, $c^1 \acute{a}c^3 a$ provenant de racines sourdes.

fâwdîd de *fâida*, utilité; *ĥwdîj* de *ĥâja*, chose; *swâya'* de *sâ'a*, heure; *zwdîl* de *zâila*, monture.

1. Comp. des formations analogues, *ap. MGT.*, § 148.

2. Ce dernier aussi en tripoliteain, *MGT.*, § 140; cf. aussi Beaussier, ps. 563, 158.

k) Forme $c^1 c^2 \acute{a} c^3 c^4 a$.

Elle correspond à l'arabe classique *فَعَالِلَة مَفَاعِلَة* et est le pluriel habituel des ethniques de quatre consonnes *mṛārba*, pl. de *mṛōrbi*, occidental; *mṛāzqā*, pl. de *merzūqē*, de la famille des Beni Merzouq, *ndārma*, pl. de *nedrōmi*, nedroméen, etc.

Sous la forme $c^1 w \acute{a} c^3 c^4 a$ ($w = c^2$) il est le pluriel des ethniques ou *ū* remplace au singulier la 2^e consonne *ṭwānsa*, pl. de *ṭūnsi*, tunisien; *swālda*, pl. de *sūldi*, sou (traité comme un ethnique).

mālāika ou *mlāika*, anges, appartient à la même combinaison; ce mot signifie fréquemment comme au Maroc « petits enfants » (1).

b) Pluriel externe.

a) Pluriel en *tn*.

Il s'applique à peu près aux mêmes classes de noms qu'en tunisien.

1° Aux participes actifs et passifs ayant conservé leur sens de participes : *šāreb*, buvant, *šārbītn*; *mešrūl*, occupé, *mešrūltn*; *mezyān*, joli, *mezyāntn* (IX^e forme); *māsi*, partant, *māsytn*; *mēštki* se plaignant, *meštkīytn*; *mlōqqōt*, ramassé, *mloqqēltn*, etc. Les participes ayant pris le sens de substantifs ont par contre des pluriels brisés : *qāid*, caïd, *qōiyād*; *mōsrūf*, dépense, *mšāref*, etc.

2° Aux ethniques en *i*, *ni*, *wi*, *ji* : *tlēmsāni*, tlemcenien, *tlēmsāniytn*; *fōqāni*, supérieur, *fōqāniytn*; *ḥammāmji*, patron de bain, *ḥammāmjiytn* (2). Toutefois les ethniques appliqués à des pluriels brisés *فَعَالِل* pour former des noms de métiers (cf. *sup.* p. 94) font toujours un pluriel externe en *a* (cf. *inf.* p. 111, 112).

3° Aux noms de métiers *فَعَال* : *ḥōbbāz*, boulanger, *ḥōbbāztn*; *benndi*, maçon, *bennāytn*; *remmāi*, calomniateur, *remmāytn*, etc.

1. Cf. Fischer, *MS.*, p. 28.

2. Jamais avec réduction de *iytn* en *tn* (*tlēmsāntn*, *fōqāntn*, etc.), comme en tunisien (cf. *TG.*, p. 77); l'allongement de *ī(ytn)*, s'y oppose.

Cependant *törräh*, garçon boulanger fait *trdrah* (1); *hammäs*, quintenier agricole, *hmämes*; et dans le dialecte juif *serräq*, voleur, fait *sräreq*.

4° Aux adjectifs *فعلان* *generaliter* (cf. *suprà* p. 103 in fine), *za'fan*, fâché, *za'fān*; *ji'an*, affamé, *ji'anin*, etc.

5° Aux diminutifs *c¹c²ēiyec³*, *c¹c²iwōc³*, *c¹c²ic²er³* d'adjectifs : *šēiyer*, *šriwōr*, petit, *šreürtn*, *šriürtn*; *hētör*, verdâtre, *hētrtn*. Les diminutifs masculins *c¹c²ēiyec³* ont généralement comme en tunisien un pluriel *c¹c²ic²d̄t*, avec la forme et la terminaison féminine (cf. *inf. c*) 7° β]). Cependant le pluriel *tn* s'applique à quelques-uns d'entre eux lorsqu'on veut les bien différencier du substantif féminin correspondant : ainsi très couramment *kūleübn*, petits chiens; tandis que *kūlibd̄t*, petites chiennes; en revanche *ulid̄d̄t* seul pluriel de *ultyed*, qui ne se dira jamais d'enfants du sexe féminin seuls.

6° A des adjectifs *c¹v̄c²c³* (racines sourdes), y compris à des comparatifs ramenés en tlemcenien à cette forme : *merrr*, amer, *merrtn*; *hai*, vivant (حي), *haiyn*; *hōrr*, de bonne race, *hōrrtn* (à côté de *hārdr*, hommes libres); *dōqq*, plus fin, *dōqqēn*.

7° A *euwel*, premier, *euültin*; *dhor*, autre, *uhrtn*; *snd*, année, *sntn*; *hlū*, doux, *hlūwtn* (2).

b) Pluriels en *a*.

1° Il s'applique régulièrement aux ethniques ajoutés aux pluriels *فعال* pour en former des noms de métiers (3) (cf. *suprà* p. 94);

1. Ainsi au Maroc également Fischer *MS.*, p. 30, l. 4 avant la fin; dans la banlieue de Tlemcen, *trārtis*, piétons, hommes, pluriel de *terrās* (cf. *TBL.*, 136), et *rjājt̄l* pluriel de *rdjel*.

2. Anormal comme en tunisien (*TG.*, p. 76); *hlū*, de forme *sursautée* classique *حلو*, devrait redonner avec l'annexion du suffixe vocalique un groupement classique *hōlwtn*; traité en tlemcenien comme s'il répondait à un classique *حلو*.

3. Aussi dans tout le Maghrib. Cf. *TG.*, p. 80; Fischer, *MS.*, p. 30; *MG.T.*, § 127; Delphin, p. 240, 241.

dhāhniya, marchands de tabac; *mḥāzniya*, employés de l'administration; *kṭāṣbiya*, secrétaires; *rhāḥbiya*, lutteurs, etc.

2° Il s'applique fréquemment aux ethniques turcs en *ji* : *belār-jiya*, cordonniers; *sā'ājīya*, horlogers (1).

3° Son application aux noms de métiers *فَعَال*, courante dans les dialectes marocains, n'est proprement pas tlemcenienne; elle est habituelle au contraire dans les dialectes ruraux de l'Oranie : *heiyāla*, cavaliers de commune mixte; *'auwāma*, nageurs; *rejjāla*, hommes (2).

c) Pluriels en *ḍt*.

1° Il s'applique fort bien aux participes actifs (non passifs) féminins, sauf à ceux des verbes défectueux et des formes dérivés; ainsi *ṭāl'ḍt*, qui montent (fém.); *ṣāimḍt*, qui jeûnent (fém.); *qāimḍt*, qui ont du savoir-faire. Mais le pluriel en *tn* sera plus fréquent; *ṭāl'ēn*, *ṣāimtn*, etc., et jamais *meṣrūlḍt*, occupées; *māsyḍt*, partant (fém.), toujours *meṣrūltn*, *māsytn*. Cependant le pluriel en *ḍt* s'emploiera pour certains participes passifs de la 1^{re} forme ou de formes dérivées qui sont devenus de véritables substantifs : *mōšbūra*, mauvaise pièce; *mōšbūrḍt* (surtout juif); *mkāhhla*, com-mère, *mkāhhḍt*; *mḥōmmra*, sujette à des extases, *mḥōmmrḍt*; *mrēbbīya*, femme bien élevée, *mrēbbīyḍt*; *mselma*, musulmane, *mselmaḍt*.

2° Il s'applique aux ethniques en *tya* *āntya*, etc. : *dzīrtiya*, algéroise, *dzīriyḍt*; *barrāntya*, étrangère, *barrāniyḍt*, etc.

3° Aux noms de métiers féminins *فَعَالَة* : *rōnndya*, chanteuse, pl. *rōnnāyḍt*; *ṭaiydba*, négresse de bain maure, *ṭaiyābḍt*.

4° Aux adjectifs féminins *فَعْلَانَة* : *ji'āna*, affamée, *ji'ānḍt*; *'aiyāna*, fatiguée, *'aiyānḍt*, etc.

1. Comp. Spitta, p. 135 in *fine*. Dans la banlieue de Tlemcen ce pluriel en *a* (en fait, collectif, déjà bien connu de la langue classique) peut s'appliquer à toutes les nisbas.

2. Cf. Fischer, *MS.*, p. 30; *MGT.*, § 127; *rejjāla*, pl. courant de *rājel*, dans les dialectes ruraux est bien entendu le véritable pluriel de *rajjāl*, inusité ici, et employé dans d'autres dialectes (cf. Socin, *Diwān*, III, 268). On entend aussi *rjājīl* (cf. *suprà* p. 111, note 1).

5° Aux diminutifs féminins *kūliba*, petite chienne, *kūlibāt*; *škēūra*, petit sac, *škeūra*.

6° Avec une variante *āwdāt*, à des substantifs de la forme *ccā* (terminaisons classiques كَا, كَاء, كَاءَة) *qfā*, nuque, *qfāwdāt*; *rdā*, manteau, *rdāwdāt*; *ōšā*, diner, *ōšāwdāt*; *smd*, ciel, *smāwdāt*; *šlā*, prière, *šlāwdāt*; *brā*, lettre, *brāwdāt*, etc. (1).

7° A un certain nombre de noms masculins parmi lesquels :

α) Régulièrement aux noms étrangers *bābōr*, bateau à vapeur, *bābōrdāt*; *fesyān*, officier, *fesyāndāt*; *ātāi*, thé, *ātāyāt*, etc. Quand ces noms se terminent en *a*, la terminaison *āwdāt* signalée à 6° apparaît : *bāsa*, *bāsaūdāt*, *āra*, *ārāwdāt* (2). Quand ces noms se terminent en *u*, une terminaison *yāt* apparaît : *nūmrō*, numéro, *numrōyāt*; *kristō*, croix, *kristōyāt*; *mārābu*, prêtre chrétien, *mārābūyāt*. Dans ce cas le tunisien connaît une terminaison *wāt*; le tlemcenien semble ici opérer une dissimilation vocalique (*y* consécutif de *ū* et non *w*) (3).

β) Presque régulièrement (sous la réserve de l'observation précédente, cf. *supra*) aux diminutifs masculins : *uliyēd*, enfant, *uliddāt*; *ktēiyeb*, petit livre, *ktībāt*, etc. (4).

γ) A d'autres noms de formes diverses : *nhār*, jour, *nhārāt*; *benyān*, édifice, *benyāndāt*; *rkāb*, paire d'étriers, *rkābdāt*; *hammām*, bain, *hammāmāt* (chez les femmes un pluriel *hmdīm* est fréquent comp. *supra*), etc., etc. (5).

8° A un grand nombre de noms féminins à terminaison *a* très

1. A côté d'autres pluriels pour certains de ces mots : *smāwdāt*, déjà classique; *šlāwdāt* = صلوات; au reste ces pluriels se rencontrent dans la plupart des dialectes.

2. Comp. pour tout ceci, *TG.*, § 95; *MGT.*, p. 262; Spitta, p. 137; Oestrup, 138.

3. Cf. *TG.*, p. 78 in *šne*; en égyptien *iyāt* : *bintū*, *bintiyāt* (Spitta, 137 in *šne*); *kristō*, naturellement de l'espagnol *cristo* christ, crucifix; *mārābu*, avec une nuance ironique est le *marabout* français, adaptation malheureuse de مرابط; (cf. à cet égard les observations de Doutté. *Les Marabouts*).

4. De même en tunisien (*TG.*, § 95, 3) et en 'omāni (Reinhardt, § 107, 5).

5. Beaucoup avec ce pluriel déjà dans la langue classique (p. ex. *hammām*) ou réputés sans pluriels (par ex. *nhār*; cf. *LA.*, VII, 96, 97).

souvent ce pluriel peut être fort correctement employé pour des mots de cette sorte, quoiqu'il existe à côté un ou plusieurs autres pluriels : ainsi *zónqā*, rue, *zonqāt* (*znāqē*, *znāq*) ; *nāga*, chamelle, *nāgāt* (*nyāg*) ; *mħalla*, troupe armée, *mħallāt* (*mħāl*) ; *mjezza*, ci-seaux à toison, *mjezzāt* (*mjdz*, *mjdzi*), etc., etc.

C. — Pluriels composés.

Pluriels de pluriels.

Les pluriels composés à la fois internes et externes sont extrêmement fréquents, en tlemcenien (1) ; le langage des femmes en abonde. Ils marquent généralement une nuance d'emphase un peu comique, ainsi :

smūnāt, quantités de beurre ; *ʿsūlāt*, quantités de miel ; *bħūrāt*, mers ; *lħūmāt*, quantités de viande ; *shūrāt*, longs mois ; *zbūbāt*, gros pénis ; aussi *srūtāt*, conditions ; *qbūrāt*, tombeaux (*qbūr* employé couramment comme singulier) ; *smūsāt*, soleil éclatant (2).

ʔwālāt, très longues ; *qbāhāt*, très méchantes ; *smānāt*, très grasses ; *rlātāt*, très épaisses ; *ʿawūmāt*, longues années ; aussi *eyāmāt*, jours prononcé souvent *yāmāt* et employé avec emphase : *yāmāt*, *rōbbi*, les jours qui appartiennent à Dieu ; *smāwāt*, noms (3).

ʿājāizāt, vieilles commères ; *ʿarāisāt*, chères nouvelles mariées ; *rbāibāt*, belles-filles ; *hbāibāt*, chères amies.

řözlānāt, jolies femmes ; *beldānāt*, beaucoup de pays ; *hedmānāt*, négresses.

Citons aussi *sādāt*, seigneurs, qui apparaît dans d'autres dialectes (4).

1. Aussi dans les dialectes marocains, assez rares au contraire dans le Maghrib oriental ; cf. *TG.*, § 116 ; *MGT.*, § 149.

2. Cette forme *فعولات*, déjà connue en arabe classique (*بيونات*, les grandes familles arabes), est assez fréquente aussi en égyptien, mais sans y marquer rien de plus que le pluriel habituel (Spitta, p. 138).

3. Naturellement aussi *blādāt*, *blād*, étant un singulier comme dans la plupart des dialectes ; en ʿomāni, *Kbārāt*, les notables ; Reinhardt, § 109.

4. On le trouve aussi dans les textes littéraires : ce mot est toujours

Le pluriel *mwālin* de *māla* généralement prononcé *mmwāltn* doit être cité ici. Il existe en marocain, mais les dialectes maghribins orientaux ne le connaissent pas (1).

Le pluriel *haiyāntn*, voleur, de *hāin*, m'a l'air réformé du pluriel *hoiyān*, pris pour un nom de métier.

Le pluriel *r'dyen*, bergers, de *rd'e*; mérite une mention spéciale. Il faut le rapprocher du *Houwari*, *r'dun* (رعوين) (2). Je le considère comme un pluriel de pluriel formé de *رعيان* (3), et le rapproche du *nsāwin*, femmes; tripolitain (réformé de ذسوان); du *dyāfin*, hôtes; *houwāri* (réformé de صيفان) et du *iwārtn*, voisins, de la banlieue tlemcenienne (réformé de جيران) (4).

Le pluriel *qōrōrlān*, de *qōrōrli*, est fort curieux; il existe à côté des pluriels *qōrōrliyttn*, *qrārla* (5). Je ne pense guère qu'il faille y voir le turc قول اوغلى لر avec permutation de la liquide *r* en *n*. Peut-être y a-t-il là une adaptation bizarre à un mot de quatre consonnes de la forme فغلان; on rencontre aussi dans le langage des femmes un pluriel de l'inusité دهرم, *derhāmān*, de l'argent (6).

écrit سادات, dans mon manuscrit du *Bostān* d'Ibn Meryem (البستان) (في ذكر اولياء تلمسان): cependant le *Qāmous* et *L. A.*, ne connaissent à سيد que les pluriels سادة et سيائد.

1. *ūmmāltn* (Fischer, *MS.*, 38 in fine) Beaussier ne donne que ce pluriel موالين, p. 756; le موالى du Maghrib oriental est donc inconnu à l'Algérie.

2. *Houwāra*, 42, l. 3, 43; l. 3.

3. وأكثرممايقال رعاة للولة والرعيان لرامى الغنم. *L. A.*, XIX, 41 in medio; Beaussier, p. 245 donne un pluriel رعيان.

4. Cf. *MGT.*, § 144; *Houwāra*, 42, l. 29; 43, l. 29.

5. A Alger avec un *k*, comme ap. Beaussier, p. 585.

6. Il n'y a guère, je pense, à songer au pluriel persan en آن qui cependant paraît avoir laissé des traces dans d'autres dialectes arabes (cf. VAN BERCHEM, *Notes d'archéologie*, I, 103, note 3).

V. — L'ARTICLE DÉFINI. — L'ARTICLE INDÉFINI.
L'ADJECTIF DÉMONSTRATIF.

I. *Article défini.* — Il a le plus souvent en tlemcenien le son *él*; le *J* s'assimile régulièrement devant les lettres solaires y compris *ž*.

α) La voyelle *è* est parfois à peine sensible, ou disparaît complètement : *ëljbél* ou, *'ljbél*, la montagne. Elle sonne *a* après *ع* et *ح* : *serrah alhója*, il a donné la permission au khodja; *nāddār*, de la maison. Elle sonne *u* ou *ō* après *w* : *wuddār*, et la maison; *yegráw ōlqor'ān*, ils récitent le Coran; elle sonne *e* après *y* : *rdyēk*, ton opinion; *benndy eddār*, le maçon de la maison. Au contact immédiat d'un mot précédent à terminaison vocalique, *è* disparaît fréquemment : *yébni ddār*, il bâtit la maison; *bnd ddār*, il a bâti la maison; *dōrbu rrājel*, ils ont frappé l'homme. Mais très souvent c'est la terminaison vocalique du mot précédent (rarement toutefois la terminaison *u* qui s'évanouit) : *yēbn eddār*, *bn eddār*, et toujours *mōlhtr*, bonsoir, à l'état construit; مساء الخير, cf. aussi *in/*. le DÉMONSTRATIF (1) et L'ÉTAT CONSTRUIT.

β) Devant les mots commençant par deux consonnes consécutives, dont la première est lettre lunaire, une voyelle epenthétique de couleur variable apparaît parfois entre l'*l* de l'article et la première consonne du mot. L'article sonne alors *lv*. Cette apparition est surtout fréquente devant les mots dont la première consonne est *ع*, *ح*, *ص*. La voyelle fugitive que ces mots retiennent généralement sur leur lettre initiale vient se placer entre l'*l* et cette lettre. D'autre part il paraît bien qu'en tlemcenien, ce phénomène ne se produit qu'au cas où les deux consonnes initiales

1. Cf. *suprà*, p. 43; je ne connais pas en tlemcenien de cas où la voyelle de l'article se soit conservée *concurrentement* avec la voyelle terminale d'un mot précédent comme en tripolitain; cf. *MGT.*, § 39, p. 224 *in fine*.

du mot sont suivies d'une voyelle longue ainsi : *leblâd*, le pays, à côté de *elblâd*; *lebnât*, les filles, à côté de *elbnât*; *lôqdtm*, le vieux, à côté de *elqdtm*; *la'âd*, le bâton, beaucoup plus que *el'âd*; *lâhlâl*, le croissant, beaucoup plus que *elhâhlâl*; *lahmâr*, l'âne, beaucoup plus que *elhômâr* (1); mais toujours *elfhâl*, l'éta-lon; *elqlém*, la plume; *elhâbél*, la corde; *el'arôq*, la sueur; jamais *lefhâl*, *leqlém*, *lahbél*, *la'rôq*.

2°) Devant les mots commençant par une voyelle, l'article se réduit parfois à un *l* formant syllabe avec la voyelle initiale; mais souvent aussi il subsiste sous la forme *el*; *i*, *u* initiaux sonnent alors *iî*, *uû*; *a* dans certains mots, sous l'influence de la langue littéraire) se précède d'un léger hamza. Parfois aussi *i* initial disparaît après l'article : ainsi *lûmm*, la mère; *lârd*, la terre; *liîtm*, l'orphelin; *lûden*, l'oreille; mais aussi *eliîîtm*, *eluûden*; *el'âimma*, les imams (influence de la langue littéraire; *elîstr*, l'enfant; *elhûdi*, le juif (cf. *suprà* p. 50, *in princ.*) (2).

3° Il est très remarquable que dans les succédanés vulgaires des formes *أَفْعَل*, *أَفْعِلْ*, *أَفْعِلْ*, *أَفْعِلْ* où l'apophyse de l'â initial s'est produite à l'état indéterminé, cet â reparait parfois après l'article, à l'état déterminé; l'article sonne alors *l* et une syllabe *lvc'* se forme. Des cas comme *lefhâd*, les cuisses; *lemwâl*, les biens; *lahwâl*, les états, pourraient paraître douteux; on pourrait croire qu'on s'y trouve comme dans *lebnât* en présence d'une voyelle épenthétique; même *loulâd*, les enfants; *leurdq*, les feuilles; *leuqdt*, les temps (à côté de *lulâd*, *eluûlâd*, etc.) pourraient être mis sur le compte de la singulière affection du tlemcenien pour la diphtongaison secondaire *ou*, *eu*. Mais il semble difficile d'expliquer, autrement que par une réapparition de l'*alif* classique, des formes comme *lôşwâr*, les murs; *leswdq*, les marchés; *lenwd'*, les espèces (à côté de *êşşwâr*, *êşşwdq*, *ennwd'*) où le nom à l'état indéterminé commence par une lettre solaire! des formes comme *lénfus*, les personnes; *léşhor*, les mois (à côté de

1. Comp. TG., p. 91; MGT., 42; Fischer, MS., p. 17.

2. Comp. TG., p. 91; MGT., § 150; jamais devant une initiale voyelle de redoublement de l'article comme à Tripoli, MGT., § 14.

èsshór); *lérđya*, les manteaux; *lōsfer*, le jaune; *láhmer*, le rouge (1); où s'opèrent de significatifs déplacements d'accents. Je conclus volontiers que : 1° *lōšwār*, *leswāq*, *lenwā'*, *lēšhor*, etc., nous offrent les dérivés *directs* des formes *classiques* déterminées *الأشهر*, *الأسواق*, *الأنواع*; 2° les parallèles *eššwār*, *èsswāq*, *ènnwā'*, *èsshór*, nous offrent les indéterminés *dialectaux* *šwār*, *swāq*, *nwā'*, *šhór* + l'article *dialectal* (2).

II. *Article indéfini*. — Il existe en tlemcenien comme dans les autres dialectes oranais un véritable article indéfini. Il est constitué par le nom de nombre *wāḥad*, un, suivi de l'article défini, et invariable pour le masculin, le féminin, le pluriel (3) :

waḥderrājel (*wāḥad errājel*), un homme;
waḥdēlmrā (*wāḥad ēlmrā*), une femme;
waḥdēnnās (*wāḥad ēnnās*), des gens, quelques gens.

Une autre série extrêmement usitée est la suivante : *harrājel*, *ḥalmrā*, *ḥannās*; j'y ai constaté de curieuses assimilations de l'*l* de *ḥal* aux lettres *q* et *k* : *ḥaqqāḥwa*, un café; *ḥakkūrsi*, une chaise.

Peut-être faut-il moins rapporter *ḥa* à *wāḥad*, qu'à *ḥadd* amputé de ses *dd* terminaux.

III. *Adjectif démonstratif*. — Le vieux démonstratif simple ذى *ḏī*, est usité à Tlemcen. Devant l'article il sonne *d* (conf. *suprà*) :

1. A noter *lāhsen* (nom propre) qui, quoiqu'il corresponde à un classique *الحسن*, est analogiquement traité comme s'il correspondait à *الأحسن*.

2. Ce parallélisme de formes se retrouve dans certains dialectes marocains, cf. Fischer, *MS.*, p. 17.

3. Cf. l'intéressante note de Delphin à ce sujet, 125 (1). Aussi *MGT.*, p. 274, in *fine*.

derradjel, cet homme-ci; *dèlmrd*, cette femme; *denns*, ces gens (*dünnds*, rare) (1).

Avec adjonction de l'enclitique démonstratif *k*, il donne :

däkerradjel, cet homme-là; *däkèlmrd*, cette femme-là; *dükenns* ces gens-là.

Avec préfixation de l'autre démonstratif *hā* on a *hāda* (*hād* devant l'article), *hādāk*, qui donnent la double série suivante :

hāderradjel, cet homme-ci, *hādèlmrd*, *hādenns* (*hādünnds*); *hādäkerradjel*, cet homme-là, *hādäkèlmrd*, *hādükenns* (2).

Le vieux démonstratif simple ١, *hā*, usité dans nombre de dialectes, n'apparaît pas en tlemcenien comme adjectif démonstratif (sur son emploi cf. *infra*). Avec des substantifs à première radicale dentale, on a bien des groupements comme *hāttélj*, cette neige; *hāttōrr*, ce tambourin; *hāddāu*, cette lumière; mais j'y vois une assimilation du *d* à la première radicale dentale après chute de l'*è* de l'article et nullement un emploi exceptionnel du vieux démonstratif *hā* (3).

1. Inconnu aux dialectes maghribins orientaux, il se rencontre par contre en arabe (cf. Socin, *Diwān*, III, § 66), en 'omāni (cf. Reinhardt, § 15), en égyptien avec une construction différente (cf. Spitta, p. 77, 78).

2. Le pluriel des démonstratifs semble en tlemcenien une pure formation dialectale analogique. Le souvenir du pluriel classique أولاء qui a influencé le pluriel démonstratif de nombre de dialectes (égyptien *dol*, 'omāni *hadyle*, *hadylak*, tunis.-tripolitain *hādūla*) semble ici complètement perdu.

3. Comp. TG., § 148, 4; rappelons au reste que le complexe démonstratif *hāl* de certains dialectes vulgaires peut très bien provenir d'une abréviation de هذا. Nöldeke a invoqué à l'appui de cette dernière opinion des exemples offerts par l'araméen (cf. Fleischer, *Kl. Schriften* I, 580; WZKM., 1894, p. 262, 263).

VI. — PRONOMS PERSONNELS.

Ils sont indépendants ou affixes.

Pronoms indépendants. — Leur série est en tlemcenien :

<i>āna, āna</i>	} moi,	<i>h̄tya</i> , elle;	
<i>ānā, ānā</i>		<i>hnā</i> , nous;	
<i>n̄t̄n, en̄t̄n</i>	} toi,	<i>en̄t̄m, n̄t̄m</i>	} vous;
<i>n̄t̄na, en̄t̄na</i>		<i>en̄t̄ma, n̄t̄ma</i>	
		<i>en̄t̄mān, n̄t̄mān</i>	
<i>h̄uwa, h̄uwa</i>	lui,	<i>h̄uma</i>	} eux.
		<i>h̄umān</i>	

Les différentes formes de *āna*, moi, ont leur origine dans les variations des prononciations individuelles (cf. aussi *sup.* p. 60); *h̄uwa*, lui, plus fréquent que *h̄uwa*, marque de nouveau la singulière prédilection du tlemcenien pour la diphtongue *eu ou*; *n̄t̄n*, *n̄t̄na*; *n̄t̄m*, *n̄t̄ma*, *n̄t̄mān*; *h̄uma*, *h̄umān* s'emploient indifféremment pour le ms. et le fém. — Les formes à augmentatif en *ya* : *āndya*, *ēntāya*, *ēntiya*, *h̄ndya* bien connues dans d'autres dialectes algériens sont inconnues à Tlemcen (1). On les rencontre dans la banlieue.

Pronom affixes. — Il faut distinguer la série des affixes régimes directs, la série des affixes régimes indirects, la

1. Cf. Machuel, *Méthode pour apprendre l'arabe parlé*, 14^e leçon; Lerchundi, *Rudimentos*, p. 120; comp. Socin, *Diwān*, III, p. 92; l'augmentatif en *ya* fréquent dans le Maghrib oriental (tunisien *hāddyā*, *hūntyā*) est inconnu en tlemcenien.

série des affixes possessifs ; ceux des deux premières séries s'annexent aux verbes, ceux de la troisième aux noms, comme enclitiques.

α) Enclitiques régimes directs : *ni*, moi ; *vk*, *k*, toi ; *u*, *h*, *hu*, *õh*, lui ; *ha*, elle ; *na*, nous ; *kum*, vous ; *hum*, eux.

β) Enclitiques régimes indirects : *li*, à moi ; *lek*, à toi ; *lu*, à lui ; *lha*, *vlha*, à elle ; *nna*, *lna*, *vna*, à nous ; *lkum*, *vlkum*, à vous ; *lhum*, *vlhum*, à eux.

γ) Enclitiques affixes possessifs : *i*, mon, ma, mes ; *vk*, *k*, ton, ta, tes (ms. et fém.) ; *u*, *h*, son, sa, ses (ms.) ; *ha*, son, sa, ses (fém.) ; *na*, nôtre, nos ; *kum*, votre, vos ; *hum*, leur, leurs (ms. et fém.).

Dans ces trois séries j'appelle *affixes consonantiques* ceux qui commencent par une consonne, *affixes vocaliques* ceux qui commencent par une voyelle : ainsi *ni*, *ha*, *hum*, *nna*, *lha*, etc., affixes consonantiques ; *i*, *vk*, *u*, *vlha*, *vlkum*, etc., affixes vocaliques.

REMARQUE I. — L'enclitique régime direct ou affixe possessif de la 2^e personne sing. sonne *k* après les voyelles, *vk* après les consonnes. Dans ce dernier cas *v* varie suivant la nature de la consonne précédente ; elle est *a* après *c* et *h* : *iserrhak*, il te donnera la permission ; *nãd'ak*, de toi ; *ã* après *h* : *yekkerhãk*, il te déteste ; *õ* après *w* et *q* : *hãrqõk*, il t'a brûlé ; *igarriwõk*, ils t'enseigneront ; *e* après *y* : *rdyøk*, ton opinion. Mais le plus souvent elle est *è*.

REMARQUE II. — L'enclitique régime direct ou affixe possessif de la 3^e pers. ms. sing. est généralement *u* (o) après les consonnes : *këlbü*, son chien ; *nãd'o*, de lui ; *h* après les voyelles : *dörbãh*, ils l'ont frappé ; *sebsih*, sa pipe. Régime direct, il sonne *hu* et *õh* dans certains cas particuliers qui seront étudiés plus loin (cf. *infra*).

REMARQUE III. — Les enclitiques régimes indirects nous offrent sûrement les dérivés vulgaires de *لِ، لَكَ، لَهُمْ*, etc. Une série *ltya, lik, lih*, etc., qui sera étudiée plus loin n'est jamais employée comme enclitique (cf. *inf.* LES PRÉPOSITIONS). Les formes vocaliques *vlha, vnna, vlhum, vlkum*, sont employées après les consonnes. La couleur de *v* est variable suivant les distinctions établies à la REMARQUE I. Les formes consonantiques *lha, nna, lhum, lkum* sont employées après les voyelles (cf. *infra*). *vnna* et *nna* sont les formes les plus fréquentes pour la 1^{re} pers. du pluriel. On entend beaucoup plus rarement *lna* et *vlna* sans assimilation de *l'* à *l'n*.

APPENDICE. — L'étude des modifications syllabiques et toniques apportées dans l'économie des thèmes verbaux et nominaux par l'annexion des affixes personnels sera donnée séparément plus loin (cf. *infra*). L'étude de l'annexion de ces affixes aux prépositions sera étudiée à propos des prépositions. Mais dès maintenant, il faut examiner les véritables conjugaisons que forment les pronoms ou affixes personnels combinés avec les mots *rā* et *hā*.

α) Le monosyllabe *rd* se rattache sûrement à la racine *رأى*, voir. Il en est vraisemblablement l'impératif. Peut-être cependant offre-t-il une abréviation de la 2^e pers. sing. du futur *ترى* (1). Dans tout le Maghrib il s'emploie avec les pronoms ou affixes personnels pour former une sorte de verbe *être*. En tlemcenien son emploi est d'une fréquence particulière. Parfois il peut se rendre par le français « voici » ; parfois il est à peu près explétif.

1. Cf. *MGT.*, § 207; *TG.*, p. 145 *in princ.*; *WZKM.*, 1899, p. 231.

<i>rdni</i>	je suis, me voici;	<i>rdhna</i>	} nous voici;
<i>rák</i>	} te voici;	<i>ráhna</i>	
<i>rik</i>			
<i>rdh</i>	} le voici;	<i>rdkum</i>	} vous voici;
<i>rd</i>		<i>rókum</i>	
<i>rdhi</i>	} la voici;	<i>rdhum</i>	} les voici.
<i>rthi, rt</i>		<i>róhum</i>	
<i>rdha</i>		<i>rúm</i>	
<i>rtha</i>			

Cette conjugaison est assez différente de ce qu'elle est en tunisien et en tripolitain. La forme *rdh* semble reporter à l'affixe *ʾ* et non à *هُو* : *rdhu*, *ráu*, tunisiens, se rencontrent toutefois dans le dialecte juif (1). — Pour la 3^e pers. fém. *rihi*, *ri*, sont les formes les plus fréquentes ; elles proviennent de *rdhi* par harmonie vocalique (cf. *sup.* p. 45 *in princ.*). Le *hi* y est une abréviation de *هِيَ* (2). La forme *rdha* avec l'affixe *ها* est assez rare (3) ; quant à *rtha* elle me semble une déformation de *rdha* par analogie avec *rihi*. — *Rik* (surtout du langage des femmes) s'emploie plus spécialement pour la 2^e pers. fém. sing ; il me semble aussi dû à l'influence analogique de *ri* : *rik* et *rák* comme *ri* et *rá*. *Rdhna* reporte sûrement au pronom indépendant *hna* ; *rdna* des dialectes magribins orientaux se rencontre dans la banlieue. — J'attribue *rókum*, *róhum*, *rúm* à l'harmonie vocalique (cf. *sup.* p. 45).

β) Le démonstratif *hd* donne avec les affixes ou les pronoms personnels la série suivante :

1. Cf. *MGT.* ; *TG.*, *loc. cit.*

2. La réduction de *هُو*, *هِيَ* à *hu*, *hi* est un phénomène fréquent dans nombre de dialectes (cf. Socin, *Diwān*, III, § 65 c) ; Oestrup, p. 132 ; Spitta, p. 73 ; *TG.*, § 131 a) ; *MGT.*, § 206.

3. Comp. Machuel, *Méthode pour apprendre l'arabe parlé*, 10^e leçon.

<i>hāni</i>	me voici;	<i>hāhna</i>	nous voici;
<i>hāhwa</i>	} le voici;	<i>hāhēma</i>	} les voici.
<i>hāwa</i>		<i>hāmma</i>	
<i>hāhya</i>	} la voici;		
<i>hāya</i>			

A part *hāni*, toutes ces formes nous reportent aux pronoms indépendants. Ces pronoms n'entrent au reste dans la composition que déformés de telle sorte que l'accent reste sur *hā*. La chute du *h* dans *hāwa*, *hāya* peut être due à l'homœophobie des deux *h* (1). Mais il faut considérer que la disparition d'un *h* est fréquente en tlemcenien, dans nombre de cas où il n'y a pas à invoquer l'homœophobie (2). Dans *hāmma* à côté de *hāhēma*, le redoublement de l'*m* me laisse perplexe (3). — Je ne donne pas dans cette série *hāk*, *hākum* pour la 2^e pers. Ils sont absolument inusités à Tlemcen. Dans la banlieue *hāk* s'emploie dans le sens de « prends, tiens! »; au pluriel *hāku*, tenez! que je ne considère nullement comme une déformation de *hākum*, mais comme une formation secondaire par analogie avec l'impératif de la conjugaison : *hūd*, *hūdu*, etc. (4).

On renforce parfois l'idée démonstrative en suffixant *da*, *dī*, *du* aux formes de la 3^e personne, ainsi : *hāhwāda*, tiens le voici! (*hāwāda*); *hāhyādi*, tiens la voici! (*hāyādi*); *hāhēmādu*, tiens les voici! (*hāmmādu*). — Signalons encore *hāwōk*, tiens le voilà! qui me parait *hā* + *u* + *vk* (particule démonstrative) avec consonantisation secondaire du

1. Comp. le tripoliteain *dhu*, *dhi*, *dhum*; MGT, § 206, qu'on ne peut au reste s'empêcher de rapprocher de l'égyptien *āhō*, *āhī*, *āhūm*; ap. Spitta, p. 76.

2. Cf. la conjugaison de *rā*, *rī*, *rūm*; aussi *suprà*, p. 19.

3. Assimilation anormale à rapprocher du tripolitaine *mānnās* = ماهناش? du pronom tripolitaine *hūmma*? (cf. MGT., p. 205, 206, 208).

4. Cependant *kū* pour *kū* est courant en égyptien.

u en syllabe fermée. C'est l'équivalent tlemcenien du tunisien *hâũka* (1).

La série donnée par la combinaison des affixes ou pronoms personnels avec *mā....š* sera étudiée plus loin à propos de la négation. — Avec *fāin*, où, l'affixe de la 2^e personne seul se combine : *fāinèk*, où es-tu ; *fāinkum*, où êtes-vous (2).

1. Cf. TG., § 182, 2).

2. En tunisien *wfn* avec tous les affixes, cf. TG., p. 138 et § 131 a) ; MGT., 196, 1).

VII. — ANNEXION DES PRONOMS PERSONNELS ENCLITQUES.

Elle détermine parfois dans le nom et dans le verbe d'importantes modifications syllabiques. Ces modifications ont leur principe dans les règles générales de l'accentuation et de l'économie syllabique du tlemcenien que nous avons tenté d'esquisser plus haut (p. 46-60). Sous une forme et avec des distinctions toutes empiriques, et en donnant des exemples, je ne fais guère que reproduire ici le contenu de ces règles générales.

1° *Annexion au verbe.*

ANNEXION DES ENCLITQUES RÉGIMES DIRECTS

ni, vk (k), u (h), na, kum, hum.

Je distingue suivant qu'il s'agit de formes verbales à terminaison consonantique ou de formes verbales à terminaison vocalique.

A) *Formes verbales à terminaison consonantique.* — Cette terminaison consonantique peut être celle même du radical verbal (dans les formes sans désinences) ou celle d'une désinence.

a) *Formes sans désinences* : 3° pers. ms. sing. du parfait ; les trois personnes sing. du futur ; les participes et l'impératif singulier.

α) L'annexion des *suffixes vocaliques* détermine pour les vocables de cette forme les mêmes phénomènes que ceux déter-

minés dans la conjugaison par l'annexion des désinences vocaliques, à savoir : 1° *retour du groupement sursauté* $c^1c^2\acute{v}c^3$ au *groupement classique* $e^1\acute{v}c^2c^3$: *qôṭlu*, il l'a tué, comme *qôṭleṭ*, elle a tué; *dôrbek*, il t'a frappé, comme *dôrbu*, ils ont frappé; — 2° *évanouissement ou réduction de voyelles brèves* : *jérrbek*, il t'a éprouvé, comme *jérrbu*, ils ont éprouvé; *jàubek*, il t'a répondu, comme *jàubeṭ*, elle a répondu; *īāiṭho*, il le fera tomber, comme *ṭāiṭho*, ils ont fait tomber; *mqāblu*, située en face de lui, comme *mqābla*, située en face; — 3° *ressaut avec fermeture par redoublement de la syllabe accentuée* : *yēddôrbu*, il le frappera, comme *nēddôrbu*, nous frapperons; *nēqqôṭlêk*, je te tuerai, comme *yēqqôṭlu*, ils tueront; — 4° *pas de modification syllabique ni tonique dans les verbes concaves et sourds à la première forme* : *jābu*, il l'a apporté, comme *jābeṭ*, elle a apporté; *isēbbek*, il t'injuriera, comme *isēbbu*, ils injurieront; *ṭbūsu*, tu l'embrasseras, comme *ibūsu*, ils embrasseront.

β) L'annexion des suffixes consonantiques maintient ou attire l'accent sur la dernière syllabe du radical verbal devenue pénultième dans le nouveau complexe, ainsi : *herrejna*, il nous a fait sortir = *herrej* + *na*; *ijāwōbni*, il me répondra = *ijāwōb* + *ni*; *nhēuwōnkum*, je vous volerai = *nhēuwōn* + *kum*; *qṭélha*, il l'a tuée = *qṭél* + *ha*; *mqābélni*, situé en face de moi = *mqābel* + *ni*.

δ) Formes avec désinences : 1^{re} et 2^e pers. sing. du parfait; 3^e pers. fém. sing. du parfait; participes pluriel et féminin.

α) Pour ce qui est de la 1^{re} et de la 2^e pers. sing. du parfait, l'accent qui est déjà sur la syllabe $c^2\acute{v}c^3\acute{t}$ y reste lorsqu'elle devient pénultième par l'adjonction des suffixes soit vocaliques soit consonantiques; seulement avec les suffixes vocaliques, la division syllabique est $c^2\acute{v}c^3-tu$, $c^2\acute{v}c^3-têk$. — Dans le pluriel en c^3in du participe l'accent reste également sur c^3t avec l'annexion des suffixes, soit vocaliques soit consonantiques : *qṭélṭu*, je l'ai tué = *qṭélṭ* + *u*; *herrejṭek*, je t'ai fait sortir = *herrejṭ* + *ek*; *qarriṭhum*, je leur ai enseigné = *qarriṭ* + *hum* (*riṭ* = $c^2\acute{v}c^3t$); *jāwōbṭha*, je lui ai répondu = *jāwōbṭ* + *ha*; *mqāblṭnni*, en face de moi = *mqāblṭn* + *ni* (plur.).

β) Pour ce qui est de la 3^e pers. fém. sing. du parfait, l'accent qui dans cette forme lorsqu'elle est isolée, est sur *c'éc'*, passe avec les affixes sur *c'et*; de plus devant les suffixes vocaliques la syllabe accentuée se ferme par un curieux allongement de voyelle et *c'et* passe à *c'ât*; ainsi *jäübétna*, elle nous a répondu = *jäube* + *na*; *törrdeñi*, elle m'a chassé = *törrde* + *ni*; *dörbdä*, elle l'a frappé = *dörbe* + *u*; *häsšä*, elle l'a partagé avec = *häsšöt* + *u*; *herrjdäk*, elle t'a fait sortir = *herrje* + *ek*; et de même *mqäbléñi*, qui est en face de moi; *mqäblä*, qui est en face de lui (1). — Il n'y a exception que pour la 3^e pers. fém. des verbes concaves à la première forme; avec les affixes consonantiques on aura bien *hänéñi*, elle m'a trahi; *hänéthum*, elle les a trahis; mais avec les affixes vocaliques *hän*, elle l'a trahi; *hänäk*, elle t'a trahi (avec évanouissement de la voyelle du groupe *c'et*, et maintien de l'accent sur *c'd*) (2).

REMARQUE. — De nombreuses formes pourvues d'affixes ont exactement le même aspect que des formes de la simple conjugaison du verbe, et peuvent être confondues avec elles : ainsi *dörbu*, aussi bien pour « ils ont frappé » que pour « il l'a frappé », ضربوا et ضربه; *qtélna*, aussi bien pour « nous avons tué » que pour « il nous a tués » class. قَتَلْنَا et قَتَلْنَا; *qtél*, aussi bien pour « vous avez tué » que pour « je l'ai tué », قتلوا et قتل; *néddörbu*, aussi bien

1. Ici le tlemcenien, comme sur plusieurs autres points, passe par dessus le tunisien pour donner la main au tripolitain; ce dernier dialecte connaît pour la 3^e personne fém. du parfait, et le participe féminin, devant les affixes vocaliques (et très exceptionnellement, sans doute par analogie, devant les affixes consonantiques) le curieux allongement que nous mentionnons ici; cf. *MGT.*, § 159, et *suprà*, p. 58; le tunisien au contraire connaît ici le redoublement de la consonne terminale de la syllabe accentuée; et il est bizarre que le tlemcenien qui paraît avoir tant d'affection pour ce procédé linguistique du redoublement ne l'emploie pas ici; par contre on le rencontre plus loin avec les affixes régime indirect (cf. *infra*).

2. Ici le tunisien connaît l'accentuation de *c'et* devant les affixes vocaliques et le redoublement du *t* final (cf. *TG.*, § 139, p. 112).

pour « nous frapperons » que pour « je le frapperai », نضربوا et نضربه ; etc., etc.

B) *Formes verbales à terminaison vocalique*. — Ce sont d'abord tous les pluriels du parfait, du futur, de l'impératif, et aussi les trois personnes sing. du futur des verbes défectueux (à toutes les formes) et la 3^e personne ms. sing. du parfait de ces mêmes verbes.

L'annexion des enclitiques amène l'allongement de la voyelle terminale (cf. *sup.* p. 46 B] β]); la syllabe qui contient cette voyelle prend toujours l'accent, soit qu'elle soit dernière syllabe (avec les suffixes *h* et *k*), soit qu'elle soit pénultième (avec les suffixes *ni*, *ha*, *na*, *kum*, *hum*). Ainsi *dörbûh*, ils l'ont frappé = *dörbu* + *h*; *qteltûh*, vous l'avez tué = *qteltu* + *h*; *herrejndh*, nous l'avons fait sortir = *herrjna* + *h*; *semmak*, il t'a nommé = *semma* + *k*; *iqarrik*, il te fera apprendre = *iqarri* + *k*; *yebrikum*, ils vous aime = *yebri* + *kum*; etc., etc. (1).

Avec les formes où il y a eu *ressaut*, et redoublement de la consonne finale de la syllabe accentuée, le déplacement de l'accent par l'annexion des pronoms affixes peut faire disparaître le redoublement, ainsi : *negqotlûhum*, nous les tuerons = *negqotlu* + *hum*; *t'amlûh*, vous le ferez = *t'amlu* + *h*; *idörbûk*, ils te frapperont = *yeddörbu* + *k* (avec disparition de la voyelle brève non accentuée et en syllabe ouverte du préfixe, et pour la 3^e personne, réduction du *y*, désormais sans voyelle, *i*). Mais fréquemment aussi, le souvenir de la forme isolée persiste dans la forme pourvue des affixes malgré le déplacement d'accent; et à côté des formes précitées on entendra *negqotlûhum*, *yeddörbûk*, etc. (2).

1. Ici complètement d'accord avec les dialectes maghribins orientaux.

2. Cf. *suprà*, p. 57, 58; mais d'autre part ces groupements syllabique-

Il importe enfin de noter la singulière façon dont les pluriels en *âu*, *îu*, provenant de parfaits et de futurs de verbes défectueux se comportent avec les affixes personnels. L'accent y reste toujours sur *â* et *î* ; d'autre part devant les affixes consonantiques, *u* se réduit à *û* ; les affixes de la 2^e pers. sing. et de la 3^e ms. sing. sonnent *ôk*, *âk* et *ôh*, *âh*, et *u* se consonantise devant eux en *w*. L'on a ainsi de *qrâu*, ils ont récité, *qrâwôh*, ils l'ont récité ; de *yegrâu*, ils réciteront, *yegrâwôh*, ils le réciteront, *yegrâûha*, ils la réciteront ; de *iqarrîu*, ils enseigneront, *iqarrîwôk*, ils t'enseigneront, *iqarrîûkum*, ils vous enseigneront, etc. Jamais il n'y aura comme en tunisien un allongement de l'*u* final *yegraûha*, *yeqarriûk* (1).

ANNEXION DES ENCLITIQUES RÉGIME INDIRECT

li, *lêk*, *lu*, *vlha* (*lha*), *vnna* (*nna*), *vlkum* (*lkum*),
vlhum (*lhum*).

Il faut distinguer suivant qu'il s'agit de formes verbales à terminaison consonantique ou à terminaison vocalique.

A) *Formes verbales à terminaison consonantique.*

a) L'annexion des *enclitiques consonantiques* *li*, *lêk*, *lu*, maintient l'accent ou l'attire sur la dernière syllabe du thème verbal, ainsi : *hferlu*, il lui a creusé = *hfer* + *lu* ;

ment identiques à ceux des thèmes verbaux isolés, en sont toujours *toniquement* différents. Il n'y a point d'exemple que l'accent dans ces groupements avec les pronoms affixes reste sur la syllabe du thème verbal qu'il affecte à l'état isolé, contrairement à ce qui advient en tripolitain (*MGT.*, § 160).

1. Cf. *TG.*, § 140, p. 113 ; — dans les dialectes où l'on a *yégru*, *iqarru*, naturellement *yegrâh*, *iqarrâk*.

srôqtlu, je lui ai volé = *srôqt + lu*; *nahférlek*, je te creuserai = *nahfer + lek*; *tseqqômlî*, tu m'arrangeras = *tseqqôm + li*; *hôtffêtlî*, elle m'a enlevé = *hôtfet + li*; *tairhâtlû*, elle lui a fait tomber = *tâirhat + lu*.

b) L'annexion des enclitiques vocaliques *vlha*, *vlna*, *vlkum*, *vlhum* maintient l'accent ou l'attire sur la dernière syllabe du thème verbal, tout comme l'annexion des enclitiques consonantiques. Les choses en restent là dans les cas où cette syllabe est *doublement* fermée, ainsi : *ndôqtelha*, je lui ai répliqué = *ndôqt + elha*; *ijibenna*, il nous apportera = *ijib + enna*; *jâbelhum*, il leur a apporté = *jâb + elhum*. Mais sous l'influence de l'accent, il apparaît en outre dans les cas où cette syllabe est simplement fermée non plus un *allongement* de voyelle comme avec l'annexion des affixes régime direct, mais un *redoublement* de la consonne terminale, ainsi : *yahférrelha*, il lui creusera = *yâhfer + elha*; *yahrôqqôlhum*, il leur brûlera = *yâhrôq + ôlhum*; *seqqômmenna*, il nous a arrangé = *sêqqôm + enna*; *ketbêtelhum*, elle leur a écrit = *kêtbet + elhum*, etc., etc.

En fait, je considérerais volontiers dans ces complexes la voyelle *v* des groupements syllabiques : *c³vlha*, *c³vlhum*, *c³vlkum*, *tvlkum*, *tvlna*, etc., etc., comme ayant son origine dans un *ressaut* des classiques *لَهَا، لَكُمْ، لَهُمْ، لَنَا*. Le tlemcenien, ici très conséquent avec lui-même, n'admet jamais l'accentuation de cette voyelle secondaire; l'accent est régulièrement sur la dernière syllabe du thème verbal; mais cette syllabe, ouverte dans le complexe (par ex. *hôtffê-tel-ha*) se ferme au moyen d'un redoublement et prend de l'importance (*hôtffêt-telha*). Ce curieux phénomène est tout à fait analogue à celui qu'on a pu observer

plus haut dans la formation des pluriels futur du verbe régulier à la 1^{re} forme (cf. *sup.* p. 55) (1).

D'autre part une exception remarquable est offerte par la 3^e pers. fém. du parfait des verbes concaves 1^{re} forme : on aura bien *jābétli*, elle m'a apporté (avec un suffixe vocalique) mais jamais *jābéttelha* (avec un suffixe vocalique), toujours *jābtelha*, avec accentuation de la pénultième et disparition de la voyelle brève de la dernière syllabe du thème verbal.

B) *Formes verbales à terminaison vocalique.* — Tous les affixes deviennent, après ces formes, consonantiques, et l'accent est régulièrement sur la dernière syllabe du thème verbal dont la voyelle est alors toujours longue, ainsi : *šrāli*, il m'a acheté ; *yegrālkum*, il vous récitera ; *nhāfrūlhūm*, nous leur creuserons = *nāhhafru* + *lhūm* (2) ; *yend-qōlek*, ils te répondront, etc.

Toutefois après les pluriels en *du*, *iu* de verbes défectueux, les enclitiques vocaliques sonnent *ōlha*, *ōlkum*, *ōlhūm*. L'accent reste toujours sur *ā*, *ī* ; et l'*u* terminal se réduit à *ū* devant les enclitiques consonantiques et se consonantise en *w* devant les enclitiques vocaliques, ainsi : *qrāūli*, ils m'ont récité ; *qrāwōnna*, ils nous ont récité ;

1. Ici le tlemcenien s'écarte franchement du tunisien, où l'accent porte presque régulièrement sur la voyelle secondaire, *ūlha*, *ūnna*, *ūlkum*, etc. ; et les modifications que cette accentuation particulière peuvent amener en tunisien, *ressaut* (par ex. *yaharqīlhūm*, il leur brûlera = *yahraq* + *īlhūm*) ; *évanouissement de voyelle brève en syllabe ouverte* (par ex. *yurb-īlha*, il lui attachera = *yūrbuī* + *īlha*) sont dans le dialecte que j'étudie complètement inconnues (cf. *TG.*, p. 110 ; et 112 *in princ.*). Le tripolitain paraît connaître concurremment l'accentuation tlemcenienne de la dernière syllabe du thème verbal, et l'accentuation tunisienne de la voyelle secondaire de l'affixe *zēbelhā*, il lui a apporté, à côté de *zēbelhā* (cf. *MGT.*, § 157).

2. Et aussi naturellement *nāhhafrūlhūm*, cf. *suprà*.

yegrāūlĕk, ils te réciteront; *yegrāwōlha*, ils lui récitent; *yezgiūlu*, ils lui crieront; *yezgiwōlkum*, ils vous crieront, etc. (1).

ANNEXION DE DEUX ENCLITIQUES AU MÊME THÈME VERBAL

A un thème verbal auquel est déjà annexé un enclitique régime direct de la 3^e personne, on annexe très bien un enclitique régime indirect. L'accent passe alors régulièrement sur le premier enclitique. L'enclitique *ha* 3^e pers. fém. devient *hā* (allongement de l'accent); l'enclitique *u* 3^e pers. masc. sonne *hū* (2); l'enclitique *hum* sonne *hūm*. Après les deux premiers, la série *vocalique* des enclitiques régime indirect est seule employée, ainsi : *lha*, *нна*, *lkum*, *lhum*, jamais *vlha*, etc. Après le troisième on emploie les enclitiques consonantiques; mais alors sous l'influence de l'accent, l'*m* de *hūm* se redouble et ce redoublement maintient la fermeture de la syllabe accentuée (3), ainsi :

ijibhūli, il me l'apportera; *ijibhālēk*, il te l'apportera;
'āṭāhūli, il me l'a donné; *'āṭāhālēk*, il te l'a donnée;
ḥarqōṭhūli, elle me l'a brûlé; *ḥarqōṭhālēk*, elle te l'a brûlée;
ijibhūnna, il nous l'apportera; *ijibhālkum*, il vous l'apportera;
ḥarqōṭhūnna, elle nous l'a brûlé; *ḥarqōṭhālkum*, elle vous l'a brûlée;
ijibhūmli, il me les apportera; *ijibhūmlĕk*, il te les apportera;
ḥarqōṭhūmmenna, elle nous les a brûlés; *ḥarqōṭhūmmelkum*, elle vous les a brûlés.

1. Dans la banlieue naturellement *yezgūlhum*, *yegrūlha*, etc.

2. Dans la banlieue, il sonne même alors *ah*, *oh*, *āh*; d'où *ijībōhli*, il me l'apportera; *ijībōhelkum* et aussi *ijībōhelkum*, il vous l'apportera; toutes formes dont les équivalents se retrouvent usités en tripolitain (cf. MGT., § 158).

3. Cf. *suprà*.

Avec les futurs *tu, du* des verbes défectueux, l'accent est sur l'enclitique régime direct et il y a réduction de *u* en *ü*, ainsi : *ya'tēühûlek*, ils te le donneront ; *yä'tēühûm-menna*, ils nous les donneront, etc., etc.

De nombreux verbes se construisent en tlemcenien avec deux accusatifs ; mais un seul, *'aṭd* se construit avec deux enclitiques régime direct, ainsi : *'āṭāhûni*, il me l'a donné (1) ; *ya'tēühûmmek*, ils te les donneront ; jamais *wukkelhûni*, il me l'a fait manger ; *'allemhâna*, il nous l'a fait apprendre (quoiqu'on dise *wukkélni lḥām*, *'allēmna lfë-râid*), mais toujours *wakkelhûli*, *'allemhâna*, etc.

2° ANNEXION AU NOM.

Il faut distinguer suivant diverses catégories de noms : 1° noms à terminaison vocalique ; 2° noms à terminaison consonantique ; 3° noms à terminaison *a* représentant en *ī* classique, ou traités analogiquement comme tels dans le dialecte ; 4° duels et pluriels réguliers.

Noms à terminaison vocalique.

Après les voyelles finales *a, u, i*, le suffixe de la 1^{re} personne sonne *ya* ; celui de la 2^e *k* ; celui de la 3^e masc. *ha* ; les autres comme d'habitude *ha, na, kum, hum* ; la voyelle finale du mot auquel on annexe l'enclitique personnel devient longue si elle ne l'était déjà ; et la syllabe qui la contient, pénultième avec *ya, na, ha, kum, hum*, terminale avec *k, h*, prend invariablement l'accent ; ainsi : *nsāya*,

1. En tunisien *'āṭāhûni* lui-même ne sera pas usité (cf. TG., § 104, p. 105).

mes femmes, *nsák*, *nsáh*, *nsána*, etc., de *nsá*; *sebsiya*, ma pipe, *sebsik*, *sebsih*, *sebsina*, etc., de *sébsi*.

α) Parmi les noms en *d* et *a* où la voyelle terminale représente un *د*, *أ*, *اء*, *ا* classiques, c'est la minorité qui est traitée dans le dialecte comme ayant une terminaison vocalique (1). La plupart sont ramenés analogiquement à la classe des noms terminés par *ā* (cf. *infra*); citons cependant : *krá*, loyer, *kráya*, *kráh*, etc.; *sma*, ciel, *smáh*, *smána*, etc.; *dwá*, remède, *dwáya*, *dwák*, *dwáhum*, etc.; *ründ*, chant, *ründya*, *ründna*; tous les pluriels *c¹c²áç³a* : *hdámáya*, mes couteaux; *sbásák*, tes pipes; *ṭbasáha*, ses assiettes; *grábáh*, ses gourbis; *nšārána*, nos chrétiens; *irā-bákum*, vos occidentaux, etc.; les mots *múla*, *báša*, *ára* et certains noms de parenté; *múláya*, est « mon maître », mais *múldi* (2) est le nom que l'on donne aux chérifs et qui entre dans la composition de noms propres : *múldi dris*, *múldi 'ákt*, etc. (3).

β) Les noms *sursautés* *cct*, *ccú* et qui étymologiquement reportent à *c¹vc²y³*, *c¹vc²w³*, ne repassent nullement en tlemcenien à ce dernier groupement avec l'annexion des affixes personnels vocaliques (cf. *infra*), ainsi : *jdí*, chevreau, *جذى*, *zdiya*, *zdi*; *jrú*, petit chien, *جرو*, *jrúya*, *jrúk*, *jrúh*; *dlú*, seau, *دلو*, *dlúya*, *dlúk*, *dlúh* (4). Ce sont là des formations dialectales; il faut

1. Au contraire, ce paraît être le plus grand nombre dans les dialectes ruraux de l'Oranie.

2. C'est avec *hdi*, mon frère (cf. Appendice les noms de parenté), le seul cas en tlemcenien où après un *d* le suffixe de la première personne sonne *i*; ces cas sont au contraire fréquents en tripolitain et dans certains dialectes orientaux, cf. *MGT.*, § 154 1); Socin, *Diwān*, § 146 d); en omāni *yi*, cf. Reinhardt, § 13.

3. Comp. Doutté, *Les Marabouts*, p. 35; Fischer, *MS.*, p. 39.

4. Dans la banlieue *jérwi* équivalent du tunisien *žerwi*, parce que le groupement à l'état isolé est comme dans ce dernier dialecte *jéru*, *cvcvc* sans *sursaut* (de même en tunisien *židiyi*, mon chevreau, parce qu'à l'état isolé *židi*); il faut rapprocher des *zdiya*, *jrúk*, *dlúh* tlemcenien les formes tunisiennes *āndya*, ma postérité = *ānd* + *ya* (alors que classique *صَنْثِي*) et *hlutn*, doux (pl.) = *hlú* + *in* (alors que classique *حَلْوِينَ*), cf. *TG.*, § 136, § 137, remarque 3, *suprà*.

aussi citer 'adû, ennemi, عدو, qui donne 'adûya, 'adûk, 'adûh, jamais comme on s'y attendrait d'après l'étymologie 'adûwi, 'adûwôk, etc. (1).

γ) Il faut faire mention spéciale des noms terminés en *di*, généralement ils proviennent de racines à dernière radicale ي et l'i y représente un y déconsonantisé en syllabe ouverte; les enclitiques vocaliques sonnent après eux i, *vk*, *u*, et l'i se reconsonantise devant eux en *y*, ainsi : *benndi*, maçon; *benndyi*, mon maçon; *renndi*, chanteur; *renndyek*, ton chanteur; *rdi*, opinion; *rdyu*, son opinion; et par analogie *bdi*, bey (turc بك), *bdyi*, *bâyek*, *bâyu*; devant les enclitiques consonantiques i final se réduit à i : *benndihum*, *renndina*, *rdihum*, *bâikum* (2).

δ) Enfin les monosyllabes *nôu*, pluie; *dâu*, lumière; *jéu*, intérieur, fond, sonnent avec les affixes vocaliques *nôuwu*, *dâuwôk* (3), *jéuwi*; *jéu*, représentant le classique جو, il n'y a rien là que de très naturel. Mais *nôu* et *dâu* représentent des classiques نوء, ضوء; *nôuwu*, *dâuwôk* offrent des substitutions de *w* à *ء* qui font songer aux formes étymologiquement incorrectes et qui ont presque acquis droit de cité dans la langue régulière, نبوة = سوءات = سوات, مروءة = مروءة, نبوءة.

Noms à terminaison consonantique.

Il faut distinguer suivant que le suffixe annexé est vocalique ou consonantique.

ANNEXION DES AFFIXES CONSONANTIQUES.

Elle ne change pas l'économie *syllabique* du mot, mais elle change parfois son économie tonique. On peut poser en règle générale que l'adjonction d'un suffixe consonan-

1. Aussi en 'omāni *adûyi*, cf. Reinhardt, § 13 a, I.

2. Comp. TG., § 136, Remarque.

3. Comp. MGT, § 154, 1), aussi *dôuwi*, ma lumière.

tique maintient ou attire l'accent sur la dernière syllabe du mot auquel il est annexé, ainsi :

Maintenu dans : *hānāṭha*, sa boutique ; *jirānhum*, leurs voisins ; *ṣābānna*, notre savon, etc., et naturellement dans les monosyllabes de toute forme : *riṣha*, ses plumes ; *fāsna*, notre pioche ; *kébs̄hum*, leur béliet ; *mḥállha*, sa place ; *qlémkum*, votre plume.

Attiré dans : *ṣāhābhūm* = *ṣāḥab* + *hum* ; *qāidna*, notre caïd = *qāid* + *na* ; *mōdāḥḥa*, sa place = *mōda'* + *ha* ; *brārēdhūm*, leurs thēïères = *brāred* + *hum* ; *menzélkum*, votre place = *ménzel* + *kum* ; *jmeiyélna*, notre chamelet = *jmeiyel* + *na* ; *škāyérhum*, leurs sacs = *škāir* + *hum* (dans ce dernier mot avec une curieuse consonantisation de *ir* en *yer*).

Il en va ainsi même dans des mots où la voyelle de *c²vc³* est apparue secondairement dans le dialecte (sans qu'elle porte l'accent, ce qui serait le cas du *sursaut*), ainsi : *'āṣōrna*, notre asr ; *ḥōmérkum*, vos rouges ; *ḥēzēbhūm*, leur *hizb* (1) ; le sort de *āsem*, *āsem*, nom, avec les affixes consonantiques prête à cet égard à des observations : on entend *āsémna*, *āsémkum*, *āsémhum*, *āsémha* ou simplement *sémhum*, *sémkum*, *sémha* ; d'autre part il est remarquable que l'affixe de la première personne prend avec lui la forme du régime direct : *āsémni* ou *sémni*, mon nom ? (2) !

1. Cf. *supr.*, p. 58, in *ḥne* ; ces noms correspondent je crois à la formation du Maghrib oriental en *c¹vc²vc³* dans laquelle l'annexion des affixes consonantiques n'attire jamais l'accent sur *c³vc³* (TG., § 136). En tlemcenien des formations comme *ḥōmérkum*, *'āṣōrna* sont peut-être dues à l'influence analogique de *ṣāhābhūm*, *mōdāḥḥa*.

2. *séma*, *sémkum*, etc., aussi marocains (cf. Fischer, MS., 21, note 1) ; *āsémni*, *sémni* à rapprocher peut-être du curieux tripolitain *smāni* (cf. MGT., § 154, 2] ; § 159 c] ; cf. les formes de *āsem* avec les suffixes consonantiques *infrā*).

Exceptionnellement *uléd*, enfant (sursauté) est amené avec les affixes consonantiques au groupement classique *wúldha*, *wúldna*, etc., jamais *ulédha*, mais rappelons qu'en tlemcenien *wúld* existe déjà à l'état isolé (1).

ANNEXION DES AFFIXES VOCALIQUES.

Elle change parfois non seulement l'économie tonique, mais l'économie syllabique des thèmes nominaux.

1° Les mots de forme sursautée $c^1c^2\acute{v}c^3$ sont ramenés par l'annexion de suffixes vocaliques au groupement classique $c^1\acute{v}c^2c^3$, ainsi : *qlém*, plume, *qôlmi*; *zrêb*, haie, *zêrbu*; *zrêg*, gris, *zergêk*, etc. Mais une importante exception est offerte par les pluriels de cette forme; tandis qu'en tunisien le retour au groupement classique est encore possible pour eux, en tlemcenien le groupement sursauté subsiste avec l'annexion des suffixes vocaliques, $c^1c^2\acute{v}c^3$ ne passe pas à $c^1\acute{v}c^2c^3$ mais demeure; et alors le phénomène bien connu de l'allongement par l'accent intervient pour fermer la syllabe accentuée ouverte $c^2\acute{v}$, d'où un définitif $c^1c^2\acute{v}c^3v$: ainsi *ktûbi*, mes livres; *zndqo*, ses rues; *shôrêk*, les mois. J'en conclus que si le tunisien *kûtbi*, mes livres, représente le classique كُتُبِي, le *ktûbi* tlemcenien représente le dialectal *ktûb* + la désinence *i* (2). Il faut en rapprocher le traitement des mots *sabêb*, cause; *darâr*, dommage, conservés sous leur forme classique par influence littéraire,

1. Cf. TG., p. 108.

2. Stumme remarque que le tunisien a du reste de la répugnance à employer des formes comme *kûtbi*, et qu'il aura recours alors volontiers à l'usage analytique de la préposition *mta' elktûb mta'e* (TG., 108 in fine); on emploiera au contraire très couramment en tlemcenien *ktûbi*.

qui, avec les affixes vocaliques, donneront *sbābu*, sa cause; *drāri*, mon dommage.

2° Les mots dont la dernière syllabe est *doublement* fermée (et qui par conséquent a l'accent) ne changent ni au point de vue tonique ni au point de vue syllabique, ainsi : *ḥānūti*, ma boutique; *jirānek*, tes voisins; *sābūnu*, son savon. Naturellement, il faut citer aussi les nombreux monosyllabiques *rišu*, ses plumes; *fāsi*, ma pioche; *kēb-šek*, ton bœuf; *mḥālli*, ma place; mais comme dans tout le reste du Maghrib *māqās*, ciseau, ramené analogiquement à un *māqās* semblable aux mots de la forme sursautée, ($c^1c^2\acute{v}c^3$) fait *māqṣe*, *māqṣök*, etc. (1).

3° Les mots où la pénultième est accentuée et contient une voyelle longue ne changent pas au point de vue tonique. Au point de vue syllabique, il y a évanouissement de la voyelle brève de la dernière radicale, ainsi : *kāteb*, secrétaire, *kātbi*; *ṣāḥab*, ami, *ṣāḥōi* (*ṣāḥbi*, cf. *suprà*); *zōreg*, gris, *zōrgu*; *brāred*, theïères, *brārdek*; *škāir*, sacs, *škāiri* (et *škāiri*, cf. *suprà*); *āsem*, nom fait avec les affixes vocaliques *āsmi* et *smi* (à côté de *āsemni*, cf. *suprà*) *āsmek* et *smék*, *āsmu* et *smú* (2).

Le diminutif $c^1c^2\acute{e}iyec^3$ ($c^1c^2iyec^3$) provenant de noms $c^1c^2\acute{v}c^3$, $c^1\acute{v}c^2c^3$ (cf. *suprà*) n'est pas volontiers employé avec les affixes vocaliques par le tunisien; il leur substitue une forme plus courte $c^1c^2ic^3$. Le tlemcenien, d'une façon générale, emploie parfaitement la forme $c^1c^2\acute{e}iyvc^3$, $c^1c^2iyvc^3$ avec les affixes vocaliques : le *y* perd sa voyelle, se déconsonantise en *i*, et finalement se réduit

1. Mais par contre *mḥālli*, ma place (cf. *suprà*), jamais *māḥli* comme en tunisien (TG., 108).

2. Aussi *smi*, *smék*, *smú* en marocain (cf. Fischer, MS., 21, note 1), en tripolitain *smāk*, *smāh* (MGT., § 159 c).

en *i*. Ainsi *jmeïli*, mon chamelet; *küléïbék*, ton chiot; *õmïmu*, son petit oncle; *ulïdi* mon enfant; mais aussi *õmïmu*, *ulidi* (par ex. toujours auctatif *youlidi*); est-ce *õmïm* + *u*, *ulid* + *i*, ou y a-t-il eu disparition par crase de *i*? J'incline à voir plutôt dans *ulidi*, *ulid* + *i*, d'abord en songeant au tunisien, et en outre parce que même avec les affixes consonantiques on pourra entendre *ulidha*, *ulidna*, etc. (1).

4° Dans les quadrilitères d'un groupement $c^1 \acute{v} c^2 c^3 v c^4$, on voit apparaître par l'annexion des affixes vocaliques les phénomènes du *ressaut*, et du redoublement suivant un schème $c^1 \acute{v} c^2 c^3 v c^4 v$, ainsi : *mésken*, habitation; *méssekni*, mon habitation; *mébred*, lime; *mébberdek*, ta lime; *tá'leb*, renard; *tá'albu*, son renard. Lorsque c^2 est une liquide, il n'y a pas *ressaut* mais évanouissement ou réduction de voyelle, ainsi : *ménzli*, ma place; *mértbék*, ta situation; *féndöqo*, son fondouc.

*Noms à terminaison a représentant ä classique
ou traités analogiquement comme tels.*

C'est un phénomène commun à la plupart des dialectes, que des noms à terminaison *ä*, *a* provenant de formes classiques en *ء*, *أ*, *ى*, *ا*, soient analogiquement traités, en annexion avec les affixes personnels ou à l'état construit, comme ceux où la terminaison *a* a pour origine un *ى*, *إ*, *آ* (2). En tlemcenien et dans les dialectes marocains, ce phénomène se généralise extrêmement (3); et

1. Cf. TG., § 143.

2. Cf. Spitta, p. 129 in *fine*; Socin, *Diwan*, III, § 72 b), § 152 c); Landberg, *Arabica*, IV.

3. Cf. Fischer, *MS.*, p. 38, 39.

comme il a été dit plus haut, les noms en *a*, *d*, à proto-types classiques *س*, *ء*, etc., où la terminaison a gardé en annexion sa valeur vocalique, sont la minorité : des noms comme *řtđ*, couvercle ; *hřđ*, faute ; *‘šđ*, bâton ; *řhđ*, moulin ; *ksđ*, sorte de vêtement, sont traités comme *řlā*, prière (1), et *brđ*, lettre (براءة). Des pluriels, des féminins comme *řólba*, étudiants ; *méuřa*, morts ; *hámra*, rouge ; *dénja*, bas-monde, sont traités comme *hédma*, travail ; *‘áuda*, jument ; *mésya*, marche. Des noms à préfixe *m* provenant de racines défectueuses comme *má’na*, sens ; *mérša*, port ; *mějra*, égoût ; *móqla*, poêle (مقلاة ou مقلى) ; *médra*, fourche (مذراة ou مذرى) ; *mésřa*, pelle (مسعى ou مسحاة) sont traités comme *má’za*, chèvre ; *mésřřa*, peigne ; *módřa*, bouchée.

D’une façon générale, l’annexion des affixes personnels détermine dans ces noms la réapparition du *ř* réel ou supposé : *cā* devient *cāř*, *ca* devient *cvř* (*v* variant suivant la valeur de *c*). Jusque là les choses marchent de la même façon pour l’annexion des suffixes consonantiques et vocaliques ; mais d’autres modifications interviennent par la suite dont le processus dépend de la nature de l’affixe.

ANNEXION DES AFFIXES CONSONANTIQUES.

L’économie syllabique des mots (après apparition de *cař*, *cvř*) n’est pas modifiée. Mais l’économie tonique change parfois : invariablement l’accent demeure sur *cāř* et se transporte sur *cvř*, ainsi : *qřāřha*, sa nuque ; *řlāřna*, notre prière ; *brđřhum*, leur lettre ; *ksđřkum*, votre vête-

1. Le tlemcenien a pour صلاة, زكاة et حياة *řlā*, *zka*, *hyđ* ; cf. sur la prononciation de ces mots dans les différents dialectes maghribins TG., § 55, 4) ; MGT., § 74, 6) ; Fischer, MS., 37, note 2.

ment; *hedmēṭha*, son travail; *ma'nēṭha*, son sens; *hamrēt-kum*, votre rouge; *denyēṭna*, notre bas-monde; *fīlētḥa*, sa mère; *rennāyēṭhum*, leur chanteuse; *qāblēt-kum*, votre sage-femme; *zāilētḥa*, sa monture (*zailētḥa*); *mdersēṭna*, notre mère, etc., etc.

ANNEXION DES AFFIXES VOCALIQUES

Disons tout d'abord que dans les substantifs terminés en *cā* (*cāt* devant les affixes), l'annexion des affixes vocaliques n'amène aucune modification ni tonique ni syllabique. Ainsi *'āṣṣāṭi*, mon bâton; *brāṭek*, ta lettre; *mrāṭu* (1), sa femme; *qfāṭi*, ma nuque; *rdāṭek*, ton manteau; *rīṭāṭu*, son couvercle.

Dans les substantifs terminés en *ca* (*coṭ* devant les affixes), l'annexion des affixes vocaliques amène les phénomènes de *ressaut*, d'évanouissement, déjà signalés dans la conjugaison du verbe. Ces phénomènes ne modifient que l'économie syllabique du mot et laissent inchangée son économie tonique. Mais il arrive cependant que pour certains mots, la forme pourvue d'un affixe vocalique, diffère de la forme isolée tant au point de vue syllabique qu'au point de vue tonique.

α) *Ressaut*. — Il apparaît dans les mots de la forme $c^1vc^2c^3a$. Pourvus d'un affixe ils se présentent : 1° avec un groupement à *ressaut* c^2vc^3 ; 2° avec un redoublement, par l'accent, de c^2 qui amène fermeture de la syllabe accentuée suivant

1. Toujours ainsi en tlemcenien; au contraire dans la banlieue *mērti*, *mērtēk*, *mērtōh* correspondant au tunisien *mārti*, *mārtēk*, etc.; cf. TG., § 135 1); comp. Delphin notamment p. 108; Beaussier, 634, مراۓ on prononce مَرۓ.

un processus dont la conjugaison a fourni de nombreux exemples; ainsi : *béggerti*, ma vache de *bégra*; *mésseiti*, ma marche, de *mésya*; *áuwoṭtu*, sa jument de *'áuda*; *ḥéd-demṭek*, ton travail de *ḥédma*; *qáhḥauṭi*, mon café de *qáhwa*; et pour des mots à finale classique *عـ* *ء* traités analogiquement comme des mots à finale classique *ي* : *fóggörṭi*, mes affiliés, de *fógra*, affiliés de confréries; *má'anṭu*, son sens, de *má'na*; *móggölṭi*, ma poêle, de *móqla*; *méuwoṭṭek*, les morts, de *méuṭa*. — Notons d'autre part que lorsque *c²* est une liquide, le ressaut ne se produit pas; ainsi : *bélrṭi*, ma pantoufle de *bélra*; *tólbṭi*, mes étudiants de *tólba*; *mérstṭu*, son port de *mérša*; *dényēṭi*, ma vie terrestre (et même *dénṭi*) de *dénya*; *ṭélwūṭek*, ton marc de café (et même *ṭélūṭek*) de *ṭélwa* (1).

β) *Évanouissement*. — L'évanouissement de la voyelle de *cvṭ* apparaît dans les mots où la pénultième accentuée est *cvc*, les deux consonnes étant *c¹* et *c²* d'une racine sourde; dans les mots où la pénultième accentuée est *cṽ*, ceux qui ont la forme du participe actif féminin *c¹ácc²a* étant mis à part; ainsi : *sébbṭu*, sa cause, de *sébbba*; *mḥál-lṭu*, son armée, de *mḥálla*; *mḥátṭi*, mon oreiller, de *mḥádda* (cf. *sup.* p. 24, 1); *séṭṭi*, mon aspect, de *séṭa*; *jūztṭu*, sa noix, de *jūza*; *fṭīlṭi*, ma mèche, de *fṭīla*; *'ājūz-ṭek*, ta vieille femme, de *'ājūza*; *rrārṭu*, son sac, de *rrāra*; *šāšūṭi*, ma chéchia, de *šāšya*; *zērbūṭek*, ton tapis, de *zērbīya*; *renndīṭu*, sa chanteuse, de *renndya* (dans ces trois derniers exemples avec déconsonantisation du *y* en *i* et réduction finale en *i* après évanouissement de sa voyelle).

L'affection du tlemcenien pour la diphtongaison *au*, *ou*,

1. Très différent des combinaisons tunisiennes qu'on trouvera ap. TG., p. 114; cf. *supra*, p. 55.

eu amène toutefois de singulières modifications dans la vocalisation de certains mots d'une forme $c^1c^2\acute{u}wa$; la voyelle de *wvṭ* s'évanouit bien ; mais il semble que sa couleur influence (par analogie avec le *ressaut* dans *qāhhauṭi*, *šékkauṭek*, ta baratte ??) la voyelle longue *u* de $c^2\acute{u}$ et la transforme en diphtongue *ou*, *eu* ; ainsi très couramment : *ʿādouūṭi*, mon ennemie, de *ʿādūwa* ; *mréuūṭi*, mon honneur d'homme, de *mrūwa*.

γ) Les participes actifs féminins فاعلة donnent en tlemcenien $c^1\acute{a}c^2c^3a$; les quadrilitères فَعَّالَة donnent $c^1\acute{v}c^2c^3c^4a$ et les quadrilitères فَعَّلَة $c^1c^2\acute{v}c^3c^4a$; or avec les affixes voca-
liques, de nouveaux groupements toniques et syllabiques apparaissent : $c^1\acute{a}c^2c^3a$ est remplacé par $c^1\acute{a}c^2\acute{v}c^3\acute{v}$; $c^1\acute{v}c^2c^3c^4a$ par $c^1\acute{v}c^2c^3\acute{v}c^4\acute{v}$; $c^1c^2\acute{v}c^3c^4a$ par $c^1c^2\acute{v}c^3\acute{v}c^4\acute{v}$; ainsi :

qābla, sage femme, *qābélṭi* ; *zāila*, monture, *zāyélṭi* ;
ṣāḥba (*ṣāḥba*), amie, *ṣāḥābṭi* ; *sārya*, colonne, *sārīṭi* ;
gēnṭra, pont, *gēnṭōrṭu* ; *frīmla*, petite veste, *frīmélṭek*.

A examiner les choses superficiellement, on conclurait simplement dans tous ces cas au phénomène du *ressaut* : *qābélṭi* en face de *qābla* offrirait le même phénomène que *ḥéddemṭi* en face de *ḥédma*. Mais il ne faut pas oublier qu'en tlemcenien la syllabe qui a son origine dans un *ressaut* ne prend jamais l'accent. Or ici très nettement, comme dans tout le Maghrib, c'est $c^2\acute{v}c^3$ qui porte l'accent. Il faut à mon avis considérer *qābélṭi*, *gēnṭōrṭu*, etc., comme les succédanés directs des classiques قَنْطَرْتَهُ, قَابِلْتِي : *gēnṭōrṭu* *ḥéddemṭu* ne sont pas les vocables dialectaux *gēnṭra*, *ḥédma*, auxquels se serait annexé l'affixe dialectal *u* ; ce sont les dérivés directs des classiques قَنْطَرْتَهُ, حِدْمَتِهِ

transformés suivant les règles phonétiques particulières du tlemcenien. — Dans *sārīti* de *sārya* et dans les formes analogues, *i* s'est allongé par l'effet de l'accent (aussi *sārīti*, de même qu'à l'état isolé *sārya*).

Par contre les quadrilitères de la forme *mc'vc'c'a* se présentent en tlemcenien avec les affixes vocalique sous une forme *mc'vc'c'tv* : *mdérsti*, ma médersa; *mkóhlték*, ton fusil; *mḥármṭu*, son mouchoir; ce sont certainement les produits de l'annexion aux vocables dialectaux *mdérsa*, *mkóhlā*, *mḥárma*, des suffixes vocaliques dialectaux; au contraire les tunisiens *medristi*, *maḥbártek* représentent les dérivés directs de classiques *مَحْبَرْتِكْ مَدْرَسَتِي* (1).

On trouvera toutefois le groupement tunisien dans les mots où *c'* est un liquide : *menzélṭi*, ma place; *mertébték*, ta situation.

Duels et pluriels réguliers.

Duel. — Le duel des noms de parties doubles du corps prend très bien les affixes personnels; son *n* tombe devant eux.

Ainsi : *yeddiya*, mes mains; *heddik*, tes joues; *rejlih*, ses pieds; *ṭeddiha*, ses seins; *wudnina*, nos oreilles; *der'ekum*, vos bras; *jenhēhum*, leurs ailes.

Ce sont les succédanés directs de formes classiques

1. Cf. TG., p. 114 et § 128 1); cependant il est remarquable que pour quelques mots le tunisien connaît à côté du groupement classique avec l'affixe, un groupement dialectal analogue à celui du tlemcenien; et ces mots sont précisément ceux qui, à l'état isolé, ont la forme *mc'vc'c'a*, générale en tlemcenien pour les succédanés vulgaires de *مُعْجَلَة*; cf. *id.*, p. 100, REMARQUE I et *suprà*, p. 56.

فَعْلَيْكَ, etc.; jamais toutefois on n'entendra comme en tunisien au lieu de *i* une diphtongue *éi*; toujours *yed-diya*, jamais *yeddeiya* (1).

Les autres duels ne prennent guère les suffixes; on tourne avec l'emploi de la préposition *ntā'*: mes deux années, *él'āmēin ntā'e*. Cependant j'ai entendu dans la bouche de demi-lettrés des formes barbares *'āmēini*, mes deux années; *šahrēinēk*, tes deux mois (2).

Pluriel régulier. — L'annexion au pluriel féminin en *āt* ne modifie pas plus qu'en arabe régulier la constitution syllabe du mot: *kūlibāṭi*, mes petites chiennes; *kūlibāṭha*, ses petites chiennes.

L'annexion au pluriel masculin en *in* n'entraîne point comme en arabe régulier la disparition de l'*n*, véritable *tanwin* alourdi: on entend *mḡaddmini*, mes *mḡaddem*; *mḡaddmīnhum*; leurs *mḡaddem*, etc. Il en est de même dans la plupart des dialectes (3).

Cependant il faut faire mention spécial du curieux pluriel *mūwālīn* de *mūla*, maître (cf. *suprà*); il donne avec les affixes *mūwālīya*, *mūwālīk*, *mūwālīkum*, etc., qui répond bien à l'arabe classique.

1. Cf. *TG.*, § 144; comp. *MGT.*, § 159 d); le tlemcenien marche ici d'accord avec le marocain (cf. Fischer, *MS.*, 34, 35); sur le duel avec les affixes dans d'autres dialectes, cf. Spitta, p. 154; Landberg, *Prov.*, p. 59; Socin, *Diwān*, III, § 82; Reinhardt, 25, 26.

2. Comme en omāni et en égyptien, mais pas en tunisien.

3. Cf. *TG.*, § 183; Fischer, *MS.*, p. 35; Reinhardt, 25; Socin, *Diwān*, § 83 c); aussi Spitta, p. 154, note 1.

ÉTAT CONSTRUIT

L'emploi de l'état construit est assez rare en tlemcenien. On lui préfère de beaucoup dans le langage courant l'emploi analytique des prépositions nouvelles *nɛd'*, *ddi* (cf. *infra*, LES PRÉPOSITIONS). Cependant on le rencontre parfois. Il se forme alors, comme on l'a remarqué, entre le مصافى et le مضاف الى des sortes de complexes (1), et des modifications peuvent intervenir dans l'économie du premier. Ces modifications sont au reste bien moins considérables en tlemcenien que dans les dialectes maghribins orientaux. On peut presque dire qu'en général le tunisien connaît pour l'état construit les mêmes modifications que pour l'annexion des affixes personnels. Il n'en va pas de même en tlemcenien. La réapparition du groupement classique dans les mots de forme *sursautée* est exceptionnelle. Le *ressaut* ne se produit jamais. L'accentuation demeure, à une exception près (cf. *infra*), celle du mot à l'état isolé. Je distingue suivant que le مضاف est un mot à terminaison vocalique, un mot à terminaison consonantique, un mot à terminaison *a* représentant un *ɛ* classique ou traitée comme telle dans le dialecte (2). Il n'y a pas lieu d'étudier spécialement les pluriels réguliers et les duels. Ils demeurent inchangés à l'état construit (3), à l'exception de *bntn*, pluriel de *bén* fils (inusité à l'état isolé) qui donne

1. Cf. Socin, *Diwān*, III, § 152 a).

2. L'annexion des substantifs aux noms de nombres sera examinée à propos de ces derniers.

3. Ainsi dans la plupart des dialectes; mais la curieuse exception signalée en marocain par Fischer (*MS.*, p. 34) n'existe nullement en tlemcenien.

bní comme dans tous les dialectes, *bní wurnîd*, *bní msáf*, etc. (1).

Noms à terminaison vocalique. — Mis à l'état construit avec des noms à première lettre consonantique, il arrive très généralement qu'ils prennent l'accent sur la dernière syllabe, dont la voyelle s'allonge. Ici se généralise un fait dont le tunisien n'offre que quelques exemples isolés (2), ainsi : *kursî sâhúbna*, la chaise de notre ami (isolé *kúrsî*) ; *sebsî mūdîrna*, la pipe de notre directeur (isolé *sébsî*) ; *bāšâ ṭanja*, le pacha de Tanger (isolé *bāša*) ; *ārâ bēnt snās*, l'agha des Beni Senous (isolé *āra*) ; *mūlā hīmēṭha*, le maître de sa tente (isolé *mūla*) ; *kristō hādennṣdra*, la croix de ces chrétiens (isolé *kristō*) ; naturellement *jṛâ qaddîr*, le chiot de qaddour ; *ẓdî jārna*, le chevreau de notre voisin ; *nṣd būmēdyen*, les femmes de Bou-Médine.

Mis à l'état construit avec des noms commençant par l'article, les noms à terminaison *a*, *ā*, *i*, *î* forment très généralement des complexes où leur voyelle finale disparaît : ainsi *qāḍelblād*, le cadî de la ville ; *ẓdēlfellāḥ*, le chevreau du laboureur ; *ṭbāsēlmrd*, les assiettes de la femme ; *nṣettājer*, les femmes du marchand (isolés *qāḍe*, *ẓdî*, *ṭbāsa*, *nṣd*). Par contre, c'est généralement la terminaison *u*, *o* qui subsiste, et la voyelle de l'article qui s'évanouit : *jṛâ lfellāḥ*, le chevreau du laboureur ; *nūmro lbīt*, le numéro de la chambre (3).

Mis à l'état construit avec des noms indéterminés commençant par une voyelle, les noms à terminaison en *i*, *î* voient cet *i* final se réduire à *î* ou même disparaître ; dans les noms à terminaison *a*, *ā*, la voyelle finale se combine

1. Comp. *TG.*, p. 93 ; Fischer, *MS.*, 34, n. 3 ; Reinhardt, § 141 2).

2. Pour *mūla* et *mā'na* cf. *TG.*, § 119 b).

3. Comp. *suprà*, p. 43 ; p. 116.

avec un *i*, un *u* initial du مضاف اليه en une diphtongue *ai*, *au*. Enfin des crases se produisent fréquemment. Ainsi : *kúrsi úḥti*, ou plus rarement *kursúḥti*, la chaise de ma sœur ; *ʒdi úḥti*, le chevreau de ma sœur ; *grābaiḥud*, des gourbis de juifs ; *nsaiḥud*, des femmes de juifs ; *mūlau-lidḍt*, chargé d'enfants ; *dwáuḥ̣tek*, le remède de ta sœur ; *gurbiḥud*, un gourbi de juifs ; *jrāḥti*, le chevreau de ma sœur ; *mūlārdna*, le maître de notre terre (1).

Le mot *bū*, père, forme d'abord des noms propres (*konya*) puis comme dans tous les dialectes des noms communs désignant des objets matériels (2). Devant l'article *bū* + *él* sonne couramment *bél* (3) : *bélqāsem* = أبو القاسم ; *bélabbās* = أبو العباس ; à noter *bellāhsen* = أبو الحسن, avec un curieux redoublement de l'*l* pour éviter l'évanouissement de la voyelle brève non accentuée (cf. *sup.* p. 51 B)).

Dans les substantifs à terminaison *āi* dont il a été parlé plus haut (cf. *suprà*), l'*i* se transforme en *y* lorsqu'on le met à l'état construit avec un mot à première lettre vocalique, ou pourvu de l'article, ainsi : *rāy úḥti*, l'avis de ma sœur ; *rōnn̄dy elqāhwa*, etc.

Dans les monosyllabes *dāu*, *nōu*, *jōu*, (cf. *suprà*) un *w* apparaît lorsqu'ils sont mis à l'état construit avec un mot à première lettre vocalique, comme devant les affixes vocaliques, ainsi : *dāuw öššém̄s*, la lumière du

1. Comp. *suprà*, p. 36 ; MGT., § 39.

2. Cf. les listes données par Beaussier, p. 53, 54, 55 ; en tlemcenien on a toujours de la répugnance à faire précéder de l'article ces mots composés qui ont leur origine dans un état construit : *hāda būseiyār*, ce tamis, bien plutôt que *hādēlbūseiyār*.

3. Cf. Beaussier, p. 46 ; TMG., XXIV, note 3 ; Landberg, *Haḍramūt*, p. 116.

soleil; *nóuw òlhríf*, la pluie de l'automne; *jéuw èssmâ*, le fond du ciel.

Noms à terminaison consonantique. — L'état construit de ces noms avec les mots à première lettre consonantique n'entraîne dans leur économie aucune modification ni syllabique ni tonique.

Leur état construit avec les mots à première lettre vocalique (ou pourvus de l'article) donne lieu aux distinctions suivantes :

α) Quand le مضى a une dernière syllabe doublement fermée (et accentuée) l'état construit ne modifie en rien son économie; *hānūt ihūd*, une boutique de juifs; *kēlb el fellāh*, le chien du laboureur; *bīt elmd*, cabinets d'aisance, etc.

β) Quand le مضى a une dernière syllabe simplement fermée et non accentuée, la voyelle de cette dernière syllabe a une tendance à disparaître; elle peut s'évanouir complètement; généralement elle s'abrège simplement, ainsi :

msāken elblād et aussi *msākn elblād*, les pauvres de la ville; *fēlfl èssōq* et aussi *fēlfe èssōq*, les piments du marché; *kātb elmahzèn* et aussi *kāteb elmahzèn*, le secrétaire de l'administration; *hōmq elblād* et aussi *hōmōq elblād*, les fous de la ville; *āsm errājel* et aussi *āsem errājel*, le nom de l'homme; *mēbrd ennejjār* et aussi *mēbred ennejjār* (1), la lime du menuisier; *kūlēyb essaiyād* et aussi *kūlēiyēb essaiyād*, le chiot du chasseur; *srāwl ulādi* et aussi *srāwōl ulādi*, les pantalons de mes enfants, etc., etc.

1. Jamais pour ces noms de forme *c'vc'c'vc'* il n'y a à l'état construit passage à un groupement ressauté *c'vc'vc'c'* comme en tunisien; une forme comme *mābard ennažžār* (TG., § 123) est absolument étrangère au tlemcenien.

γ) Lorsque le *مصاف* a une forme *sursautée* $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ il est très exceptionnellement ramené à une forme $c^1 \acute{v} c^2 c^3$:

Généralement *qlém úhtì*, la plume de ma sœur; *fhót èlbént*, la cuisse de la fille, et rarement *qólm úhtì*, *fóht èlbént* (1).

Le mot *bén*, fils, ne change pas à l'état construit avec des noms à première lettre consonantique; *bén 'ámmi*, mon cousin; *bén 'áli*, nom propre; avec des noms à première lettre vocalique il devient *bn* : *bnèttdjer*, le fils du marchand; *bnúhtì*, le fils de ma sœur; (aussi cependant *bén úhtì*) (2). Avec l'article *èl* il donne un composé *bèl*, *bèlháj* = *ابن الحاج* (3); et de même avec les articles *ès*, *er*, des composés *bès*, *bèr*; *bèssekrân*, Pont-de-l'Isser; *bèrrahhál*, *ابن الرجال*; — *ابن آدم*, homme, sonne *bnádem*, et ne prend jamais l'article (4); « cet homme » se dira *hādebbenādem* avec un énigmatique redoublement du *b*.

Le mot *úmm*, mère, forme comme *bú* des *konia* à sens de noms communs; avec l'article il se réduit à *m*; signa-
lons *müènnás*, *أم الناس*, sorte d'herbe (avec apparition d'un *ũ* furtif), et *mláhseŒ*, rossignol, *أم الحسن*.

1. Et jamais pour les pluriels : *křúb èttelmtá*, les livres de l'élève, en aucun cas *křúbb*.

2. Comp. *MGT.*, p. 267, 268.

3. Cf. Beaussier, p. 46.

4. Le prend au contraire dans le dialecte étudié par Delphin; d'autre part *bnādem* est bien un singulier en tlemcenien, et n'est pas pris pour un pluriel comme à Rbát (cf. Fischer, *MS.*, 33); à Mascara on rencontre le *būnādem* signalé et expliqué *ap.* note 1, *TMG.*, XXIV (XXV), note 3.

Mots à terminaison a représentant un ä classique, à terminaison à représentant un ā, ēa classique.

A. *a terminal*. — La dernière syllabe devient *cuṭ* (1); puis il y a parfois évanouissement ou réduction de *v*; on peut distinguer comme il suit.

a) Devant les mots commençant par une voyelle :

1° L'évanouissement est le processus le plus fréquent pour les noms des formes $c^1\hat{v}c^3a$ (racines concaves), $c^1c^2\hat{v}c^3a$, $c^1vc^2c^2\hat{v}c^3a$, ou à terminaison *īya*, *ūwa* :

lilṭ elqōdr, la nuit du destin; *kūrṭ ūḥṭi*, la balle de ma sœur; *rābṭ eljbél*, le fourré de la montagne; *jōrrṭ eddib*, la trace du chacal; *qāwūṭ ulādi*, la force de mes enfants; *shānṭ eṣṣēf*, la chaleur de l'été; *brātṭ errbiā'*, le froid du printemps; *bzēqṭ ennēbi*, le crachat du prophète (plante); *mṣāllṭ elblād*, la msalla de la ville; *hārāwṭ elfellāh*, le bâton du laboureur; *ādūwṭ ūḥṭi*, l'ennemie de ma sœur; *šāšūṭ uliyed*, une chéchia d'enfant; plus fréquents que *lilṭ*, *kūrṭ*, *shānṭ*, *šāšiyṭ*, etc.

2° L'abréviation est le processus le plus fréquent pour les noms des formes $c^1\hat{v}c^3c^3a$, $c^1\hat{v}c^3c^3c^4a$, $mc^1\hat{v}c^3c^3a$; *hédmeṭ ūḥṭi*, le travail de ma sœur; *mdérsṭ elblād*, la médersa de la ville; *qānṭrṭ elblād*, le pont de la ville; *mḥābqṭ ūḥṭi*, le pot de fleurs de ma sœur; rarement *hédmeṭ*, *mdérst*, *qānṭrṭ*, *mḥābqṭ*, et jamais le *ressaut* ou le *retour* à un groupement classique comme en tunisien : *héddeṭ ūḥṭi*, *qāntérṭ elblād*, *māḥbōqṭ ūḥṭi*, tout à fait impossibles (2). Dans les mots

1. Comme on l'a remarqué, ce phénomène commun à tous les dialectes arabes vulgaires, est un processus identique à celui des langues de la branche sémitique septentrionale (cf. Spitta, p. 148).

2. Cf. TG., § 125 3), 128 1); certains de ces groupements, rappelons-le, apparaissent au contraire dans l'annexion des affixes personnels voca-

cvcca ou *c³* et une semi-voyelle *y* ou *w*, l'évanouissement n'a lieu dans aucun cas; toujours *mésyēt ūḥti*, la démarche de ma sœur; *qáhwōt ettdleb*, le café du taleb; jamais *mésīt* ou *qáhūt* comme en tunisien (1). — Dans les mots où *c³* est une dentale, la forme rare à évanouissement donne lieu à des accommodations consonantiques: *zēbt ēssáhra*, le beurre du Sahara; *mérđt ūḥti*, la maladie de ma sœur; *geltt eloḡrēt*, la dépression de Lourit (2).

3° L'abréviation est le seul processus pour la forme *c¹vc²c³a* et pour les diminutifs féminins *c¹c²ēic³a*, *c¹c²ic³c³a*; jamais n'apparaît alors comme en tunisien un groupement classique *c¹vc²vc³t*, *c¹c²ic³vc³t*, etc.: *gāflēt ēssoudān*, la caravane du Soudan, *škéūrēt ūḥti*, le sachet de ma sœur; *frimlēt elbēnt*, la veste de la fille; jamais *gafēlt*, *škeiyērt*, *frimēlt*, etc. (3).

b) Devant les mots commençant par une consonne.

La dernière syllabe devient *cvṭ*; mais il n'y a évanouissement de *v* — et pas nécessairement — que dans les mots de la forme *cṯca*: *lilt ramḡān*, nuit de ramadan, *šūkt zrébna*, l'épine de notre haie. Dans tous les autres cas, la voyelle *v* se conserve intacte: *shāneṭ šēfna*, la chaleur de notre été; *āqbed jḡenna*, la côte de notre montagne; *šašiyēṭ qaddūr*, la chechia de Qaddour; *mđerseṭ blādna*, la médersa de notre ville, etc.

B. *à terminal*. — Un *t* apparaît à l'état construit, dans tous les cas *mrāt qaddūr*, la femme de Qaddour; *brāt*

liques (cf. *suprà*); naturellement *mërsa*, *fōgra*, etc., sont traités dans le dialecte comme *hédma* (cf. *suprà*).

1. Cf. TG., § 126; et jamais le *ressaut* qui est pour ces mots le procédé habituel en présence des affixes personnels vocaliques (cf. *suprà*).

2. Jamais *gēlt* — ou *zēbd* — comme en tunisien, avec suppression entière de la terminaison *et* (cf. TG., p. 97 in fine).

3. Cf. TG., § 128, 129.

ettāleb, la lettre du taleb, etc.; et naturellement aussi *‘āṣāt mḥāmmēd*, le bâton de Mohammed; *‘āzāt rājēlha*, le repas funèbre de son mari (cf. *suprà*).

Appendice. — La construction connue des grammairiens arabes sous le nom de إضافة الموصوف إلى الصفة se rencontre dans la plupart des dialectes vulgaires (1); en tlemcenien il semble bien qu'il faille lui rapporter des expressions comme *nhār elēuwöl*, le premier jour; *‘ām elēuwöl*, l'année passée; *bāb ejjdīd*, la porte neuve (2). Néanmoins il est remarquable que dans une expression comme *lil ettālya*, la dernière nuit, l'on n'ait pas *lilt*, que l'état construit aurait fait apparaître, mais bien plutôt *lila* avec *a* final disparu au contact de *el*; que dans le nom propre bien connu *mērs elkbir* on ait non pas *merseṭ* mais bien plutôt *mersa* avec *a* final disparu au contact de *el*. Remarquons toutefois que le vieux nom de *mers elkbir* n'est pas spécialement du dialecte de Tlemcen, et que dans *lil ettālya* un *t* peut être tombé par homœophobie des dentales (3).

D'autre part ce n'est plus à l'état construit mais à un véritable *بيان* vulgaire, que nous avons sûrement à faire dans des expressions comme *sā'a fōdda*, une montre d'argent; *kēsua ḥarir*, un vêtement de soie; *gandūra ktēn*, une gandoura de toile, etc., très couramment employés (4).

1. Elle est l'habituelle construction de l'adjectif avec le substantif dans les dialectes syriens cf. Oestrup, p. 134 in *fin*; cf. aussi Spitta, p. 259, 260; Socin, *Diwān*, III, § 153 b.

2. Aussi *bāb el 'akri*, la porte écarlate, et, chose bizarre, *bāb* est féminin en tlemcenien.

3. L'on ne peut songer à *lil* (au lieu de *lila*); en tlemcenien ce mot est toujours masculin; d'autre part *mersa* est féminin dans tous les dialectes de l'Oranie.

4. Comp. TG., § 189 2); Spitta, p. 258.

NOMS DE NOMBRES.

A. — NOMBRES CARDINAUX.

Il faut distinguer leur série à l'état absolu et leur série à l'état construit avec des substantifs.

a) La série à l'état absolu est la suivante :

<i>wāḥad</i> , un,	<i>ḥōdās</i> , onze,	<i>tlāṭin</i> , trente,
<i>zēuj</i> , deux,	<i>ṭnās</i> , douze,	<i>reb'ēn</i> , quarante,
<i>tlāṭa</i> , trois,	<i>ṭlōṭṭās</i> , treize,	<i>ḥemstn</i> , cinquante,
<i>reb'a</i> , quatre,	<i>rba'ṭās</i> , quatorze,	<i>setṭin</i> , soixante,
<i>ḥēmsa</i> , cinq,	<i>ḥmōṣṭās</i> , quinze,	<i>seb'ēn</i> , soixante-dix,
<i>sētṭa</i> , six,	<i>ṣōṭṭās</i> , seize,	<i>ṭmānytn</i> , quatre-vingt,
<i>seb'a</i> , sept,	<i>sba'ṭās</i> , dix-sept,	<i>tes'ēn</i> , quatre-vingt-dix,
<i>ṭménya</i> , huit,	<i>ṭmenṭās</i> , dix-huit,	<i>miyā (myā)</i> , cent,
<i>ṭēs'ōd</i> , neuf,	<i>tsa'ṭās</i> , dix-neuf,	<i>ālef</i> , mille.
<i>'āsra</i> , dix,	<i>'ōsrtn</i> , vingt,	

wāḥdū'ōsrtn, vingt-et-un ; *ṭneinū'ōsrtn*, vingt-deux ; *tlāṭau'ōsrtn*, vingt-trois ; *reb'autlāṭin*, trente-quatre ; *ḥemsaureb'tn*, quarante-cinq ; *setṭauḥemstn*, cinquante-six ; *seb'auseṭṭin*, soixante-sept ; *ṭmenyauseb'ēn*, soixante-dix-huit ; *tes'auṭmānytn*, quatre-vingt-neuf ; *miyau'ōsrtn*, cent-vingt ; *miyā-uhemsūtlāṭin*, cent-trente-cinq ; *ālef-ūṭneinūtes'ēn*, mille quatre-vingt-douze ; *meiṭṭein*, deux cent ; *ālfēin*, deux mille.

a) Les nombres de un à dix.

wāḥad est seul employé dans la numération. Le succédané vulgaire de *أحد*, *ḥādd*, n'existe que dans le sens de « quelqu'un » (avec la négation « personne ») et dans le nom *nḥār elḥādd* ou simplement *elḥādd*, dimanche (cf. aussi *suprà*).

zéuj, est seul employé; *tnéin*, succédané vulgaire de اثنين n'apparaît que dans les nombres composés et dans le mot *nhār lètnéin*, lundi. Par contre dans certains dialectes ruraux, par exemple, chez les Bent Warsous, *tnin* est très bien employé dans la numération courante avec le sens de « deux ».

tlāṭa, toujours ainsi dans le langage des hommes; dans celui des femmes *ṭlāṭa* et même *ṭlāsa* (cf. *suprà*).

rēb'a, comme en marocain semble une forme *ressautée* أربعة ayant perdu l'alif initial.

tēs'ōd, parfois prononcé *tēs'ūd*, est extrêmement curieux; c'est le pendant du marocain *tēs'ūd* (1). Je ne peut guère expliquer cette curieuse déformation que par l'influence « de la recherche du bon augure » حسن التناول qui joue un rôle si important dans le langage vulgaire du Maghrib. On a rattaché le mot تسعة à la racine سعد dont il offrait deux lettres: *tēs'ōd*, tu seras heureux! (2).

β) Les nombres de onze à dix-neuf.

La chute du ر final des prototypes classiques est commune à tous les dialectes du Maghrib, et se rencontre dans certains dialectes orientaux (3). D'autre part la chute du ع initial de عشر se rencontre en tripolitain, en tunisien, en marocain, en égyptien. Le ع par contre s'est conservé dans les dialectes ruraux de l'Oranie (4). En tlemcenien il semble que le souvenir du ع disparu ait du moins influencé la voyelle consécutive; elle est devenue longue, et plus grave â au lieu de a. D'autre part cette couleur de la voyelle a eu à son tour de l'influence sur la dentale qui la précédait ʔ ou ɔ et l'a emphatisée en d, t, d'où *hōdās*, *sba'ṭās*, etc. Enfin cette emphatique secondaire a pu emphatiser encore par son voisinage une ou plusieurs lettre, du nom de nombre d'où des tertiaires *hmōsṭās*, *ṣōṭṭās*, et surtout le curieux *ṭlōṭṭās* (5).

1. Cf. Fischer, *MS.*, p. 41.

2. Cf. sur le bon augure, Delphin, p. 145-147.

3. Par exemple certains dialectes de Syrie; cf. Oestrup, 139, 140; *ZDMG*.

4. Cf. Sonneck, *CM.*, 136 b); mais bien remarquer qu'on n'emploie pas concurremment dans un même dialecte les deux formes.

5. Comp. *TG.*, § 159; *MGT.*, § 165.

γ) Les noms de dizaines, cent, mille.

Les noms de dizaines ne prêtent à aucune observation, sauf *tmānytn* qui m'a l'air d'une formation dialectale, influencée analogiquement par *tmēnya*. — Cent est *myā*, *mīyā* et non *mta*, *mīa* comme dans le reste du Maghrib (1); le pluriel par contre est souvent *mīyāt* à côté de *myāt*; toujours par ex. dans l'expression fort employée *ēlmiyāt wulmeṭnīyāt*, les cent et le double encore (المئيات).

ālēf (dans les dialectes ruraux *ōlf*) a un pluriel *alāf*, un autre *olūf* et un pluriel de pluriel *olūfāt* (cf. *suprà*).

On trouvera plus loin les noms de nombre de centaines et de milles (cf. *infra*).

δ) Les noms de nombres composés.

Les noms d'unités terminés par *a* ne perdent pas leur *a* au contact de la conjonction, quand ils entrent dans des noms de nombres composés; il en va autrement dans les dialectes du Maghrib oriental (2). En tlemcenien comme en marocain (3) un complexe diphtongique *au* se forme, *setṭa-u'ōṣrtn*, vingt-six. — *Neuf* dans ces noms de nombre est généralement exprimé par *tes'a*; cependant le dialectal *tes'ōd* est encore possible : *tes'autlāṭtn* à côté de *tes'ōdūtāṭtn*, trente-neuf. — Quant à *wāḥad* il sonne *wāḥd* ou *wḥad* : *wāḥdūreb'ēn* ou *wḥadūreb'ēn*, quarante et un. J'hésite à y voir, comme dans les dialectes maghribins orientaux le féminin *wāḥda* (*wāḥda*) avec élision de la voyelle finale *a* devant la conjonction *u* (4); puisque dans tous les autres noms de nombres composés la terminaison *a* du nom d'unité ne s'élide pas mais se combine avec *u* en *au*. D'autre part *wāḥad* invariable est fréquemment employé pour le féminin et pour le pluriel; par ex. : *wāḥadāḥor*, *wāḥdūkra*, *wāḥduḥrtn*, « quelque autre, quelques autres » est courant en tlemcenien comme en tripolitain (5). On

1. Cf. Fischer, *MS.*, p. 41; *TMG.*, § 165; cependant *miā* est possible à côté de *mīyā* en tunisien, cf., *TG.*, § 53.

2. Cf. *TG.*, § 155, p. 125.

3. Fischer, *MS.*, p. 41.

4. Cf. *TG.*, p. 125, l. 20.

5. Cf. *MGT.*, § 164 7).

peut aussi se reporter à ce qui a été dit plus haut de l'article indéfini.

b) État construit. — Comme dans tous les dialectes, la mise à l'état construit avec les substantifs entraîne dans l'économie des noms de nombre d'assez sérieuses modifications. Mais ces modifications paraissent en tlemcenien particulièrement régulières.

a) Noms de nombres de un à dix.

wāḥad ne se construit pas directement avec un nom indéterminé; il se combine avec l'article pour former ce que nous avons appelé plus haut l'article indéfini : *wāḥad rājəl* possible dans le Maghrib oriental (1) est ici inconnu, toujours *wāḥad ɛrrājəl*. Placé après le substantif, il s'emploie comme adjectif ayant une forme masculine et une forme féminine : *rājəl wāḥad*, un seul homme; *mra wāḥda*, une seule femme; et dans certains dialectes ruraux mais non à Tlemcen *nās waḥdīn*, des gens isolés.

zūj sonne fréquemment *zúj*; de plus le *j* s'y assimile fréquemment à une sifflante subséquente; ainsi toujours *zōš ʃōlɔdi*, deux sous; et très bien *zūs sukkān*, deux habitants; *zūs ʃyāh*, deux brebis (à côté de *zūd ʃyāh*, conforme à la phonétique générale du dialecte, cf. *suprà*).

La série de trois à dix sonne *tēlt*, *rebā'*, *hēms*, *sēt*, *sébā'*, *tēmn*, *tēsā'*, *'āsr*, avec une forme masculine *c'vcc²*, aussi bien pour les substantifs masculins que pour les substantifs féminins. Le tlemcenien donne encore ici la main au tripolitain (2) par dessus le tunisien; ainsi : *tēlt ulād*, trois enfants; *hēms kisān*, cinq verres; *sēt ihūd*, six juifs; *tēmn qōiyād*, huit qāids; *'āsr qōḡād*, dix cadis, *rebāḥ ḥammālīn*, quatre porteurs; *sébā' ʔlād*, sept enfants; *tēsā' rōzlān*, neuf gazelles. — D'autre part, construits avec un mot qui com-

1. Cf. TG., § 160; MGT., § 165, *wāḥed rāzel* habituel, *wāḥed ɛrrāzel* exceptionnel.

2. Cf. MGT., § 165; les formes tlemceniennes semblent plutôt représenter le masculin classique ثلاث, اربع, خمس; dans d'autres dialectes, il règne une grande confusion (cf. Spitta, p. 158, 159, 320; Oestrup, § 17, p. 139, 140).

mence par deux consonnes, ces noms de nombre prennent *in fine* une voyelle brève épenthétique. Le concours de quatre consonnes successives est ainsi évité. Cette voyelle est généralement *e*; elle est *a* après le ع de *rébā'*, *séba'*, *tésā'*; ainsi : *telte rjāl*, trois hommes; *hémse snīn*, cinq ans; *sétte trādes*, six piétons; *témne nsā*, huit femmes; *'āsre brāred*, dix théières, *reb'ā hwānet*, quatre boutiques; *seb'ā 'abīd*, sept esclaves; *tés'ā shōr*, neuf mois. — C'est ici le lieu d'étudier les multiples de cent et de mille; ils sonnent conformément aux règles que je viens d'exposer : *teltemyā*, *reb'amyā*, *tēmnyā*, etc.; *telālāf*, *reb'ālāf*, *tēmālāf*, etc. (Toujours alors le pluriel *ālāf*, jamais *olāf*.)

Quelques noms de monnaie se mettent après les noms de nombre de 2 à 10 au singulier; ce sont *şōldi*, sou; *frānk*, franc; *dūro*, cinq francs. Il y a alors un véritable *بيان* et la forme isolée du nom de nombre est employée (1) : *tlāta şōldi*, trois sous; *sétta frānk*, cinq francs; *hēmsa dūro*, vingt-cinq francs; mais *telte ryālāt*, six francs; *'āsre lwizāt*, dix louis, etc.

β) Noms de nombre de onze à dix-neuf.

Ils se construisent avec le singulier des objets comptés, représentant l'accusatif singulier de la langue régulière. Mais ils offrent la curieuse particularité, que le nom de l'objet compté prend toujours l'article; il en est de même en tripolitain et en marocain. *tnās elberrād*, douze théières; *hōdās eluléd*, onze enfants; *hmōštās elmrā*, quinze femmes; *şōttās errājel*, seize hommes, etc. — En fait je ne crois nullement que *el* représente ici l'article. Rien dans la langue régulière n'expliquerait cette bizarre apparition; je crois beaucoup plutôt à une transformation du *r* de *عشر* en *l*, d'après une permutation dont les liquides offrent de nombreux exemples : *hōlāsél*, *tnāsél*, etc., représente les classiques *أحد عشر اثنا عشر*. Puis cet *l* final a été dans le dialecte traité *analogiquement* comme l'article, c'est-à-dire assimilé aux lettres solaires d'où des formes comme *hmōštās enna'ja*, quinze brebis; *sba'tās ettājer*, dix-sept marchands. Qu'on remarque : 1° que dans les dialectes qui ont conservé le *r* de *عشر* à la forme

1. Comp. Spitta, p. 321.

isolée, l'article n'apparaît nullement à la forme construite, par exemple en égyptien, en 'omāni (1); 2° que dans certains dialectes qui ont perdu le *r* à la forme isolée, ce *r* réapparaît à la forme construite, par exemple en syrien (2), et comme j'ai pu le constater personnellement dans les dialectes du sud oranais : à Ain-Sefra *tnā'ds*, douze; *tnā'dser bēnt*, douze filles (3); 3° que dans certains dialectes au lieu d'un *l*, c'est une autre liquide *n* qui apparaît à la forme construite; par exemple en tunisien (4) et dans la plupart des dialectes ruraux du Tell Oranais : à Ammi-Mousa *tnā'dsen bēnt*, douze filles; 4° qu'en marocain des villes, il arrive que le *l* n'est pas traité comme l'article, et se maintient devant les lettres solaires : *ḥādās elsāna*, onze ans, à Rbāt (5).

γ) Cent, mille et leurs multiples.

A l'état construit avec *myā*, *ālef* et leurs composés, les noms d'objets comptés se mettent au singulier (dans la langue classique le génitif, véritable état construit); *myā* sonne *myāt* ou même *myât*; *myād jmel*, cent chameaux; *telmyāt ihūdi*, trois cents juifs; *ālef* sonne *ālf* devant une voyelle, *ālf ihūdi*, mille juifs; *ālāf* ne change naturellement pas, *telālāf frānk*, trois mille francs.

REMARQUE I. — On trouve fréquemment au lieu de la construction directe avec le substantif, l'emploi analytique d'une des prépositions nouvelles *ēddi* (*di*), *nāda'*; c'est même la tournure la plus fréquente pour les noms d'unité; elle est beaucoup plus rare pour les autres noms de nombre (6). Le nom des objets comptés se met alors toujours au pluriel, et prend l'article, et les noms de nombre gardent la forme de l'état absolu; ainsi :

1. Cf. Spitta, p. 320; Reinhardt, p. 85.

2. Cf. Oestrup, p. 140.

3. Les observations de M. Bel, professeur à la Médersa de Tlemcen qui étudie ce dialecte, concordent avec les miennes.

4. Cf. TG., § 160; par contre la forme *اثنان* relevée par Sonneck dans un dialecte tunisien à l'état isolé est surprenante; CM., 12. 0).

5. Cf. Fischer, MS., p. 42.

6. Comp. pour le marocain Fischer, MS., p. 41; *mén* s'emploie aussi, mais plus rarement.

tlāṭa dèrrjāl, ou *tlāṭ eddèrrjāl*, ou *tlāṭa nṭā' arrjāl*, trois hommes; *ḥōḍās dèrrjāl*, ou *ḥōḍās eddèrrjāl*, ou *ḥōḍās nṭā' arrjāl*, onze hommes; *myā dèrrjāl*, ou *my eddèrrjāl*, cent hommes; *ālef dèrrjāl*, *ālef eddèrrjāl*, *ālef nṭā' arrjāl*, mille hommes, etc.

REMARQUE II. — Comme dans la plupart des dialectes, la détermination des noms d'objets comptés s'exprime parfaitement par l'apposition de l'article en tête du groupe formé par le nom de nombre et le substantif (1); c'est un procédé contre lequel les grammairiens arabes protestaient déjà dans la langue régulière et qui s'est généralisé (2) : les trois hommes, est *ettēlṭe rjāl*; les cinq années, *ēlḥēmsē snīn*; ces douze chaises, *hādēlṭnās ēlkūrī*.

B. — Nombres ordinaux.

Ce sont :

<i>ēuwōl</i> , premier;	<i>saba'</i> , septième;
<i>ṭāni</i> , second;	<i>ṭāmen</i> , huitième;
<i>ṭālet</i> , troisième;	<i>ṭāsa'</i> , neuvième;
<i>rāba'</i> , quatrième;	<i>'āser</i> , dixième;
<i>ḥāmes</i> , cinquième;	<i>ḥādōs</i> , onzième.
<i>sātet</i> , sixième;	au-dessus nombres cardinaux.

ēuwōl, fém. *ēuūla*, avec l'article *lēuwōl*, *lēuūla* (dans le dialecte juif réduction de la diphtongue *ūwōl*, *ūūla*, comme en marocain); on dit aussi *euūlāni*, *euūlāniya*, et même *ēuūli*, fém. *euūliya* (3).

ṭālet, donne parfois dans la bouche des femmes *ṭāles*, fém. *ṭālsa*.

1. Comp. Spitta, 323, 324; Socin, *Diwān*, III, § 152 g; MGT., p. 275 in princ.

2. Cf. Fleischer, *Einige Arten der Nominalapposition*, p. 42 et ss.

3. Comp. Reinhardt, § 155; Spitta, p. 162; *lēuūli* est le nom courant du premier appel à la prière de midi du vendredi, d'où la généralisation de ce mot au Maroc pour désigner l'heure de midi (cf. Fischer, *MS.*, p. 22, n. 1).

sātet, est encore *sāt* et *sādet* (cf. *suprà* p. 34), fém. *sātta*; le classique سادس a ici été abandonné (1).

ḥādōš (aussi dans le Maghrib oriental) est une curieuse formation analogique (2).

C. — Noms de fractions.

Ce sont : *nūšš*, moitié comme dans la plupart des dialectes; *ṭlēt* ou *ṭūlt*, tiers; *rōbīwā'*, quart; *ḥūms*, cinquième; *sdēs*, sixième; *sūbīwā'*, septième; *ṭmēn*, huitième; *ṭāsa'*, 'āšra (nombres ordinaux) pour le 1/9 le 1/10; dans la campagne on entendra *tūlūt*, *rūbūā'*, *ḥūmūs*, *sūdūs*, *tūmūn*, qui indiquent l'effort pour rester près des classiques ثُلُث, رُبُع, etc.; les formes tlemceniennes répondent plutôt aux classiques ثُلُث, رُبُع, etc.

1. Comp. TG., *sātet*, p. 126, § 161; MGT., *sdt*, § 166; Houwāra, *sātt*, p. 50 *dx*.

2. A Tripoli également ṭāneš, douzième.

X. — PRÉPOSITIONS.

On peut les classer en prépositions simples et prépositions composées, prépositions se construisant avec les noms et les pronoms affixes, avec les noms seuls, avec les affixes seuls.

I

A. *Prépositions simples.* — Ce sont :

<i>bī</i> , par, avec;	<i>mén</i> , de;
<i>lī</i> , à, pour;	<i>'ānd</i> , chez, à;
<i>fī</i> , dans;	<i>m'd</i> , avec;
<i>kī</i> , <i>kīf</i> , comme;	<i>nā'</i> , appartenant à;
<i>dī</i> (<i>ēddī</i> , <i>ddī</i>), de, appartenant à;	<i>bin</i> , entre;
<i>dyāl</i> , de, appartenant à;	<i>'alā</i> , sur;
<i>qūbāla</i> , en face;	<i>hāṭṭa</i> (<i>hā'</i>), jusqu'à;
<i>qoddām</i> , devant, à côté de;	<i>urā</i> , <i>ūra</i> , derrière;
<i>lwaḥli</i> , du côté de;	<i>qbél</i> , avant;
<i>msāmi</i> , touchant à;	<i>bā'd</i> , après;
<i>dūn</i> , en deçà;	<i>fōq</i> , au-dessus;
<i>ségg</i> , au-delà;	<i>ṭāht</i> , au-dessous;
<i>ddhel</i> , à l'intérieur;	<i>blā</i> , sans;
<i>harej</i> , à l'extérieur;	<i>dāir</i> , autour de;
<i>qōdd</i> , autant que, comme;	<i>illa</i> , hormis, excepté;
<i>mṭél</i> , — —	<i>rtr</i> , — —
<i>hāqq</i> , par (serment);	<i>stwa</i> , — —
<i>wa</i> , — —	<i>wīya</i> , avec.

Dans cette liste, on remarque certaines pertes sur l'arabe classique. La plus importante est *عن* qui apparaît

dans les dialectes orientaux, mais est complètement inusité dans le Maghrib (1).

لـ qui apparaît encore en tripolitain (2), a ici disparu, ou du moins il s'est confondu avec ل (cf. *inf.*, p. 167).

Par contre, il y a quelques acquisitions nouvelles. Citons d'abord les trois particules de possession *dt* (*éddi*) *dyâl* et *ntâ* (3). — La première courante en marocain, est très usitée en tlemcenien; elle nous reporte, par son évidente parenté avec les pronoms relatifs, à un procédé d'expression que d'autres langues sémitiques connaissent, et que l'*izâfet* persan lui-même offre dans les langues indo-européennes (4); *Dyâl* lui-même n'en est qu'une amplification (probablement avec la préposition ل) dans l'opinion la plus vraisemblable (5). — Quant à *ntâ*, c'est l'équivalent oranais et marocain du *mtâ* maghribin oriental, du *betâ* égyptien (6).

kif est curieux; il se retrouve en maghribin oriental. Cet adverbe est devenu une véritable préposition; il a

1. Comp. WZKM., 1894, p. 264.

2. Cf. MGT., § 171.

3. Le premier des deux mots qu'elles mettent en rapport doit généralement être déterminé : *éddâr ntâ' alqâdê* ou *dêlqâdê*, la maison du cadî; *éddâr dyâlu*, sa maison; jamais *dâr ntâ' alqâdê*, ou *dâr dyâlu*; une maison du cadî, *wâhdêddâr ntâ' alqâdê*; une maison à moi, *wâhdêddâr dyâli*. Il y a exception pour les noms de nombres et les noms de parenté.

4. Elle a été étudiée très complètement par Kampffmeyer ap. ZDMG., 1899, p. 624 et suiv.; Sonneck remarque qu'elle n'est usitée que sur le littoral (CA., p. 88, v. 12); en Oranie, elle n'apparaît qu'à Tlemcen et à Nédromah.

5. Cf. ZDMG., 1899, p. 626; on ne saurait guère songer au berbère نايلا, possession, que son sens désignerait cependant pour un emploi analogue à celui de متاع, حق, شغل dans les dialectes modernes.

6. Courant dans toute l'Oranie, p. ex. ap. Delphin (cf. *sup.* p. 22); les formes du pluriel et du féminin انتاعة et انتاوع qui apparaissent fréquemment chez Delphin et jusque dans les Houwāra (cf. *Houwāra*, p. 44, 108; comp. Spitta, p. 149, 262; MGT., § 152), sont inconnues.

gardé aussi son rôle d'adverbe. *Ki* est-il le vieil حرف تشبيه, *ka*? c'est douteux; peut-être n'est-ce qu'une abréviation de *kif*; peut-être est-ce au moins une forme de ك augmentée par l'influence de *kif* (1).

qôdd est une altération du classique قَدَّرَ; *qûbâla* est à rapprocher de l'arabique *qubâl* (2); *twâli* offre probablement un pluriel de *ṭâli* : proprement « sur les derrières de », puis simplement « du côté de (3) », comme *qôddâm* « devant » prend fréquemment le sens de « à côté de ».

wiya est وأيّا + و, et apparaît dans la plupart des dialectes.

B. Les prépositions composées sont :

1° Des locutions prépositives formées de prépositions simples et de substantifs ou d'adverbes :

' <i>alâhâṭôr</i> , à cause de;	<i>barrâmen</i> , en dehors de;
' <i>alâsébba</i> , —	' <i>alâṭṭol</i> , le long de;
<i>meñhlâf</i> , à l'exception de;	<i>fwôṣt</i> , au milieu de;
<i>f'âud</i> , au lieu de, à la place de;	<i>mwôṣt</i> , du milieu de;
<i>fmôṭa'</i> , — —	' <i>alâhsdb</i> , conformément à,
<i>bhâl</i> , comme (4);	d'après.

2° Des combinaisons de prépositions simples avec l'une des prépositions générales *lî*, *mén* (5); avec *lî* le sens primitif de la préposition est légèrement modifié; elle indique alors l'idée de mouvement vers un point : *l'ând*, vers chez;

1. La forme *kif* du tunisien n'apparaît jamais (cf. *TG.*, p. 130; *WZKM.*, 1894, 266 in princ.).

2. Cf. Socin, *Divân*, § 48 f); *gbâla* en tripolitain (cf. *MGT.*, § 184); cf. aussi Dozy, *Dict.*, II, 305, 306.

3. Cf. Beaussier, 756, بالتوالي من تالي.

4. Rare en tlemcenien; courant au contraire en marocain.

5. Cf. *TG.*, § 167.

lfôq, vers le haut de; *lqoddâm*, vers le devant de; *lûra*, vers le derrière de; *hattâl*, jusque. — Avec *mén* la préposition indique parfois l'idée de départ d'un point : *men'ând*, de chez; *menfôq*, du haut de; *mûra* (*mnûra*), par derrière; parfois le sens n'est nullement modifié : *meñqbél*, avant; comme *qbél*; *menbâ'd*, après; comme *bâ'd*; *hârej-men*, hors de; comme *hârej*; *dâhelmen*, en dedans de, comme *dâhel*.

Il faut mentionner encore, comme formées par une combinaison avec *bi*, *blâbi*, sans; *dâir bi*, autour de (cf. *inf.*, II, l. 9).

II

A) Les prépositions qui se construisent à la fois avec les noms et les pronoms affixes sont les plus nombreuses. Il suffit d'indiquer celles qui ne se construisent pas avec les deux.

B. Les prépositions qui se construisent avec les noms seulement sont : *kî*, *dî* (*éddî*), *hatta*, *blâ*, *dâir*, *illa*, *siwa*, *hâqq*, *wa*, *dâhel*, *hârej*. Avec les affixes personnels on emploiera au lieu de *kî*, *kif*; au lieu de *dî*, *dyâl*; au lieu de *blâ* et de *dâir*, *blâbi* et *dâirbi*; au lieu de *dâhel*, *hârej*, *dâhel men*, *hârej men*.

Mais il faut remarquer en outre, que *hatta*, *blâ*, *illa*, *siwa*, peuvent parfaitement se construire (mais elles ne méritent plus alors le nom de prépositions) avec les pronoms personnels indépendants : *hatta héuwa*, jusqu'à lui; *blâhiya*, sans elle; *illâna*, excepté moi; *siwâhnâ*, excepté nous (1).

1. Comp. TG., § 168, 2°.

C. Les prépositions qui se construisent seulement avec les pronoms affixes sont *dyāl*, appartenant à (1); *wiya*, avec.

III

On peut donner des combinaisons de prépositions avec les affixes personnels, les exemples types suivants :

<i>lī</i> ,	<i>m'ā</i> ,	<i>nā'</i> ,	<i>qbél</i> ,	<i>'ānd</i> ,	<i>'alā hātōr</i> ,
<i>liya</i> ,	<i>m'āya</i> ,	<i>nā'd'e</i> ,	<i>qōbli</i> ,	<i>'āndi</i> ,	<i>hātīrī</i> ,
<i>lik</i> ,	<i>m'āk</i> ,	<i>nā'd'ak</i> ,	<i>qōblék</i> ,	<i>'āndék</i> ,	<i>hātīrēk</i> ,
<i>lih</i> ,	<i>m'āh</i> ,	<i>nā'd'o</i> ,	<i>qōblu</i> ,	<i>'āndu</i> ,	<i>hātīru</i> ,
<i>liha</i> ,	<i>m'āha</i> ,	<i>nā'd'hha</i> ,	<i>qbélha</i> ,	<i>'āndha</i> ,	<i>hātīrha</i> ,
<i>lina</i> ,	<i>m'āna</i> ,	<i>nā'd'na</i> ,	<i>qbélna</i> ,	<i>'āndna</i> ,	<i>hātīrna</i> ,
<i>likum</i> ,	<i>m'ākum</i> ,	<i>nā'd'kum</i> ,	<i>qbélkum</i> ,	<i>'āndkum</i> ,	<i>hātīrkum</i> .
<i>lihum</i> ,	<i>m'āhum</i> ,	<i>nā'd'hhum</i> ,	<i>qbélhum</i> ,	<i>'āndhum</i> ,	<i>hātīrhum</i> .

liya, *lik*, à côté de la série enclitique *lī*, *lek*, etc., (cf. *sup.*, p. 122) (2), se rapportent vraisemblablement à li ou du moins à une confusion des deux prépositions li et li dans une forme bâtarde (3); se combinent comme *lī* avec les affixes *'ālā* (*'āliya*, *'ālik*); *bī*, (*biya*, *bīha*); *fī*, (*fiya*, *fīkum*); *ṭwālī* (*ṭwālīya*, *ṭwālīhum*), *msāmi* (*msāmīya*).

Comme *m'ā* (*m'āya*) (4) se combine *ūra* (*ūrāya*, *ūrāna*),

1. Au contraire *dyāl* se construit très bien avec les noms en marocain.

2. Les cas d'emploi de l'une et l'autre série sont en tlemcenien les mêmes qu'en tunisien et en marocain; je renvoie simplement à *TG.*, § 133, 134; *MS.*, p. 34, où cette question est clairement exposée.

3. Cf. Oestrup, § 23; Reinhardt, § 166, 170; *WZKM.*, 1894, p. 265; *MGT.*, § 171.

4. Dans nombre de dialectes apparaît la forme allongée *m'ā* (*ma'd* ap. Socin, *Diwān*, III, § 48; *mi'd*, Spitta, 166 9); cf. *WZKM.*, 1894, 265, note 1); il en est ainsi très généralement dans le Maghrib. Cependant il faut noter dans le dialecte juif tlemcenien *mā'* où l'allongement n'apparaît qu'avec les affixes vocaliques *mā'e*, *mā'ak*, *mā'o*, *mā'hha*, *mā'na*, *mā'kum*, *mā'hhum*.

et *wīya* qui ne s'emploie pas avec les annexes de la première personne : *ānā wīyāk*, moi et toi; *nā wīyāh*, toi et lui.

Comme *nā* (*n'ā'e*), se combinent *dyāl* (*dyālī*), *qoddām* (*qoddāmek*), *bhāl* (*bhālu*), *meñhlāf* (*meñhlāfha*).

Comme *ānd* (*āndī*), se combinent *ba'd* (*ba'dī*), *qōdd* (*qōddī*), *šegg* (*šeggēk*), *ṭāht* (*ṭāhtu*), *kīf* (*kīfha*), *dūn* (*dūnna*), *bin* (*bīnkum*), *rīr* (*rīrhūm*).

Bin, avec les suffixes pluriels a encore la forme *bīnāt* commune à la plupart des dialectes : *bīnātna*, *bīnātukum*, *bīnātūhum* (1). Mais on n'emploiera pas indifféremment *binna* et *bīnāt*, *bīnkum* et *bīnātukum* : on dira *hādēššī bīnātna*, cette chose est entre nous, mais toujours *hādēššī, binna ubīnkum*, cette chose est entre nous et vous.

Comme *qbél* (*qōbli*, *qbélha*), se combine *mṭél* (*mṭēlu*, *mṭélkum*) (cf. *suprà*, ANNEXION DES PRONOMS AU NOM).

ālāsēbba et *qūbāla* avec les affixes subissent les modifications exposées plus haut, pour les substantifs à terminaison a : *ālāsēbbī*, *ālāsēbbētha*; *qūbālū*, *qūbālētha*.

Enfin signalons la présence en tlemcenien, dans la combinaison des affixes vocaliques avec *men* le redoublement de l'*n* : *mēnnī*, *mēnnēk*, *mēnnu*. Il en est ainsi dans nombre de dialectes, et ce n'est qu'un prolongement du procédé par lequel a été obtenu le classique *منى*.

IV

Certaines prépositions construites avec les noms subissent des modifications morphologiques.

1. Cf. WZKM., 1894, p. 264, note 3; Fischer, MS., p. 37, note 1. Cette addition du *t* existe aussi dans certaines prépositions berbères devant le suffixe pronominal pluriel : *gar*, entre; *garatnar'*, entre nous (Zouaoua); *djar*, *djaratner'* (Mزاب).

Mén. — 1° Devant un nom commençant par une voyelle avec laquelle *n* peut former syllabe, le *e* de *me* (syllabe ouverte non accentuée) s'évanouit : *mnūlādu*, de ses enfants; *mnārḍna*, de notre terre; *mnīṭimhum*, de leur orphelin. Dans quelques expressions courantes, il arrive même que *men* se réduise à *m* : *múra*, par derrière; *meiyām*... depuis l'époque de.

2° *men* subsiste intact devant les autres mots indéterminés. Cependant l'*n* s'assimile fréquemment à un *l*, *r*, et même à un *b*, *m* : *mellēunu*, de sa couleur; *merrāsi*, de ma tête; *mebbḷādi* (1), de mon pays; *memmrāṭu*, de sa femme (à côté de *men blādi*, *men mrāṭu*).

3° Devant les semi-voyelles *w*, *y*, *men* peut se réduire à *m* et la semi-voyelle se réduit en *ṽ*, *ṽ* : ainsi *mūwāhrān*, d'Oran; *mṽṽḍdi*, de ma main (à côté de *men wāhrān*, *men yēddi*) (2).

4° Devant l'article, cette préposition sonne *mn* : *mnēljbel*, de la montagne; *mnēlmā*, de l'eau; *mnēddār*, de la maison; *mnēssqōf*, du toit; *mnēššérg*, de l'Orient. L'assimilation du *n* à l'article (soit *l* avec les mots commençant par une lettre lunaire, soit *t*, *d*, *s*, etc., avec les mots commençant par une lettre solaire) est possible, mais, en somme, exceptionnelle; ainsi *melljbél*, *meddār*, *messqōf*, *meššérg*, rares (3).

'*ālā*. — 1° Devant les substantifs indéterminés, '*ālā* sonne '*āla* lorsque *la* peut former avec la première lettre une syllabe fermée et *lā* lorsqu'il ne le peut pas : '*ālaktābi*,

1. Comp. Fischer, *MS.*, p. 23; et *mbā'd* = من بعد, ap. *MGT.*, § 173 in fine.

2. Sur cette réduction du *w* comp. *MGT.*, § 16.

3. Tout compte fait plus près du marocain (cf. Fischer, *loc. cit.*) que du tunisien (cf. *TG.*, p. 133).

sur mon livre; 'ālaulādi, sur mes enfants; 'ālārāsi, sur ma tête; 'ālāfēršēk, sur ton lit.

2° Devant les substantifs déterminés, cette préposition sonne généralement 'āl avec disparition de l'a final devant la voyelle de l'article : 'ālēddār, sur la maison; 'ālerrēmla, sur le sable; ālēlrorfa, sur la chambre. La formation d'un groupe 'all avec un mot déterminé à lettre initiale lunaire est, en somme, exceptionnelle; 'allbāhār, sur la mer; 'all-jēbēl, sur la montagne, moins que 'ālēlbhār, 'ālēljbēl (1). — La réduction 'a courante dans nombre de dialectes (2) n'apparaît en tlemcenien, à ma connaissance que dans la seule expression 'asslāma (3), soyez en paix, par laquelle on salue ceux chez qui l'on entre.

hātta. — Il suit le sort de 'ālā, ainsi : hātṭādāru, jusqu'à sa maison; hātṭaulādi, jusqu'à mes enfants; hātṭēddār, jusqu'à la maison; hātṭēlhūbz, jusqu'au pain.

urā, mūra. — Ils éliminent fréquemment leur a devant l'article; mūrēlbāb, par derrière la porte.

Bī, lī, fī. — Ces trois prépositions marchent entièrement ensemble en tlemcenien, dans leurs modifications phonétiques. Fī a complètement perdu son ī de la langue classique (4). Le souvenir de cet ī ne se retrouve que dans les expressions fīssā', tout de suite, في الساعة; et fīrāya parfaitement, في غاية. — En principe ces trois préposi-

1. Le tlemcenien apparaît ici isolé parmi les dialectes.

2. Cf. TG., p. 133, 134; MGT., § 175; Spitta, p. 30; Reinhardt, § 175 et suiv.

3. Elle apparaît aussi en tunisien (TG., p. 150); je me demande s'il ne s'agit pas moins de على السلامة que de السلامة avec transformation de l'alif en ' comme ap. MGT., § 5 a).

4. Cette perte est partielle dans nombre de dialectes (tunisien, tripolitain, 'omāni); elle est complète en tlemcenien comme en marocain (cf. Fischer, MS., p. 24).

tions sonnent *be*, *le*, *fe* et subissent les modifications suivantes :

1° Devant les substantifs indéterminés commençant par deux consonnes, elles gardent leur forme *be*, *le*, *fe* et forment avec la première consonne une syllabe fermée : *bektābu*, *bebrālum*, avec leurs mulets; *lektābu*, à son livre; *lelsāna*, à sa langue; *fektābu*, dans son livre; *fefrimēltek*, dans ta veste. — Si la première consonne est *ʿ*, *h*, *h*, la voyelle *ǝ* qu'elle retient souvent, vient affecter la préposition et disparaît d'après la première consonne *ba'sdū*, avec son bâton; *lōhzāmek*, à ta ceinture; *fāhlāl ša'bān*, dans le premier quartier de ch'abān.

2° Devant les substantifs indéterminés commençant par *cvc*, *c̄v*, la voyelle brève de *be*, *le*, *fe*, étant en syllabe ouverte s'évanouit. *brāsu*, par sa tête; *bbélr̄ti*, avec ma belra; *lrāsu*, à sa tête; *lléunèk*, à ta couleur; *frāsu*, dans sa tête; *ffūmmu*, dans sa bouche. — Mais si la première consonne est *w*, *y*, ce *w* ou cet *y* se réduit à *ǝ*, *ǝ*, après *be* et *fe* : *fiwāhrān*, dans Oran, *b̄yeddik*, avec tes mains (1). — Parfois une voyelle prosthétique apparaît *l* et *b*.

3° Devant les substantifs indéterminés commençant par une voyelle, ces trois prépositions sonnent *b*, *f*, *l* : *būh̄tek*, par ta sœur; *fārdek*, dans ta terre; *liṭimna*, à notre orphelin. En outre il arrive quelquefois que *i*, *u*, sonnent *ī*, *ū*; *luūdenha*, à son oreille; *bībārīk*, avec tes aiguilles (2).

4° Devant les substantifs pourvus de l'article, l'*e* de *be*, *fe*, *le*, disparaît *generaliter*, et dans le groupe *vl*, *vc* de l'article avec lequel *b*, *f*, *l* forment alors syllabe, la voyelle est fréquemment déterminée par l'harmonie vocalique :

1. Comp. pour la réduction de *w* avec les labiales MGT., § 16; en marocain *y* et *w* se vocalisent en *ī*, *ū* après *b* et *f* : *bīddi*, avec ma main; *būdni*, avec mon oreille (cf. Fischer, MS., 19, l. 8).

2. Comp. *supra* l'ARTICLE.

belqlém, avec la plume; *fezzît*, dans l'huile; *lôlgôm*, au goum. (cf. *suprà*, p. 44). — Des complexes comme *llulâd*, aux enfants; *flârd*, dans la terre; *bîhûd*, par les juifs, relèvent plutôt phonétiquement de la règle exposée ci-dessus 2°.

Kî, di (*éddi*). — 1° Devant les substantifs indéterminés commençant par deux consonnes, ces prépositions sonnent *ke, de* et forment syllabe avec la première consonne; *kek-tâbi*, comme mon livre; *dektâbi*, de mon livre; de plus si la première consonne est ' *h* *h*, la voyelle *û* qu'elle retient souvent, vient affecter la préposition et disparaît d'après la première consonne : *ka'sdî*, comme mon bâton; *dôhza-mèk*, de ta ceinture.

2° Devant les substantifs indéterminés commençant par *cvc*, *c̄v̄*, ces prépositions sonnent *kî, di* : *kîrâsi*, comme ma tête; *disérjèk*, de ta selle.

3° Devant les substantifs indéterminés commençant par une voyelle, l'*i* de *kî, di* se réduit à *i* : *dîûhî*, de ma sœur; *kîârdkum*, comme votre terre.

4° Devant l'article, la voyelle *i* s'élide complètement : *kèddâr*, comme la maison; *dèssmâ*, du ciel.

Il en va de même des formes parallèles de *dî, éddi, ddi*; *èlktâb èddihî*, le livre de mon frère; *èlkâs ddejtâjer*, le verre du marchand; et comme d'autre part une finale vocalique *a*, *i* s'élide fréquemment devant *éddi*, on aura couramment de singuliers complexes comme ceux-ci : *èssébs-èddelmūdîr*, la pipe du directeur; *èddw-èddejtîb*, le remède du médecin; *ènns-èddelqâde*, les femmes du cadi.

wa n'est employé que dans deux expressions *wallâh*, par Dieu; *urâsi*, par ma tête (surtout juif). Il subit les mêmes modifications que la conjonction *wa* (cf. *inf.*, CONJONCTIONS).

XI. — PRONOMS INTERROGATIFS, RELATIFS, DÉMONSTRATIFS, INDÉFINIS.

Pronoms interrogatifs.

Les pronoms interrogatifs sont :

āškūn (*aškūn*) et *mén*, qui. A l'état isolé, le premier est de beaucoup le plus employé. Il se complique fréquemment en *āškūnhéuwa*, *āškūnhiya*, et souvent aussi perd son *ā* initial : *škūn*, *škūnhéuwa* (1); c'est *كُون + اَش* (2). — Il ne s'emploie pas avec les prépositions; *mén* est alors toujours usité (3) et donne les formations suivantes : *limen*, à qui; *bīmen*, par qui; *fīmen*, de qui; *‘ālimen*, sur qui; *dimen*, de qui; *‘āndmen*, chez qui; *nā‘āmen*, de qui; *mā‘āmen*, avec qui, etc. Les formes *bimen*, *limen*, *fimen*, *‘ālimen*, me paraissent dûes à l'influence analogique des formations obtenues avec les affixes personnels *biya*, *liya*, *fīya*, *‘āliya*. D'autre part une série parallèle existe où la voyelle longue est remplacée par un redoublement de l'*m* : *bém-men*, *lémmen*, *fémmen*, *‘ālémmen* (4). On trouve aussi *‘alā-*

1. Comp. *MGT.*, § 162; *TG.*, § 149.

2. Cf. *TG.*, p. 159; mot à mot « quelle est la sorte ». Rappelons que Nöldeke le considère comme *اَش + يَكُون* (*WZKM.*, 1894, p. 261), et que Vollers a proposé *اَش + كُون* (persan) (*ZDMG.*, 1896, p. 331, 332).

3. De même en marocain cf. Lerchundi, *Rudimentos* (1^{re} édition), § 139; au contraire dans les dialectes maghribins orientaux *āškūn* se combine très bien avec les prépositions (cf. *MGT.*, § 162, *TG.*, § 150).

4. C'est un procédé dont le tlemcenien offre des exemples sporadiques, on ne saurait à cet égard établir de règle générale; mais rappelons les deux formes parallèles de la conjugaison admirative du verbe sourd (cf. *suprà* p. 77, 78); citons aussi *móss*, rasoir, fréquent au lieu de *mūs*, *ḡorr*, tambourin = class. *طار*. (Comp. Landberg, *Arabica*, III, p. 37.)

men, représentant le classique عَلَى مَنْ. Une forme dialectale secondaire assez curieuse est *mnémmen*, de qui, qui ne répond nullement au classique مِمَّنْ.

mâ, *âš*, *wâš*, *âsem*, quoi. Le premier *mâ* est rare; cependant les expressions *māhéuwa*, *māhiya*, qu'est-ce; *mâlêk*, *mālu*, etc., qu'as-tu, qu'a-t-il, sont courantes. — *âš* (أَيْ شَيْءٍ) est moins fréquent que *wâš* avec transformation du ء en و (1). Dans la banlieue, on rencontre des formes amplifiées *wâšta*, *âšta* (2); dans le dialecte juif *âšte* (forte *imâla*? أَيْ du féminin?). Les formes *âsenhûwa*, *âsenhu*, *âšnu*, *âsenhiya*, *âsenhi*, *âšni*, qui ont toutes leur principe dans la conservation du *tanwin* de أَيْ شَيْءٍ sont exclusivement juives (3). — *âsem*, est fort curieux. Je l'explique par *âš âsem*, quel est le nom (4), et le rapproche comme procédé d'expression d'abord de *âškûn*, qui, et de *âšhâl*, combien; puis du syrien *eslôn* = أَش لُون et de l'égyptien *âzai* = أَزَى (5). — Avec les prépositions, *âš* s'emploie seul: *bâš*, *fâš*, *lâš*, *mennâš*, 'âldâš, *nṭā'âš*, etc. Dans l'est du département *âš* ne s'emploie pas avec les prépositions; il est remplacé par *âh* (inusité à l'état isolé): *bâh*, 'âldâh, *lâh* ou *l'h* représente vraisemblablement l'affixe ة (6). — Cet *h*

1. *wâš* inconnu au tripolit.-tunisien; l'équivalent se retrouve par contre dans plusieurs dialectes orientaux (cf. Oestrup, 136 *in princ.*; Reinhardt, § 16; Socin, *Diwān*, III, § 67 b).

2. Courant ap. Delphin; comp. Houwāra, p. 56 ei).

3. Cf. *MGT.*, § 162; *TG.*, § 151; comp. le *šinu* de Bagdad (Socin, *Diwān*, III, p. 101) et *WZKM.*, 1894, p. 263, note 3.

4. Quel est ton nom *Âsmek*; cf. *suprà* p. 32, note 2.

5. Cf. Oestrup, p. 136; Spitta, § 81 1); *âsem* est le *chibboleth* tlemcenien; son emploi vaut aux Tlemcenien les railleries des autres Oranais; à la question *âsem*, quoi? le Tlemcenien se fera régulièrement répondre 'âldâš tšōbbāḥni bessēm, pourquoi me dis-tu bonjour le poison à la bouche?

6. Comp. *MGT.*, p. 273; *lēh*, *ēh* aussi égyptiens.

apparaît à Tlemcen dans *liyâh*, pourquoi, où *i* offre vraisemblablement une réduction d'une diphtongue primitive *ai*, *ei* (les juifs disent *liyâs*) (1). — L'adjectif interrogatif quel, quelle, quelles s'exprime par *âs men* : *âšmen râjel*, *âšmen mrd*, *âšmen nâs*, quel homme, quelle femme, quelles gens.

Pronoms relatifs.

Ce sont *mâ*, ce que ; *élli* (*llí*, *li*), *éddi* (*ddí*, *dí*), ce que, celui que, qui, quel. — *Mâ* est naturellement le classique *ما* ; *élli* apparaît dans nombre de dialectes (2) ; quant à *éddi*, *dí* il est particulier au marocain des villes, et à quelques dialectes arabiques (3). A Tlemcen, il est d'un emploi beaucoup plus courant qu'*élli*, mais le dialecte de la banlieue l'ignore entièrement. Une finale vocalique en *a*, *i* s'élide très fréquemment devant *élli*, *éddi* : *elmr élli jât*, la femme qui est venue ; *élméft éddi sséma*, le mufti qui a été nommé.

mâ ne se combine guère qu'avec la préposition '*âlâ* : '*âlâmâ qóltli*, d'après ce que tu m'as dit ; *élli*, *éddi* se combinent fort bien avec *ب*, *ل*, *في*, *من*, *على* et ses composés, et donnent : *bélli bédli*, *lélli léddi*, *félli féddi*, *mélli mèddi*, '*âléli* '*âlédli*. Mais ces composés ne s'emploieront jamais dans le sens de « qui, lequel » comme relatifs précédés d'un nom ; ils ne s'emploient que dans le sens de « ce que », « celui qui » :

1. Comp. Socin, *Mar.*, p. 14, 31.

2. Conf. sur l'origine de ce pronom Landberg, *Prov.*, 297 ; *ZDMG.*, XXII, 124 ; Oestrup, 135 ; *contra* Spitta, p. 81.

3. Il a été étudié d'une façon complète par Kampffmeyer, *ZDMG.*, 1899, p. 624 et suiv.

mā nāmēns bēlli men 'attu yēkdeb, je ne crois point celui dont l'habitude est de mentir; *zō'fu mēlli qōtṭelhum*, ils se sont fâchés de ce que je leur ai dit; *'ābbi hādelktāb lēddi yessāḥfōd 'ālih*, porte ce livre à celui qui en prendra soin; *'āndi lmziya fēlli jēbtu*, ce que tu as apporté m'a fait plaisir. Mais jamais *el'ām fēlli mšit*, l'année où je suis parti; on aura recours alors à l'emploi fort classique du pronom construit avec la préposition : *el'ām elli mšit fih*; ou à une construction barbare très usitée, qui consiste dans l'emploi de *ās* avec la préposition, placé immédiatement après le relatif *el'ām elli fās mšit* (1); et de même *elḥāja ddi 'ālās jīt*, la chose pour laquelle je suis venu (ou *elḥāja ddi jīt 'āliha*); *elmōtrōg di bās drōbtu*, le bâton avec lequel je l'ai frappé (ou *elmétrōg di drōbtu bih*), etc. — *Bēlli* et *mēlli* sont fort employés comme conjonctions; le premier avec le sens de « que », le second avec le sens de « depuis que ».

Pronoms démonstratifs.

Ce sont *hāda*, *hādi*, *hādu*, celui-ci, celle-ci, ceux-ci, celles-ci; *hādāk*, *hādik*, *hādūk*, celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là. A l'inverse de ce qui arrive pour les premiers, lorsqu'ils sont employés comme adjectifs (cf. *suprà*, p. 118, 119), ils n'élident jamais comme pronoms leur voyelle finale devant l'article : ainsi *hāda rrājel ddi sētṭu*, celui-ci c'est l'homme que j'ai vu; tandis que *hāderrājel ddi rāh māji*, cet homme qui vient; *hādi lmrā lmlīha*, celle-ci c'est la femme vraiment bonne; *hādelmrā lmlīha*, cette brave femme...; *hādu nnās elli lqēṭhum elbārah*, ceux-ci sont les

1. Ou encore *el'ām elli fāin mšit*.

gens que j'ai rencontrés hier; *hādēnnās llī māšyīn qod-dāmna*, ces gens qui marchent devant nous.

Pronoms indéfinis.

Quelqu'un, se traduit par *wāḥad*, *ḥādd* ou par *wāḥder-rājel*, *wāḥdelmrā*. — Quelque (adjectif) se traduit par *bá'ḍ*, qui s'annexe très bien les enclitiques personnels, *bá'ḍ ennās*, quelques gens; *bá'ḍna*, quelques-uns d'entre nous; *bá'ḍhum*, quelques-uns d'entre eux; ainsi il est très classique.

Certains, se traduit également par *bá'ḍ* ou par *ši*(1): *ši nās*, certaines gens; *ši qbāben*, certains ignorants; *ši* a aussi parfois un sens admiratif et se traduirait assez bien par le français « un tel, une telle » : *'āndu ši drāfa ši fšāḥa*, il a une telle courtoisie, une telle élégance de langage!

Un tel, est *flān*, class. *فُلَان*, comme dans tous les dialectes; on lui adjoint parfois l'ethnique *flāni*: *flān elflāni*.

L'un l'autre, les uns les autres, se traduit par *bá'ḍ*, *bí'ḍ*, en annexant au premier *bá'ḍ* un des enclitiques personnels pluriel: *nemšiu m'ā bá'ḍna bí'ḍ*, nous partirons les uns avec les autres; *yāḥḥōšmu men bá'ḍhum bá'ḍ*, ils ont honte les uns des autres.

Tout, s'exprime par le classique *kúll*, qui peut se construire de différentes façons. Dans le sens de « chaque » il se construit fort classiquement avec un singulier indéterminé: *kúll ēblād*, chaque pays; *kúll nhār*, chaque jour; *kúll wāḥad*, chacun (*kúll wāḥad di*, quiconque). Signalons la persistance du *fathā* de *kúlla yōm*, chaque jour, par influence de la langue classique. — La construction régulière du *تَأْكِيْد* est encore fort employée; tout a alors le

1. Cf. en berbère l'emploi de *keru* ou *chera*, chose.

sens de « la totalité » : *ennâs kúllhum*, la totalité des gens; *elblâd kúllha*, la totalité de la ville; *elblâdât kúllhum*, la totalité des villes. Au lieu de *kúll* on emploie fréquemment le féminin *kúlla* : *ennâs kulléthum*, *elblâd kulléthha*, *elblâdât kulléthhum*. — Au pronom affixe du تَأْكِد se substitue fréquemment l'article. C'est un procédé que tous les dialectes connaissent, et que la langue classique elle-même n'ignore pas entièrement : *ennâs ökkúll*, *elblâd elkúll*, *elblâdât elkúll*. — Enfin un dernier pas est franchi où la construction devient barbare, et peu fréquente je crois, dans les autres dialectes : *elkúll (ökkúll)* (1) vient se placer avant le substantif et l'on a *elkúll ennâs*, *ökkúll eblâd*, *ekkúll eblâdât*.

Autre, est *âhor*, fém. *úhra*, pl. *uhrin (hrin)*; avec l'article *lâhor*, *lúhra*, *luhrin*; avec *wâhad*, *waḥdâhor*, un autre; *waḥdúhra*, une autre; *waḥduhrin*, certains autres. Le féminin élide son *ú* initial, après une terminaison vocalique, et forme alors un véritable enclitique : *marrâhra*, une autre fois; il en est parfois même ainsi, après une terminaison consonantique *bâbhra*, une autre porte, à côté de *bâb úhra* (2). — « Un autre que », se traduit par *rîr* : *rîri*, un autre que moi; *rîrêk*, etc.

Rien, se traduit ordinairement par *wâlu* (ولو) (3); on emploiera encore (avec la négation) *hâtta hâja*, *hâtta ḥabba* (pas un grain) *hâtta ṣiḥâja*, et enfin par la locution *wuṭqôl* : *mâ'âtâni wuṭqôl*, il ne m'a rien donné (4)!

1. Cf. *suprà*, p. 33.

2. Comp. *MGT.*, § 164, 7).

3. Comp. Socin, *Marok.*, p. 28, note 33; inconnu dans le Maghrib oriental; jusqu'à nouvel ordre, on ne peut guère expliquer cette expression que par le classique ولو, même si.

4. *wuṭqôl*, et même si tu dis; parfois, dans le langage très familier complété sous la forme *wuṭqôl brât*, *wuṭqôl bîntni*! Cf. l'emploi d'une déformation de تقول avec un autre sens dans un autre dialecte, ap. Socin, *Divân*, III, § 50 b.

Le pronom réfléchi même, moi-même, toi-même, etc., se traduit par *brûh*, *bnéfs*, *bdât*, avec les affixes personnels : je viendrai moi-même, *nji brûhe*; tu travailleras toi-même, *têhdem bnéfsék*; il écrira lui-même, *yékteb bdātu*; on emploie encore pour la troisième personne l'expression *di bessáhh*, بالصَّحَّ, en réalité : *nîin èssitân dibessáhh*, tu es le diable lui-même (surtout juif). — *rûh* et *néfs* servent encore avec annexion des affixes personnels, soit comme régimes directs, soit avec des prépositions à exprimer diverses idées que d'autres langues rendent par la voix moyenne, ou par des verbes réfléchis : *qtél rûho*, il s'est tué; *têhdem lné/sha*, elle travaille pour elle-même; *néqta' addénnya mendâti*, je renoncerai au monde.

XII. — ADVERBES, CONJONCTIONS ET PARTICULES DIVERSES.

Les observations de Stumme sur les adverbess tunisiens valent pleinement pour le tlemcenien (1). Tout d'abord nombre de mots sont à la fois adverbess et prépositions, adverbess et conjonctions; et il est difficile, étant donné le génie de l'arabe fort différent de celui des langues européennes, de classer certains mots plutôt dans les adverbess que dans les conjonctions. En second lieu le nombre des adverbess de manière est extrêmement étendu. Quantité d'adjectifs, de participes peuvent jouer ce rôle : *mlih*, bon ; *mséqqōm*, comme il faut, et directement ; *bâṭel*, en pure perte, et gratis ; *qrib*, près ; *b'éd*, loin ; *kṭér*, davantage ; *qōll*, moins ; etc., etc. Ce sont là des succédanés vulgaires du حال classique ; la terminaison du منصوب ne s'est maintenue avec le *tanwīn* que dans *abādān*, jamais ; elle est devenue simple *a* dans *zā'ma*, alors donc, زعماً ; *mārḥāba bī*, bienvenue à, مرجباً ; *lābūdda*, nécessairement, لا بدّ est plus fréquent encore qu'une forme plus vulgaire *lābēdd*. Enfin l'idée adverbess de manière est encore fréquemment exprimée par un nom muni d'une préposition (généralement *b*) : *beṣṣēf*, forcément ; *bel'āni*, intentionnellement ; *belqōuwa*, avec acharnement ; *beṣṣāhh*, véritablement ; *fel'āda*, habituellement. — Distinguons : 1° les adverbess de lieu ; 2° les adverbess de temps ; 3° les adverbess de manière ; 4° la négation et l'affirmation ; 5° les conjonctions, locutions conjonctives, locutions adverbess conjonctives ; 6° les interjections.

1. Cf. TG., § 177.

Adverbes de lieu.

Les principaux sont les suivants :

<i>fáin</i> , où;	<i>‘allimín</i> , à droite;	<i>lūrd</i> , } derrière;
<i>lfáin</i> , où (mouvement);	<i>ālèssmál</i> , à gauche;	<i>léura</i> , }
<i>mnáin</i> , d’où;	<i>fküll móda</i> , }	<i>melléura</i> , de derrière,
<i>hānā</i> , ici;	<i>fküll móḍreb</i> , } partout;	<i>ldāhel</i> , dedans;
<i>ménna</i> , par ici;	<i>lfóq</i> , en haut;	<i>mendāhel</i> , de dedans;
<i>hānāk</i> , } là-bas;	<i>menfóq</i> , d’en haut;	<i>lbārra</i> , dehors;
<i>lhé</i> , }	<i>lṭāht</i> , en bas;	<i>menbārra</i> , de dehors;
<i>téma</i> , }	<i>mentāht</i> , d’en bas;	<i>duirri</i> , }
<i>tém</i> , } là;	<i>lqoddám</i> , devant;	<i>gūda gūda</i> , } tout droit;
<i>temmāk</i> , }	<i>meñqoddám</i> , de devant;	<i>bjtha</i> , de côté.

Fáin est aussi marocain; dans la banlieue on rencontre le *wín* du Maghrib oriental (1). Il se réduit très bien à *fān* : par exemple, avec en outre assimilation de l’n à l’r, couramment dans l’expression *fār-rák māsī*, où vas-tu. Il s’emploie très bien concurremment avec *lfáin* pour indiquer le mouvement. — *mnáin* est parfois *mnān*, jamais *mnin* comme dans le Maghrib oriental; mais *mnin* existe dans la banlieue.

Sur *menna* cf. *sup.* p. 19.

léura, *melléura* marque de nouveau la singulière affection du tlemcenien pour la diphtongaison secondaire *eu*, *ou*.

1. *Fáin* est décidément *فأين* et non *فأين*; c’est ainsi que l’expliquait déjà Spitta, p. 172, contre Oestrup, p. 136 et Snouck Hurgronje, *Mekk. Sprichw.*, p. 102, note 2); déjà la forme omāni *fhēn* semblait donner raison à Spitta (Reinhardt, § 16, p. 33). Les récentes études de Landberg laissent peu de doute sur la question (*Haṭramout*, p. 526, 527).

dúrri qui se retrouve aussi en tripolitain et dans certains dialectes orientaux est naturellement le turc *دوگری*; il existe aussi dans les dialectes ruraux de l'Oranie (1).

Adverbes de temps.

Les principaux sont les suivants :

<i>fáiwog</i> , quand;	<i>fezzmán</i> ,	} autrefois;
<i>woqtás</i> , à quelle heure;	<i>zmán</i> ,	
<i>dérwoq</i> , maintenant;	<i>felmadé</i> ,	
<i>qbél</i> , avant;	<i>felqdtm</i> ,	
<i>qbáyel</i> , bien avant;	<i>kúlla yóm</i> , chaque jour;	
<i>bá'd</i> ,	<i>élyóm</i> , aujourd'hui;	
<i>menbá'd</i> , } après;	<i>èlbárah</i> , hier;	
<i>fléuwöl</i> , d'abord;	<i>euülèlbárah</i> , avant-hier;	
<i>feḥḥali</i> , en dernier lieu;	<i>euülèlbārḥain</i> , avant avant-hier;	
<i>békri</i> , de bonne heure;	<i>ródda</i> , demain;	
<i>dtma</i> , } toujours;	<i>rír ródda</i> , après-demain;	
<i>dáim</i> , }	<i>hādél'am, sánd</i> , cette année;	
<i>abādán</i> ,	<i>'āmléuwöl</i> , l'année dernière;	
<i>'ómr</i> (avec les suffixes), } jamais;	<i>'āmléuüléin</i> , il y a deux ans;	
<i>márra márra</i> , } de temps en	<i>mübédḍa</i> , longtemps;	
<i>márra fezzmán</i> , } temps;	<i>háḍi mībédḍa</i> , } il y a longtemps;	
<i>márra ... márra</i> , tantôt ... tan-	<i>háḍi shál</i> ,	
tôt;	<i>qltl</i> , rarement;	
<i>fissá'</i> , tout de suite;	<i>māzál</i> ,	} encore;
<i>qrīb</i> ,	<i>'ád, 'áda</i> ,	
<i>meñqrīb</i> , } bientôt;	<i>báqe</i> ,	
<i>felqabel</i> , à l'avenir;	<i>bezzâf</i> , souvent.	

Fáiwog, في أي وقت se réduit très bien à *fáwoq* d'une

1. Par ex. Delphin, p. 274 in princ.

part, et à *fiwoq* de l'autre; on entend encore les accentuations *faiwóq*, *fāwóq*, *fiwóq* (1).

wog!âš, *وقت أى شىء* est employé concurremment avec *fâš men wóqt*, *fâš men sâ'a*; il ne signifie jamais « quand » mais bien « à quelle heure? ».

dérwoq est proprement *ذا الوقت*; il est commun avec des différences de prononciations à la plupart des dialectes algériens; on entend encore à Tlemcen *dróq*, *dróq* (2).

qbâyel m'a l'air d'une déformation de *قَبَال* inusité (3).

dima ne semble pas devoir être expliqué par *دائما* pour les raisons données par Vollers (*ZDMG.*, 1896, p. 332).

'*ômr* donne la série suivante avec les suffixes : '*ômr*i, '*ômr*ek, '*ômr*u, '*ômmér*ha, '*ômmér*na, '*ômmér*kum, '*ômmér*hum. Le redoublement de l'*m* avec les suffixes consonantiques intervient vraisemblablement pour sauver de l'évanouissement la voyelle brève de la première syllabe (4).

euülēlbarhāin est un duel comme '*āmleuülēin*; dans la

1. Dans la banlieue *wmta*, *yemtâš* à rapprocher du tripolitain *dm̄tā*, de l'égyptien *imte* (أى متى) (cf. aussi Lerchundi, *Vocab. sub. voce cuando*).

2. Cf. Delphin, introduction, VI; Sonneck, *CM.*, 1892, note a); aussi Houwāra, p. 28. az); dans certaines régions de l'Oranie la prononciation de l'*l* s'est conservée *delwóq*. Tout près de l'égyptien *delwaqt* et du syrien *hallaq*. — Chez les juifs tlemcenais, le *dāba* marocain (cf. Dozy, I, 419) est d'un usage courant; dans la banlieue on trouve *dāketū* dans lequel entre le *تو* du Maghrib oriental et de l'Orient (cf. Delphin, p. 67 11); p. 241, l. 8; tripolitain *tōuwa*; tunisien *tāuwa*; omāni *tau*; cf. aussi Landberg, *Ḥaḍramout*, 321, 322; Vollers, ap. *ZDMG.*, 1896, p. 332).

3. Dans le même sens que *bezzāyef* qu'on trouvera plus loin et que les tripolitains *امايين* = *امان*, *ذاييت* = *ذات*, *نصاييف* = *نصاف* (cf. *TBL*, p. 135, 88 a); *MGT.*, § 151, f).

4. Comp. la série marocaine ap. Fischer, *MS.*, 40 in *ſne*.

banlieue on emploie au lieu de *ēlbārah*, *yāmes* (أَمْس : *wulmnāmsin*) (1).

rōdda est un curieux exemple de retour à une trilitéralité secondaire رَدَا; dans la banlieue on emploie *rōdwa*.

hādi mīwēdda, *hādi šhāl* se construisent comme il suit : *hādi mīwēdda māsettēkš*, il y a longtemps que je ne t'ai vu ; ou *hādi šhāl mēlli ma šettēkš*, ou *hādi mīwēdda (šhāl) wāna nēkmi*, il y a longtemps que je fume (le *w* = و serait alors un حال fort classique) (2).

māzāl et *'ād* sont des parfaits de verbes ; *bāqe* (moins employé à Tlemcen qu'au Maroc) est un participe actif. *māzāl* peut ou se conjuguer ou rester invariablement : *māzāl tēgra*, tu étudies encore ; *mā zālu yēhhedmu*, ils travaillent encore, ou *mā zāl tēgra*, *mā zāl yēhhedmu*. — *Bāqe* peut s'accorder ou rester invariablement : *bāqe yāhhartu*, ou *bāqyin yāhhartu*, ils labourent encore ; *bāqe tūrzel*, ou *bāqya tūrzel*, elle file encore. *'Ad*, qui sonne aussi *'āda*, est toujours invariable (3) (cf. sur l'emploi de ces mots avec la négation *infra*, p. 189).

1. Ainsi dans ces expressions avec chute de *eu* comme en tunisien et en omāni (cf. *TG.*, *Glossaire*, 182, 183.

2. « Il y a longtemps qu'on ne t'a vu » aussi très couramment *'āš men šāfēk*, il a vécu longtemps celui qui t'a vu !

3. Au contraire en tunisien (employé avec la négation), cette forme n'est pas encore complètement stérilisée ; elle a encore les trois 3^e pers. (cf. *TG.*, p. 139 ; stérilisée en tripoliteain *TMG.*, p. 308 ; conjuguée encore complètement en 'omāni, Reinhardt, § 272 ; prenant les affixes dans l'Arabie du sud, Landberg, *Haḍramout*, 421, 665).

Adverbes de manière, quantité, etc.

Les principaux sont :

<i>kīf</i> ,	}	comment ;	<i>bārka</i> , assez, seulement ;		
<i>kī</i> ,			<i>fāqū!</i> (<i>fāqōd</i>), seulement ;		
<i>kīfās</i> ,			<i>wāḥd</i> (avec les affixes), seul ;		
<i>kyās</i> ,			<i>bezzāf</i> ,	}	beaucoup ;
<i>kās</i> ,	<i>bezzāyef</i> ,				
<i>‘ālās</i> ,	}	pourquoi ;	<i>šwīya</i> , un peu ;		
<i>liyāh</i> ,			<i>wālu</i> , pas du tout ;		
<i>‘alāḥātrās</i> (rare),			<i>bīnubīn</i> , passablement ;		
<i>šḥāl</i> , combien ;	}	ainsi ;	<i>ēlkūll</i> , absolument ;		
<i>hākda</i> ,			<i>wūtren</i> , évidemment ;		
<i>kūdalik</i> ,			<i>blāsēkk</i> , endubitablement ;		
<i>ṭāni</i> ,	}	aussi ;	<i>blāqēn</i> , certainement ;		
<i>ṭānyāk</i> ,			<i>beṭṭōqdtr</i> ,	}	à peu près ;
<i>ktēr</i> , plus ;	<i>beṭṭōqrīb</i> ,				
<i>qōll</i> , moins ;			<i>bellēuri</i> , à reculons ;		
<i>ēlqōlla</i> , le moins ;			<i>mesēqqōm</i> , comme il faut ;		
<i>ēlkūtra</i> , le plus ;			<i>belmāra</i> , pour mémoire.		
<i>beṣṣēf</i> , forcément ;	}		<i>bessyāsa</i> ,	}	lentement, douce- ment ;
<i>bātel</i> , gratis, en pure perte ;			<i>beṭṭāwtl</i> ,		
<i>bel‘āni</i> , de propos délibéré ;			<i>bellāṭi</i> ,		
<i>belrōṣla</i> , par négligence ;	}		<i>šwīya bešwīya</i> , peu à peu ;	}	
<i>‘alelrōṣla</i> , à l'improviste ;			<i>beddērja</i> , progressivement ;		
<i>beljēmla</i> , en gros ;	}		<i>bennūba</i> , tour à tour ;	}	
<i>belgōrda</i> ,			<i>dūrri</i> , droit ;		
<i>belférqe</i> ,	}		<i>bel‘āuji</i> , de travers ;	}	
<i>qōddqōdd</i> , juste ;			<i>swāswā</i> , exactement ;		
<i>bennīya</i> , très volontiers ;			<i>belmzīya</i> , de bonne grâce.		

Ki ne peut guère être expliqué que comme une abréviation de *kif* ; il est courant comme adverbe d'interroga-

tion par exemple dans l'expression *kīrāk*, comment vas-tu, qui est la véritable manière en tlemcenien de s'informer des nouvelles d'un ami. — *Kyās* et *kās* sont-ils réformés directement sur *kī*; sont-ils des corruptions de *kīfās* après chute de l'*f*, je ne saurais le décider catégoriquement (1).

Sur *liyāh*, cf. *suprà*.

shāl est *شئ* *هال*; c'est la seule façon à Tlemcen comme au Maroc de dire « combien? », le *قَدَّاش* du Maghrib oriental est inconnu, et aussi le *كَمْ* classique des dialectes bédouins.

Bārka, assez, et « seulement » est bien comme l'a expliqué Stumme, *بارك* et non *بركة*; il prend les affixes pronominaux *barkāni*, *barkākum*, etc., j'ai assez, vous avez assez (2).

wāḥd donne la série suivante avec les affixes : *wāḥdi*, *wāḥdek*, *wāḥdu*, *wāḥḥādha*, *wāḥḥādna*, *wāḥḥādkum*, *wāḥḥādhum*; à rapprocher de la série *ōmri*, *ōmrèk*, etc., cf. *suprà*.

bezzāf me paraît *بالجزاف*, en tas (cf. *suprà*, p. 29) et *bez-zāyef* une corruption dans le même sens que *qbdyel* (cf. *sup.*, p. 183).

wūtren donne avec les affixes la série suivante : *wūt-terni*, évidemment moi; *wūtternèk*, *wūtternu*, *wutrénna*, *wutrénkum*, *wutrénhum*. Ce mot semble apparaître dans plusieurs dialectes; dans la banlieue, il se prononce très distinctement avec le *ث*, ce qui empêche de l'expliquer par *وترى*; peut-être vaut-il mieux le reporter aux expressions classiques *آثراً*, *آثراً* (3).

1. Aussi *كاش*, ap. Beaussier, 571.

2. Cf. TG., p. 160.

3. Cf. LA., V, 70 in princ.; comp. Delphin *وثر*, p. 66 7; Socin, Mar., p. 30, note 39; Diwān, III, § 54 7).

Belleuri me paraît avec une terminaison d'ethnique (comp. *belférqə*, *bel'áuji*), devoir être rattaché à *úra*, *léura*; Beaussier connaît *الورا*, à reculons (1); je crois d'autre part que les curieux *الرولا*, *براولي* de certains dialectes oranais (2) sont dues à une de ces métathèses si fréquentes dans les mots qui contiennent des liquides.

belgórda nous offre un nouvel exemple de l'emploi de *قرد* dans le sens de « unité » (3).

beṭṭāwil est *بالتأويل*; *bellāṭi* que les demi-savants expliquent couramment par un emprunt au Coran (4), se rattache en fait au classique *لأى* (5).

belmziya me paraît le très classique *مزية*, bien plutôt que *مزجة* comme le veut Stumme (*TBL.*, p. 151).

Affirmation, négation, interrogation.

La particule affirmative en tlemcenien est *yéh* (6). *N'ám* n'est employé avec le sens de « oui » que par les gens cultivés. Mais dans le langage courant, il a la signification de « plaît-il? »

« Non » est *lá*, *lá'*, *lālā*, *lālā'* ou *lāwáh* (7).

La négation est essentiellement *mā* : *ma yéqbel*, il n'ac-

1. Cf. Beaussier, p. 729.

2. Par ex. Delphin, p. 28, l. 4; p. 52, l. 6; p. 113, l. 4.

3. Cf. Beaussier, p. 535, 536; Delphin, 260, note o et 283 *passim* : en *houwāri kúrd*, pierre (*Houwāra*, 36 cf).

4. *ألا بالتى هي احسن*, Coran, VI, verset 153.

5. *LA.*, XX, ١٠٢, ١٠٣, *ابطأ* اذا يلتئى *والتأى يلتئى*; comp. Socin, *Mar.*, 38, 84).

6. Déjà classique *إيه إي*.

7. *لا والله*? cf. *Houwāra*, p. 30 *bd*).

ceptera pas; *mā qbél*, il n'a pas accepté. Il faut signaler à ce propos la curieuse forme *mā na'rét*, je ne sais pas. Quelle est l'origine du *t* final? Il se pourrait que *na'ref* (*nā'arf*, cf. *suprà* p. 54), proprement 1^{re} pers. du futur de *'aréf*, ait été considéré analogiquement comme parfait de la VII^e forme, et que le *t* soit celui de la première personne de ce temps; car on dit couramment en employant le parfait *mā dönnit*, je ne crois pas; *mā hāsébt*, je ne pense pas, etc. (à côté de *mā ndönn*, *mā nāhseb*), lorsqu'il s'agit d'une action commencée dans le passé et prolongée dans le présent.

Outre la particule *mā*, un enclitique *ši*, *s*, s'annexe très généralement au thème verbal (1); il se place en principe après toutes les autres enclitiques. Il attire l'accent sur la syllabe qui le précède (*ši*) ou sur celle qu'il termine (*s*): *mā hrejṭuš*, vous n'êtes pas sortis; *mā ya'tēhūlēks*, il ne te le donnera pas; *mā jābhūmlš*, il ne me les a pas apportés. Lorsque le verbe est muni de l'enclitique de la 3^e pers. ms. sing., cet enclitique, dans les cas où il sonne *h* (cf. *suprà* p. 121) ne devient jamais *hū* devant *s*, *ši*, comme en tunisien. Mais il peut disparaître: *mā qbelnāhs*, nous ne l'avons pas accepté; *mā jābūhši*, ils ne l'ont pas apporté, ou *mā qbelnāš*, *ma jābūši* (tout à fait comme: nous n'avons pas accepté, ils n'ont pas apporté) (2). — Citons enfin ici la locution bien connue *mākāš*, très souvent employée à Tlemcen sous sa forme originelle *mākānš*, il n'y a pas.

mā *ši* avec les pronoms personnels forme une série, représentant une sorte de conjugaison négative du verbe être: *mānīš(i)*, *māks(i)*, *māhwāš(i)*, *māhyāš(i)*, *maḥ-nāš(i)*, *mākūš(i)*, *māhūš(i)*: *mānīši ferḥān*, je ne suis pas

1. Jamais la négation ne sonne *eš* comme en tripolitain (cf. *MGT.*, p. 227; Sonneck, *CM*, § 1 h); *vv d*); *1.1 i*).

2. Comp. *TG.*, p. 147; *MGT.*, § 202.

content; *māhyās ferhāna*, elle n'est pas contente. Dans le dialecte juif on trouve les formes allégées du Maghrib oriental pour les deux 3^e pers. sing., *hu* et *hi*, *māhūs*, *māhīs*; et même les formes contractées *mōš*, *miš* des dialectes orientaux, employées comme négations de qualificatifs : *mōš mliḥ*, pas bon; *mīš mliḥa*, pas bonne. — Mentionnons encore les locutions *mā mennūs*, *mā menhās*, *mā menhūms*, « il, elle ne vaut rien, ils, elles ne valent rien » qui sont devenues des adjectifs au point de se construire avec l'article : *errājel elmāmennūs*, l'homme qui ne vaut rien (1).

La locution *māši*, avec les variantes *méšši*, *māši*, et *mši* (cf. *sup.* p. 50) placée devant un nom, un adjectif, un pronom, suffit à elle seule à exprimer la négation du verbe être : *māši ntīn*, ce n'est pas toi; *méšši nās hādu*, ce ne sont pas des hommes, ceux-ci; *hāda mši mēliḥ*, ça n'est pas bon; *māši ntā' alḥādīd* pas en fer, etc. La même locution précède encore parfaitement, la sorte de conjugaison *rāni*, *rāk*, qu'on a vue plus haut (cf. *sup.* p. 123); ainsi *māši rāni ferhān*, je ne suis pas content; *māši rī hānd*, elle n'est pas ici (à côté de *mā rāniš ferhān*, *mūriši hānd*), etc.

Ne ... que est *mā ... rtr*, *mā ... ill*; il n'arrivera que du bien, *mā ikūn rir elḥīr*; je ne prendrai que quelqu'un de bien, *mā nāḥud ill elmliḥ*.

Ne ... plus est : *mā'āds*, *mābāqēš* (cf. *supra*); il ne travaille plus, *mā'āds yēḥdem*; il n'est plus là, *mābāqēš tēmma*.

Ne ... encore est *'ād mā ... šī*, *māzāl mā ... šī*, *bāqe mā ... šī*; il ne travaille pas encore, *'ād mā yēḥdémš*; il n'est

1. Je ne pense guère qu'il faille voir là un emploi de *أل* comme *موصول*, pour *الذي*, comparable à celui qu'ont noté les grammairiens arabes : *ما انت باحكم الترضى حكومته* (cf. Ibn 'Oqail sur l'*Alfya*, éd. du Caire, 1306, I, p. ٧٨).

pas encore arrivé, *māzāl maṣṣōls*; il n'est pas encore là, *bāqe mārās tēmma*.

Rien est, comme on l'a vu, *hātta hājja*, *hātta hābba*, *wālu*, *wuṭqōl*; avec les deux premiers la négation n'est jamais *mā ... šī*, mais simplement *mā*; avec les deux derniers elle est indifféremment *mā* ou *mā ... šī*; *mā yērbah hātta hājja*, il ne gagne rien; *mā 'ātāni hātta hābba*, il ne m'a rien donné; *mā ya'mēls wālu*, il ne fait rien; *mā yēqrās wuṭqōl*, il n'étudie absolument pas.

La négation *lā* (لا) s'est conservée comme négation habituelle de l'impératif : *lā ta'mēls hākda*, n'agis pas ainsi; *lā tkufrūs nṭūmān*, ne soyez pas impies vous autres; cependant, là encore, l'emploi de *mā ... šī* est parfaitement possible. — *lā* sert encore à rendre la négation répétée *ni ... ni* : je ne te donnerai ni diplôme ni certificat, *mā naṭēks lā ijāza ulā šhāda*. — Enfin elle apparaît après les verbes de peur, de prohibition, d'avertissement, parfois avec un emploi explétif qui est très classique : *rōdd bālek lā tteḥ*, prends garde de tomber; *nhāf 'ālik lā tēfzed*, je crains que tu neournes mal.

La particule d'interrogation est essentiellement l'enclitique *šī*, qui, dans ce cas, ne devient guère *š* : *mliḥāšī*, est-elle bonne; *fhémṭšī*, as-tu compris; *jabūhšī*, l'ont-ils apporté; *šallāšī*, a-t-il fait la prière. L'intonation seule de la phrase suffit fréquemment au reste à exprimer l'interrogation.

Conjonctions, locutions conjonctives, adverbiales conjonctives.

Les principales sont :

<i>bélli</i> , que;		<i>hātta</i> (<i>hā</i>), jusqu'à ce que,
<i>bās</i> , afin que;		aussi;
<i>mnāin</i> ,	} lorsque ;	<i>lūkān</i> ,
<i>kīf</i> ,		<i>īda</i> ,
<i>kī</i> (1),		<i>īla</i> , <i>lā</i> ,
<i>lémma</i> ,		<i>leūma</i> , si ce n'était que ;
<i>ēlwoqtēlli</i> ,	} au moment où ;	<i>qōddma</i> , autant que ;
<i>mnāinkī</i> ,		<i>ālāhātōr</i> , parce que ;
<i>qbēlla</i> ,	} avant que ;	<i>lūkān hātta</i> ,
<i>qbēlma</i> ,		<i>hātta lūkān</i> ,
<i>bā'dma</i> ,	} après que ;	<i>ba'demma</i> ,
<i>bā'dki</i> ,		<i>shāl</i> , <i>mādd</i> , avec
<i>bā'dli</i> ,		des prépositions,
<i>īrki</i> , seulement, maintenant		} combien....
que ;		<i>māhādd</i> , plus... plus ;
<i>kīma</i> , de même que ;		<i>mādam</i> , aussi longtemps que ;
<i>yémken</i> ,	} il se peut que ;	<i>ēlhāṣl</i> , bref ;
<i>bālēk</i> ,		<i>hāmmāla</i> (rare), mais, cepen-
<i>wāqēla</i> ,		dant ;
<i>yéqder īṣēr</i> ,		<i>s'd</i> , or donc ;
<i>lāzem</i> ,	} il faut que ;	<i>lāken</i> ,
<i>lā būdda</i> ,		<i>lākēnni</i> ,
<i>besséf</i> ,		<i>lāīnni</i> ,
		<i>wa</i> , <i>u</i> , et ;
		<i>wūlla</i> , ou bien.

L'emploi de *kī* donne lieu à quelques remarques. Tout d'abord, il faut dire qu'il est beaucoup plus fréquent que *kīf* dans le sens de « lorsque » : *kī ījī*, lorsqu'il viendra ; *kī jā*, lorsqu'il est venu. *kī* semble bien ici encore (cf. *suprà*, p. 185) une forme abrégée de *kīf*, qui dans le sens de « lorsque » est d'un emploi courant dans le Maghrib oriental. Mais faut-il l'expliquer encore par *kīf* amputé de son *f* final, dans *mnāin kī ījī*, lorsqu'il viendra ; *bā'd*

1. *کى* lorsque, noté aussi par Beaussier, 575 ; et par Machuel, *Méthode*, 375.

kī jā, après qu'il fut venu; *rir kī uṣōl*, c'est seulement maintenant qu'il est arrivé (il vient d'arriver); *rāh kī mšā*, il vient de partir? La question paraîtra au moins douteuse. Sans doute on pourra comparer à l'emploi de *kī* = *kif* dans *mnāin kī*, *bā'dkī*, *rirki*, l'emploi de l'autre conjonction temporelle *lā* = لا, synonyme de *kī* dans *qbēlla*, et dans le maghribin oriental *bā'dla* (1). Mais cet emploi de *la* lui-même (à côté de *qbēlma*, *bā'dma*) n'est pas parfaitement clair. D'autre part il est remarquable que *kī* dans *bā'dkī* joue exactement le même rôle que *ma* dans *bā'dma*, et que *li* (elli) dans *bā'dli* (les trois formes sont également usitées à Tlemcen), c'est-à-dire celui d'une sorte de relatif répondant assez bien à la conjonction française « que »; par là, il paraîtra fort possible d'expliquer *kī* dans ces exemples par كان, comme le veut Kampffmeyer pour la particule marocaine *ka* (2). Il est surtout intéressant de rapprocher la tournure *كاش*, signalée par ce savant (inusitée à Tlemcen), de *rāh kī mšā* (très courant dans le dialecte) (3). — Enfin il faut noter la curieuse prononciation *kīma* = كما : *kīma qōtlēk*, comme je l'ai dit; l'influence de *kif* se fait peut-être encore sentir ici.

mnāin (*mnāin*) se réduit fréquemment à *mnān* et jamais à *mnin*, comme dans les dialectes ruraux de l'Oranie (4). Il provient de من أين comme *mnāin* « d'où? ». La signification à la fois temporelle et locale de la racine أن explique suffisamment cette double dérivation.

Sur *wāqēla*, cf. *suprà* p. 89; *bālek* semble bien le turc بلکی.

1. Cf. TG., p. 176; tripolitein *lā-gēbel*.

2. Cf. WZKM., 1899, Beiträge zur Dialectologie des Arabischen.

3. Cf. id., p. 236.

4. Cf. aussi TBL., 135.

ḥātṭa (*ḥṭá*, cf. *suprà* p. 50) s'emploie couramment avec le sens de « aussi, même » dans des constructions comme celles-ci : *ḥātṭa ḥnā jina*, nous aussi nous sommes venus; *yākul ḥteljifa*, il mange même la charogne [ici préposition]. Précédant immédiatement un verbe au futur, cette conjonction peut être traduite assez exactement par le verbe français « aller » : *ḥātṭa nšúf*, je vais voir; *ḥātṭaijt*, il va venir (1).

ila, *lā*, pour *lā* est fréquent dans la plupart des dialectes.

lūkān s'emploie fréquemment répété en tête de la proposition principale (2).

ba'demma, même si, bien que, me parait *بعد إنا* si usité à l'état isolé dans le Maghrib oriental, n'apparaît en tlemcenien qu'en composition dans *ba'demma*, d'abord; et aussi dans *hāmmāla* (cf. *suprà* p. 20).

šḥāl, *mādā* (3), se construisent comme il suit : *šḥāl mnēnnās*, *šḥāl nṭā' annās*, *šḥāl dēnnās* (*šḥād dēnnās*); ou *mādd mnēnnās*, *nṭā' annās*, *dēnnās*, combien de gens!; il faut citer encore ici les locutions bien connues *mādābiya*, *mādābik*, etc. *ماذا بي*, combien je désirerais!

mādām se construit avec les affixes régimes directs (4) : *mādāmni ḥāi*, aussi longtemps que je vivrai; *mādāmna nēḥḥedmu umā nerbēḥḥš*, si longtemps que nous travail-

1. A rapprocher certainement comme procédé d'expression de la formation du futur en 'omāni par préfixation de *ḥa* = *حتى* (cf. Reinhardt, § 270); comp. aussi l'emploi de *ḥātṭa* et *ta* en syrien et en marocain (Socin, *ZDMG.*, 1892, p. 358; Landberg, *Prov.*, 356; Oestrup, p. 152).

2. Cf. sur les nuances que marque l'emploi de *ila* et de *lūkān*, Machuel, *Méthode*, p. 199.

3. *ماذا* très classique dans cet emploi et très courant à Tlemcen. Comp. *TBL.*, p. 12, note 21.

4. Cf. *TG.*, p. 142 in *medio*.

lions, nous ne gagnerons rien. Si le tunisien n'offrait pas encore les traces d'une conjugaison (*mādūmt*, etc.), j'expliquerais volontiers cette expression par une 4^e forme admirative ما أدام (cf. *suprà*); *māḥādd* se construit de la même façon : *māḥāddu yēḥdem uhēuwa yērbah*, plus il travaille, plus il réussit (aussi : *māḥāddu yēḥdem māḥāddu yērbah*).

ēlhāṣṣl (certainement classique الحاصل) est à rapprocher du tunisien *ellḥāsyilu*.

lākēnni semble لاكننى ; et *lāīnni*, très fréquent dans les dialectes ruraux de l'Oranie, s'explique peut-être par une chute du *k* ; dans la terminaison *i*, je vois bien plutôt l'affixe de la 1^{re} personne, qu'une forte *imāla* comme le veut Socin (1), car on rencontre encore *lāīnnēk*, *lāīnnu* ; il faut citer en outre deux curieuses déformations de لاكن ; l'une est *lēmken*, *lemkēnni* (peut-être influence de مكين, *yemken*) ; l'autre *lemkainni* (peut-être influence de كائين). — Sur *s'ā*, cf. *suprà* p. 50.

wa, et, sonne d'après les mêmes règles qu'en tunisien et en marocain (2) : 1° *u* devant *cv* ; 2° *w* devant une voyelle ; 3° *ww* devant *ccv*. La voyelle de *ww* varie suivant le voisinage vocalique ; elle est le plus souvent *u* ou *ō* ; mais devant ع et ~ elle est généralement *a*, et devant ز, ä ; *wa'fd*, et il donna ; *wahrōq*, et il a brûlé ; *wāhrēb*, et il a fui.

wūlla est « ou » ولى, comme dans nombre de dialectes ; ou ... ou est *yā ... yā*.

1. Mar. 192, note 103.

2. Cf. TG. ; p. 143, 144 ; Fischer, MS. 19, 20.

Interjections.

Elles sont naturellement fort nombreuses. On n'en trouvera ici que quelques-unes très couramment employées, ou plus spécialement tlemcenniennes.

L'énigmatique *yándra yalíndra*, etc., existe à Tlemcen sous les formes *yádra*, eh bien ! est-ce que ? et *yāméndra*, plaise à Dieu (1) !

yāḥaṣrāh, hélas ! (surtout en parlant de personnes et de choses disparues) répond au classique *ياحسرناه*.

bâlèk, prends garde ! est l'avertissement du cavalier au piéton.

bárka, assez ! (synonyme *yézzi*, cf. *sup.* p. 29), *bárra*, dehors ! *fissá*, dépêche-toi ; *ēwa*, oui da ! eh bien ! allons ! (*إي والله*, Spitta, p. 168), et *yallāh*, allons ! ont des pluriels par analogie avec les impératifs *barkāu*, *barrāu*, *fissá'o*, *ēwāu*, *yallāhu* (2).

La formule habituelle de serment est *ḥáqq rōbbi*, et chez les Juifs *brās errōbb el'áziz* ; *wallāh* est l'habituelle façon de demander confirmation d'un fait surprenant ; *yālāṭēf* (*sic*) est une exclamation de surprise ou de pitié.

'asslāma, salut ; *śāḥḥa*, merci ; *bṣaḥḥtèk*, porte-toi bien ; le souhait marocain *allāh ihānnik* est courant ; *fāmāllāh*, allez en paix, est *في آمان الله* ; *wīyāk* et *yāk*, allons ! n'est-ce pas ! reporte à *ايتاك*, *وايتاك* (3).

1. *ياهل ترى*, *يامن ترى*, *يالان ترى* (cf. *TG.*, p. 149 ; *TBL.*, p. 150 ; Spitta, 178 ; *WZKM.*, 1899, p. 249, 250 ; Socin, *Mar.*, p. 16, 52) ; Sonneck, *CM.*, 12 b).

2. Cf. les observations de Nöldeke, *ap. WZKM.*, 1894, p. 261, note 1 ; *TG.*, p. 149, 150 ; Socin, *Mar.*, p. 28, 32) ; Machuel, *Méthode*, p. 153 ; *Houwāra*, *ياالاهوا*, p. 62, l. 5.

3. Cf. *MGT.*, p. 289. Cette expression est même restée en kabyle sous

Parmi les malédictions, citons *hlá dâr ébbiöák*, que la maison de ton père se vide ! et le curieux *snāsékṭem*, auquel on n'attache plus aucun sens précis, et qui en fait le turc *اناسنى سكدم*, conservé dans une ville que l'*odjâq* a occupé trois cents ans.

la forme altérée *nouçnouç itim*. Cf. Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Juajura*, Paris, 1867, in-8, p. 4, note 2.

APPENDICE

LES NOMS DE PARENTÉ

La série des noms de parenté en tlemcenien est fort différente de ce qu'elle est dans le Maghrib oriental. Par contre elle se rapproche beaucoup, semble-t-il, de celle usitée en marocain (1).

Père est *bû* : *ēlbû nṭā' fīdn*, le père d'un tel ; mais la série munie des affixes personnels nous fait apparaître une forme nouvelle du mot, assez éloignée de celle qu'il a à l'état isolé. C'est la suivante :

<i>bbwá</i> , mon père ;	<i>bbwána</i> , notre père ;
<i>bbwák</i> , ton père ;	<i>bbwákum</i> , votre père ;
<i>bbwáh</i> , son père (ms.) ;	<i>bbwáhum</i> , leur père.
<i>bbwáha</i> , son père (fém.)	

Cette forme *bbwá* (parfois *ēbbwá*) fait songer à beaucoup de choses ; mais elle n'en reste pas moins, et par là même, pour moi, assez obscure. On pensera à la forme araméenne, à l'accusatif de *اب* en arabe régulier *اباك* *ābā*, à la forme *ابا* indéclinable que les lexicographes nous signalent déjà dans la langue classique (2), au vocatif *ydba*

1. M. Fischer a annoncé un travail sur les noms de parenté en marocain. Dépourvu de livres, et peu au courant des publications dans ma résidence actuelle, j'ignore si ce travail a paru (cf. *MS.*, p. 35 *in medio*).

2. Cf. *LA.*, XVIII, p. v, l. 7 ; et les observations de Landberg, *ap. Hadramūt*, 116, 117.

de l'égyptien, où Spitta interprète la finale *a* comme un affixe possessif de la première personne (1). Qu'est exactement le *w*? est-il le *w* furtif, apparu après les labiales (2); est-il une réduction d'un *û* corrélatrice d'un doublement du *b* suivant un phénomène que Stumme a bien mis en lumière pour le tripoliteain (3). Pourquoi, la forme *bbwa* suffit-elle sans l'affixe *ya* à indiquer la possession de la première personne; est-ce que, comme le veut Spitta, *a* est lui-même un affixe personnel; ou est-ce, par une influence berbère (4)? — Notons encore que les juifs disent *bbá*, *bbák*, *bbáh* (5); est-ce la forme originelle (le *w* alors serait furtif et secondaire) (6); est-ce au contraire, suivant un processus fréquent en tripoliteain, que *á* avec *bb* redoublement reporté à un primitif *bûa* (7). Une étude comparée des noms de parenté dans tous les dialectes maghrbins, jetterait vraisemblablement de la lumière sur la question.

La série *bûya*, *bûk*, *bûha*, etc., où *bûya* = *أبي* est une formation analogique; apparaît dans la banlieue (8). *Bâba*,

1. Cf. Spitta, p. 155 in *princ.*

2. Cf. *suprà*.

3. Cf. *MGT.*, § 6.

4. En berbère, les noms de parenté; sans affixe particulier, expriment suffisamment l'idée de possession de la première personne.

5. Comp. Douité, *Les Marabouts*, p. 40; de même en marocain Fischer a *bbáh* (*MS.*, p. 36, n. 40), Socin *abbá*, 'bbá à côté de *bbwá*, 'bbwáhum, (*Houwāra*, p. 14, l. 13; p. 15, l. 19, 23; p. 70, l. 22. Lerchundi donne *ibba*, *abba*, *bba* (*Vocab.*, p. 571); mais la transcription imprécise de cet auteur ne permet point de savoir exactement si *a* est *a* pur ou *d*.

6. Un argument assez sérieux serait la présence en *houwāri* d'un diminutif *bibi* = *أبيبي* (*Houwāra*, chanson p. 19 et suiv.; noter aussi dans ce texte *biba* où *a* semble une variante pour l'affixe possessif de la 1^{re} personne sing.).

7. Cf. *MGT.*, § 16, II, 2 et 4.

8. A Ammi-Moussa *bûyi* comme en 'omāni (cf. Reinhardt, § 13).

mon père, usité à Alger comme à Tunis, est inconnu à Tlemcen.

Signalons encore le pluriel *bbwāt* (1); *lebbwāt*, les pères; le diminutif *bwēi* = *أبي* avec apparition d'un *w* furtif; *bwēiyi*, *bwēiyek*, *bwēiha*; il est rare au reste; mais il est remarquable que le *b* n'y est pas redoublé; ceci tendrait à prouver que dans *bbwā* le redoublement serait corrélatif de la réduction d'un *ū* à *w* et qu'il faudrait songer à un primitif *būa*.

Les gens distingués disent volontiers *sidi*, *sidék*; les enfants ajoutent fréquemment à *bbwā*, *hāntni*, mon compatisant (2), *hēiyi*, mon cher frère; *bbwā hnīni*, *bbwā hēiyi*.

Mère est *umm*, *lumm*: *lumm ntā' fān*, la mère d'un tel. La série avec les affixes personnels est la suivante: *mmwā*, *mmwāk*, *mmwāh*, *mmwāha*, *mmwāna*, *mmwākum*, *mmwāhum*; aussi *emmwā*.

L'analogie avec la série *bbwā*, *bbwāk*, est frappante, et il n'est pas certain que l'une des deux n'ait pas eu d'influence sur la formation de l'autre. Ici encore on songera; devant la finale *a*, d'abord à *yemma*, également tlemcenien, puis marocain, et même syrien, à *أمّة* que les lexicographes signalent à côté de *آم* (3), surtout au vocatif *يا أمّة*, et à l'égyptien *yamma*, ô ma mère (4). Le redoublement de l'*m* est-il primitif? la langue classique répond oui; mais les formes marocaines *mūk*, *mūi* (5) peuvent

1. Comp. TG.; MGT., § 126 in fine.

2. Comp. Houwāra, p. 20 et suiv.

3. LA., XIV, p. 192, l. 6.

4. Cf. Spitta, p. 155 in princ.

5. Cf. Lerchundi, Vocab., p. 485: *أموي* transcrit *ummui* et *mūi*; mais u n'est-il pas en fait *w*? Je relève d'autre part en marocain *ummu*, sa

faire naître un doute. Le *w* est-il secondaire comme dans le diminutif *mūwma* = أُمَيْمَة, ou au contraire reporte-t-il à une forme *mūa*, analogue aux formes marocaines précisées, où la réduction de l'*ū* à *w*, et le doublement de l'*m* seraient des phénomènes corrélatifs? — Comme pour *bbwā*, le mot *mmwā* sans l'affixe *ya* exprime l'idée de possession de la première personne singulier : *mmwāya* serait un affreux barbarisme. Est-ce donc encore que, comme le veut Spitta, *a* soit une sorte de suffixe de la première personne (1); ou y a-t-il eu une influence berbère dont on retrouvera les traces pour *nāna*, *lālla*, *dāda*, *hānna*, *yemma*.

A côté de *mmwā*, *mmwāk*, une série *yemma*, *yemmāk*, *yemmāh*, *yemmdha*, etc., est très employée; vocatif *yāimma* (2). — Le diminutif *mūwma* (3) (*mūwimēṭha*, *mūwim-ṭek*) est courant. Le pluriel est *mmwāt* (classique آمَات?). Les gens distingués emploient volontiers *ēlwāḏlida*, ainsi conservé par influence de la langue littéraire. — *Nāna* est maman (*nānāk*, *nānāha*, etc.); on désigne aussi sous ce nom toute femme âgée (4).

Les enfants appellent encore volontiers leur mère *mmwā* *ḥiṭi*, ma mère, ma petite sœur; ou *mmwā* *hānna*, ma mère, ma grand'mère.

Grand père est *jēdd*, pluriel *zūd*; grand'mère est *hānna* :

mère; *ūmmūhum*, leur mère, *mmwā*, *ūmmd*, *ūmmwā* (Houwāra, p. 68, l. 23; 70, l. 15; 16, l. 20, 24).

1. Les exemples tirés du houwāri à la note précédente le donnent à penser.

2. Déjà classique آم (cf. LA., XIV, p. ۳۹۵, l. 8, 9); cf. Lerchundi, Vocab., p. 485; aussi algérois, aussi berbère.

3. Dans le Maghrib oriental sans *w* furtif; cf. TG., § 86.

4. Aussi en maltais.

hánna (1), ma grand'mère sans affixe spécial de possession, *hannâk*, *hannâha*; pluriel *hannât*.

Oncle paternel est *'ámm*, pl. *'ömûm*; et oncle maternel *hâl*, pl. *hwâl* (2); de même tante paternelle *'ámma* (*'ámmti*, *'ámmtêna*); et tante maternelle *'hâla* (*hâlti*, *haléttha*). — Les enfants désignent fréquemment la tante paternelle sous le nom familier de *tâta* (*tâtâk*, *tâtâna*); la tante maternelle sous celui de *zâza* (*zâzâk*, *zâzâna*); enfin l'oncle paternel sous celui de *zizi*. Dans le dialecte juif, ce dernier mot sera employé couramment par les femmes pour désigner un frère aîné.

Fils est *bén* (*bni*, *bénha*, cf. *suprà*) ou *uléd*, *wúld*; le pluriel *ulád* est seul employé; le diminutif de *bén*, *bnéïi*, *bnéïyi*, *bnéïiha* représente le classique بنى. — Le fils aîné s'appelle *mezwâr* (berbère *amzouarou*, premier) et le plus jeune *māzūzi* (berbère *mezzi*, être petit?).

Fille est *bént*: *bénti*, *béntek*, etc. Le pluriel est *bnât*, ou *bnâwut* (3). Le diminutif est *bnīya*, class. بنية ou *bnīta*, tiré analogiquement de *bént*; pluriels *bnīyât* et *bnīdât*.

Petit-fils est *hăfiṭ*, pl. *hṭât* (classique حفيد) et petite-fille *hăfiṭa*, pl. *hăfiṭât*.

Cousin est *bên-'ámm*, *bên-'ámma*, *bên-hâl*, *bên-hâla*; cousine, *bént-'ámm*, *bént-hâl*, etc.

Bên-'ámm est au reste employé dans le sens très large de contribule, concitoyen (4), avec un pluriel *bnī 'ámm*. Enfin « cousin » comme terme générique est fréquemment *wúld'el'ömûm*, cousine *bént'el'ömûm*.

1. Comp. Lerchundi, *Vocab.*, p. 10; de la racine حن être compatissant; *mâma* du Magrib oriental est ici inconnu.

2. Coloughlis et Hădris se traitent couramment de *hwâlna*, nos oncles; peut-être par allusion à l'origine arabe des mères des Coloughlis.

3. Comp. tripolitain *bnāwyt*, ap. *MT.*, p. 286.

4. Comp. Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern*.

Frère est *hû* : *elhû nâ' flân*, le frère d'un tel ; avec les affixes personnels on a la série suivante :

<i>hai</i> , mon frère ;	<i>hâna</i> , notre père ;
<i>hâk</i> , ton frère ;	<i>hâkum</i> , votre père ;
<i>hâh</i> , son frère ;	<i>hâhum</i> , leur père.
<i>hâha</i> , son frère ;	

Ici encore est-ce l'accusatif *hâ* = اخاء, اخاك, etc., qui a été pris ? n'est-ce pas la forme *أخا* indéclinable que la langue classique aurait déjà connue (1) ? Il est à noter qu'il existe ici, à l'inverse de ce qui a lieu pour les mots *père* et *mère* une forme visiblement pourvue d'un affixe pour la 1^{re} personne ; et cet affixe est exceptionnellement *i* et non *ya* (2).

Le pluriel est *hwâ* avec l'article *lôhwa* ; peut-être nous reporte-t-il à اخوة qui a donné dans la banlieue un pluriel *hât* ; mais il est à noter qu'avec les affixes, le *î* que représenterait la finale *a* ne reparait nullement car on a : *hwâya*, *hwâk*, *hwâh*. — Le diminutif *héïi* reporte sûrement à أخى ; *héïyi*, *héïyek*, *héïïha*, etc.

Chez les juifs on trouve le pluriel *hwân* qui reporte sûrement à اخوان ; et un bizarre diminutif *hwîn* : *hwîni*, *hwînha*, etc.

Sœur est *ûht* : *lûht nâ' flân* ; à l'état construit ce mot sonne fréquemment *hût* : *hût flân*, à côté de *ûht flân* ; avec les affixes personnels la série est régulière : *ûhti*, *ûhtek*,

1. Cf. LA., XVIII, 11, l. 8 ; notons encore que dans la banlieue, au lieu de la forme courante *خَم*, beau-frère, on emploie la forme *hmd* (comp. Cohen-Solal, *Les mots arabes*, p. 66 ; et LA., XVIII, p. 115 in fine.) Ce mot est inusité à Tlemcen-ville.

2. Est-ce bien un affixe ? le syrien *hay*, frère (sém. *hayyâ*, sœur) en ferait douter ; comp. d'autre part Lerchundi, *Vocab.*, p. 401 ; aussi l'égyptien *yahai* et *yahaiya*, ap. Spitta, 154 in fine.

úḥṭna, etc., au vocatif, précédé de *yâ úḥti*, il se réduit très généralement à *ḥti* : *yâḥti*, ma sœur.

Le pluriel est *hwāṭṭ*, proprement pl. de pl. de *hwāṭ* = *أَخَوَات* (1); le diminutif est *ḥṭi* (classique *أُخَيْت*), qui n'est employé qu'avec les affixes *ḥṭi*, *ḥṭha* (2).

Beau-fils (fils de premier lit d'un conjoint) est *rbīb*, pl. *rbāīb*; et belle-fille *rbiba*, pl. *rbībāṭ* et *rbāībāṭ*; dans le sens de gendre, le terme très général de *nsīb*, allié, est employé, et dans le sens de bru, belle-fille est *'ārūsa* (3).

Beau-père (père du conjoint) est pour l'homme, également *nsīb* (père de sa femme), pl. *nsāb*; pour la femme, c'est le très classique *ḥṭén* (*ḥṭni*, *ḥṭénha*), pl. *ḥṭān*. — Belle-mère (mère du conjoint) est *nsiba* (*nsīḅti*, *nsīḅṭna*), pour l'homme pl. *nsībāṭ*; et pour la femme *ḥṭēna* (*ḥṭēṭṭi*, *ḥṭēṇṭha*), pl. *ḥṭēnāṭ*. — Dans le sens de parâtre, marâtre, beau-père et belle-mère se rendent par les expressions *rājel n̄d̄ 'lūmm*, *mrā n̄d̄ 'albū*.

Beau-frère (frère du conjoint) est pour l'homme encore *nsīb*, et pour la femme *lūs*, pl. *hwās*. Belle-sœur (sœur du conjoint) est pour l'homme *nsiba*, et pour la femme *lūsa*, pl. *lūsāṭ* (*lūṣti*, *lūṣṭha*). — D'autre part deux belles-sœurs, épouses de deux frères s'appellent réciproquement *nō̄ta* (*nō̄ṭti*, *nō̄ṭṭha*) diminutif ironique *nwīṭta*, pl. *nwīṭāṭ* (4).

Les femmes d'un même mari sont dites, entre elles, *šrika*, associée, pl. *šrdik* : *šrikti*, *šrāīkha* (5).

1. *hwāṭ* employé à Mascara comme dans le Maghrib oriental; en marocain les deux concurremment (cf. Lerchundi, *Vocab.*, p. 401).

2. Comp. TG., § 86.

3. Le très classique *kēna* est employé dans la campagne; *ārūsa*, proprement « fiancée » et surtout « jeune mariée »; fiancé est à Tlemcen *'ārūs* et *'ārīs* dans la banlieue.

4. *lūs*, *lūsa* aussi ap. Beaussier, p. 623; l'origine de *lūs*, *lūsa*, *nō̄ta* ne m'est pas claire.

5. Dans la banlieue *đarra*, *đrāir* déjà très classique dans ce sens.

Signalons encore comme se rattachant à la rigueur aux noms de parenté les mots *lálla* et *dâda*. Le premier s'emploie comme terme de respect de la part d'une jeune femme en parlant à sa belle-mère, de la part d'une femme du commun en parlant à une chérifa, de la part d'une juive en parlant à une musulmane; en poésie il signifie souvent 'maîtresse': *lállasuffit* alors sans affixe personnel pour indiquer la possession de la première personne sing.: *lallâk*, *lallâh*, *lallâhum*; au pluriel *lāliyât*: *hâdu lāliyâtêk*, celles-là valent mieux que toi (1). — *Dâda* est le nom de la négresse de confiance, souvent chargé de la *nursery*; le mot suffit sans affixe, pour exprimer l'idée de possession de la 1^{re} personne sing.; *dādâk*, *dādâh*, *dādâna*; pl. *dādât* (2).

REMARQUE. — Une fort curieuse construction pléonastique est fréquente avec les noms de parenté: elle consiste à donner le pronom affixe de la 3^e personne, puis à ajouter le mot complément avec *ntâ'*: le père de *slīmân*, *bbwâh ntâ' slīmân*; la mère de *khadidja*, *mmwâha ntâ' hdijsa*; le frère de cet homme, *hâh ntâ' hāderrâjêl*; la sœur de cette femme, *uḥtha ntâh hādēlmrâ*; on comparera soit à la construction araméenne, soit à l'emploi du complément pléonastique berbère (*inna ias iougellid*, il dit au roi) (3).

1. Cf. sur *lálla*, TG.; aussi Doutté, *Les Marabouts*, p. 40 et suiv.; jusqu'en Égypte avec sens de « précepteur »? (cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, 199).

2. Ainsi dans tout le Maghrib, aussi en Égypte (cf. Van Berchem, *op. laud.*, p. 194, note 1). Dozy donne un masculin *dād* comme « père nourricier » (I, p. 419). Y a-t-il quelque rapport avec le *dādā* berbère « oncle, père, etc. » étudié ap. Doutté, *Les Marabouts*, p. 42.

3. Cf. Basset, *Manuel kabyle*, p. 60. Le même phénomène existe en berbère pour le mot fils: Ex. *emmi*, fils; *emmis*, fils ou son fils; *emmis* ou *ougellid*, le fils (m. à m. son fils) du roi.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES

I. — Le háufi.

Les vingt-cinq premières pièces de poésie, qui figurent dans ce petit recueil, appartiennent à un même genre, qu'on désigne couramment à Tlemcen sous le nom de háufi. Ce genre est essentiellement populaire. Jamais il n'est venu à l'idée d'un chanteur de profession de lui accorder une place dans son répertoire. Jamais le háufi n'est nasillé dans les concerts des cafés maures comme le sont l'a' rûbi et les autres genres de poésie vulgaire, avec accompagnement de guitares et de tambourins (1). Les gens sérieux en sourient, quand on leur en parle comme d'un divertissement sans conséquence. Il n'a les préférences que des tout jeunes gens et des femmes. C'est le produit d'une muse anonyme; on ne cite pas de compositeurs de háufi, tandis que les noms des « chtkhs » auteur de *qasîda*

1. Cf. sur l'a' rûbi, *TMG.*, introduction, xii et suiv.; *TBL.*, p. 25; sur les instruments qui accompagnent les chants des cafés maures, Delphin et Guin, *Notes sur la poésie et la musique arabes*, p. 36-49.

sont dans toutes les bouches (1). C'est en outre pour ainsi dire un chant de grand air, une poésie de jardins. Pendant l'été le jeu de la balançoire est la grande distraction des femmes de Tlemcen. Cette balançoire est fort simple : une corde attachée à la branche solide d'un figuier offre dans sa courbe un siège improvisé ; et le *háuſi*, chanté dans un mouvement très lent, accompagne le va et vient de cette escarpolette primitive (2). Enfin le *háuſi* a une place d'honneur dans les parties de plaisir dont, comme au temps de Nausicaa, la lessive est encore aujourd'hui l'occasion pour les Tlemceniennes (3).

Le genre est connu dans quelques autres localités de la province d'Oran et d'Alger. Néanmoins, on considère généralement Tlemcen comme la terre classique du *háuſi*, sa patrie d'origine. C'est ainsi que beaucoup de lettrés algériens veulent absolument que, dans le troisième vers du dicton bien connu de Sidi Ahmed ben Yousef sur Tlemcen, la véritable leçon soit *تأخيف نساءها* au lieu de *تحريف نساءها* (4). Il faudrait alors traduire « la façon qu'ont ses femmes de chanter le *háuſi* ». Au reste plusieurs des pièces de ce

1. Cf. *TBL.*; p. 8; Sonneck donne aussi fréquemment les noms des auteurs des poésies publiées par lui dans ses *Chants arabes du Maghreb*, cf. la table des matières, p. ۲۰۲ et suiv.

2. La balançoire à Tlemcen *joŕlila*, à Alger *جعلولة*, à Nedromah *غليشة*, à Fez *مطيشة*, et dans le dialecte juif de Tlemcen *šyda* (méthathèse de *طيش*).

3. La pièce IV fait allusion à la lessive ; cette partie de plaisir dont la lessive est l'occasion s'appelle à Tlemcen *nzaha* (sur un sens différent de ce mot au Maroc, cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 269-271 ; aussi Dozy, *Supplément*, II, 663).

4. Cf. Basset, *Les Dictons satiriques d'Achmed ben Yousef*, Paris, 1890, in-8 ; p. 56 ; comp. Delphin, p. 197 ; ainsi *šahwſ*, mašdar de *háuws*, verbe dénommatif, chanter le *háuſi*, qu'on trouvera employé à la pièce XVI ; un bon chanteur de *háuſi* est appelé *hauwſ*.

genre qu'on trouvera plus loin accusent par leur contenu même une origine strictement tlemcenienne. Deux sont consacrées aux charmes de Tlemcen la haute (II et III); une autre chante la cascade toute voisine de Lourit (IV); deux autres enfin glorifient des saints locaux (V et VI). Dans d'autres encore de ces pièces, il est fait allusion à certains quartiers du vieux Tlemcen (VII), au jeu de la balançoire qui, comme je l'ai dit, est intimement lié au chant du *hâufi* (VII et IX). Enfin l'amour et le mariage entre cousins (1), l'amour entre voisins (2), toutes choses qui jouent un rôle important dans la vie courante des filles et des garçons de Tlemcen, trouvent aussi leur expression dans quelques-uns de ces petits poèmes (IX, X, XI, XII).

Le nom même de *hâufi* n'est pas un inconnu pour quiconque s'est occupé de poésie arabe vulgaire. Ibn Khaldoun dans les *Prolégomènes* cite le حُوفِي parmi les genres de *mauwâl* (3). Il ne donne au reste ni éclaircissements ultérieurs, ni exemples, et cette sèche mention a été laissée sans explications par de Slane et par Dozy (4). On s'est d'autant moins préoccupé de déchiffrer l'énigme du *hâufi* que l'édition de Boulac remplace ce nom mystérieux par celui bien connu de la قوما. Peut-être faut-il voir dans

1. Cf. Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern*, *Nachrichten von der kön. Gesellsch. d. Wiss. zur Göttingen*, 1893, n° XI, p. 436; plus spécialement pour Tlemcen l'excellent petit livre de Gaudesroy-Demombynes, *Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie*, p. 7, n. 1; Paris, 1901, in-18, comp. Fischer, *Zum Wortton*, p. 282 (avec une bibliographie de la question pour les différents pays musulmans).

2. Comp. la jolie chanson algéroise, aussi très connue à Tlemcen et dont le refrain est *مسكين من يعشق في احومة جاز*, ap. Sonneck, *CM.*, n° 10.

3. Éd. Quatremère, III, 429, 5.

4. Cf. de Slane, traduction des *Prolégomènes*, III; Dozy, *Supplément*, I, 338.

Dans d'autres plus récentes, le mètre *basit* est par contre fort difficile à rétablir, et aucune scansion un peu régulière ne paraît pouvoir s'appliquer. Telle est, par exemple, la pièce consacrée aux mérites des marabouts d'Ain-el-Hout et où il est parlé d'un personnage mort à la fin du xviii^e siècle (pièce VI). C'est que peut-être à une époque relativement moderne, les règles du genre primitif étant perdues, les amateurs de *háuſi*, les femmes surtout, ont continué à assembler de façon plus ou moins boiteuse, sur l'air classique de ces poèmes, des successions de lignes rimées.

Aujourd'hui, l'on m'assure qu'on ne compose plus de *háuſi*, et comme je l'ai dit plus haut, l'on ne cite pas non plus, pour le passé, de noms d'auteurs. Cependant le souvenir légendaire de l'inventeur du genre s'est conservé dans un récit que tout le monde ici connaît. Ce personnage que l'on désigne sous le nom énigmatique de *rûh alrrib* « l'âme de l'étranger » (1) aurait erré sur les hauteurs qui dominant le ravin de Lourit. Un jour, le Sultan de Tlemcen aurait interdit à tous ses sujets d'approcher du bassin naturel que forme en cet endroit la cascade du Mefrouch, parce que ses femmes allaient s'y baigner. *Rûh alrrib* désobéissant aux prescriptions royales n'aurait pas quitté son habituel séjour. Sur l'ordre du prince, on l'aurait saisi, et il aurait eu les tendons des jarrets coupés. C'est alors qu'il aurait exhalé sa douleur dans un *háuſi* le premier du genre : et ce serait celui que l'on trouvera plus loin à la pièce n° I. Il n'y a, je crois, rien à tirer de cette légende, sur l'origine véritable du genre. Elle offre

1. Où l'âme étrangère, si on veut voir dans ce complexe une إضافة الموصوف الى الصفة (conf. *sup.* ÉTAT CONSTRUIT). Rappelons encore qu'une sainte tlemcenienne, très vénérée et sur laquelle on n'a au reste aucun renseignement, porte le nom de *lalla rriba* (cf. RA., mai 1862, p. 167).

le thème bien connu de l'interdiction pour les sujets de voir les femmes du prince allant au bain (1); l'autre thème de l'invention poétique ou musicale sous le coup de la douleur (2). Mais le nom même de *háuṣi* demeure ici encore énigmatique; et des considérations précédentes, je conclurai simplement qu'une dénomination obscure, donnée par Ibn Khaldoun à un genre de poésie vulgaire, en désigne un aujourd'hui encore dans la ville où le grand Maghribin résida à plusieurs reprises au cours de son existence aventureuse.

Ces textes, dans mon esprit, doivent essentiellement être des *sawdhid* du dialecte vulgaire tlemcenien. Je les donne donc sous la forme où ils m'ont été dictés. Toutefois, pour faire apparaître le mètre *basit* que j'y crois discerner, j'ai eu recours à un procédé de transcription analogue à celui adopté par Stumme dans ses *Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder* : je donne en romaine les voyelles brèves interpolées (généralement *e*) et je donne en petites capitales les lettres du texte dicté, qui doivent disparaître dans la scansion. Pour la connaissance des cas où ces interpolations et ces suppressions sont légitimes, je renvoie à l'introduction de l'ouvrage précité, qui, à beaucoup d'égards, peut être considéré comme le meilleur précis que nous ayons de poésie vulgaire maghribine (3).

1. Fréquent dans les *Mille et une Nuits*, dans l'histoire d'Aladin, de Qamar-ez-Zemân, du pèlerin (cf. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages relatifs aux Arabes*, Liège, 1901, in-8, V, p. 61, note 1; p. 212; VI, p. 148).

2. Par exemple l'invention du luth (cf. *Moḥdḍaret el-Awdâl*, Boulaq, 1300, p. 112; aussi ap. Mas'oudi, Mostaṭref, etc.) et l'invention même du *maṣnūḍ* (cf. Giess, *الغنون السبعة*, p. 41; cf. aussi Delphin et Guin, *Notes sur la poésie*, p. 49).

3. Cf. TBL., p. 24 et suiv. Ainsi, dicté : *aṣ qal rūḥ alrṯb bejlājlu yēḏwi*, scandé : *aṣ qdle rūḥ alrṯb bejlājelu yēḏwi*; dicté : *tlemsān yā 'alīya maḥlāk lessuknān*; scandé : *tlemsāne yā 'alīya maḥlake lessuknān*.

I

âš qâle rūḥ alrrtḥ
néskun fejéuw össema
wulyōme yāšdḥebi
*ná'fes 'ālâ būreyūt**

bejlâjelu yēḍwi
*wun 'anēd ellérwi**
lerkābe ḥānūni*
fōlārde yešbōqni

بجلاجه يصوى	اش قال روح الغريب
ونعاندا الاروى	نسكن فى جو السما
الاركاب خانوى	والسيوم يا صاحبى
فى الارض يسبقنى	نعفس على بوغيول

Écoutez ce qu'a dit *rūḥ alrrtḥ* dont les clochettes étin-
 cellent (1) :

j'habitais au cœur du ciel luttant d'agilité avec le mouflon
 mais aujourd'hui, o ami, mes genoux me trahissent,
 je veux mettre le pied à terre sur le cloporte, et il m'é-
 chappe !

II

tlemsāne yā 'ālīya
fik ēlīmām wulḥāmām

mahlāke lessuknān
wuṭṭālēt eṣṣōṭān

1. On ne m'a fourni aucune explication des clochettes de *rūḥ alrrtḥ* ;
 dans une autre version il faudrait dire *ṭēḍwi*, et comprendre comme il
 suit : voici ce que dit *rūḥ alrrtḥ* : « son collier brille au soleil avec ses
 sequins qui tintent comme des clochettes » ; il parlerait de la fille du
 Sultan dont il est amoureux et pour laquelle il a enfreint la défense de se
 promener à Lourit !

fik elqorān el'ādēm
šebbāne hādēzzemān
yeṭ'āllēqo fennesā
yeṭkēbbēru belkedēb

yegrawōh āššebbān
lā rāye lā tedbir
kif el'ālōq feḷbir
wudrāhām elqāzdt̄r

ما احلاك للسكنان	تلمسان يا عالية
والثالث السلطان	فيك اليمام والحيام
يقرؤوه الشبان	فيك القران العظيم
لا رأى لا تدبير	شبان هذا الزمان
كيف العلق في البئر	يتعلقوا في النساء
ودراهم القصدير	يتكبروا بالكذب

Une jeune fille chante :

Tlemcen, haute cité, que ton séjour est doux.
 On trouve chez toi la tourterelle, la colombe et aussi le
 Sultan (1);

1. J'entends ce vers dans son sens littéral, et la mention du Sultan qui y est faite, permet peut-être de faire remonter l'origine de cette petite pièce jusqu'à l'époque des Beni-Zeiyān. Mais je crois devoir citer, à titre de curiosité, l'explication allégorique qu'en proposent certains demi-lettrés plus soucieux de la gloire des saints de Tlemcen que de celle de ses rois : le sultan dont il est ici question serait l'illustre Sidi Bou Médine qui est *ṣūltān elblāḍ* (protecteur suprême du pays; cf. sur le personnage, Bargès, *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Medien*, Paris, 1884, in-8). En outre « la colombe » désignerait Sidi Abd-el-Qāder el-Jilāni qui possède à Tlemcen un *maqām* très visité : ce serait une allusion à son surnom de *طير المراثيب*, oiseau des vigies (cf. Douglé, *les Marabouts*, p. 65). Enfin *elimām* s'appliquerait au grand théologien Mohammed es-Senousi (+ 895 hég.) (il faudrait lire الإمام, et non اليمام), qui est enterré à Tlemcen, et dont le nom est porté par deux mosquées de la ville (cf. Brosselard, ap. *Revue africaine*, avril 1859; juillet, septembre 1861).

On trouve encore le Coran sacré que récitent les jeunes gens.

Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont ni raison ni sagesse, ils s'accrochent aux femmes comme les sangsues au puits et menteurs, font les importants avec, dans leur poche, quelque monnaie d'étain (1).

III

*tlemsâne yā 'ālīya
fik bndūt elḥāḍār
fik elbenāt elmelāḥ
ēmkaḥḥālīn el'ōyūn*

*mémmeḥak lessuknān
wubnāte qōrōrlān
yegdiu kēllbellār
ēmḥarqeṣen* lešfār*

ما امحك للسكنان	تلمسان يا عالية
وبنات قول اوغلان	فيك بناوت المحصر
يثديوا كالبلار	فيك البنات الملاح
محرقصين الاشفار	مكحلين العيون

Un jeune homme chante :

Tlemcen, haute cité, que ton séjour est délicieux (2) !
Tu réunis aux filles des ḥaḍar les filles des coloughlis.
Tu possèdes de belles filles, étincelantes comme le cristal,
aux yeux bordés de koheul, aux sourcils joints par le
trait du hargous.

1. De la menue monnaie; je ne pense pas qu'il faille chercher ici le moindre rapprochement avec la monnaie du Sous à laquelle on donnait le nom de قزديرية, au témoignage d'El-Bekri (p. 162, l. 22).

2. Cette pièce m'a l'air d'une imitation de la précédente, assez moderne sans doute, puisqu'on y parle des Coloughlis.

IV

qálu lörêṭ elörêṭ
 šóbṭu keráker* ḥäjör
 sóbt réb'a men elbnāṭ
 leuliya hiy elqemör
 wutṭäleta yā lḥū
 wurräbe'a yā lḥū

wumšite nēndor ḡih
 wulmā ihādder ḡih
 i'árrku* šewāben ḡih
 wutṭānīya bellār
 šū'leṭ fe qōlbi nnār
 kiya belā mesmār

ومشيت ننظرفيه	قالوا الوريط الوريط
والماء يهذر فيه	صبتة كراكر حجر
يعركوا صوابن فيه	صبت اربعة من البنات
والثانية بلار	الاولية هي القمر
شعلت في قلبي النار	والثالثة يا الاخ
كية بلا مسمار	والرابعة يا الاخ

Un jeune homme chante :

Ils disaient : Lourit, ô Lourit (1); je suis allé y voir.

1. *Lörêṭ, elörêṭ, eloörêṭ*, prononciation vulgaire de الوريط, est le nom d'un ravin situé à environ 7 kilomètres Est de Tlemcen, où se déverse en cascades la rivière du Mefrouch (cf. *Guide Piesse*, p. 162). Le nom de الوريط figure dans un acte de habous daté de 747 et encastré dans un pilier de la mosquée de Sidi Bou-Médine (cf. *RA.*, août 1859, p. 416). Mais ce n'est pas là la première mention du lieu dans un texte écrit comme l'affirme Bargès (*Complément des Beni-Zeiyân*, Paris, 1887, in-8°, p. 549, note 3), qui par une singulière inadvertance oublie le passage d'El-Bekri donné par lui *in extenso*, 48 pages plus haut, et où le nom figure sous la forme لوريط (ap. *Kitāb el-Isṭibṣār*, éd. Kremer, *Description de l'Afrique*, Vienne, 1852, in-8°, p. 65, sous la forme وريط). Je n'y

J'ai trouvé des blocs de pierre (1) entre lesquels l'eau ja-
sait ;

vois pas davantage, comme le veut Bargès, une adaptation du latin *lau-
retum* (op. *laud.*, 511, note 2), je le rattacherais plutôt à ورطة, préci-
pice. *Loré* est encore le lieu de promenade favori des Tlemcenien dans
la belle saison, comme il l'était à l'époque où Abou 'Abd-Allah Ibn-el-
Khemis « le poète du VII^e siècle » en chantait les charmes (*Baghyet-er-
rouwdd.*, ms. de la Médersa de Tlemcen, fol. 4, vers 8).

1. *Kraker*, pl. de *kerkûr* ; plusieurs montagnes maghribines portent le
nom de *djebel Kerkour*. Ici le mot signifie blocs de pierres. Dans le Sud al-
gérien le mot s'appliquerait plus spécialement aux monceaux de pierre qui
indiquent la route ou les points d'eau (Jacquot, *Expédition du général Ca-
vagnac*, Paris, 1849, in-8°, p. 62). Ce serait alors l'équivalent maghribin des
تهاقير, signalés par Landberg en Arabie (*Arabica*, V, 160). Mais d'après
les renseignements que j'ai personnellement recueillis, le mot, à Tlemcen,
à Tetouan, et dans d'autres lieux, a une signification toute particulière, et
l'institution des *kraker* apparaît comme étroitement liée au culte des Ma-
rabouts. Tout d'abord il faut distinguer le *kerkour* du *nzd*, pl. *nzāwat*,
qui marque la place où a été commis un assassinat et que tout passant
croit un pieux devoir d'accroître en y jetant une pierre (cf. Depont et Cop-
polani, *Confréries religieuses*, Alger, 1897, in-8°, p. 118). Le *kerkour* marque-
rait essentiellement le point à partir duquel sur une route, on peut aper-
cevoir le tombeau d'un marabout renommé ; il fixerait les limites dans
lesquelles s'exerce l'influence bienfaisante de ce marabout pour ce qui est
de la protection des voyageurs et du droit d'asile (cf. sur le droit d'asile
aux tombeaux dans l'Islam, Goldziher, *Moh. Studien*, I, 236-238 ; II, 314,
avec de nombreuses références à des informations maghribines ; comp.
pour l'Arabie, Landberg, *Arabica*, V, 189). Je ne crois pas au reste avoir
mieux à faire que de transcrire ici la note qui m'a été remise sur la ques-
tion par un taleb tlemcenien :

الكركور هو عبارة عن جمع الحجارة في محل وفي ذلك اقوال منها
قولهم انه علامة على مقدار من الطريق ومنها ان الانسان اذا عاهد
شخصا وحضرت معهم جماعة من الرباطين لذلك الصلح يجعلون
كركوراً يدل على ذلك ومنها انه يدل على حرم الاولياء كما هو مشهور
عندنا في كركور عين الحوت كما يحكى عن بعض الثقات ان رجال
عين الحوت كان لهم تعظيم وتوقير في زمان الدول الاسلاميّة بحيث

j'ai trouvé quatre jeunes filles qui y faisaient la lessive ;
la première a l'éclat de la lune, la seconde celui du cristal,
la troisième, ô mon frère, a allumé l'incendie dans mon
cœur,
et la quatrième, ô mon frère, n'a pas besoin pour brûler
de la pointe rouge du cautère (1).

V

slâmi 'älâlla seti
ëlmsëffä'a lerrejäl
suknâneha feljebel
slâmi 'äl ëlwäselä

'rrägba 'älä leutân*
şöltânët ënnesicân
mersôme belhöjrân**
'rrägba 'älä tlemsân

جعلوا لهم كركورا ما بين عين الحوت وتلمسان في ثلث الطريق
وكذلك من الحناية وكل من بلغ الكركور من الصاة يقال فيه بلغ
الحرم ولم يقدر على قبضه احد احتراما لاولياء الله ولو فعل ما فعل

(Sur le rôle pacificateur des marabouts, cf. Doutté, *Les Marabouts*, 103 à 106; sur l'expression *rjal ëlblâd* pour désigner les saints d'une localité, *id.* p. 62; sur Henaya الحناية, à 11 kilomètres nord de Tlemcen *Guide Piesse*, 164; sur le droit d'asile des marabouts d'Ain-el-hout, Walsin-Esterhazy, *De la domination turque*; et sur ces marabouts, *infra*, pièce n° VI; le *kerkour* dont il est question dans la note existe encore, aux deux tiers de la route de Tlemcen, à Ain-el-hout); enfin comp. Mouliéras, *Fez*, p. 266.

1. La cautérisation (*ktya*, cautériser = *kwa*, *yëkwï*) joue encore dans la thérapeutique algérienne le rôle capital que lui assignent les médecins arabes du moyen-âge (cf. les détails sur les procédés et les instruments, Aboul-Casis, I, 15-103; comp. Landberg, *Hadramoùt*, I, p. 135). Elle se fait à l'aide d'un clou ou d'une lame de couteau ébréchée (*nôşla*, pl. *nşali*) rougis au feu (cf. Villot, *Mœurs et coutumes*, p. 183; Delphin, *Recueil de textes*, p. 354).

الرافبة على الاوطان	سلامى على للآستى
سلطانة النسوان	الهشفقة للرجال
مرسوم بالحجران	سكنانها فى الجبل
الرافبة على تلمسان	سلامى على الواصلة

Une femme chante :

Salut à Lalla Setti, qui regarde le pays (1).
 Elle intercède auprès de Dieu pour les hommes, elle, la
 reine des femmes.
 Sa demeure, dans la montagne, est marquée par un cercle
 de pierres.
 Salut à la très sainte (2), qui d'en haut regarde Tlemcen.

1. Cf. sur cette sainte qui passe pour avoir été la fille d'Abd-el-Qâder el-Jilâni, Bargès, *Tlemcen ancienne capitale*, 131, 132, 309; de Lorrail, *Tlemcen* (dans *Tour du Monde*, 1875), p. 308, 309. Une sainte du même nom se trouve dans le territoire des Bent Menir (Traras), cf. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 77, 78. — Sur son nom qui offre un singulier assemblage de deux vocables l'un berbère, l'autre arabe ayant une signification identique de « madame ». Cf. Doutté, *Les Marabouts*, 41, 42. — Le tombeau de Lalla Setti situé sur le plateau rocheux qui domine Tlemcen au Sud-Ouest, a valu à la sainte le nom de *errâgba*, celle qui regarde d'en haut. De même son père, Sidi 'Abd-el-Qâder, dont les nombreux *maqâm* se dressent de préférence sur des endroits élevés, s'appelle très couramment *qâder elmrâgeb*, l'oiseau des vigies; spécialement à Oran où son *maqâm* couronne le mont Mourdjajo, *mûl errâgûba* (cf. Delphin et Guin, *Notes sur la musique et la poésie arabes*, p. 109). De plus c'est vraisemblablement à la sainte tlemcenienne qu'il est fait allusion dans une note de Delphin (textes 90, 5), où visiblement le mot للآ a été omis avant ستى, et où il faut substituer à la transcription *ragouba*, la transcription *râgba*, conforme au texte arabe رافبة.

2. *elwâsila* est celle qui dans le soufisme est arrivée à l'union intime avec Dieu, au *وَصْل* (cf. Dozy, *Supplém.*, II, 812); on dit aussi *wâsila* (*sic*).

VI

slāmi 'āl eššórfa
slāmi 'āl elmrābeṭēn
wa'lā sidi 'ābd allāh
wa'lā mḥāmmēd bēn 'āli
wa'lā bū 'ābd allāh

mīwālīne 'āin elḥūt
*slāmi qenūt egnūt**
wuṭṭriya men yāqūt*
uḥḍōrēt eṭṭābūt
yā mīre 'āin elḥūt*

موالين عين الحوت	سلامى على الشرفاء
سلامى قنوت قنوت	سلامى على المرابطين
والشرية من ياقوت	وعلى سيدى عبد الله
وخصورة التابوت	وعلى محمد بن على
يا أمير عين الحوت	وعلى أبى عبد الله

Salut aux Chorfa, patrons d'Ain-el-hout,
 Salut aux marabouts, salut à ces glorieux, très glorieux,
 à Sidi Abd Allah, et à son candélabre de rubis,
 à Mohammed ben Ali et à son vert cénotaphe (1),
 à Bou Abd Allah, le maître d'Ain-el-hout (2).

1. Les *tibout* des marabouts sont généralement verts; de ce fait on les désigne parfois allégoriquement au Maroc sous le nom de ربيع, gazon, (cf. Mouliéras, *Fez*, Paris, 1902, in-12, 319, note 1).

2. Ain-el-hout est un gros village de marabouts situé à 8 ks. nord environ de Tlemcen (cf. Piesse, *Guide de l'Algérie*, p. 163). Le nom de ce village lui vient d'une source située à son entrée et où nagent des poissons considérés comme sacrés (cf. pour la légende relative à l'origine de ces poissons, Bargès, *Tlemcen ancienne capitale*, p. 206; aussi Doulté, *Les Aissaouas à Tlemcen*, p. 12). Des marabouts énumérés dans le présent *ḥāuṣ*, un seul est mentionné dans la « légende dorée » tlemcenienne, le *Bostān fi dīkr aulīya tlimsān*; c'est Abd Allah ben Maṣṣour († 890), ori-

ginaire des Maghrāwa, qui eut de nombreux démêlés avec le sultan Zyanide *Mohammed Et-Thābiti* (cf. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiydn*, p. 407 ; RA., janvier 1862 ; et Brosselard, *Mémoire épigraphique sur les tombeaux des Émirs Beni-Zeiydn*, p. 114). Sa qoubba située au flanc de la colline qui domine Ain-el-hout à l'ouest, porte deux inscriptions relevées par Brosselard (RA., janvier 1862, p. 16). Sidi Mohammed ben Ali, descendant à la quatrième génération de Sidi Abd Allah, possède un *bîf* carré, ombragé d'un palmier, à cent mètres environ au nord de la qoubba de son ancêtre. Il mourut en 1170 de l'hégire ; l'inscription de son tombeau a également été relevée par Brosselard (RA., janvier 1862, p. 17, 18 ; cf. aussi sur ce personnage Walsin-Esterhazy, *De la domination turque*, p. 187, 188). — Sidi Maṣṣour ne possède qu'un *hâus* sans toit, au bord du chemin qui traverse le village. D'après une légende locale on aurait à deux reprises tenté de couvrir d'une toiture le tombeau de Sidi Maṣṣour ; mais le saint aurait manifesté sa volonté de rester à l'air libre en faisant crouler la charpente ; Sidi Maṣṣour est considéré comme le père de Sidi 'Abd Allah ; son tombeau n'offre pas d'inscription. — Sidi Bou 'Abd Allah que le *Bostān* nomme simplement *سيدى ابو عبد الله الشريف*, était fixé à Ain-el-hout au moment où y arriva Sidi 'Abd Allah ben Maṣṣour. Les textes sont muets sur ce personnage ; mais ses descendants actuels veulent le rattacher à la lignée de Solaïman ben 'Abd Allah el-Kâmil, ce frère d'Idris I^{er}, qui établit son autorité à Tlemcen vers 172 hég. ; de fait les généalogistes maghribins font expressément descendre les *šorfa* d'Ain-el-hout de Solaïman ben Abdallah (*El-'Achmāwi*, 126, ls. 6 et 11 ; *El-Irchād fī Nasab Āl Elbaït*, p. 94, l. 12 ; *Jauharet el-'Oqūl*, p. 150, l. 2 ; mss. de la Médersa de Tlemcen). D'après la légende locale, Bou 'Abd Allah aurait marié sa fille à 'Abd Allah ben Maṣṣour, puis ordonné à ses autres enfants de quitter le pays. Outre ces quatre personnages, Ain-el-hout possède encore les tombeaux de divers « Sancti ignoti » désignés par les noms habituels à ces sortes de personnages : *sid izzīfūni*, *sid elbāḥfi* (le fortuné), *sid elmōḥfi* (le caché), *sid elimām* (comp. Basset, *Nedromah et les Traras*, VI ; Doulté, *Les Marabouts*, 52-55). Les descendants des marabouts d'Ain-el-hout qui peuplent le village ont aujourd'hui pour serviteurs religieux la tribu des *ulād 'ālā* (*ḥdīm*, pl. *hōddām*). En outre les Aissaouas de Tlemcen descendent aux grandes fêtes religieuses donner à Ain-el-hout une séance en l'honneur des Marabouts, dont on lit la description ap. Doulté, *Les Aissaouas à Tlemcen*, p. 12-19.

VII

Bâb eljîyâd hōmeṭi
elwôrde fâḥ ferriyât
ilâ nešûf elmelih
ilâ nešûf elqebih

'âin errebôt ḥâddi
wulyāsemin fġēddi
némši 'ālā qōddi
nāḥni 'ālā ḥōddi

باب الجياد حومتى	عين الربط حدى
الورد فاح فى الرياض	والياسمين فى يدى
اذا نشوف المليه	نمشى على قدى
اذا نشوف القبس	نحنى على خدى

Une jeune fille chante :

Bâb el Jiyâd est mon quartier ; la limite que je ne dépasse pas c'est Ain er-Rebut(1).

1. *Bâb-el-Jiyâd*, qu'on explique ordinairement par « la porte des beaux coursiers », était une ancienne porte de Tlemcen, située au sud-est de la ville et citée dans de nombreux textes (cf. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeïyan*, p. 516, citée aussi à la fin d'une *qaṣṣida* du tlemcenien Ben ṭrki, ap. Sonneck, *CM.*, p. vr) ; elle était encore debout à l'entrée à Tlemcen des Français (cf. Bargès, *Tlemcen ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 264 ; un croquis de Bâb-el-Jiyâd, ap. Piesse et Canal, *Tlemcen*, p. 14). *Ain er-Rebut* existe toujours, c'est une fontaine située à environ cent mètres en dehors des fortifications actuelles, à l'est de la ville, sur le chemin qui descend de la porte de l'abattoir à Agâdir. Bargès voit dans le nom de *rebut* une déformation de رباط (*Tlemcen ancienne capitale*, p. 153, 154) ; j'hésite à le suivre, étant donné que *rbat* = رباط est parfaitement conservé dans l'Afrique du Nord, pour les noms de beaucoup de localités ; je crois beaucoup plus tôt à رُبْتُ, donné par

La rose parfume le jardin, le jasmin parfume ma main.
 Lorsque je vois de beaux garçons je marche en cambrant
 ma taille.
 Lorsque je vois des méchants, je penche ma joue vers la
 terre (1).

VIII

<i>jorlila yā sābbāt</i>	<i>ṣāḥbi mešā yēgra</i>
<i>lābes kesā men ḥārīr</i>	<i>rākeb 'āl èššógra</i>
<i>lōḥtu dehāb benneqōš</i>	<i>wudwāiṭu nōgra</i>
<i>yéftaḥ* ḥālīḥ ḥāleqe</i>	<i>bāš yāḥfōḍ èlbāgra</i>

صاحبي مشى يقرا	جغيلة يا شابات
راكب على الشقرا	لابس كساء من حرير
ودايتيه نقرة	لوحتيه ذهب بالنقش
باش يحفظ البقرة	يفتح عليه خالقي

Une jeune fille chante :

A la balançoire, les belles, mon ami est parti apprendre le
 Coran,
 vêtu de son bâik de soie, chevauchant sa mule alezane.
 Sa planchette est d'or ciselé, son encrier est d'argent.
 Dieu lui fasse la grâce d'apprendre la soura *Elbaqara* (2).

Beaussier avec l'acception de « faubourg », et qui est peut-être un pluriel
 de رباط (par exemple ap. *Fakhri*, édit. Derenbourg, 484, l. 7) ou une
 prononciation maghribine de رِبَض (المدينة) رِبَض (LA., IX, 11
in fine).

1. Pour échapper au mauvais œil ?

2. Sur l'école coranique, le matériel de l'écolier, la place dans les études
 de la soura, *el-baqara*, cf. *infra* textes en prose, l'*École coranique*.

IX

bén̄ti fejoṛl̄ila
réslu lebén̄ 'ámmeha
yá'te lm̄yá felm̄yá
yá'te lm̄yá felm̄yá

göṛstāneha 'ákri
yějri 'ālā békri
wuljūher elḥálbi
wulḥādem di ṭrébbi

بنتي في جفيلة	قفطانها عكرى
رسلوا لابن عمها	يجرى على بكرى
يعطى الماية في الماية	والجوهر الحلبى
يعطى الماية في الماية	والخادم ذى تربى

Une mère chante :

Ma fille est à la balançoire, vêtue de son caftan écarlate.
 On a envoyé prévenir son cousin, qu'il se hâte, qu'il arrive
 à temps.
 il donnera cent et cent pièces d'or et les perles d'Alep (1),
 il donnera cent et cent pièces d'or et la négresse pour éle-
 ver les enfants (2).

1. *ḥálbi*, d'Alep, ici uniquement pour la rime (comp. *TBL.*, vers 489, 730, 797; p. 92, note a).

2. La négresse qui continue à occuper dans les maisons riches de Tlemcen une situation fort analogue à celle des esclaves musulmans, est spécialement chargée de l'éducation des enfants en bas âge (cf. *suprà*, appendice des noms de parenté, *dāda*, p. 204). En fait l'esclavage existe encore parfaitement dans le Sud oranais. J'ai sous les yeux un acte d'affranchissement d'esclave provenant de Mécheria et daté du 8 ramadhan 1320 (9 décembre 1902).

X

<i>subhâne men béddel</i>	<i>fahṭa betêr ellil</i>
<i>subhâne men béddel</i>	<i>qôrftânu bedrâbil*</i>
<i>subhâne men béddel</i>	<i>ḍöblônu belqâzdir</i>
<i>subhâne men béddel</i>	<i>bént el'ômâm belrir</i>

سبحان من بطل	فاخته بطير الليل
سبحان من بطل	قسطانه بدرابيل
سبحان من بطل	ضبلونه بالقصدير
سبحان من بطل	بنت العموم بالغير

*La cousine, abandonnée par son cousin pour
une étrangère, chante :*

Grand Dieu, qui a pu changer une tourterelle pour une
chauve-souris (1),

1. La tourterelle blanche (*fahṭa*) est considérée comme un oiseau de bon augure. Il en était déjà ainsi au moyen-âge chez les musulmans (cf. El Qazouini, 'Ajd'ib el-mahlouqât, en marge de *hayât el-hayawân*, p. 262, تبركى به الناس). En revanche la propriété qu'on lui attribuait de chasser les serpents est ici inconnue. Un des mérites de la tourterelle blanche dans les idées populaires tlemceniennes est de « louer Dieu » par son chant (*yêdkur allâh*; comp. le curieux passage du *Mostatref*, II, p. 107, وإحمامة تقول (سبحان ربى الاعلى). De ce fait, il est habituel de trouver des cages avec des tourterelles dans les *qoubbas* des saints locaux.

La chauve-souris (*têr ellil*, à la campagne le classique *waṭwât*, cf. Delphin, 231, 55) est l'objet d'une curieuse croyance populaire. Lorsqu'un enfant à la mamelle tombe malade, l'on attribue fréquemment son mal à l'influence mauvaise d'une chauve-souris et pour la combattre, la mère fait couler quelques gouttes de son lait dans la bouche d'une chauve-souris capturée. L'animal est désormais frère de lait du jeune enfant et

changer son caftan pour des haillons,
changer son doublon d'or pour un morceau d'étain,
changer sa cousine pour une étrangère (1) ?

XI

yā mēḍera mēḍera*
'lḥili me'ā lyāsemin*
ānā ūwūld el'ōmām
yā mēḍera mēḍera
leṭnéine yā lālla
dūkēl'ōyūn elmelāḥ

mén bāte kif ʿṣbāḥ
wulwōrde lina fṭāḥ
leṭnéin 'ālū māṭraḥ
*aškūn ilāqēna**
wurdā ṭerottēna*
yeṭnāḍeru fina

من بات كيف أصبح	يا من درى من درى
والورد لنا فتح	الخلي مع الياسين
الاثنين على مطرح	انا وولد العموم

ne lui fera plus de mal. (Sur la parenté de lait qui joue un rôle considérable en droit musulman, comp. pour ce qui concerne les populations de l'Afrique du Nord, d'abord la curieuse histoire de l'adoption de Khâled par la Kâhina, ap. *Baiydn*, I, 24, 22; puis *TMG.*, traduction p. 62, 63; Socin, *Marokko*, p. 44; sur ce mode d'adoption qu'on croit reconnaître sur les monuments égyptiens et qu'on rencontre dans les contes et les traditions kabyles, mongoles, roumaines, arabes d'Égypte, cosaques, gallos, cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18, note 203, p. 339-341. D'après les informations de M. Mouliéras une coutume analogue à celle décrite dans ces textes existe encore couramment chez les Brâber marocains. Comp. aussi Raynaud, *La Médecine au Maroc*, Alger, 1902, p. 50).

1. Comp. les proverbes égyptien et mecquois, ap. Burckhard, *Arabische Sprichwörter*, n° 620; Sn. Hurgronje, *Mekkanische Sprichwörter*, p. 17.

يا من درى من درى اشكون يلاقينا
 الاثنين يا للآ ورداء تغطيها
 ذوك العيون الملاح يتناظروا فينا

La cousine chante :

Qui peut, qui peut savoir comment sera la matinée après la nuit?

La giroflée se marie au jasmin et la rose pour nous vient de s'ouvrir (1)

pour moi et mon cousin, reposant tous deux sur un même matelas.

Le cousin répond :

Qui peut, qui peut connaître celui qui nous réunira encore tous deux, ô ma maîtresse, couverts d'un même manteau et nos beaux yeux se regarderont à l'aise?

XII

*yā nābeṭa feṣṣeḥān**
*wō' rōqeha skenjebir**

yā séjrēt ēdderdār
wourdqeha zenjār

1. On peut voir que la giroflée, le jasmin, la rose et le basilic (conf. pièces XVI et XVIII) jouent dans la poésie vulgaire tlemcenienne le rôle important qu'ils connurent déjà dans la poésie classique (cf. El-Ibchli, *Mostatref*, II, ۲۲۹-۲۳۱. Es-Soyouti, *Hosn el-mohādāra*, Le Qaire, 2 v. in-4, s. d. II, p. 217 et suiv.; En-Naouadji, *Ḥalbat el-Komaīt*, Le Qaire, 1299 hég., in-8, p. 227 et suiv.; Ibn Ḥabib, *Nasīm es-Saba*, Le Qaire, 1289 hég., p. 32 et suiv.; Ibn Abi Hajlah, *Sokkardān es-Soltān*, en marge du *Kitāb el-Mikhla* de Beha-ed-dīn el-'Amili, Le Qaire, 1317, in-4, p. 232 et suiv.

yemma nehāṭni ʿāld
wuñhebbērək yáimma
yeṭnāḍeru bel ʿōyūn

ūqōfe bāb ʿeddār
kī ikūne ʿōšq ʿōljār
wulqōlbe fih ānnār

يا شجرة الدردار	يا نابتة في الصحن
واوراقها زنجار	وعروقها سکنجیر
وقوف باب الدار	يما نهاتني على
كى يكون عشق الجار	وتخبرك يا يما
والقلب فيه النار	يتناظروا بالعيون

Une jeune fille chante :

O toi qui pousses dans notre cour ! ô beau frêne !
 Arbre aux racines de gingembre et aux feuilles d'un vert
 éclatant,
 ma mère m'a défendu de me tenir à la porte du logis.
 Te dirais-je, ô ma mère, ce qu'est l'amour entre voisins ?
 On se regarde les yeux dans les yeux et le feu est dans le
 cœur (1).

XIII

*yā lābēs ʿelqānṭeri**
šerrékṭ ʿīyābi ʿālik
ūšerrēbūni ʿālik
dōqtu ūjāni ḥelū

yā ṭālāʿ azzāñqā
semmāūni ḥāmqa
errāhje felmérqā*
yā mā ʿdōm elfērqa

1. Cf. *supra* p. 207, note 2.

يا لابس القنطري ياطالع الزنقة
 شرت ثيابي عليك ستموني حقاء
 وشربوني عليك الرهج في المرقعة
 ذقتہ وجاءني حلو يا ما اعظم الفرقة

Une jeune fille chante :

O toi qui, vêtu du qantri, montes la rue (1),
 pour toi j'ai déchiré mes habits, et l'on m'a traitée de
 folle (2) ;
 pour toi l'on m'a fait boire le poison dans le jus de la viande,
 je l'ai goûté et trouvé doux; mais que la séparation est
 cruelle !

XIV

<i>essébte sébt elîhûd</i>	<i>wulhâdde noşrâni</i>
<i>eljem'a yôm elbendî</i>	<i>men şâfe mâ jâni</i>
<i>mîwâdd men elhaudât</i>	<i>beljâwi zârâni</i>
<i>jâbu tebôq men zehâr</i>	<i>bmâ wôrde resşûni</i>

1. Le *qantri* était m'assure-t-on, un vêtement à manches, brodé d'or; il ne figure point dans le *Dictionnaire des noms de vêtements* de Dozy; on veut me l'expliquer à l'aide du mot *qonîdr*, chargé d'un quintal de broderies d'or! je préfère, sans au reste pouvoir appuyer sur rien cette hypothèse, y voir un ethnique de *El-qantara*.

2. Peut-être à rapprocher de ce que dit le *Mostaşref*: « Les Arabes étaient persuadés que la femme qui aimait un individu et qui était payée de retour, si celui-ci ne déchirait pas pour elle son manteau en deux, et celle-ci pour lui son voile en deux, leur amour dégénérât en brouille. » (Traduction Rat, II, p. 168, in *fine*; texte arabe II, p. 99 in *medio*.)

والأحد نصرانى	السبت سبت اليهود
من شاف ما جاءنى	الجمعة يوم البنات
بالمجاوى زارونى	ما ذا من الخودات
بماورد رشونى	جابوا طبق من زهر

Un jeune homme chante :

Le samedi est aux juifs; le dimanche aux chrétiens,
 mais le vendredi est le jour des filles; qui a vu celles qui
 sont venues me voir ?
 Combien de belles, brûlant le *jāwi*, m'ont fait leur visite
 pieuse !
 Elles ont apporté une corbeille de fleurs d'oranger, et
 m'ont aspergé d'eau de rose (1).

XV

*yā ttāle'a feljebél
 hābbu riyāḥ alḥerif
 wussfina di jābeṭu
 belméske wulrāliya**

wutlōqqōṭ' elgūja
 qālu ḥelili jā
 belmdle nōrniha
 nōṭle šewāriha*

1. Dans toute cette pièce, il est fait allusion à la coutume qu'ont les femmes arabes de visiter le vendredi les tombes des saints locaux. La combustion du benjoin (*jāwi* = لبان جاوى, cf. Dozy, I, 161), les aspersions d'eau de rose jouent un rôle important dans ce culte des saints. Mais il arrive parfois que les femmes profitent de ce jour de liberté pour faire des visites moins pieuses; et le présent *ḥāuṣ* est placé dans la bouche d'un amoureux qui aurait reçu dans la journée la visite de belles amies... à moins que ce ne soient réellement Sidi Bou Medine, ou Sidi Yaqoub qui parlent!

يا الطالعة في الجبل	وتلقط الفرجة
هبّوا رياح الخريف	قالوا خيلي جاء
والسفينة ذى جابته	بالمال نغنيها
بالمسك والغالية	نطلى صواريخها

Une jeune fille chante :

O belle qui gravissant la montagne, est allée cueillir la
gouja (1),
 Les vents de l'automne en soufflant ont dit que mon ami
 était arrivé ;
 le navire qui l'a apporté, je le couvrirai de richesses ;
 de musc, et de ghâlia j'enduirai sa mâtüre.

XVI

<i>ḥáuwōf* neḥáuwōf me'ák</i>	<i>wúlwöl* nejâwöb tik</i>
<i>nṭīn elḥebōq feššeqōf*</i>	<i>wána nnedâ nesqék</i>
<i>nesqéke wunnâ' na'ak*</i>	<i>wunḥōḍḍör örsânèk</i>
<i>ūnéd e rōbbi lilâh*</i>	<i>irōddek lemkânèk</i>

حرف نحوف معك	ولول نجاب اليك
انتين الحب في الشقوف	وأنا الندى نسقيك
نسقيك وننعنعك	ونخضر أغصانك
وندعى ربى الاله	يردك لمكانك

1. La *gouja*, appelée encore *bzəqł énnbt*, crachat du prophète, est la petite fleur que l'on dénomme vulgairement en France « crachat de Jésus » (coïncidence, adaptation populaire?). Son nom scientifique est *alys-sum maritimum*.

Un jeune homme chante :

Chante le haufi, je chanterai avec toi; pousse des you-you(1) je te répondrai;
 tu es le basilic dans son vase; et moi la rosée qui t'abreuve.
 Je t'abreuverai, te donnerai la fraîcheur de la menthe, et
 ferai verdier tes branches
 et je demande à Dieu, le maître suprême, qu'il te ramène
 chez toi saine et sauve.

XVII

*Beddélteni nbéddélék
 mā nhéiyēr ill elmeliḥ
 teṭnāderu bel'ōyūn*

*èl'ōšqe fedyārena
 wul'ōšqe febyārena
 wul'ōšqe feddālīya
 wul'ōšqe mā yēṭkēru*

*wurmiteni nermik
 yērmi lewāmah* lik
 wījūze wiḥellik*

*èl'ōšqe rebbāna
 ḥātṭa ḥōld māna
 ḥātṭa remdṭ ṭrṣān
 lā mir ūlā ṣolṭān*

1. Le *ṭwulwīl* qui signifie d'ordinaire « cris de douleur », en opposition avec le *dzoṛrēf*, cris de joie (cf. le commentaire de Mas'oud b. Ḥasan sur le *Lāmīya* d'Ibn-el-Wardi, le Caire, 1314, 11 in *fine*) s'entend à Tlemcen exclusivement des *you-yous* de joie (comp. Doutlé, *Les Aïssaouas à Tlemcen*, p. 8). Le verbe زغط, زغرت, connu dans l'Est de l'Algérie et dans tout l'Orient (cf. Beaussier, 268 b; Belkasssem ben Sedira زغرت; Dalman, *Paläst. Diwan*, XIX, *zārūṭa*, *zārūṭa*, etc.) n'est guère employé ici. Une femme qui sait bien pousser des *you-you* et en prolonger les trilles est qualifiée de *wulwāla*. D'autre part, pousser des cris de douleur se dit *ṭeuwōr* (cf. Beaussier, 70, in *fine*; probablement métathèse de فوث qui est employé au Maroc, cf. Lerchundi, 384, *sub voce* *gritar*).

بَدَّلْتَنِي نَبْدَلْكَ	وَرَمَيْتَنِي نَرْمِيكَ
مَانْخَيِّرُ إِلَّا الْمَلِيحَ	يَرْمِي لَوَامِحَ الْيَكِّ
تَتَنَاطَرُوا بِالْعَيُونِ	وَيَجُوزُ وَيَخْلُيْكَ
الْعَشَقُ فِي دِيَارِنَا	الْعَشَقُ رَبَّنَا
وَالْعَشَقُ فِي أَبْيَارِنَا	حَتَّى حَلَا مَنَا
وَالْعَشَقُ فِي الدَّالِيَةِ	حَتَّى رَمَاتِ أَفْصَانِ
وَالْعَشَقُ مَا يَنْكُرُهُ	لَا أَمِيرَ وَلَا سُلْطَانِ

La fille abandonnée chante :

Tu m'as changée, je te changerai; tu m'as rejetée je te rejetterai
 et je ne choisirai qu'un beau garçon qui te ressemblera.
 Vous vous regarderez face à face; puis dédaigneusement
 il passera, te laissant derrière.

Sa rivale heureuse répond :

L'amour est dans nos maisons; nous avons grandi en lui;
 l'amour est dans nos puits, tant et tant qu'il rend notre eau
 douce;
 l'amour est dans la vigne, et lui fait pousser des branches;
 l'amour, son pouvoir nul ne le nie, fût-il émir ou sultan.

XVIII

<i>jâzu 'âliya țeyûr</i>	<i>ilâța bejenhêhum</i>
<i>lâbsîn qerâftên dehâb</i>	<i>lûjûhe* rejlihum</i>
<i>möşşâbni* hoțțêfa*</i>	<i>nêhtöf şewâşihum</i>
<i>wûlla qețê* alhebôq</i>	<i>şyêdd êlmelelıh fıhum</i>

جازوا على طيور ثلاثة بجحيمهم
 لابسين قفاطين ذهب لوجوه رجليهم
 من صابنى خطيفة تخطف شراشيهم
 والّا قطع الحبق فى يد المليح فيهم

Une jeune fille chante :

Des oiseaux sont passés sur moi, trois à tire d'ailes,
 vêtus de castans d'or qui leur tombaient jusqu'aux pieds.
 Qui pourrait me rendre hirondelle, que j'aie leur ravir
 leurs chechias,
 ou encore branche de basilic dans la main du plus beau
 d'entre eux?

XIX

<i>lâ dârekum 'âlîya</i>	<i>bsellâme nōṭlâḥḥa</i>
<i>lâ bēntekum ḥâjeba'</i>	<i>nâ'ṭe lewāmâḥḥa</i>
<i>lâ keddēbūni nnâs</i>	<i>ḥâtmi fōṣbâḥḥa (1)</i>
<i>fōddâḥṭe biya ṣebâb</i>	<i>rōbbi ṭfōddâḥ bîk</i>
<i>Idēḥḥlek 'âlâ müvimeṭek</i>	<i>bemṣârenèk fÿeddîk</i>
<i>nélbes lebâs elḥârîr</i>	<i>wunṭ ne'âzzi fik</i>
<i>wunqôlelek yâ ṣebâb</i>	<i>ḥâda denûbi bîk</i>

بسلوم نطلعها	إذا داركم عالية
نعطى لواصحابها	إذا بنتكم حاجبة
حاتمى فى اصبعها	إذا كذبونى الناس

1. A scander et en fait chanté *ḥâtmi fō ṣbâḥḥa*.

فَضَحْتُ بَنَى شَبَابٍ رَبَّنَى يَفْضَحُ بَيْكِ
يَدْخُلُكَ عَلَى مَيْمَتِكَ بِمَصَارِيكَ فِى يَدَيْكَ
نَلْبَسُ لِبَاسَ الْحَرِيرِ وَنَجِىُّ نَعَزَى فَيْكَ
وَنَقُولُ لَكَ يَا شَبَابَ هَذَا ذَنْبِى بَيْكِ

Le jeune homme chante :

Si votre maison est haute, avec une échelle j'y peux monter.
Si votre fille est bien cachée, je puis décrire ses traits
charmants.
Que les gens m'accusent de mensonge, je dirai : Voyez ! ma
bague est à son doigt.

La jeune fille répond :

Tu m'as couverte de honte, jeune homme, que Dieu t'en
couvre à ton tour ;
qu'il te ramène à ta chère mère, les entrailles entre les
mains ;
vêtue de mes habits de soie, je viendrai alors te faire mes
condoléances :
Voilà, jeune homme, te dirai-je, le prix des fautes que tu
m'as fait commettre.

XX

slāmi 'ālū dārena
bibāneha men ḥārīr
ūbtireha men 'āsēl
slāmi 'ālā ḥēūna

slāmi 'āl ēl'rōrfa*
wōḥyūṭeḥa qārfa
nēšreb ūmū nēkfa*
yā mziwōr ēššōrfa

سلامى على دارنا	سلامى على الغرفة
بيبانها من حرير	وحيطها قرفة
وبشرها من عسل	نشرب وما نكفا
سلامى على اخينا	يا مزيور الشرفا

Une jeune fille chante :

Salut à notre maison, salut à la chambre d'en haut,
ses portes sont de soie, ses murs sont de cannelle,
son puits a la douceur du miel, j'en bois sans jamais en
avoir assez.

Salut à notre frère aimé, ce cher mezwâr des Chorfa (1).

1. *Mzawôr* est diminutif « caritatis », de *mezwâr* (berbère *amzouarou*, premier $\sqrt{\text{ZOUR}}$); c'est encore le nom des chefs de douars dans la petite Kabylie. Ce titre fut porté par divers fonctionnaires, dans les dynasties maghrébines, et jusque sous la domination turque. L'article de Dozy, I, p. 613, 614, est à cet égard complet. D'une façon plus particulière le *mezwâr* *essôrfa*, مزوار الشرفاء, jouait dans les royaumes de Fâs et de Tlemcen un rôle assez semblable à celui du *نقيب النقباء*, dans les empires musulmans orientaux; c'était une sorte de surintendant des chérifs. Il avait droit à de grands honneurs, et le sultan de race berbère lui-même se levait quand ce personnage entraît chez lui (*Bostân*, mon ms, 329, 330; comp. R.A., nov. 1851, p. 403). Il existe encore aujourd'hui à Fâs des *mezwâr* pour les différentes fractions de chérifs de l'Afrique du Nord. Le *mezwâr* des chorfa algériens est un parent des marabouts d'Ain-el-hout. Dernièrement des envieux ont voulu attaquer sa généalogie et lui dénier la qualité de chérif. Ses cousins tlemcenien sont venus me trouver, et m'ont demandé si je connaissais des textes qui pussent établir manifestement leur noblesse et fermer la bouche à leurs détracteurs (comp. Doulté, *Les Marabouts*, notes additionnelles, p. 123, *in medio*). Il faut ajouter encore que *mezwâr* désigne dans le langage courant l'aîné des enfants (cf. *suprà*, appendice, *Les noms de parenté*) et que chez les Juifs, c'est aussi le titre porté par les garçons d'honneur dans les noces,

XXI

*yā séjrēt ɛlyāsemīn
mesḥāhe hādēlqešēr
Udākēṭṭewil ɛlhāzin*

'tṭāllā 'ālā lsāsu
ɛljāles bīn nāsu
yēmsah 'ssemā brāsu*

*yā séjrēt ɛlyāsemīn
mesḥāhe hādēṭṭewil
Udākēlqešēr ɛlrešim*

*'tṭāllā 'alālanjāš
ɛlkāmēl ɛllebbās
medlūle bīn ennās*

يا شجرة الياسمين	الطالة على اساسه
ما اسخاه هذا القصير	الجالس بين ناسه
وذاك الطويل الحزين	يمسح السماء براسه
يا شجرة الياسمين	الطالة على الانجاص
ما اسخاه هذا الطويل	الكامل اللباس
وذاك القصير الغشيم	مذلول بين الناس

Deux femmes chantent (1) :

O pied de jasmin qui regarde vers tes racines, vois !
qu'il est magnifique ce petit, assis au milieu des siens,
tandis que ce grand là-bas, triste, balaie les cieux de sa
tête.

1. L'une (pied de jasmin qui regarde ses racines) est une petite femme
amoureuse d'un grand cavalier ; l'autre (pied de jasmin qui regarde le
poirier) est une grande femme amoureuse d'un petit cavalier.

O pied de jasmin qui regarde le poirier, vois !
 qu'il est magnifique ce grand, cavalier accompli, riche-
 ment vêtu,
 tandis que ce petit là-bas n'est qu'un rustaud, méprisé de
 tous.

XXII

And jālesa ferriyāt
ūfāt 'ālīya šebāh
*šāsūtu m'āṅgera**
wa'lihe nérmi lulād
wa'lihe néhli lbelād

bellúze neddérrōq
fýēddu lqetēb lēzrōq*
ṭahfifetu tēbrōq
wa'lihe neṭṭōllōq
wunróddeha féndōq

بالوز نتدرق	انا جالسة في الرياض
في يده القطيب الازرق	وفات على شباب
تحفيفته تبرق	شاشيته معنثرة
وعليه نتطلق	وعليه نرمي الولاد
ونردّها فنندق	وعليه نخلى البلاد

Une femme mariée chante :

Assise dans le jardin, cachée derrière un amandier,
 j'ai vu passer un jeune homme, tenant à la main une ba-
 guette verte ;
 Sa chechia fièrement rejetée en arrière laissait luire son
 front rasé.

Pour lui j'abandonnerais mes enfants et je me ferais répudier ;
pour lui je rendrais la ville déserte et j'en ferais un fondouq (1).

XXIII

<i>yā lmadīya ferriyāt</i>	<i>wudjūrre fūtēṭha</i>
<i>mōṣṣābeni yā ilāh *</i>	<i>ḥolḥāle ka' bēṭha</i>
<i>mōṣṣābeni yā ilāh</i>	<i>ḥezzāme ṣōrrēṭha</i>
<i>mōṣṣābeni yā ilāh</i>	<i>šerka ferōqbēṭha</i>
<i>mōṣṣābeni yā ilāh</i>	<i>mendile qoṣṣōṭha</i>
<i>mōṣṣābeni yā ilāh</i>	<i>mūlā ḥīmēṭha (2)</i>
<i>wunbūse ḥēdd ēlīmin</i>	<i>wun'āṭte ṣeffēṭha</i>

وتجر فوطها	يا الماشية في الرياض
خالخال كعبتها	من صابنى يا الله
حزام سرتها	من صابنى يا الله
شركة في رقبته	من صابنى يا الله
منديل قصتها	من صابنى يا الله
مولا خيمتها	من صابنى يا الله
ونعص شفتها	ونبوس خد اليمين

Un garçon chante :

O celle qui marche dans le jardin, sa foute traînant derrière elle !

1. C'est-à-dire, m'explique-t-on, un lieu public où tout le monde entre ?

2. A scander *mūlā à ḥīmēṭha*, et de fait, bien chanté ainsi.

qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le khelkhâl de sa che-
ville (1) ?
qui pourrait me faire, ô mon Dieu, la ceinture qui presse
son ventre ?
qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le collier qui orne son
cou (1) ?
qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le mouchoir qui enve-
loppe ses cheveux ?
qui pourrait me faire, ô mon Dieu, maître de la tente où
elle habite ?
je baiserais sa joue droite, et je mordrais ses lèvres.

XXIV

*qörrébt lebâb èrriyât
érböt kelâbek nejûz
kémmeḥ herifek üroḥ
nérlem* zemâni me'âh*

*'aiyötte yâ mülâh
wunḥôunisu kîrâh
elmélke neṭwullâh
kîf künṭe yâ ḥaşrâh*

عَیْطَتْ یَا مَوْلَا	قَرَّبْتُ لِبَابِ الرِّیَاضِ
وَنَحْوِیْهِ کِیْرَا	اِرْبَطْ کَلَابِکْ نَجْوَزْ
اَلْمَلِکْ نَتْوَلَا	کَمَلْ خَرِیْفِکْ وَرَحْ
کِیْفْ کُنْتُ یَا حَسْرَا	نَعْنَمْ زَمَانِی مَعْدْ

1. Cf. la description de ces bijoux dans l'orfèvrerie indigène algérienne
ap. *Catalogue descriptif et illustré des principaux ouvrages d'or et d'ar-
gent de fabrication algérienne* (publié par les soins du gouvernement gé-
néral de l'Algérie, 1900) n° 44, 45, 46 et Delphin, p. 193.

Un garçon chante :

M'étant approché de la porte du jardin j'ai appelé le maître
lui criant :

Attache tes chiens que je passe, que je visite ton jardin,
que je voie comme il est ;

Achève la cueillette de tes fruits et quitte-le, que j'en prenne
possession ;

que j'y puisse encore passer mon temps comme, hélas ! je
le fis jadis.

XXV

*èsséfe wóqt ènnegíl**

hábbu riyâh alhelâ

And qóltelu yâ imâm

hellitèni beddemû

qóll èssejûr èmlih

wubdâ limâm isêh

fekkèrtèni bâhmûm

nébki 'âlâ tommûm

ظل الشجور مليح
وبدأ اليمام يصيح
فكرتني بهمموم
نبكى على طموم

الصيف وقت المييل
هبوا رياح الخلاء
انا قلت له يا يمام
خليتني بالدموع

Un garçon chante :

l'été au midi brûlant, l'ombre des arbres est douce,
le vent des champs a soufflé, la tourterelle s'est mise à
gémir :

O tourterelle, lui ai-je dit, tu fais revivre mes peines,
tu me livres aux larmes, aux larmes sur Tommôum (1).

1. Nom de femme rare à Tlemcen, et qui ne figure pas au *Vocabulaire officiel destiné à fixer la transcription des noms propres indigènes*.

TEXTES EN PROSE

Elmsîd*.

*Mnâin eṣṣâbi twûlli mûlâ settê snîn wûlla sêb'a i'abbîh
bbwâh wûlla hâh wûlla wâhad meñ qbilṭu yēgra 'ând had-
derrâr*. Kâin edderrârîn 'lli iqarriu feljwâma' ukâin élli
iqarriu fedyârhum ukâin élli yekriu hâwâneṭ wûlla mṣâri*
5 wigarriu fihum. Êlyôm élli yédhul fih luléd yeṭ'âllem, ila
kânu hbâbu brézhum, i'abbîw ölmbésses* wûll elmsâhâd
wûll eṭṭ'âm wulqâhwa wullâṭâi leddrâri di yēgrâu felmsîd*
élli dhél fih âlîsir yeṭ'âllem; uhâdelmâkla iqôlûlha lftûh*
bâš rōbbi yéftah albṣera ntâ' âṣṣâbi uyēgra; ubâ'd dâlîka
10 yeṣriûlu llôha wuddwâya wussmâq* uya' méllu ttâleb qlém
wûlla zéuj bâš yékṭeb. Wida kân 'ttâleb 'ându lôha qdima
kân ēgrâ fiha wahdâhor ya'têha löṣṣâbi bâš rōbbi ikéuwôn
ménnu kifû. Dikessâ'a ttâleb yékṭeb fellôha lâlîf bîwahdel-
hōtt rlêd bezzâf bâš eṣṣâbi yénjem iférrōq bîn elhōrûf kûllha.
15 Mnâin ikémmel eṭṭâleb elkéṭba, yébda ihâffōd eluléd dūkel-
hōrûf wimeṣṣi sâb'o 'âlîhum hârf ebhârf wi'âllému lohṛûf
élli tōngōṭ wûlli mā tōngōṭsi lâlîf mā yeṅgōṭsi, elbâ wâhda
mentâht eṭṭâ zéuj menfōq. Mnâin iji felhârf eṭṭâli di héuw*

1. C'est là l'explication courante du mot *ftûh*; en fait, je crois bien qu'il se rattache à l'acception « faire une grâce » de فتح; toutefois je crois que *ftûh* n'est pas ici ce par le moyen de quoi Dieu fera une grâce à l'élève, mais bien ce qu'il procure généreusement par l'intermédiaire des parents à ses futurs condisciples. (Conf. sur ce sens Goldziher, *Materialien zur Entwicklungsgeschichte des Sûfismus*, ap. WZKM., XIII, p. 48-50; comp. Dozy, II, 238 « salaire »; Beaussier, p. 489 « cadeau, étrennes ».)

L'école coranique.

Lorsque l'enfant arrive à l'âge de six ou sept ans, son père, son frère ou quelque autre de sa famille l'emmène chez un maître d'école. Certains maîtres enseignent dans les mosquées, d'autres chez eux, d'autres encore dans des boutiques ou des chambres louées à cet effet. Le jour où l'enfant entre à l'école, ses parents, s'ils ont de la fortune, apportent à ses futurs condisciples des *brioques*, ou des *crêpes au miel* ou du cousscouss, avec du thé ou du café. C'est ce qu'on appelle l'*ouverture*, parce que cette générosité est destinée à obtenir de Dieu qu'il « ouvre » l'intelligence du futur écolier (1). Après quoi, on lui achète une planchette, un encrier, de l'encre (2), et le maître lui fait pour qu'il puisse écrire, une ou deux plumes. Si le maître possède quelque vieille planche, ayant servi à l'éducation antérieure d'un autre élève, il la donne au nouveau pour que Dieu le fasse réussir comme son devancier. — Le maître écrit sur la planche la lettre *alif* en gros caractères; l'enfant pourra ainsi bien distinguer les lettres les unes des autres. Quand il a fini d'écrire, le maître lui fait apprendre les lettres lui conduisant le doigt sur chacune d'elles. Il lui enseigne celles qui ont des points et celles qui n'en ont pas : l'*alif* sans point; le *bâ* un point dessous,

2. On trouvera une bonne description de la fabrication de cette encre ap. Cohen-Solal, *Mots usuels de la langue arabe*, version II, page 4; aussi Mouliéras, *Maroc inconnu*, II.

elyâ izid ihâfföd eluléd hādēlklām « ubillāh ättä'ät* etteufēq
 20 'allémna yā āllāh wuṣṣitān ḥzāh allāh »; wulla: « 'allémna yā
 'āllāh nédduḥlu leljénna inšāllāh ». Wuttāleb izid 'ālā hādēd-
 dō'ā bās yēftōn eluléd wiḥāf « qṭēb* ərqēq 'ālā wudnik bās
 ṭfēq »; wumnāin eṣṣābi yāḥföd elḥörūf ekkull ettāleb yēq-
 bōd ellōha fyēddu üyā'mel šāb'ō ššāhād 'āl elḥörūf iṣōqsi
 25 luléd 'ālīhum bās iṣūf ila ṭ' allēmhum wulla lā. Mnāin yeṭ-
 'allēmhum mlth i'āwōd iqārri dōbōtāt, ərref'a, wunnōšba,
 ulḥōfda wulwōqfa, wuṣṣēdda : ərref'a djib elwdu, ennōšba
 djib ālif, elḥōfda djib elyā, elwōqfa mādjibsi, eṣṣēdda djib
 ellām; wi'āllemu tanyāk kifās yēntōq belḥörūf 'ālāhsāb
 30 eddōbāt; ānšōb, bānšōb, tānšōb, ərfa', būrfa', tūrfa', iḥfōd,
 biḥfōd, ṭḥfōd, 'e'wāqōf, 'ebwāqōf, 'etwāqōf; ubā'dki ṭ'āl-
 lem eluléd ekkull hādēšši yēbda yeṭ'ālem yēkteb. Beṣṣāhh
 qbēlma yēbda yēkteb biwāhdu, ettāleb ihannēšlu* tēlt eiyām
 wulla rēb'a qbēl lelbāraka bās ḥōtt eṣṣābi yūḥrej mliḥ kiḥōtt
 35 ettāleb ubā'd dākēšši yēbda ikēttbu felḥāmdu wiḥājjilu ḥārf
 bēḥārf bās iwūllēfu lkētbā wāhdu. Umnāin yāḥföd elḥāmdu
 ikēttbu fōṣṣōra* li fōqha ḥattāl qōl ḥāwa llāhu. 'nnhār 'lli
 ṣṣābi iwūqqōf 'ālā hādēṣṣōra i'amlūlu lḥēṭma* léula. Élštr
 iḥib ḥābba ntā' olā zdād ušwty edd ezzerqōn* wūll ezzenjfar*

1. Comp. Delphin, *Textes*, p. 15.

2. C'est-à-dire fait prononcer redoublée la lettre solaire précédée de l'article. On considère cet emploi particulier du *chedda* comme son emploi le plus général; c'est peut-être à cette singulière conception qu'il faut attribuer l'origine des fautes d'orthographe courantes parmi les demi-lettrés du Maghrib, et dont on trouvera des exemples ap. Delphin, p. 103, تنقى = التقى, نغل = النغل; et Sonneck, *CM.*, p. 45, note b.

3. Mot à mot « serpente »; il égratigne l'argile dont la planchette est couverte avec le bec d'une plume sans encre (cf. Cohen-Solal, *Mots usuels*, p. 8, notes).

4. Conf. sur l'ordre dans lequel on apprend dans le Maghrib les souras du Coran, Cohen-Solal, *id.*, 12, notes.

le *tâ* deux points dessus, etc. (1), et cela jusqu'au *yâ* qui est la dernière lettre. Alors il lui fait apprendre les mots suivants : « C'est Dieu le Très-Haut qui nous aidera; ô mon Dieu, fais-nous bien apprendre, que Dieu humilie le diable! » ou encore : « O mon Dieu, fais-nous bien apprendre, que nous entrions en paradis par ta volonté. » Et il ajoute encore à cette petite prière, pour inspirer crainte à l'enfant, et lui faire ouvrir l'œil : « La petite baguette est sur tes oreilles pour l'empêcher de dormir ». Quand l'enfant connaît toutes les lettres, le maître prend la planchette ; et montrant chacune d'elles avec son index, interroge l'enfant pour voir si oui ou non il les a bien apprises. Puis quand l'enfant les sait bien, il lui apprend les voyelles, l'absence de voyelle, le redoublement : la *ref'a* a le son *ou* ; la *nešba* a le son *a* ; la *khefda* a le son *i* ; la *wagfa* c'est l'absence de toute voyelle ; le *chedda* fait redoubler le *lam* (2) ; et encore il lui apprend à prononcer les consonnes avec les voyelles : *a, ba, ta* ; *ou, bou, tou* ; *i, bi, ti, e', eb, et*, etc. Ceci terminé l'enfant apprend à écrire. Il n'écrit pas d'abord tout seul, le maître pendant trois ou quatre jours lui dessine les lettres d'un trait léger (3) ; c'est pour attirer la bénédiction, de façon à ce que l'écriture de l'élève devienne belle comme celle du maître. Ensuite le maître fait écrire à l'élève la soura *I* du Coran ; et la lui fait épeler lettre à lettre pour l'habituer à écrire seul. Lorsque l'enfant sait la soura *I* le maître lui fait écrire la soura suivante, et ainsi de suite jusqu'à la soura *CXIII*(4) ; quand l'enfant en est arrivé à cette dernière on lui fait la première *conclusion*. Il apporte un œuf, un peu de minium, et d'autres couleurs ; le plus grand de l'école lui orne sa planchette d'un coloriage (5) et le maître, sous le

5. Comp. Lane, *Modern Egyptians*, I, p. 75, 76.

46 *wuttēlmīd elkбір felmsīd izeuwoḡlu lōḡtu wuttāleb yeḡtēblu fiha tāḡt ezẖwāḡ nṣēb mn elqor'ān kīf nāsrūn min allāhi wafāḡhūn qarībūn.*

Kīf tēkmeḡ ellōḡha beẖẖwāḡ elīsīr yēmṣī ldārhum m'ā bā' d
ōṣṣōbyān ddi yeḡrāu m'āḡ bāṣ ijibu lftūḡ leḡmsīd; wul-
 45 *wogṡelli ikēmmeḡlu belmākla ifēṡṡḡo* lōṣṣābi bāṣ yeḡra;*
wudderrār isērrḡo fdākēnnḡār mā yeḡrāsi. Dīkēssā' a yēmṣ
elīsīr ferḡān ldārhum iwūrri ẖwāḡ lōḡtu lebbwāḡ uleḡwāḡ
ulōmmwāḡ ulaḡbābu wuljīrānḡum ukūll wāḡad mēnḡum
yeḡkremḡālu beṣṣwālda; ḡādelḡāja i'amlūḡha bāṣ eḡdrāri yā'
 50 *'amlu ḡlūbḡum uyeḡrāu mliḡ. Wulrōdda ṣṣābi mnāin kī*
wūlli leḡmsīd iḡōbbḡlu iḡib eḡdrāḡam leṡṡāleb bāṣ yōṡlōḡ
ōḡdrāri; īla mā jābṣī ddrāḡam ekkūll eḡdrāri iḡāṡōḡ wi
'āirūḡ fkūll wōḡṡ; wulḡēṡm ēṡṡānyā ḡiṡyā ṣōreṡ « lam ya-*
kūn »; wuttālṡa « sebbiḡ ṣsmēn isiḡ ». Mnāin ēṡṡelmīd yeūsōl
 55 *lennūṣṣ felqor'ān yā' mel beṡma-ḡrā wiḡōlu rāḡ uṣōl ēṡṡe-*
ṣēla ṣṣīrīa umnāin iwūḡḡōṡf 'ālā sari'ō eḡdrāri iḡōlu « sari'ō*
elli 'ānd ēmmwāk ṡbi'ō » mnāin yeūsōl lṣōṡṡ ēlbāḡra iḡōlu

1. Il y a encore d'autres dictons à assonnance de ce genre : ainsi pour عَمَّ (S. LXXVIII) ṡākul kēṣ 'āmā, tu mangeras un mouton aveugle ; pour قُلْ أَوْجَى (S. LXXII) ṡākul ḡōṡṡa meṣwīya, tu mangeras une challe rôtie ; pour تَبَارَكِ (S. LXVII) ṡākul ḡalbrāk, tu mangeras un canard.

2. On verra ap. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyān*, p. 223, que les sultans tlemcenienis ne négligeaient pas de célébrer par une fête la *tahrīja* de leurs fils ; c'est à cet achèvement du cycle des études coraniques que devait être primitivement donné le nom de *ḡetma*. D'autre part, c'est aux réjouissances célébrées à cette occasion que devait s'appliquer d'abord en Égypte le terme de اصرافة ; c'est ce qu'on peut induire de la longue description qu'en donne Ibn El-Ḥajj El'Abderi (cf. *Madḡal*, édit. du Caire, 1293 de l'hégire, II, p. 177 et suiv. ; sur l'importance de ce livre pour l'étude des mœurs musulmanes au moyen-âge cf. ZDPV., XVII, 116) ; ce ne serait que plus tard que ce terme aurait été appliqué aux fêtes données à propos de la circoncision et dans lesquelles la planchette coranique, et les condisciples du patient jouent un rôle fort important (cf. Lane, *Modern Egyptians*, II, p. 245 et suiv.) ; comp. aussi Herklotz,

dessin, écrit un peu de Coran comme « L'aide venant de Dieu, la victoire est proche ».

L'enfant, emportant sa planchette ainsi ornée s'en va chez lui en compagnie de quelques condisciples et ils apportent à l'école des vivres (donnés par les parents). Après avoir mangé, ils disent tous une *fâtḥa* pour que le jeune élève continue de bien apprendre. Le maître lui donne congé le restant de ce jour-là. Alors l'enfant tout joyeux s'en va chez lui montrer sa planchette à son père, à ses frères, à sa mère, à ses parents et voisins. Chacun d'eux, à cette occasion lui donne quelques sous. Tout cela est fait pour encourager les enfants à l'étude. Le lendemain, l'enfant en revenant à l'école doit apporter de l'argent au maître, pour que celui-ci donne congé à ses élèves. Sinon les autres le mettent en quarantaine et le tournent en dérision à tout propos. La deuxième conclusion a lieu à la soura *XC VII*; la troisième à la soura *LXXX VII* : « Loue Dieu et le beurre coulera » (1). Quand l'élève parvient à la moitié du Coran, il y a encore une autre conclusion et on dit : « Il est parvenu à la « petite jonction » ; et lorsqu'il en est au verset 127 de la soura *III* « pressez-vous », les enfants disent : « Pressez-vous, tu vendras ce que possède ta mère » (1). Puis lorsqu'il parvient à la soura *II* on dit qu'il en est à la « grande jonction ». Enfin lorsqu'il termine le Coran on dit qu'il a extrait ; le jour de « l'extraction » le maître et le père de l'enfant s'en vont inviter les tolba et les gens âgés du pays ; le père les amène chez lui, et ils mangent de l'étuvée, des ragoûts aux œufs, aux aubergines, et du cousscouss au sucre (2). Avant et après le repas, tous disent une *fâtḥa* pour l'enfant et son

Qanoon-e-islam, p. 32 et suiv. On remarquera enfin que l'habitude d'offrir une bague au jeune homme lorsqu'il achève le cycle de ses études coraniques noté par Landberg dans l'Arabie du Sud (*Arabica*, V, 127) est inconnue dans le Maghrib.

râh usôl etteusêla lkbîra; umnâin ikémmel elqor'an elkúll
 iqôlu râh hêrrej. Nhâr ettehrija*, 'ttâleb wubbîwâh ntâ'
 60 aluléd yâ'arðo ttôlba ntâ' alblâd elkúll wunnâs elkûbâr
 wi'abbihum leddâr yâklu lmqâli* wulmhêttêr* wulbrâ-
 niya* wussêffa* uqbélma yâklu ubâ'dma klâu, ettôlba
 yegrâu mejmû 'ên bâ'd mn elqor'an uyêrfdu lfaṭha lössâhi
 ulebbîwâh wirôhu fhâlhûm. Dikessâ'a nnsâ ijiu leddâr bäs
 65 ibârku lemmîwâh ntâ' âlsir wigâilû feddâr yâklu üyês-
 serbu üyêl'âbu lbnâder umnâin ijiu mâsyîn ledyârhum
 ya'têw ôlrrâma*. Ênnhâr êlli ttêlmîd iwúlli leljâma' ihêu-
 wöd m'â lqor'an htâ ikémmêlu wulhtâmi yébbôftu; wi
 'âwöd yêtlâ' m'âh hâtta yâhhafo lkúll wişöffi lôhtu mn
 70 elhösâra. Dâkelwôqt yêbda yeť'âllem feddîn.

Wumnâin êlsîr ikûn 'ada şîr yêbda yêkteb şotrâin wúlla
 tlâta fennhâr bäs yahfôdhûm mlih wizîd beşwiya hâtta
 iwúlli yêkteb belherrûba* ubâ'd yêkteb beţtmên ubâ'd ber-
 rôbîwâ' hâtta ihêrrej ettehrija léula; wulwoqtêlli iji mhêuwöd
 75 yêkteb beţtêltê tmân wúlla bnûşş hêzeb wúlla beţtêltê rbîwâ'
 wúlla belhêzeb 'âlâhsâb hæfâtta; wumnâin yâhfôd ôlqor'an
 yêbda i'âwôn ettâleb feddrâr eşşôrâr uyég'od fmôd' o mnâin
 irîb.

Êllôha tkûn dâim mektûba men jehtâin jiha iqôlûlha lbâli
 80 ujîha iqôlûlha zzâid; jihť elbâli hiy éddi tkûn nkêţbeť nhâr
 qbél mellûhra. Mnâin yêdduhlu şşöbyân lelmsîd fössöbîwâh
 békri yêbdauyegrâu felbâli hâtta yêtlâ' annhâr. Ki tlâ' ann-
 hâr yemhêwôh fîwahdelhâja iqôlûlha lmhê' wişônşlu ljiĥ âl-
 memhêya wiyebbsûha felgâila fessêf, ufelmêşta 'âlâ wahdel-
 85 méjmer wúlla 'ând eljîrân wúlla fferrân elhôma, uyêdduhlu
 leljâma'. Dik essâ'a ttâleb yêfti lkúll wahad mn elây êlli kân

1. Mot à mot « élèvent une faṭha », c'est-à-dire élèvent les mains et se les passent sur le visage en disant des vœux. Ce qui est bizarre c'est

père (1), puis ils s'en vont chez eux. Les femmes arrivent alors qui félicitent la mère de l'enfant; elles passent la journée chez elle, buvant, mangeant, jouant du tambourin, et avant de partir chacune donne sa cotisation. Lorsque l'enfant retourne à l'école, il repasse le Coran dans l'ordre descendant (2) jusqu'au bout. Il n'y a plus alors de *conclusions*. Il continue à repasser en remontant jusqu'à ce qu'il sache parfaitement tout le livre saint et puisse écrire sa planchette sans faute. Alors il commence à apprendre ses devoirs religieux.

Lorsque l'enfant est encore jeune, il écrit dans la journée deux ou trois lignes, de façon à les pouvoir bien retenir. Peu à peu, il augmente, et arrive à écrire un seizième de *hizb*, puis un huitième, un quart, et ceci jusqu'à la première extraction. Ensuite, lorsqu'il reprend l'étude du Coran en descendant, il écrit d'un seul coup trois huitièmes, ou la moitié, ou les trois quarts d'un *hizb* et même un *hizb* tout entier, suivant la force de sa mémoire (3). Lorsqu'il sait bien le Coran, il commence à aider le maître dans l'enseignement des jeunes, et le remplace quand il s'absente.

La planchette est toujours écrite des deux côtés. L'un des côtés s'appelle le *vieux*, et l'autre le *nouveau*. Le *vieux*

que dans ces vœux tels qu'ils sont prononcés à Tlemcen, la Soura I du Coran du nom de laquelle serait dérivé le verbe *فتح* (cf. Beaussier, 489; Cohen-Solal, *Mots usuels*, p. 13, version VI, notes) n'est pas du tout récitée. La pratique bien connue d'élever les mains et de se les passer sur le visage est généralement considérée comme fondée sur le *hadîts* qu'on trouvera ap. *Termidsi*, II, 244 *in medio*; les discussions des théologiens maghribins sur la valeur de cette pratique sont abondamment exposées dans la glose d'*Er-Rahouni sur Abd-el-Baqi sur Khelil* (Boulaq, 1306), I, p. ٤٠٩ et suiv.

2. C'est-à-dire en reprenant la Soura *البقرة*, puis *اهل عمران*, etc.

3. Comp. Delphin, p. 146 (٩٥) et Cohen-Solal, p. 12 version VI.

mwóqqöf 'äliha wúlli ikémmel belkétba yébdā yégra flóhtu
háttā yahfódha wi'āródha 'äl ettāleb wúlli mā yahfódhās
 90 *ma imššs ldārhum yéftör ; ijībūlu ftōru lejāma' ; ubā'd šlāt*
eddāhōr eššōbyān iwúlliū lelmsid uyebdāu yeqrāu felbāli hátt
el'āšiya bās mnāin kī yemhēwōh ālrōdd eššōbōwāh mā yet-
leffelhumši ; wuṭṭelmīd ddi i'ārōd fissā' lóhtu, 'ttāleb iqóllu
zid egrā hādelhāfāda ril kēššā' la ntā' ālqšōb.

95 *Mnāin yédden* el'āšōr ettāleb ikérrer leddrāri wúddi tēl-*
lef šī hāju ménhum ya'tēh triha bel'ōd ntā' āššfōrjel wúlla*
ntā' āzzitūn ; élli klā débā men yédd ettāleb yebdāu luhrin*
yéttahku 'ālih wúlli herēb mn elqrāya nnhār 'lli iwúlli lel-
jāma' yākūl ettahmila ; ida kān štr wāhad mn ettlāmd*
 100 *elkōbār yerfēdlu rejlih lessēmā wuṭṭāleb yéddōrbu 'ālthum*

1. Sur la préparation des planchettes à Coran, on pourra comparer Cohen-Solal, *Mots usuels*, p. 8 ; Delphin, p. 323 et 357 (101, 10v) ; les maîtres d'école scrupuleux veillent à ce que leurs élèves aillent bien verser l'eau qui a effacé les caractères sacrés dans le *mht* (comp. *Madhal*, II, p. 165, 166). Le fait d'écrire le Coran sur la planchette d'écolier est une œuvre bénie et le *Bostān* rapporte avec admiration que le *chikh* Sīdī Lahsen continuait dans son âge mûr à écrire chaque jour quelques versets sur sa vieille planchette : *وكان يأخذ في القرآن ختمة في اللوح : كل سنة إلى أن مات وقد كان يبعث بلوحه إلى شيخه فيكتبها له كل يوم هذا مع كبرسته وكثرة التشويش عليه وضعف بدنه بالصوم فتبارك المولى الكريم الذي يختص برحمته من يشاء وفعله بما يشاء*. (mon manuscrit, p. 185, 186). Le même auteur raconte encore qu'on fit sortir les enfants de Tlemcen avec leurs planchettes à Coran pour implorer la clémence du sultan Abou Fāres (mon manuscrit 155, 156).

2. Une bénédiction spéciale est attachée à la correction donnée avec la branche de cet arbre ; peut-être est-ce un souvenir du prétendu hadits où le cognassier est cité avec éloge et qu'on trouvera ap. Ibn el Ouardi *ḥarīdat-el-'ajāib*, 106, 10v (édition du Caire, 1296) ; peut-être y a-t-il surtout influence de l'étymologie populaire *eššfōrjel išōff errājel*, le cognassier purifie l'homme ; on change ainsi en nom de bon augure, un mot que les poètes arabes signalèrent comme suspect de طيرة (cf. Ibn 'Abd Rabbih *'Iqd el-Farīd*, I, 171, III 190 in fine).

a été écrit la veille. Le matin les enfants entrent à l'école de très bonne heure, et commencent, jusqu'à ce que le jour monte, à étudier le *vieux*. A ce moment, ils l'effacent (et vont verser l'eau dans un vase qu'on appelle le *mhi* (l'effacement). Ils enduisent d'argile blanche le côté qu'ils viennent d'effacer, le font sécher au soleil en été, sur un brasero en hiver, ou encore chez les voisins ou au four du quartier (1). Après quoi, ils reviennent à l'école. Le maître leur dicte alors à partir du verset où il s'était arrêté. Celui qui a fini d'écrire lit sa planchette jusqu'à ce qu'il sache ce qui y est écrit. Il la récite alors au maître. Celui qui n'a pas appris ne va pas déjeuner chez lui. On lui apporte son déjeuner à l'école. Après la prière de midi, les enfants retournent à l'école et étudient le « vieux » et cela jusqu'au soir, pour que le lendemain, lorsqu'ils l'auront effacé, il leur reste bien dans la tête. Quand un élève a appris trop rapidement sa planchette, le maître lui dit : « Continue à étudier; cette science rapide ne durera pas plus qu'une flambée de roseaux ».

Lorsqu'on entend l'appel à la prière de l'*açr*, le maître fait répéter aux élèves; celui qui a oublié quelque chose de sa leçon est frappé avec une baguette de cognassier (2) ou d'olivier; et les autres ne font que se moquer de celui qui a reçu une tannée des mains du maître. Quand un élève a fait l'école buissonnière, il « mange la bastonnade (3) » le jour où il revient à l'école. Si c'est un petit, un des grands lui lève les pieds en l'air et le maître le frappe

3. Naturellement à rapprocher du persan چوب خوردن, du turc کوتک ; cf. encore sur la bastonnade (mot à mot action de « faire porter » le délinquant, suivant le procédé décrit dans le texte) Delphin, 401, note 2; naturellement l'autorité française a réprimé les actes de brutalité dont les maîtres d'école musulmans étaient coutumiers, et qui déjà provoquait la réprobation d'Ibn-el-Hajj el-'Abderi (cf. *Madhal*, II, p. 170). — La baguette est aussi destinée à marquer les poses dans la récitation du Coran.

*ḥtá iqól : « aūuu sidi 'ómri mā n'āwöd » ; wida kân mn èl-
 köbâr ddi mā yenjémši wâhad wâhdu yerfédhum yerbtôlu
 rejlih lezzéuj m'â lkennâs* uyersdûh lessämä wâhad ménna
 wâhad ménna wuttâleb yédröb. Mnâin èlsir yésski lebbwâh
 105 mn èttâleb, bbwâh yémši leljâma' wiqól ledderrâr qoddâm
 ekkûll èttlâmed óqtel uâna nkéffen. Èlwoqtélli yékkebru
 šwiya ttlâmed, èttâleb yébda yektébbelhum èlhâdf fettâli
 ntâ' allôha bâš yeṭ'allëmu rrésm; wûlli kân yâhföd wah-
 delqâḏeda wa'mél hōšâra flôhtu, i'arrôqlu ttâleb wudnih
 110 wiqóllu « énnóšš ferrâs wulhōšâra felkorrâs ».*

dessus jusqu'à ce qu'il dise : « A ya yai ! monseigneur, je ne recommencerai plus » ; si c'est un grand, dont une seule personne ne peut lever les pieds, on les lui attache au manche du balai, que deux élèves soulèvent alors de chaque bout. L'enfant n'a qu'à aller se plaindre du maître à son père ; celui-ci arrive à l'école et dit au maître devant tous les élèves : « Tue ! va et moi j'ensevelirai (1) ». Quand les élèves sont grands, le maître leur écrit de ce qui concerne l'orthographe du Coran (2) au bas de la planchette, pour qu'ils en apprennent bien les règles. Parfois un élève tout en sachant bien par cœur une règle, ne l'observe pas en écrivant sa planchette ; le maître lui tire les oreilles et lui dit : « Le texte est dans la tête, et la faute sur le cahier ! ».

1. Comp. Fischer, *MS.*, *qāṭel w-aná-ndfen*, p. 43.

2. Le *ḥúdf* est essentiellement le cas où l'alif est *maḥdúf* : *dālṭha maḥdúf yā rās elḥallúf* ; dans ذلک il y a un alif *maḥdúf*, tête de porc !

térqu.

Kānu šī rjāl fhalqāhwa ujébdū lhādra 'allhōf. Wāḥad ménhum āsmu hāddu qállhum : « āna mō nōrthōbs lā men-jéns ulā menyéns. » Keddēbūh šēḥābu uhéuwa ril kīrānen hātta jāu ṭhātru qālūlu; « mahšōb ila kúnṭ rezzār* uṣāndid 5 óhrej 'ālet(nāš nṭā' allil lelmqābra uḥū hādēlmesmār u'abbih mē'āk usémmeru felqbér elflāni ulā nṭin semmértu na''am-lūlek móqla*. » Hāddu kām sāḥab zérda kima nqōlu zérda fbarḍād qāllu grība. Kī 'ās'as ēllil hrēj lelmqābra; mnān uṣōl lelherrāba lī qoddāmē 'āin wānzūṭa uḥiya méjma' 10 addiwdn* nṭā' aṣṣālhén, bdā ihāf mā rzérši* izīd; g'ād*

1. Tergou est un nouvel être surnaturel que l'imagination berbère a ajouté à la démonologie déjà riche de l'Arabie antéislamique et de l'Islam classique. Il se présente sous la forme d'une femme qui tour à tour, comme l'indique le récit qui suit se raccourcit et s'allonge; elle fréquente la nuit les cimetières, et une des spécialités qu'on lui attribue parfois est de faire mourir à force de chatouiller. Son nom même n'est pas arabe.

M. Basset le rattache à la racine berbère \sqrt{RG} , songer, rêver, qui a donné en Zouaoua : *argou* ارگو, rêver, f. hab. *tsargou* تارگو; Bougie : *argou* ارگو, rêver, f. h. *tsargou* تارگو; Zouaoua et Bougie : *thargith* ثارثيث, rêve pl. *thirga* ثرثا. — \sqrt{HRG} , Ahaggar : *herget* +TO:, rêver; *tehargit* +TO: +, pl. *tihargitin* I+TO: +, rêves. — \sqrt{RJ} , Mزاب : *tirja* تررا et *terjet* تررت, rêve, pl. *tirjouin* تروين; Tementit et Dj. Nefousa : *tirjet* تررت; Guelâia, Tamsaman : *thirja* ثررا; Dj. Nefousa : *tirja* تررا. — \sqrt{HRJ} , Taïtoq : *hourjet* +IO:, rêver; *taharjit* +IO: +, rêve, pl. *tihourja* ·IO: +.

2. Cf. un pari identique mais dont le héros ne se tire pas à si bon compte, dans un conte du Mزاب : *Le pari impie* (R. Basset, *Contes populaires berbères*, Paris, 1887, in-18, p. 39).

Tergou (1).

Dans un café, des gens vinrent à parler de la peur. L'un d'eux nommé Haddou dit alors : « Moi je n'ai peur ni des hommes ni des *djinn*s ». Les autres le traitèrent de menteur ; lui soutenait opiniâtrement ce qu'il avait dit ; on en arriva à parier : « Ma foi, dirent à Haddou ses amis, si tu es hardi et solide, sors à minuit, va au cimetière planter ce clou que voici dans telle tombe(2). Si tu le fais, nous t'offrirons une étuvée ». Haddou aimait fort les festins ; c'était un de ces gens auxquels s'applique le proverbe : « Il y avait régal à Bagdad, il a répondu ça n'est pas loin ! ». Quand la nuit fut venue il sortit vers le cimetière ; mais arrivé au caroubier qui se trouve en face d'Ain-Wanzouta, et qui est le lieu de réunion des Saints (3), il fut pris de peur, et n'osa plus s'avancer. Il s'assit sous l'arbre, se peletonna, et se reposa un peu. C'était un flûtiste distingué ; il tira sa flûte de dessous son vêtement et commença à jouer doucement, tout doucement, pour dissiper sa crainte. Peu à peu, voici qu'il vit venir une femme du côté de Chikh Senoussi ; arrivée devant lui elle étendit les bras, et il s'aperçut que c'était *Tergou* ! Elle commença à danser, se raccourcissant et s'allongeant tour à tour, et elle chantait : « Voilà la récompense de celui qui sort seul la nuit, Haddou ! », et lui dans sa flûte répondait « Puisses-

3. Ce caroubier qui est fort vénéré et porte de nombreux lambeaux d'étoffe en guise d'ex-votos est celui dont a parlé Doulté, ap. *Les Marabouts*, p. 33, note 1.

táht esséjra wullébbbed iriyah swiya; dāk hāddu kân mes-
 nūā' fdōrb elfhāl; jbéd fāhlu mentāhtu wūbda yēdrob
 swiya swiya bessyāsa bās iṭāyer eddāhša. Swiya swiya
 šāf halmrā mājya mentwāli ših snūsi. Mnāin wūslōt qod-
 15 dāmu tōlqet kmāmha ferrézha bélli hīya tērgu; wubdāt
 toqsār utetwāl utēštah utqōl burnāha: « hādi dzāit'elli yūhrej
 fellil wāhdu aih hāddu ». Uhēuwa irōdd 'āltha bfāhlu: « ijik
 elwil a tērgu ». Mnāin šāfha dzid fessšēh wutqōl hādēlklām,
 hāf mēnha unād yetwūhhōr bellēuri uhtya tēkhōzlu*
 20 umārra mārra tēdrem* 'ālih bās tāklu hātta woššlātu
 lezzrēb eddi qoddāmē 'āin wānzūta udikessā'a rmā rūho
 'āl ezrēb uzégga. Elklāb ntā' dākeljnān sēm' o lhāusa wubdāu
 yēnbhō. Wūtren tērgu tḥāf mnelklāb; kī sēm'at nbīhhum
 hōrbet wūbqa hāddu mērmī 'āl ezrēb. Swiya swiya mwā-
 25 līn eljnān fōtnu utēb' o nnēbiāh hātta wūslō lelhlīj. Šābu
 hāddu tāyah mrāsi* u'abbāwōh leddār usō'lu lqandil; ufdū-
 kelwōqt kāt' elmēštā; rēūju* l'āfiya uwāsāw* ōssmēn
 fettājīn udeuūbūh; mnāin dāb essmēn gergbūhūlu* uhēuwa
 bdā yetḥāya*; hāll 'āinu ssēhber mēnhum « fār-rāni? » wāj-
 30 būh « rāk 'āndna » zādelhum « škūn ntūm » qālūlu « hnā dār
 fraškīto ddi nbī' o lhālib wulḥōdra fetlemsān »; dikessā'a qāl-
 lhum: « hellūni nēmsi fhāli; rōddūlu mā ntōlqōksi ril 'āt-
 tenna qšēitēk » » šāto l'āfiya wuddēuūru biha. Mnāin sēhhen
 šāb' o jbéd elmōṭwi* wubrēm elgāro wūbda yēkmi uqōšsel-
 35 hum eddā'w eddi jērātlu m'ā tērgu. Kī kemmelhālhum jbéd
 elfhāl uzehhāhum. Gā' du fdākelmōdah hattālessbāh. Taiūbūlu
 lqāhwa blāhlib ujeuwōzha* belḥūbz; ssqāt hākda mlīh usōdd
 fēhālu. Mnān eḥrēj men dār fraškīto mšā isēmmer elmesmār
 felqbēr, 'ēllī qālūhūlu; 'ālā trēgo jā fāt' 'āl elmqāber elbālīytīn;
 40 šāb elfuggā' lōqqēto u'āmmer gelmūntu wūmsa fhālu; 'ābba
 hādelfuggā' lelblās ubā' o beryāl; mnāin qbōd eddrāham

tu trouver le malheur, ô *Tergou* ! ». Mais quand il la vit continuer à danser et à répéter sa menace, il eut peur tout de bon, se leva et à reculons voulut s'écarter ; elle, le suivait de près, parfois s'élançait sur lui pour le manger ; et ainsi elle le conduisit jusqu'à la haie qui est à côté d'Ain-Wanzouta ; alors lui se jeta dans la haie en poussant des cris. Les chiens du jardin qui est là entendirent le bruit et se mirent à aboyer. Il faut savoir que *Tergou* a peur des chiens. Quand elle entendit leurs aboiements, elle s'enfuit et *Haddou* resta étendu dans la haie. Peu à peu les matras du jardin s'éveillèrent. Ils suivirent les aboiements et arrivèrent au buisson. Ils trouvèrent *Haddou*, gisant évanoui et l'emportèrent chez eux. Ils allumèrent la lampe. C'était l'hiver ; ils ranimèrent le feu, mirent du beurre dans un poëlon et le firent fondre ; après quoi ils le firent avaler à *Haddou* qui se ranima. Il ouvrit alors les yeux, et s'informa de ceux chez qui il était : « Tu es chez nous, » lui répondirent-ils. — « Qui êtes-vous », reprit-il ? — « C'est ici, dirent-ils, la maison de *Frasquito*, qui vend du lait et des légumes à Tlemcen. — Laissez-moi m'en aller, dit-il. — Non, nous ne te lâcherons pas avant que tu ne nous racontes ton histoire ». Ils soufflèrent le feu et firent cercle autour. Après qu'il eut réchauffé ses doigts, il attira sa blague, roula une cigarette, et tout en fumant leur raconta l'affaire qui lui était arrivée avec *Tergou*. Après qu'il eut terminé, il attira sa flûte, et les divertit si bien que tous restèrent ainsi jusqu'au petit jour. On lui fit chauffer du café au lait ; il l'avalait avec du pain, se sustenta bien et partit. En sortant il alla planter le clou à la tombe indiquée, et en chemin, trouvant des champignons sur de vieilles tombes, il en remplit son capuchon ; puis il reprit le chemin de Tlemcen. Il porta ses champignons à la place et les vendit pour deux francs ; ayant empoché son argent, il se rendit

dyálu msâ gûda gûda* lelqáhwa wúdhel fiha elwoqtélli dór-
 beṭ' èsséb'a qōddqōdd; mziya šāb ešhābu mejtem'én ukānu
 yāhhadru 'ālih, hāda isōqse hāda wiqóllu ās šār elhāddu flit
 45 elbārah. Hūmān hākda lhātta ugōf 'ālā rāshum uqállhum
 « èssālām 'ālikum ». Ndōq wāhād mn'eljmā'a ugāl « ēdkúr el-
 kēlb uwújjed elmeslūt* » jā hāddu yédhak kán 'ārēfhum rir
 yeṭmēshru 'ālih; 'amlūlu mōṭa' qōddāmhum ug'ād. Mnāin
 g'ād qālūlu « yādra* semmért elmesmār wūlla lā ». Qállhum:
 50 « yēhbréj' 'ālettñās dēllil usemmértu felqbér élli fáin na' 'attūli
 ubelmāra* fdūkelmōda' šōbt nuṣṣ-dōro udért belmqāber ukān
 elhāl sāhe wulqmér tōdwi umā kán hātta wāhād, meñrir eddib
 i'āuwōg; dhēlt letlemsān 'ālā bāb sidi būmēdyēn elwoqtélli
 nhāllet ug'āt' ānd ka'wān nēšreb rēb'a qhāwi: qáhwa mērra
 55 bās ṭeyjért enn'ās uqáhwa mūz bās ēdfit mn'elbērd uqáhwa
 belhālib bās jeuwōz' elhūbza uqáhwa hlūwa bās ēkmit
 elgūro uhahwāda bāqēli ryāl wila keddebtūni rōho lelmqāber
 tšūfu lmesmār ila rāh msēmmer wūlla lā ». Udikēssā' abdā yeṭ-
 gerrā' alhum fenyūfhum wiqól elhāmdullāh bās isemmūlu
 60 rrīha lhārja men fūmmu ntā' alqáhwa wulhālib uḥūbz
 èssē'ér. Wubqāu lohrin mebhōtēn*; umen ṭemma mšāu 'am-
 lūlu lmōgla u'abbāḥa lelferrān uki ṭābet zeggāulu yākul;
 uhēuwa iqól fnēfsu hādelmārra mnā't men ṭeryu wālāinni
 mā n'āwōdši nēmsi; wa'lā kulli hāl elhāmdullāh hādi zērda
 65 mel lhē ššēmāit*.

1. Tout à fait l'équivalent du français « quand on parle du loup on en voit la queue »; comp. Machuel, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé*, p. 315, كيف تتفكر الكلب حضر له عظم.

directement au café. Sept heures sonnaient juste comme il y entra. Par bonheur, il trouva ses amis rassemblés ; on parlait justement de lui ; et ils s'interrogeaient l'un l'autre : « Qu'est-il arrivé à Haddou la nuit passée ? » Les choses en étaient là juste au moment où il se présenta à eux, et leur dit : « Le salut soit sur vous ». L'un du groupe dit alors : « Quand on parle du chien, il faut préparer le bâton (1) ». Haddou se mit à rire ; il savait qu'on se moquait de lui ; les autres lui firent place auprès d'eux, et il s'assit. Quand il se fut assis, ils lui dirent : « Eh bien quoi ! as-tu oui ou non planté le clou ? — Oui, répondit-il ; je suis sorti à minuit, et je l'ai planté à l'endroit désigné ; et en outre, dans cet endroit, j'ai trouvé deux francs cinquante, je me suis promené dans le cimetière ; le temps était beau, la lune brillait, et il n'y avait personne sauf le chacal qui hurlait. Je suis rentré à Tlemcen par la porte de Sidi Bou-Médine juste comme on l'ouvrait. Je me suis assis chez Ka'wan où j'ai pris quatre cafés, un café sans sucre pour dissiper la somnolence, un café légèrement sucré pour me réchauffer, un café au lait pour arroser un morceau de pain, et un café sucré pour fumer une cigarette ; et tenez, voyez qu'il me reste deux francs ! Si vous ne me croyez pas, allez au cimetière, voir si le clou est oui ou non planté ! » et en même temps il se mit à leur roter au nez en poussant des « louange à Dieu » de telle sorte qu'ils pussent sentir l'odeur de café, de lait, et de pain d'orge qui sortait de sa bouche. Les autres restèrent tout penauds ; il leur fallut aller lui faire son étuvée ; ils la portèrent au four, et quand elle fut cuite, ils l'appelèrent pour la venir manger. En lui-même, Haddou se dit alors : « Cette fois-ci j'ai échappé à *Tergou* ! bien sûr je ne recommencerai pas ; mais après tout, louange à Dieu, voilà un régal mangé à la barbe des propres à rien ».

Bâb keššūt.

*Kân haššoltân lā šoltân ill allāh wulḥōbōq wussūsān faḥ-jér ennebi šallā llā' 'ālih uséllem kân haššoltân men bēnī yéfren uhādeššoltân héuw eddi bnā tlemsān; wumnāin bnā šorha tmenna ma ikūn fiha hlāt lā jūā' ulā gāḥt ulā jūhād**
 5 *ulā mdābzāt qāl fnéfsu yešlāhli nwāhhāb wūldi lelmūt bās ménna lqoddām mūwālin elblād ikūnu mhānnāyin wa' lā hā-tōrhum. Mnān elbennāyin bēdāu yēḥhedmu felbāb dī mqābl elrōrb, hrēj eššoltân héuwa wumḥālltu wāḥlu wuḥlāw ol-blād wumšāu ljtḥt elrōrb hātṭa wūslo l'āqbeṭ elihūdi. Réssa*
 10 *mḥālltu wundōrbet elḥyām wulrōdda kī šbāḥ aššbāḥ, 'āiyōt elwūldu wa'tālu brtya uqāllu: « ya ultdi t'abbili hādelbriya lelm'allem 'ddirāḥ yēḥdem sbāb elblādumwā tebtāsi fettrēq. » uqbēlmā yērsu bāsu uwād'o wumšā lšir fhālu. Ufwōšt ettrēq tlāqa bhālthūdi lli men 'ātṭu isēḥher lessoltân. Qāllu lihūdi*
 15 *« fār-rāk māši yā sidi? » ndōqlu « yā mnī'al rāni māši m'ābbi hādelbriya lelm'allem ntā' albennāyin élli rōhum yebnū bāb ezdid »; réddlu lihūdi « 'āḥēhāni ānā n'abbihālu fmōd'ak*

1. Comp. Socin, *Marokk.*, p. 41 in princ.; il faut aussi rapprocher de cette incidente le *dehlz* des contes syriens (cf. Oestrup, p. 8); il existe aussi des formules consacrées pour terminer les contes; une des plus fréquentes est *uhtya mšāt teḥkerkeb wāna jtṭ felmērkeb*, moi histoire a continué à rouler et moi je suis venu en bateau; ou encore *mšit ettrēq ettrēq šōbt emztwōd 'āqēq elšāher ltya wudqēq lk*, j'ai continué mon chemin, j'ai trouvé un sachet de perles, les grosses seront pour moi et les petites pour toi (comp. sur des formules semblables. Delphin, p. 94; *Hoywāra*, 18, 36, 72; Oestrup, p. 9; Spitta, 481; Petsch, *Formelhafte Schlüsse in Volksmärchen*, Berlin, 1900, in-8; R. Basset, *Formules finales*

La porte de Kechchout.

Il y avait autrefois un roi — Dieu seul est roi, et il y a du basilic et du lys dans le giron du prophète que Dieu le bénisse et le sauve (1). — Il y avait autrefois un Sultan des Beni-Yefren (2) qui bâtit Tlemcen. Quand il éleva les murs, il désira que sa cité ne connût dans l'avenir ni le désordre, ni la faim, ni la disette, ni la guerre, ni les discordes. « Il faut, se dit-il, que je dévoue mon fils à la mort pour procurer aux futurs habitants la paix et la tranquillité. » Lorsque les maçons commencèrent à travailler à la porte qui regarde l'Occident, il sortit avec son armée et sa famille, et s'en alla vers l'Ouest jusqu'au col du Juif. Là il fit faire halte à ses troupes et l'on dressa les tentes. Le lendemain matin il appela son fils, et lui donna une lettre en lui disant : « O mon enfant, va porter cette lettre au chef des travailleurs qui construisent la porte de la ville, et ne t'attarde pas en route ». Avant de le congédier, il l'embrassa et lui dit adieu. L'enfant partit; au milieu du chemin, il rencontra un juif qui d'habitude faisait des commissions pour le roi; ce juif lui dit : « Où vas-tu donc, monseigneur? — O petit maudit, je m'en vais porter cette lettre au chef des maçons qui construisent la porte neuve. — Donne-la moi, reprit le juif, je la porterai à ta place et t'éviterai ainsi de la peine et de la fatigue. » En lui-même il pensait gagner par là quelque argent. Il

des contes, Revue des Traditions populaires, t. XVII, 1902, p. 233, 347, 462, 536; t. XVIII, 1903, p. 22.

2. Conf. sur cette dynastie berbère Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*.

- wunriyēhak mn ett'ōb wulmšōqqa* » uđōnn fnēfsu yērbah hāliha šihāja. *Rfed elbrīya utēmm māši yējri hātta ušōl lelbāb.*
- 20 *Féttes'āl'elm'ālem šābu wa'tāhālu. Ēlm'ālem hōll elbrīya wuqrāha, šāb fīha* « *slām wuslām 'āllm'ālem; wulyōm ēlli jāblek hādēlbriya šēqqōbto ütēddebhō ütēdsen fristū fellsās nā'ālbāb* ». *Qōbdōh; 'ātāwōh débha mellūdén llūdén wulfrisa defnūha felbāb; uhādākelihūdi āsmu keššūt; bhādes-*
- 25 *sēbba nēsbu lbāb lih uqālūlha bāb keššūt. Bā'd dākēšši šsołtān hābb yēdsen bnū bās yēuqa' azzekā wulbarāka felblād 'ālāhātōr hēuwa wūld hīma kbira umēslem hāqēqe unēfs zākya; s'ā mnān mā defnūhs udēbhō ihūdi bēn jīfa fmōd'ō wāq'at šēs'ōd ušēs'ēn hērja* lelblād ukūmālt ēlmyā dēhlēt ennsāra.*

1. Cette porte qui existait encore il y a cinquante ans, joua un rôle assez considérable dans l'histoire de Tlemcen; cf. W. et G. Marçais, *Les monuments arabes de Tlemcen*, p. 125 et 134.

2. Cette histoire offre un exemple bien marqué de contamination; on y trouve comme conclusion un thème extrêmement curieux de véritable sacrifice de construction; il n'y manque même pas le rite de l'emmurement qui caractérise d'ordinaire le sacrifice destiné à créer un esprit protecteur de l'édifice (cf. sur le sacrifice de construction, Sartori, *Bauopfer* dans *Zt. für Ethnographie*, 1898; Gaidoz, *Les Rites de la construction* on ap. *Melusine*, I, III, IV, VI; *Revue des Traditions populaires*, t. VI-XVII *passim*; aussi Lazare Sainéan, *Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe orientale*, ap. *RHDR*, mai 1902, p. 359-396). Je ne connais guère d'autre légende à rapprocher dans l'Afrique du Nord

prit la lettre et partit en courant. Arrivé à la porte, il chercha le chef des ouvriers, et l'ayant trouvé lui remit la lettre. Le chef ouvrit la lettre, et y lut ce qui suit : « Salut et salut au chef ouvrier ; aujourd'hui, tu te saisisiras du porteur de cette lettre, tu l'égorgeras et tu enterreras son cadavre dans les fondements de la porte ». On saisit le juif, on lui fendit la gorge d'une oreille à l'autre, et on enterra son cadavre sous la porte ; or ce juif s'appelait Kechchout, et c'est pour cela que la porte fut appelée dans la suite Bâb Kechchout (1). Mais il est à remarquer que le Sultan voulait faire enterrer son fils pour procurer au pays la paix et la bénédiction, parce que c'était un fils de grande tente, un vrai musulman, une âme pure ; il se trouva qu'à sa place on tua un juif fils de charogne. C'est pour cela que dans la suite la ville eut à souffrir de quatre-vingt-dix-neuf guerres ; et c'est l'entrée des chrétiens qui a complété le nombre de cent (2).

que celle bien connue de la construction de Bab-Azzoun à Alger, et celle aussi peut-être d'Ain-Ghalou qu'on trouvera ap. *Roudh-el-Kartas*, traduction Beaumier, p. 45. Quand au fonds du récit, il appartient au groupe bien connu par la pièce de Schiller, *Der Gang nach dem Eisenhammer*. Les différentes versions ont été étudiées, mais non d'une façon complète par Hertz, *Deutsche Sagen im Elsass*, Stuttgart, 1872, in-8, p. 278-292 ; Clouston, *The book of Sindibad*, Glasgow, 1884, in-8, p. 292-298 ; Cosquin, *La légende du page de Sainte Elisabeth*, Paris, 1903, in-8.

Kifâs déhlu ttürk 'ālā tlemsân.

Kânet qâ'eda 'and ettürk élli 'âmél šī fâlta yenfiwöh letlemsân. Wâhâdennhâr tlâta ntâ' annâs qôllu rūh. Mnâin qôllu hâdikerrûh jâu mâšyin 'ālā trêghum; lemkeni kânu šī nâs mnettâsiâ* yêhözru fihum kī qôllu hâdikerrûh :
 5 Néqqōz wâhad ménhum ldâr elhâkem u'ôlmu* behbér ettlâta. Dikessâ'a rsêl elhâkem šeuwâšu i'ârdôlhum fettrêq. Uluhrin élli qôllu rrûh mājyin yêtmessâu beddrâfa hâtta kebšûhum* elmôhâzniya* u'abbâûhum lelhâkem. Kī wôqfu qoddâm el-*

1. Cette histoire me paraît une pure invention. Les circonstances de l'entrée à Tlemcen d'Aroudj sont assez bien connues et n'offrent guère de rapport avec la série d'incidents passablement absurdes qui forment le fond du présent récit. Tout au plus y a-t-il peut-être dans le thème de l'appel des proscrits au souverain d'Alger, un souvenir lointain et très déformé de la démarche qu'auraient tentée deux notables tlemceniens Abou-Yahya el-'Oqbani et Ben-Yousef ez-Zeiyâni auprès d'Aroudj pour l'engager à venir à Tlemcen (cf. Fey, *Histoire d'Oran*, p. 79; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 430, 431). Ce que je tiens pour probable, c'est que ce récit bizarre a du naitre dans le milieu coloughli; par certains traits, il semble être l'écho des vieilles rancunes qui jusque dans la Tlemcen moderne divisent les *coloughlis* descendants des Turcs, des *hadri* arabes d'origine. Il m'a du reste été conté par des coloughlis. — Le récit de la mort de la princesse tlemcenienne qui préfère « la rencontre de Dieu » aux outrages du vainqueur, est un thème courant dans la légende et dans l'histoire, depuis le suicide tragique de la femme d'Asdrubal à la prise de Carthage; pour ce qui concerne l'histoire de Tlemcen, on peut comparer le fier langage qu'Ibn-Khaldoun fait tenir aux princesses Zeiyânides pendant le grand siège de 1400 : « Quel plaisir pourrions-nous avoir à vivre plus longtemps. Épargnez-nous la honte de la captivité; ménagez en nous votre propre honneur et envoyez-nous à

Prise de Tlemcen par les Turcs (1).

C'était une habitude des Turcs de bannir à Tlemcen ceux d'entre eux qui se rendaient coupables de quelque faute. Un jour trois hommes commirent un assassinat; ils s'en allaient, suivant leur route, après leur forfait; mais des gens les avaient vus de loin au moment du crime. L'un de ces spectateurs ne fit qu'un saut jusqu'à la maison du gouverneur et l'informa de l'affaire. Le gouverneur envoya ses chaouchs pour barrer la route aux assassins; ceux-ci qui avaient continué tout tranquillement leur chemin furent saisis par les gardes, et amenés au gouverneur. Lorsqu'ils furent devant lui il leur demanda : « Pourquoi avez-vous attenté à une vie humaine que Dieu avait faite sacrée? A partir de demain vous ne reverrez plus cette ville; je vous bannis à perpétuité. » Le lendemain matin on les mit en route enchaînés, chargés de fers, montés deux à deux sur des mules, et sous la garde de cinq esclaves; on les mena ainsi jusqu'à Tlemcen; là les esclaves les lâchèrent et s'en revinrent. — Les jours se passèrent; les proscrits vivaient, chacun exerçant son industrie, et se réunissaient dans un lieu qui leur était assigné. Un vendredi un Arabe vint à passer devant eux; comme il rencontrait sur son chemin un jeune enfant, il l'appela, lui donna une gifle, et lui dit : « Tiens, chien, fils de chien, prends ce quartier de viande et porte-le chez moi ». Les proscrits demeurèrent stupéfaits de ce qu'ils avaient vu et se dirent : « O surprise ! qu'a donc fait

la mort. Vivre dans la dégradation serait un tourment horrible; vous survivre serait pis que le trépas » (*Histoire des Berbères*, tome III, p. 380).

- hâkem qállhum* : « 'âlsâ tēqqotlu rrûh allî harrémha rōbbi?
 10 *wuntūm menrōdda mā t'āūdūsi tšūfu hādelhlād*; *rōkum menfiyīn 'ālā tōul 'āmérkum* ». *Elrōdd eššbāh zifōthum** m'ā hēmsa dēl'ābid hūmān mselsēlin mīrōlrēlin mrekkēbīnhum zēuj 'ālā bērla hā wuṣṣlōhum lētlemsān; uṭemma tōlqōhum wul'ābid rēj'ō fhlāhum. *Ēlyōm rōdda rīrrōdda hādūkēlmen-*
 15 *fiyīn gā'ad kūll wāhad mēnhum yēhdem šōn'ātu lli kân yā'ārfa uyeṭlāimu smōdreb kân m'ayyēnnelhum*. *Wāhādeljēm'a ha'ārbi fāt qoddāmhum wutlāqa hālīšir šīr*. *Kī tēlāqāh zeggālu wa'tāh haššōfha uqāllu* : « yā kēb bnēlkēlbēlāhor hū hādētātābōq u'abbih leddār ». *Hādūkēnnās elmenfiyīn*
 20 *tḥāūru men hādēšši uqālu* : « yā 'ājāba*! āsem 'āmēl hādēš-šābi hālta yēndrōb bhādēššōqla? » *Wūtren hādūkēnnās kānu yā'arfu zēuj ntā' mīwālin elhlād hūmān elbārūdi ubēn zāro*. *Kī jāu hādūklōshāb ēbdāu iṣōqšēūhum 'ālā sébbet dōrb ēlīšīr*; *nedqōlhum* : « blā sékk bēlli hēuwa wūld ēttūrk kifkum;
 25 *bīwāh jā mēnfi lāhnā uzwōj** 'arbiya; *hāda mezzāl** ulād elmenfiyīn feblādna wuntūmān ilā tēuwuldu drāri iṣēr mēnhum hākda. » *Mndīn kī lmenfiyīn sēm'ō hādelklām, qālu bīndthum* : « lā hōul ulāqōuwa mā nhūmlūs hādēdēlla dī rāhna fiha; iḥōbbenna nettāfqo* m'ā bnī 'āmmna unēkkeṭbūlhum
 30 *brāwāt ijiu wuntāiḥo tlemsān fīyēddihum bās ikānu ulādna rās umā ibqāuṣ yākūlu ddebrāt** mīyēddīn el'āreb uyēssem'ō lklām ēttāyah men fūmīwāmhum. » *Bih fi' āmlu haḥbrā lel-bāsa ntā' addzāir 'ālā ḥsāb mā qālu wa'tāuḥa lwāhad mēnhum*. *Dikessā'a hrēj men 'āndhum wurkēb 'ālā bērla kāhla*
 35 *wuṭhāzzem bkābūsu uyātārānu ušār zāid hātta ušōl leddzāir*. *Kī šāfūh mīwāliha dāru bih dōur elmoqyās* uqālūlu* : « yāk ēntāna mēnfi! wa'lās jīt derwōq? yallāh mē'āna lelḥākem bāšē rōdda inšallāh yeqtā'lek rāsek. » *Kī wūslo qoddām elḥākem qāllu* : « āšmen sébba lli jābēk lāhnā? » *qāllu* : « yā stāi' ātēni lā-

cet enfant pour mériter ce soufflet? » Or, ils connaissaient deux tlemcenien, El-Bâroudi et Ben Zâro. Ayant rencontré ces amis, leur premier soin fut de leur demander pour quelle cause l'enfant avait pu être frappé; les autres leur répondirent : « Sans doute, c'est un fils de Turc comme vous; son père a dû venir jadis ici comme proscrit et épouser une femme arabe. C'est là le sort des fils de proscrits dans notre ville; et vos enfants, si vous en avez, seront ainsi traités ». Lorsque les proscrits entendirent ce langage, ils se dirent entre eux : « Dieu seul est puissant! nous ne saurions supporter cette ignominie où nous sommes. Il convient que nous nous concertions avec nos compatriotes, que nous leur écrivions d'arriver, et que nous fassions tomber Tlemcen entre leurs mains; nos enfants seront alors les maîtres; ils ne resteront point à recevoir des coups de la main des Arabes, à entendre des injures de leur bouche. » Aussitôt donc, ils écrivirent une lettre au pacha d'Alger, à ce sujet, et la confièrent à l'un d'entre eux. Celui-là les quitta, monta sur une mule noire, le yatagan et le pistolet à la ceinture, et se mit en route pour Alger. Lorsqu'il arriva dans cette ville, les habitants qui le virent firent cercle autour de lui et lui dirent : « Toi, tu es proscrit; pourquoi aujourd'hui reviens-tu ici? allons! viens avec nous chez le gouverneur; demain si Dieu le veut, il te fera couper la tête ». On alla donc chez le gouverneur qui dit au proscrit : « Qu'est-ce qui t'a amené ici? » — L'autre répondit : « Monseigneur, donne moi l'*amân* et je te le ferai connaître. — Tu as l'*amân* », reprit le gouverneur. — Le proscrit attira la lettre et la lui tendit : le pacha la prit et voici ce qu'il y lut : « Salut et salut au pacha; aujourd'hui, monseigneur, nous t'avertissons, qu'à la réception de cette lettre il faut nous envoyer une grande armée; nous pouvons enlever pour toi la ville de Tlemcen des mains des Arabes; ils ont

- 40 *man wunhëbbërek belli kân.* » qállu: « 'ältk lāmân. » *Dikessâ'a*
jbed elbrâ umeddhâlu; hdâha lbâša uşâb fiha « slâm wuslâm
'âl elbâša wulyôm yâ sîdi nhebburâk behlût hâdelbriya dzîfôt-
tenna 'âsker kbir 'âlâhâtör neqqöbdölek blât tlemsân men
yedd el'arëb; uhâdu 'ândhum qâ'eda men 'âhdë zdûdhum
45 *küll jém'a yëhhurju yetnézzëhu hūmân wâhlhum wuşşyûh-*
hum weulâdhum; mâ yëbqâ wâhad mēnhum felblâd rîr
elmenfiyin ubent elmâlek feqşârha udâkelqşâr memnââ'
lennâs. Dikessâ'a mnâin el'arëb yëhhurju unéggo'du hnd
fiwôşt elblâd nêrrolqo lbîbân 'âlâ 'ainihum; wulyôm ráhna
50 *meiyézna fôşşör ntâ' alblâd usefnâh bëlli mébni benyân*
emlih umâ iqödrûsi ihâddemûh, 'âlâhâtör hâdëşşör 'arid 'âlâ
qâdr irëuwör' el'âud fôqo. Bá'd hâdëşşi ktebnâlek bâs n'öl-
mûk 'älëlblâd ila kân rârđök fiha; zîföd zîšek letlemsân bâs
ikûn hâdör eljém'a léula ntâ' aşşhâr elmâji; wâhna nhöl-
55 *lûlhum elbibân; dâkelwôqt elblât tebgâlek blâ jühâd wâhna*
hâkda nkûnu nâjyin mn eşşörr li sefnâh m'â l'arëb; mâ
ya"arfûş qdërna urâhna 'ândhum rîr kezzwâil wuttâlia mn
ettwâli g'âd el'arbi yës'or hâtta wulla yëdrob wûld ettürk*
elménfi beşşóqla wişëh fih uya'tëlu ttâböq ntâ 'allhâm i'ab-
60 *bîhûlu ldâru beşşëf 'âlih; elhâşöl qöiydüna lmrâr*.* » *Mnâin*
elbâša qrâ lbriya wuřhâmha qâl feklâmu: « 'âfârem 'âlikum*
yâ ttürk elmenfiyin; ntūmân 'ttürk dibeşşâlih mâ tşöbrûsi
leddëll wulmeţ'âira! » Dikessâ'a âmér ljişu yethâzzëmu fel-
hën këlheiydla këttrâres wişóddu letlemsân. Dâkel'âsker*
65 *ntlôq felmâsi kerrih hâtâ uşöl lejbél lahdid. Kî wuşlo gdâu*
nâr 'âdëma bâs ihëbbëru lmenfiyin wuthebbâu fleş'âb. Nhâr
eljém'a miwâlin tlemsân hórju yetnézzëhu bârra kî 'âdëthum
wuttürk elmenfiyin rôlqo urâhum elbibân. Kî wullâw ôt-
tlemsânîyin şâbu lbîbân mbell'ën; bdâu yénbşu üyâhhafru
70 *fellsâs ntâ şşör men küll jiha; s'â mâ qöddûs, hâtta hlôt 'âli-*
hum jiş ettürk; dikessâ'a hórbu uzértë' o 'âl eljbél wutfer-*

en effet l'habitude depuis le temps de leurs pères, de sortir de la ville, et de s'aller divertir dehors tous les vendredis, avec leurs femmes, leurs vieux parents, leurs enfants; il ne reste à Tlemcen ce jour-là que les proscrits et la fille du roi, dans son palais dont l'entrée est interdite. Aussi bien, quand les Arabes seront sortis, nous, demeurés à l'intérieur de la ville, nous leur fermerons les portes au nez; nous avons regardé les murs; ils sont solidement construits, assez larges pour qu'un cheval galope dessus; on ne saurait les entamer. Voilà donc ce qu'en t'écrivant nous voulons te faire savoir, si tu as envie de la ville; envoie tes troupes de façon à ce qu'elles soient là, le premier vendredi du mois prochain; c'est nous qui leur ouvrirons les portes, et sans combat, tu te rendras maître de Tlemcen. Nous autres nous échapperons ainsi aux maux que nous font endurer les Arabes. Ils ne nous témoignent aucune considération; nous sommes pour eux comme des bêtes de somme et, suprême abomination, l'Arabe ose dans son orgueil, souffleter les fils de Turcs proscrits, les injurier, les forcer à leur porter chez lui des quartiers de viande; bref ils nous ont fait vomir la bile ». Le pacha, ayant pris connaissance de cette lettre s'écria : « Bravo aux Turcs proscrits; vous êtes de vrais Turcs qui ne supportez ni l'ignominie ni l'injure! » Il ordonna à son armée, cavaliers et fantassins, de s'équiper aussitôt et de marcher sur Tlemcen. L'armée partit, rapide comme le vent, et arriva à la montagne de Fer. Là les soldats turcs allumèrent un grand feu pour avertir les proscrits de leur venue, et s'embusquèrent dans les gorges. Le vendredi suivant, les Tlemceniens étant sortis se divertir selon leur coutume, les proscrits fermèrent les portes derrière eux; les Tlemceniens à leur retour, trouvant les portes fermées, se mirent à creuser, et à fouiller le bas des murs de tous

*rəqo kī ūlād elhājəl wāhad mā iféttes 'āldhor; mndin elmen-
fiyīn šāfu lqđəya kī šaret hōllu lbibān letturk, udehḥelūhum
felblād.*

- 75 *Wūld elbāša dhəl lelməšwār. Hādikəssā'a bənt elməlek
kānt trəggeb* 'ālh mnəttāq. Kī jā fūwšt eddār šāf elmā
yējri tāht elbellār. Qōrfōt* srāulu bās ifūt. Nōtqōt bənt
elmālek men srāyəṭha* qālētlu : « délli srāulek yā wūld dāda
ufūt elmā tāht elbellār yā rās elhmār » ndōqqelha héuwa*
80 *uqāllha feklāmhum : « sənā séktəm* 'ārēb zerzūr » u jā tālā' m'ā
ddrēj. Kī šāftu bənt elməlek tālā' alha tōlqōt nəfsha mnə-
ttāq uqālet : « mēlq allāh ulā mēlq ősšmāit » uhādémha 'āmlet
kifha. Wūld elbāša tlā' lessrāya uhōuwōs 'āl elbənt elkūll
eqqšār; mndin mā šābhāsi rēggeb mn ettāq ušābha hiya*
85 *uhādémha mermiya 'ālālārd kūll gāima men gwāimha
wahḥādha. Dikəssā'a āmēr el'āsaker ntā' o ifūw* ulqšār
šābu ssnādōq ntā' aššo!tāni wuljūher mā yāḥše 'ādādu ill
allāh. Zeggāu lelmenfiyīn uqālūlhūm : « n'amlūlkum elqōr'a
āš t'abbū mn elmēlk ». Wāhad men šāb elbāša b'āglu 'āl-*
90 *luhrin qāl lwūld elbāša : « élli ménhum yélhaq hādēššōnjāq
i'ābbi dār elmūlk. » Tēb' o rāyu u'āmlu kima qāllhum; fe-
ūṭūhum bettlāta 'āl eššōnjāq. Wāhad ménhum lāhqo btōu-
wōltu; hāda héuwa élli hēdā lqšār mē'ā uzīdān; kām héuwa
mn ūlād elkūr; wuzzēuj luhrin hūmān mōšle uramdān*

les côtés; mais ce fut peine inutile, et là dessus l'armée turque survint. Ils s'enfuirent alors, se dispersèrent dans la montagne comme une volée de perdreaux, l'un s'inquiétant peu de l'autre. Alors voyant la tournure que prenaient les événements, les proscrits ouvrirent aux Turcs et les introduisirent dans la ville.

Le fils du pacha entra au méchouar. La fille du roi le regardait de la fenêtre. Lorsqu'il arriva dans la cour, il vit un ruisseau qui coulait sous une voûte de cristal. Il retroussa ses pantalons pour passer; alors la princesse lui cria de sa chambre haute : « Laisse tomber tes pantalons et passe, fils de négresse! l'eau coule sous le cristal, tête de bourrique! » lui alors lui répondit en langue turque : « *Sna sektim*, les Arabes sont des étourneaux! » puis il monta l'escalier. Alors, le voyant, la princesse se jeta par la fenêtre en s'écriant : « Mieux vaut la rencontre de Dieu que celle des goujats! » Sa négresse fit comme elle. Le fils du pacha monta au balcon, chercha la jeune fille dans tout le palais; ne la trouvant pas, il regarda par la fenêtre et la vit, elle et sa négresse, étendues sur le sol, les membres éparés. Alors il donna l'ordre à ses soldats de piller le palais; ils trouvèrent des coffres pleins d'or et de pierreries, tant et tant que Dieu seul en aurait pu compter le nombre. Ils appelèrent les proscrits et leur dirent : « Nous allons vous faire tirer au sort pour savoir quelle sera votre part à chacun. » Un des compagnons du pacha, plus avisé que les autres, dit au fils du pacha : « Celui d'entre eux qui pourra atteindre ce drapeau, deviendra maître de la résidence royale ». On suivit son avis; on fit passer les trois proscrits auprès du drapeau; l'un d'eux, grâce à sa grande taille put l'atteindre; ce fut lui qui reçut la résidence royale, et Ouztdan; c'était un des fils d'Elkour. Les deux autres qui étaient Mesli et Ramdan Memcha, eurent pour

95 *mémša 'abbāw őssefsif urörs* elhāi. Ēljém'a elmājīya tlāimu
 ttürk usemmāu wāḥad ménhum rāis elblād; bā'dkī ssémma
 hādākerrāis jābu šonjāq el'aréb urörsūh bīndthum ubdāu
 kull wāḥad ifāt menṭāḥtu wiqōlu feklāmhum « allāh kēttē
 el'aréb utéllef rāihum ».*

part la Safsaf, et le jardin du bey. Le vendredi suivant, les Turcs se réunirent et nommèrent l'un d'eux gouverneur ; puis ils apportèrent le drapeau des Arabes, le plantèrent au milieu d'eux ; et alors ils défilèrent dessous un à un en criant dans leur langue : « Dieu a fait les Arabes nombreux ; mais il leur a ôté le sens ».

El-Mûled.

*‘āndhum qā‘ēda fellil li fās yezzād ěnnēbi ekkūll ebblād
yešriw ullhām uyēnfqo bih uyērbto lhōnna lelbnāt; ulūlād
yešriw harrēzma ntā ‘almhēlqāt’ ēlkūll wāhad. Ēlwoqtēlli ijtū
yeṭ’asšdu, yegdiw öttiriyāt fkūll triya tñāš wūlla hmōštāš
5 eššēm’a mnēšsmā’ā lōhqdōr māši mnēšsmā’ā lébyād. Kī
ikēmmlu blō’sā inūdo yēhliw ölbārūd wulmhēlqāt fīwōšt ed-
dār wunnsā iwūlwūlu wulbnāt ĩrenniū*

*a mūlūd mūlūd hāda mūlūd ěnnēbi (1)
wūlmālāika fēssēmā yefferho bālāt ěnnēbi
10 ‘Āisā lā tērgūdi wullila yēzzād ěnnēbi
wullōha wūlkētāb wulhōtt ēzzid a lālla*

*men tēmna hātta wōqt ěnn’ās wunnsā yā“amlu addād”
felmějmer wurrjāl mē’d leulād yēmšiu yeṭfērreju fezzāwī-*

1. Je donne cette petite pièce avec son accentuation chantée : — × — × — ×; — × — × — × —.

2. Le nom de *mûled* ne s'applique qu'à la naissance du Prophète; on ne fête pas à Tlemcen, où cependant le culte des saints fleurit, de *mûled* de personnages vénérés, comme dans d'autres pays musulmans. La forme *mūlūd* que l'on trouvera dans la chansonnette des fillettes, appartient au dialecte de la banlieue (comme aussi la forme *tērgūdi* avec une terminaison i du féminin); *mīlūd* (cf. *sup.* p. 67) est en outre un nom propre. Le nom générique des grandes fêtes religieuses est à Tlemcen *mēusem*, dans la banlieue *mūsūm* et l'on trouve un nom propre *misūm*. Comme on le verra par la description qui suit, le *mûled* est essentiellement une fête d'enfants. On pourra comparer à Lane, *Modern Egyptians*, II, p. 167 et suiv.; Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 30, 114, 518; et à Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 365-367, où est dépeint l'éclat de la fête sous les Beni-Zeiyān.

Le mouléd (2).

C'est l'habitude, que pour la nuit de la naissance du Prophète, tous les gens de Tlemcen achètent de la viande, pour la distribuer en aumônes. En outre on met le henné aux filles et on achète à chaque garçon un paquet de pétards. A dîner, on allume des candélabres à douze ou quinze bougies ; ce sont des bougies de cire verte, pas de cire blanche. A la fin du repas tous se lèvent ; la poudre parle, les pétards éclatent dans la cour de la maison ; les femmes poussent des you-you et les fillettes chantent :

Ah mouloud, mouloud ! c'est la naissance du Prophète
et les anges dans les cieux se réjouissent de la naissance du Prophète
Aïcha ma petite ne dors pas car cette nuit va naître le Prophète
et aussi la planche (3), le livre saint, l'écriture nouvelle, ô madame !

Puis avant d'aller dormir, les femmes mettent dans le brasero de l'addâd (4) ; et les hommes et les garçons s'en vont se divertir dans les zaouïas. Dans les zaouïas, les musiciens chantent les louanges du Prophète (5), et le *moqaddem* donne à manger à tous ceux qui viennent. Ce sont les gens du quartier qui font les frais du festin ; l'un

3. Est-ce une allusion au لوح محفوظ ?

4. Cette essence odoriférante (*atractylis gummifera*) n'est employée qu'au mûled et les jours de naissances particulières.

5. L'emploi des instruments de musique dans les fêtes du mûled est blâmé par Ibn el-hajj el-'Abderi (cf. *Madhal*, I, 281) ; les chants composés à cette occasion sont très nombreux ; le sultan Zeiyânide Abou Hammou II lui-même composa plusieurs مولوديات (cf. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 153 et suiv.), que M. Bel publia dans son édition de la *Baryat er-rouwâd* (comp. Lane, *Modern Egyptians*, II, p. 171 et suiv.).

yât. Fezzâwîya lhāliyin ikūnu yēmmēdhō 'āl ennebi wulm-
 15 qāddem ntādhha yēf' am elrās ēddi (1) jā; uhādeff' am men 'ānd
 mwālin elhōma; kāin ēddi jib gēs'a kāin ēddi jib mētrēd
 kāin ēddi ijb mōqla kūll wāhad utāqtu; wulfōgra yēttolbu
 ddrāham mnēlhādrin wuddrāham iṣōrfāhum 'ālā dikellila
 ihēllēšo bihum elhāliyin wuttriyāt' elli ikānu gādytn. Yēb-
 20 qāu hākdēk hṭā lessbāh uderwōq yēbdāu yēf' ābu lbārūd
 'ālāhdātōr fhādelwōqt' ēzzād ennebi. Elrōdda yēssōbhō lebndt
 elkūll mzeīnin belqmējja lm'āddsa* uṣōgha la'bāy ēddel
 mjūnah* wulhezzām elmetrūza; u'āndhum ṭānyāk errwāhe*
 umen 'ādēthum yēṭmeššāu blahfā; wulhōlhāl frejlihum
 25 wulmsāis fyēddihum wūzzmerrdāt* wuṣṣerkāt* freqbēthum
 wul'abrōq fedhārhum elhāṣōl hūman kēl 'āriūsāt. Ufel 'āda
 dūkelbnītāt yemšiu l'ānd hābābhūm* iwurrtwulhum ēzzina;
 uhādūk yēfferhō bihum uya' ṭēūhum ēlfānīd*; wulfānīd
 hēuwa hālwa ya' amlūha belfārīna wussekkūr wuṣṣmā'
 30 umā ihēdmūha ill fēlmūled ya' ajnūha wiṣōuūru mella' jin
 qnādel wuttriyāt wuqfifāt. Fhādelyōm ēlmmēllek izifōt
 lelmmēllēka dydlu ttrīya ntā' alfānid wulmendil ntā' alhā-
 rīr wuṣwīy ēddel hōnna (2) uhāda lkūll ṭeqqēda.

Ennhār ēssdeṭ iqōlūlu fātāt* ennebi; 'ānd ēttilmsāniytn
 35 kī yēzzād ēlūliyed elqābla ṭkūn mwūjjēda wahdēlrorfiya
 ntā' alhōnna wuṣṣtāt. Rīr iṭēh aṣṣābi dzonzēh* belhōnna bās
 yēzyān utlēffu bāukeṣṣtāt; udākelwōqt idā kān ēṣṣābi ulēd

1. الغاشي أدى.

2. وشوية انى احتاء.

3. Ce sont ceux mentionnés par Sidi Khalil (trad. Perron), II, 473.

4. La mère se place au moment de l'accouchement sur un vaste plat de bois ṣāhfa; c'est un curieux succédané du Kursi-l-wildāde égyptien.

5. Comp. Lane, *Modern Egyptians*, II, 242; il est curieux de voir que le vieux préjugé arabe contre les filles a même exercé son influence à Tlemcen dans la société juive (cf. Meyer, *Étude sur la communauté israélite de Tlemcen*, p. 49); il n'existe pas d'autre part à Tlemcen de petites

apporte une jatte, l'autre un plat, l'autre une étuvée, chacun selon ses moyens. Les gens de la confrérie font la quête parmi les assistants ; avec l'argent récolté ils paient les frais de la soirée, musiciens, luminaires, etc. On reste ainsi jusqu'au matin et alors la poudre se met à parler parce que c'est le moment où est né le Prophète. Le lendemain matin, les petites filles sont parées, vêtues de chemisettes à pois, d'abâya de brocart, de ceintures brodées ; elles ont même ce jour là des babouches, bien que d'ordinaire elles marchent pieds nus. Elles portent des anneaux aux pieds, des bracelets aux mains, des parures et des colliers au cou ; le voile pendant sur le dos. Bref on dirait de petites mariées. D'habitude elles s'en vont chez leurs parents leur montrer leur parure ; ceux-ci leur font fête et leur donnent du *fanid*. Le *fanid* est une pâtisserie faite de farine de blé, de sucre, et de cire qu'on ne fabrique qu'au *mouled*. On la pétrit ; puis on façonne la pâte en forme de bougies, de candélabres, de petits paniers. Ce jour là le fiancé envoie à sa fiancée un candélabre de *fanid* avec un mouchoir de soie, et du henné ; tout cela fait partie des cadeaux d'usage (3).

Le sixième jour qui suit, s'appelle les *fatât* du prophète. Il faut savoir qu'à Tlemcen, au moment de la naissance de l'enfant, la sage-femme prépare un bol de henné et des lambeaux d'étoffe. Aussitôt l'enfant venu au jour (4), elle le frotte de henné pour qu'il devienne beau, et l'emmaillotte avec les morceaux d'étoffe. Les femmes poussent des you-you si c'est un garçon, mais non si c'est une fille (5). Après cela, elles mangent les pâtisseries appelées *teqnetta* et boivent du café. Six jours après c'est le jour des *fatât* ;

chansons particulières à cette occasion, comme celles qui figurent ap. Sonneck, *CM.*, n° 81.

ennsâ lhâdrtn iwûlwûlu 'âlih wida kânt bënt ma iwulwû-
lûsi; ubâ'd dâlik yâklu tōqnētta uyésserbu qâhwa. Ubâ'd*
 40 *sēt eiyâm, nhâr elfâtât inehhêu lessâbi dūkessâtât uyelbsûlu*
hwiz zdûd uyerbtôlu lhônna; yâ'amlu halhâbba ntâ' olâ
zddâ felmâ uswîya ntâ' azzrâ' uswîya ntâ' assébb; yâ'amlu
dâkelmâ 'âlel 'âfiya hâtta yerli; mndin yerli i'âkkêru bih*
âlhônna uyerbtôha lessâbi wull essâbiya di zâdet; yâ'amlu
 45 *lhâbba ntâ' olâ zddâ bâs ikûn mezzâl* essîr byâd wuzzrâ'*
bâs tkûn dârhûm fîha lhîr bezâf wussébb bâs ikûn 'âlih
âssébûb; uyâ' tōqdu bēlli fhādākennhâr essât rébtô lhônna
lennébt lyeddih urejlîh uzeîñûh; hūmân mîwâ yâ'amlu
hâkda ill bâs yétteb'ô ssûnna wulkâtâb. Nhâr fâtât ennbi
 50 *lebnât ibéddêlu wizidu ferbit êlhônna.*

Ennhâr essâba' i'âitôlu ssâba' ntâ' almûled. F'âdêthum
ennhâr essâba' bâ'd zyâtîlîr yéddebhō sât ezzyâda wida
kân essâbi uléd yéddebhō 'âlâ âsem mōhâmméd wida kânt
emrâ yéddebhō 'âlâ âsem fâtma wisemmîwôh blâsem êlli
 55 *ihôbbu; wunnhâr essâba' ntâ' almûled elbnâtât ihôwûsu fez-*
znâq lâbsîn firâya wululâd izidu felhli ntâ' almhêlqât.

Ennhâr ettâmen iqôlûlu teshwîst ennébi; 'nnhâr tēmn*

1. Influence d'une étymologie populaire rattachant *sébb*, alun, à *sbûb*, considération.

2. C'est le sacrifice légal de l'*'aqéqa* (cf. Sidi Khalil, traduction Perron, II, 178, 179); ce mot n'est plus en usage à Tlemcen. Il n'y a en outre aucune règle fixe dans l'attribution des noms aux enfants.

3. On m'explique le mot *teswîsa* par « action de troubler » ce qui est le sens habituel de شَوَّش : on trouble le petit enfant en montrant à ses jeunes yeux des pièces de la maison qu'il ne connaît pas ! Cette explication me laisse des doutes. Je me demande si en fait la *teswîsa* n'a pas été originairement l'action de raser la tête de l'enfant et de ne lui laisser que la *šûsa*; cette pratique s'opère maintenant à Tlemcen à une date quelconque et sans solennité; mais dans l'*'aqéqa* primitive, qui intervenait à l'octave de la naissance, un rôle considérable était réservé au fait de raser la tête du nouveau-né et de faire l'aumône de son poids en argent; le nom

on enlève à l'enfant son maillot, et on lui met des habits neufs ; puis on lui teint les pieds et les mains de henné. On met dans de l'eau un œuf, de l'orge et de l'alun ; on fait bouillir le tout sur le feu, et c'est dans cette eau qu'on mêle le henné, avec lequel on teindra le garçon ou la fille nouveaux-nés. L'œuf a été mis là pour que le bonheur de l'enfant soit pur ; l'orge pour que la prospérité règne au logis ; l'alun pour que l'enfant s'attire plus tard de la considération (1). Les gens croient fermement que le sixième jour après la naissance du Prophète, on lui teignit les pieds et les mains de henné, et qu'on le fit beau ; et à leurs yeux, leur pratique actuelle est une façon de suivre les préceptes de la *sonna* et du Livre saint. — Le jour de *fatdt* du *mouled* les fillettes changent de costume, et se remettent du henné.

Le septième jour est appelé le « sept du mouled ». C'est à Tlemcen une habitude de tuer un mouton le septième jour après la naissance d'un enfant. Si c'est un garçon on égorge la victime au nom de Mohammed, si c'est une fille au nom de Fâtima ; puis l'on donne au nouveau-né le nom choisi pour lui (2). Le sept du mouled, les petites filles se promènent dans les rues en beaux habits et les pétards continuent d'éclater.

Le huitième jour est ce que l'on appelle « la *techwîcha* du prophète » (3). Le huitième jour après la naissance, la nouvelle accouchée prend son enfant dans ses bras, et lui fait faire le tour de toutes les chambres du logis en disant :

même d'*aqéqa* viendrait de là (cf. *LA.*, XII, 129 ; Zorqâni sur le *Mowaffa*, éd. du Caire, 1316 H., I, p. 361 et suiv. ; R. Smith, *Kinship and marriage*, p. 152 ; et les observations de Nöldeke ap. *ZDMG.*, 1886, p. 184). Cette pratique est encore observée dans certains pays musulmans mais n'intervient qu'à une date postérieure à celle du sacrifice de l'*aqéqa* (cf. Herklots, *Qanoon-e-islam* sur *Moondun or shaving*, p. 20, 21).

*éiyām bá'd luláda elmrá tērfed eluliyed utséuwös bih lekkull
emmsáken ntá' addár wutqól : « yā lmūmnān wulmūmnāt
60 hāda wúldkum uwúldi hōnnu bih ubá' 'ādu 'ālīh ālbā dāhēlt'
'ālikum bellāh. » Wunnās yāhhasbu bélli hādēnnhār ettāmen
lālla yāmna 'āmleṭ hākda besséiyed ennbī. Fdākēnnhār ennās
yēhḥurju fettrēq ntā' sīdi Bū mēdyēn uhātta hādd mā yēh-
dem. Elfōgra yēttōl o l'ānd elwāli* ettāibiyin wulqādrīyin
65 wutṭijāniyin wutṭwāt wul'aisāwa. Mūwālin el'ōbbād i'ārdōl-
hum widehḥlūhum ldār elmqāddem ēddi tēmma wiwukkēlū-
hum ettā'ām wulrās elli fā'āin wānzūta yēl'ab elbārūd ktēr
men nhār ezzyāda.*

1. Ce petit discours s'adresse aux *djinns* mâles et femelles qui habitent la maison ; la femme met son enfant sous leur protection. Les *djinns* que le peuple tlemcenien distingue des *šīṭān*, habitent les coins des chambres, les trous des murs, l'endroit où l'on dépose les détritres de la maison dont ils font leur nourriture (comp. Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, Berlin, 1897, in-8, p. 150, 151 ; Goldziher, *Abhandlungen zur arab. Philologie*, I, p. 110). Ce sont des sortes de démons familiers du logis, il faut prendre garde de les blesser ; par exemple, on empêchera soigneusement les enfants d'uriner dans les endroits qu'ils fréquentent, car si les *djinns* ne sont pas foncièrement méchants, ils sont très susceptibles (cf. Goldziher, *Abhandlungen*, I, p. 111 ; Lane, *Modern Egyptians*, I, 282). On n'ose guère les traiter ouvertement de *jnūn* ; l'euphémisme « les croyants » (*elmūmnān*) est très généralement employé en parlant d'eux ; il semblerait que ceux-là seuls qui reconnaissent la mission de Moḥammed à Taïf ont laissé ici de la postérité. Au reste des saints tlemceniens comme Sīdi Yaḡoub

« O croyants et croyantes ! celui-ci est votre enfant aussi bien que le mien ; soyez bon pour lui, écarter de lui le malheur. Je vous en conjure au nom de Dieu (1) ». Les gens croient que le huitième jour, notre dame Amina a fait ainsi avec notre seigneur le Prophète. — Au huitième jour du mouled, les tlemceniens sortent sur la route de Sîdi Bou-Medine; personne ne travaille. Les confréries religieuses, qadris, taïyibis, lijânis, nègres du Touat, et aissaouas, montent au tombeau du saint. Les gens d'El-Eubbâd (2) les invitent, les font entrer dans la maison du *moqaddem* qui habite là et leur offrent du couscous. Et la foule, massée autour d'Ain-wanzouta, fait parler la poudre plus encore que le jour même du mouled.

et-Tifrtsi, leur ont enseigné le Coran (cf. *Bostân*, mon ms., p. 599, 600; (وكان يقرئ الانس واجين بمسجده والناس يسمعون صوت ايجن); et ils passent encore pour se réunir auprès de sa tombe, dans une petite niche construite au ras du sol, qu'on appelle couramment *dîwân elmūminîn*. On emploie encore pour les désigner l'expression *elmohfityn* « les cachés » (comp. المخوفين, المدرفين, ap. Goldziher, *Abhandlungen*, I, p. 111, note 2; Wellhausen, *Reste*, p. 148, note 3; *Houwāra*, p. 38 cp)), ou le terme vague de *hādukēnnās* « ces gens-là. » — La promenade de l'enfant à travers les différentes pièces de la maison se retrouve en Égypte; mais elle se complique de cérémonies où le sel joue un rôle et qui sont tout-à-fait inconnues à Tlemcen (cf. Lane, *Modern Egyptians*, II, 242).

2. Le petit bourg voisin de Tlemcen où est situé le tombeau de Sîdi Bou-Médine, cf. W. et G. Marçais, *Monuments arabes de Tlemcen*, p. 223.

CHANSONS ET RONDES D'ENFANTS

Les quinze petites pièces qui suivent appartiennent au genre le plus vulgaire. Ce sont les équivalents tlemcenien des chansonnettes égyptiennes réunies par M. Goldziher dans sa *Jugend-und Strassenpoesie in Cairo*, par M. Stumme dans ses *Neue tunisische Sammlungen*, à savoir des refrains d'enfants, de travailleurs, et des berceuses. Ces pièces ont une métrique fondée sur le rythme et l'accentuation. Comme je désire surtout accroître le nombre des spécimens de la langue *parlée* tlemcenienne, je les donne avec la forme sous laquelle ils m'ont été dictés. Bien entendu, sous leur forme *chantée* ils offrent parfois des différences d'accentuation assez sensibles.

I

Chant des dépiqueurs (1).

eddris wulhāris*
allāh yēn'ālek yā Blis
ṭābet mā ḥābet

1. On comparera tout d'abord aux chants de dépiquage palestiniens rapportés par Dalman, *Paläst. Diwān*, p. 14-18; M. Bel donnera aussi dans son prochain article sur la *Jāzya* (*JA.*, 1903) une chanson des dépiqueurs d'Aïn-Sefra. Les chants accompagnant l'exercice des professions dans les divers pays musulmans sont du reste fort nombreux (cf. particulièrement Sonneck, *CM.*, n° 1-2, 110; et le curieux chant de l'arroseur, ap. Landberg, *Ḥaḍramūt*, I, 289, 293).

myāt ḥāmél wurrâra* jābet
 dōuūru bās trōuūḥo
 āh yā lmlāḥ ennhār rāḥ
 hārriūha* uderriūha
 ulū jāṭ èlhālwa nešrūha*

Dépiquage, brisure des épis,
 que Dieu te maudisse, ô Iblis(1),
 le blé a mûri et n'a pas avorté
 il a rapporté cent charges et demi.
 Tournez, tournez pour pouvoir partir
 ô braves bêtes (2)! le jour baisse déjà,

1. Le dépiquage a presque un caractère religieux; il s'agit d'assurer la *bardka* qui accroîtra le rendement. La malédiction de l'auteur du mal a donc ici sa place marquée. C'est encore par respect religieux que les dépiqueurs s'astreignent à ne marcher que pied-nus sur l'aire; et qu'on emploie dans le mesurage des grains la très curieuse terminologie suivante : *alldh wāḥad* (un; Coran CXII); *barkṭein* (deux; deux bénédictions); *ubārket stāi rsūl aḷlāh* (trois; et la troisième la bénédiction du prophète); *nerbēḥo inšallāh* (quatre; nous gagnerons si Dieu le veut ربح = ربح); *'lhēmsa f'āin blts* (cinq; les cinq doigts dans l'œil du diable); *uf'āin wūldu* (six; et un autre dans l'œil de son fils); *èššēb'a men 'ānd Alldh* (sept; c'est Dieu qui nous rassassiera سبع = سبع); *ṭān èššēb'a* (huit; et il rassassiera encore ثانی = ثامن?); *néssō'du bellāh* (neuf; Dieu nous contentera تسعة = تسعد, cf. *suprà* p. 156); *ṣḥab ennbī* (dix : les compagnons du prophète العشرة المبشرة).

2. Le dépiquage s'opère en faisant fouler les gerbes par des bêtes de somme; voir la description avec les termes techniques employés dans la province d'Oran, ap. Delphin, p. 206; on répugne, même, quand on pourrait le faire, à employer la machine à battre parce que la *bardka* serait diminuée; le fléau employé dans l'Arabie du sud est inconnu (مصباط cf. Landberg, *Ḥaḍramōūt*, I, 288, 292); et aussi le petit chariot le *plaustellum* antique qu'on retrouve en Syrie, en Tunisie, en Andalousie (cf. Dalman, *Pal. Diwān*, p. 14; Wetzstein, *Die syrische Dreschtäfel*, ap. *Zeitschr. f. Ethnologie*, 1873, p. 295; *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1900, I, p. 22 et suiv.).

broyez les épis, vannez-les,
si on apporte des gâteaux nous en achèterons (1).

II

Chanson des vanneurs (2).

ah yā 'āwin elbārka**
éfrōq binna ubin èššōrka
ah yā 'āwin elbhār
éfrōq binna ubin elḥāḍār
*tōrref tōrref**
*elbākūr hērref**

O brise bénie (3),
sépare-nous de nos associés,

1. A la fin du dépiquage, des marchands ambulants de pâtisserie parcourent la banlieue de la ville, et offrent leur marchandise aux dépiqueurs. On les paie souvent en nature, c'est-à-dire en grains. A cet effet la première *herrūba* est mise de côté. Les travailleurs y puisent pour acheter des friandises, du tabac et aussi pour donner aux tolbas et aux pauvres qui à cette époque se mettent en campagne. Cette *herrūba* réservée porte le nom de *'abbāsiya* « part de Sīdi Bel-'Abbās » (cf. Beaussier, 417; d'où le verbe *'ūbbes* « mendier des grains »). L'origine de ce nom me paraît être dans le propos de Sīdi Bel-'Abbās (saint marocain du vi^e siècle de l'Hégire, patron de Marrākech) rapporté ap. *Nafḥ elḥayāt* (éd. du Caire, 1309, p. 356, l. 23 et suiv.; conf. aussi sur les exhortations à la charité de ce personnage; *id.*, p. 355-361; et *Manāqib Abi 'l-'abbās es-sebtī*, ms. de la Bibliothèque nationale d'Alger, 1713, 1; analyse de cet ouvrage, ap. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 206, 207, note 1).

2. A rapprocher des chansons de vanneurs données par Dalman, ap. *Paläst. Dīwān*, 20-21.

3. Le vannage se fait en secouant la paille au vent à l'aide de fourches (cf. Delphin, 105, 106). Une forte brise soufflant du nord, et qui s'élève parfois au fort de l'été, peut beaucoup aider les vanneurs dans leur be-

ô brise de la mer
 sépare-nous des citadins (1),
 viens viens nous caresser ;
 déjà, la saison des figues se passe.

III

Chant du forgeron (2).

əsslā 'āl ennēbi ya lhāsānin
ya ulād ennēbi leṭnēin
sidna lhāsān wulḥōstn
kīs 'ālā kīs

sogne; c'est à cette brise qu'à Tlemcen l'on donne le nom de *'āwtn* (expliqué justement par *'āwōn*, aider).

1. Les cultivateurs de la banlieue immédiate de Tlemcen se trouvent être aujourd'hui, par une bizarre évolution économique, en grande partie des coloughlis descendants des Turcs. Ils s'associent généralement à de riches arabes citadins (*hādār*), désireux de faire fructifier leurs fonds, suivant une des formes de *šórka* (association agricole) décrites ap. Delphin, p. 171 et suiv. Le contrat ne touche guère à sa fin sans que des contestations d'intérêt, l'esprit de *šoff* aidant, aient détruit entre les associés la bonne harmonie. De là, le désir des cultivateurs de terminer rapidement le vannage, de procéder au mesurage et de reprendre leur liberté. Ils pourront alors se moquer à leur aise du *petit haḍri* au large pantalon (*hāḍḍri bū serwāla*) qui semble implorer qu'on lui serre le cordon de ses culottes (*ūšbor a ḥāti! nšeddūlēk tēkkṭēk*).

2. L'apprenti forgeron déclame ces bouts de prose rimée en tirant le soufflet. Ils ont un caractère nettement religieux, comme l'on peut voir; en fait l'invocation du Prophète, des deux fils d'Ali, et du grand saint maghribin Moulai Idris est peut-être destinée à ramener quelque bénédiction sur un métier généralement assez peu estimé ici. Une sorte de réprobation populaire frappant les industries métallurgiques est commune à beaucoup de peuples, et a été abondamment étudiée. Plus spécialement pour ce qui concerne la défaveur des forgerons dans l'islam, on peut consulter l'article de Goldziher, *Schmiedwerk bei den Arabern*,

allâh yérham mûlâi dris
ftéïtâ 'âlâ ftéïtâ
allâh yâ'te lm'állëmi halbnîta
'âwiyed 'âlâ 'wiyed
allâh yâ'te lm'dulëmi halûliyed

Béni soit le prophète, ô les deux Hasan,
 ô deux enfants du prophète,
 notre seigneur El-Hasan et notre seigneur El-Hosaïn
 Bourse sur bourse;
 que Dieu fasse miséricorde à Moulâi Idris;
 Petite miette de pain sur petite miette;
 que Dieu donne à mon patron une petite fille,
 Brin de bois sur brin de bois;
 que Dieu donne à mon patron un petit garçon.

IV

Chanson d'enfants.

Bû šaqšâq twîl 'essâq
'abbâni 'ând emrâtu
*'âttâni qöddida**

ap. *Globus*, XXII; et comparer, pour l'Afrique du Nord les observations de Fournel, *Richesses minérales de l'Algérie*, II, p. 87. Mentionnons encore les faits suivants : l'entrée de la femme du forgeron dans une tente est un mauvais présage (cf. Delphin, p. 145, 146); le nom de *nyâte* نياطي que l'on donne fréquemment aux forgerons est pris en mauvaise part (cf. Delphin, p. 93, note r1; comp. Beaussier, p. 697; Cohen-Solal, *Mots usuels de la langue arabe*, p. 144); je ne sais comment expliquer ce nom de *nyâte*; peut-être faut-il indiquer un curieux rapprochement avec le fer d'*en-nîl*, النيث de l'Arabie méridionale « le plus mauvais, parce que le forgeron fraude le monde avec ce fer » ? (cf. Landberg, *Hadramout*, p. 354, in fine).

mâlḥa wuldida
ḥōṭṭefethālī ḥalqōṭṭa
hiya ṭejri wāna nejri
ḥattālbāb el 'ākri

Bou chaqchaq(1) aux longues jambes
 m'a emporté chez sa femme ;
 elle m'a donné un petit morceau de viande
 salé et délicieux,
 mais un chat me l'a pris
 et s'est sauvé, moi courant après lui
 jusqu'à la porte écarlate.

1. Les animaux familiers sont ici comme partout fréquemment mis en scène dans les chansons enfantines. Déjà le *Lisān el-'arab* nous rapporte un équivalent du « hanneton vole, vole ! » français, chanté par les enfants à l'insecte appelé أم حبيبن (LA., XVI, p. 109; M. Houdas a bien voulu me signaler ce passage). Les petits Palestiniens chantent le lézard (cf. Dalman, p. 174); dans les chansons des enfants maghribins figurent fréquemment le coq, la poule, le chat, le chameau, l'abeille (cf. Stumme, *Neue Sammlungen*, passim). Il faut ajouter, à Tlemcen, la cigogne qui habite tous les minarets de la ville, et jouit d'une grande popularité. Son nom de *Bū šaqšaq* est visiblement une onomatopée à rapprocher de son nom classique عتقاق (cf. LA., XII, 208) et de son nom tripolitain عتقاق (cf. TBL., p. 146). Le terme bien connu de بكارج (du grec πελαργος) est ici très peu usité (Dozy, I, 107). C'est comme à peu près partout un oiseau sacré, auquel on ne touche pas. Une légende curieuse existe sur lui : les cigognes seraient des *tolbas* que Dieu auraient métamorphosés pour les punir d'avoir rompu par gourmandise le jeûne sacré de Ramadhān. Depuis ce temps, vêtues de blanc et de noir comme les *tolbas* tlemceniens, elles se repentent, fréquentent les minarets, font d'interminables inclinations (رُكُوع) en balançant leur cou d'avant en arrière, et cherchent en claquant du bec à réciter du Coran; on comparera au curieux passage d'Ali-Bey el-Abbāsi (*Voyages*, I, 127) sur les cigognes de Fez. — Dans la version chantée, on remarquera de notables différences d'accentuation, par ex. : ḥōṭṭefethālī ḥalqōṭṭā hiya ṭejri wānā nejri.

V

Chanson d'enfants.

*Bū šaqšāq šāq šāq
yallāh lelbórj nēl'ābu
nā'tēk elqmāh wuṣṣ'ēr
men dākennāder* elkbir
dikennāhla lkwiṭra
'ālā neuwār elfūl jālsa
tehdem elbörnōš wulkšá
wúld eṣṣolṭān yēñksa (1)*

Bou chaqchaq, cigogne !
allons viens jouer avec moi à la tour,
je te donnerai du blé et de l'orge
pris à cette grande meule.
Vois cette abeille guitariste
assise dans la fleur de la fève,
elle tisse un burnous et un hâik (de miel)
pour habiller le fils du roi.

VI

Chanson d'enfants.

*E'fterqo lā tēnharqo
lā ijikum ḥāméd qōqō
yerfédikum 'ālā 'āñqo*

1. L'accentuation du chant est, je le répète, tout à fait différente :
ainsi pour ces deux derniers vers, on chante :

<i>tehdem elbörnōš wulkšá</i>	— x — x — x — x
<i>wúld eṣṣolṭān yēñksá</i>	x — x — x — x

*inéhhe jelda melláħmu
 bās iréqqa' šobbāto
 šobbāto 'ánd elqāte
 wulqāte mā rāh rāte
 wunnāħla begtātēha*
 wulferrúj* ihājīha* (1)*

Séparez-vous pour ne pas être brûlés,
 qu'Ahmed Qoqo ne vienne pas
 vous emporter sur son cou ;
 il s'est arraché un lambeau de chair
 pour rapetasser ses souliers.
 Ses souliers sont chez le cadi
 qui, lui, n'est pas content du tout ;
 voyez l'abeille avec ses deux mèches,
 à laquelle le coq raconte des histoires.

VII

Chanson d'enfants.

*yā wukkāl ramḍān (2)
 yā ḥāšōr dīnu*

1. Cette petite pièce est chantée par les enfants tlemcenien en été à la fin du jour. Après le repas du soir, ils jouent dans la rue jusqu'au moment où la nuit tombe ; alors leurs parents les rappellent et cette chansonnette entonnée en chœur est le signal du départ. — *hāmed qōqō* est encore un des noms de la cigogne. — L'accentuation du chant sera :

*éšterqō lā ténħarqō
 lā ħīkūm hāmed qōqō
 yérfedkūm 'ālā 'dāqō
 inéhhe jelda mellāħmū
 bās iréqqa' šobbāto*

2. Chanté : *yā ḥāšōr dīnu
 ūkēlb ēssoudān
 Iqōtṭa' mōšrinū*

Cette petite chanson est vociférée par les enfants au musulman que

ukélb èssoudân
*iqôttâ' môsrînu**

'aiyôtt yû sêtti
herjêlli téjri
belmôgla wulhôt
*wulhûbz èlmen'ôti**

O celui qui mange en ramadhan,
qui abandonne sa religion,
que le chien du Soudan
lui déchire les entrailles.

J'ai appelé (lalla?) Setti
elle est accourue vers moi
m'apportant une étuvée, du poisson
et un pain de choix.

l'on surprend à rompre sans motif légitime le jeûne sacré de Ramadhân. J'ai vu des individus, coupables de cette impiété, que la police française avait grand peine à protéger contre la fureur de la foule. — Je ne peux guère expliquer *kélb èssoudân* que « par le chien du Soudan » conformément à l'indication de mon entourage indigène; *Soudân* s'emploie du reste très couramment ici pour désigner le Soudan (cf. la remarque de Landberg à ce propos, ap. *Hadramout*, I, p. 23, note 2). S'agit-il originellement des chiens noirs كلاب سودان, objets d'exécration dans l'Islam? (Cf. Van Vloten, ap. *WZKM.*, 1893, p. 240; aussi les observations de R. Smith, à cet égard ap. *Religion of the Semites*.) Je ne le crois guère, *أسود* n'est pas employé à Tlemcen, et encore moins le pluriel *فُعْلان* pour les noms de couleurs.

VIII

Chanson d'enfants.

<i>tām tām yā tām tām</i>	<i>u'ōrq eddezziyāṭa</i>
<i>yā jāma' sṭdi ramḍān</i>	<i>hānned hānned* yā rōbbi</i>
<i>hōll bāb wūrlōq bāb</i>	<i>wāna mā nésmaḥ lemmūā</i>
<i>lā ijik elbeuwāb</i>	<i>elli wuldēt̄ni tōṣṭa</i>
<i>Fātma waḥlima</i>	<i>wuḥwāya kif el'ōlma</i>
<i>tāl'ēn lellima*</i>	<i>wāna ki rūrāb ellil</i>
<i>wullima maḥlāḥa, maḥlāḥa</i>	<i>blā 'ainin blā rejlin</i>
<i>rōbbi ihēlli mūlāḥa</i>	<i>blā wudn̄n blā jenḥen</i>
<i>'ššāsiya fōq errds</i>	<i>hiṭ ḥāmēr uḥiṭ sṣēr</i>
<i>teiyérha yā bēl 'abbās</i>	<i>uḥiṭ em'āmmer beljūher</i>
<i>dikelbégra nneṭṭāḥa</i>	<i>tāḥaṭ ḥābba felḥāsi*</i>
<i>nethāṭna betṭlāṭa betṭlāṭa</i>	<i>refdēt̄ha bēnṭ essāsi*</i>
<i>'āṭāṭna ḥūbza u fṭāṭa</i>	

Tam tam, ô tam tam,
 ô mosquée de Sṭdi Ramdhān (1) !
 ouvre une porte, ferme l'autre,
 le portier ne viendra pas te trouver ;
 Fatma et Ḥalima
 sont montées au citronnier
 et le citronnier est doux, bien doux ;
 que Dieu épargne son propriétaire ;
 La chechia est sur la tête,

1. Cette petite chanson, qui, comme la plupart des chansons d'enfants ne présente aucune suite logique, se chante pendant le mois de Ramaḍhān. Il n'y a aucune mosquée de Sṭdi Ramḍān à Tlemcen ; en revanche à Alger, il y en a une fort connue (cf. Devoulez, *Édifices religieux de l'ancien Alger*, p. 226-228).

fais-la voler, ô Bel 'Abbès ;
 cette vache de ses cornes méchantes
 nous a frappés tous trois,
 mais aussi elle nous a donné des miettes de pain
 et une racine de ziâta (1).
 Massacre, massacre, ô mon Dieu !
 moi je n'épargnerai même pas ma mère
 qui m'a mise au monde petite fille
 tandis que mes frères sont comme de vrais savants,
 et moi je suis comme le corbeau de nuit (2)
 sans yeux et sans pieds,
 sans oreilles et sans ailes ;
 un fil rouge, un fil jaune,
 un fil tout couvert de perles ;
 l'une d'elles est tombée dans le puits
 et c'est la fille du mendiant qui l'a prise.

IX

Chanson d'enfants.

<i>'ârfa 'ârfa</i>	<i>ya'ték uliyed</i>
<i>embârka</i>	<i>nhâr el'ed</i>
<i>mîmûna</i>	<i>èlkummtya*</i>
<i>hâmmu hâmmu</i>	<i>wurkâb èzdid</i>
<i>néuwöd hîtek</i>	
<i>wûlla mrâtek</i>	<i>serrhōna mmwāltn èddâr</i>
<i>ta'tēni si</i>	<i>iserrâhkum feljēnna</i>
<i>wûlla némsi</i>	<i>bemziwöd èlhōnna</i>

1. La berle de Sicile dont les enfants tlemcenien sont très friands.

2. De pure invention ; aucun oiseau ne porte le nom de « corbeau de nuit ».

Arafa, Arafa — jour béni — jour heureux(1)

Hammou, Hammou — fais lever ta sœur — ou ta femme
qu'elle nous donne quelque chose — ou nous allons partir.
Dieu te donnera un petit garçon — pour le jour de la fête
avec un beau poignard — et des étriers neufs.

Laissez-nous entrer, maitres du logis
Dieu vous laissera entrer en paradis
avec un sachet de henné(2).

X

Chanson d'enfants.

*yā gmér gumméira**
*yā ṣṣbāḥ eddāra**
bī ni wuṣṣrini
*ḥātṭa dār ḥānīni**
ḥóll ḥōzāmèk yā ṣolṭān

1. C'est le jour d'Arafa, la veille de la fête des sacrifices (dans le Magrib *él'éd elkbīr*) que les enfants pauvres vont chanter ce petit refrain, en demandant l'aumône, à la porte des maisons, où les femmes sont enceintes et attendent leur délivrance. On en trouvera une fort analogue ap. Sonneck, *CM.*, n° 99 (comp. aussi pour les chants d'enfants à l'occasion des fêtes religieuses, dans le seul domaine arabe et sans tenir compte de nos noëls et de nos chants de Pâques, Stumme, *Neue Sammlungen*, p. 125, n° 40; Goldziher, *ZDMG.*, 1879, p. 629, 630; aussi pour les chants d'enfants arabes chrétiens de Palestine, Dalman, *Paläst. Diwān*, 161, 162). — Mentionnons encore, que dans les maisons tlemceniennes, lorsqu'on amène le jour d'Arafa les animaux destinés au sacrifice du lendemain, les enfants dansent en rond autour des victimes en chantant : *ṛódda l'éd néddebḥo 'aīsa us'éd*, c'est demain la fête; nous égorgerons *'aīcha* (la brebis) et *sa'ta* (le mouton).

2. L'assonance des mots *ḥónna* et *jénna* a conduit ici comme dans d'autres pays musulmans (comp. *ZDMG.*, 1879, p. 616, ls. 19 et 20) à les

wa'tēni wāḥd eddīnār
āsem tāt mel beddīnār
bāš nešri wāḥd elḥōmār
dsem tāt mel belḥōmār
bāš ennéqqōl ellājūr
āsem tāt mel bellājūr
bāš nebniū biṭ allāh
biṭ allāh maḥlūla, maḥlūla
ḥōllha mḥāmmēd wuṣḥābu
ufeljēna yūṣābu

O lune resplendissante
 toi qui te trouves pleine au matin (1),
 vends-moi et achète-moi,
 et achète même la maison de mon père;
 ô roi! ouvre ta ceinture
 et donne-moi un dinār.
 Et que feras-tu de ce dīnār?
 c'est pour acheter un âne;
 et que feras-tu de l'âne?
 c'est pour transporter des briques;
 et que feras-tu des briques?
 c'est pour bâtir la « maison de Dieu »;
 la « maison de Dieu » est maintenant ouverte
 c'est Moḥammed et ses compagnons qui l'ont ouverte;
 nous les rencontrerons en paradis.

accoupler fréquemment : *elḥōnna trāb eljēna* « le henné est la poussière du paradis » est à Tlemcen un dicton courant.

1. Les enfants chantent cette petite pièce dans les jours du *miled* (cf. *sup.* p. 274 et ss.) pendant lesquels la lune est dans son plein; bien entendu les différences de ce texte dicté, avec le texte chanté son parfois assez considérables, ainsi : *bāš nešri wāḥd elḥōmār*; *bāš ennéqqōl ellājūr*; *ḥōllha mḥāmmēd wuṣḥābu*.

XI

Chanson d'enfants.

âqe âqe âqe
tlâṭa ṣoldi lbâqe
erjâ yâ bēnti
wunjiblèk la'rûs
gâ'ad 'âl êlkûrsi
wussébsi ffûmmu
wussâ'a fôhzâmu

Aqi aqi aqi,
 à trois sous le restant,
 attends un peu ma fille
 et je vais t'amener le fiancé
 assis sur sa chaise
 la pipe à la bouche
 et la montre à la ceinture (1)

XII

Chanson d'enfants.

tôba 'âlâ tôba
wulḥil menṣôba

1. Les petites filles chantent ce refrain lorsqu'elles se moquent d'une camarade boudeuse; il arrive encore dans ce cas, qu'elles se prennent toutes par la main; et s'avancant en sautant vers la bafouée elles disent :

<i>hâm hām hām</i>	ham ham ham
<i>dšīša* bellhām</i>	de la semoule avec de la viande
<i>wulqaid būzellūf*</i>	et le caïd à la tête de mouton

Celle dont on se moque répond invariablement :

hām mā nerṭāši belkulībāt nḡd'ē*

« ham, je me préoccupe peu de ce que font mes petites chiennes », ce qui met généralement la fureur au comble.

wul qáid būšá'ra
râkeb 'ālā mōhra
mōhra ḥādidiya
mūlāt 'ainiya
ētlá' aṣṣōr eṣṣōr
'diyōt lbén maṣṣōr
yedbāhli ḥazzerzūr
zerzūr mn èlfōḍḍa
ḥōṭfēṭhūli lqōṭṭa
qōṭṭa qōṭēṭāṭi
ṭér'a jēmūlāṭi
ṭér'a ljmél lá'wōr
yémši yeṭkéuṭwōr
ḥāṭṭā lbāb lāḥmer

Motte de terre sur motte de terre,
 les chevaux sont tout prêts,
 le caïd Bou Cha'ra
 chevauche une pouliche
 une pouliche gris de fer,
 mattresse de mes deux yeux.
 Monte tout le long du mur,
 appelle Ben Mansour,
 qu'il me tue un étourneau
 un étourneau d'argent;
 le chat me l'a pris
 mon chat, mon petit chat;
 tu fais paître mon petit chameau
 tu fais paître le chameau borgne
 qui s'en va en roulant
 jusqu'à la porte rouge (1).

1. Certainement cette petite pièce nous offre une version tlemcenienne

XIII

Berceuse.

yā hārher ya bérber*
yā regqādin elrözlân
regqödu ùlidi m'âhum
bin elwôrda wussūsân
regqödu ùlidi m'âhum
'âlâ mḥdid eṣṣolṭân

O herher, ô berber (1),
 vous qui faites dormir les gazelles,
 faites dormir mon fils avec elles
 entre la rose et le lys;
 faites dormir mon fils avec elles
 sur des coussins de sultan.

fort altérée de la pièce tunisienne des *Neue tunisische Sammlungen*, n° 19; et dans laquelle Stumme discerne des allusions à un événement historique relatif à Tunis (*op. cit.* p. 101); à noter la présence comme dans la version tunisienne des formes poétiques *qōṭṭāṭi*, *jēmildṭi* au lieu de *qōṭṭṭi*, *jmtṭi*; on trouvera le mètre de la version chantée, qui est le même à Tlemcen qu'à Tunis ap. *Neue tunisische Sammlungen*, n° 113, 114.

1. Chanter pour faire dormir l'enfant dans son berceau, ou le faire jouer sur les genoux, se dit à Tlemcen *hārher*; nom d'action *ṭhārḥēr*. Dans l'est du département on emploie plutôt *bérber*, nom d'action *ṭberbēr*. Le mot du langage enfantin, qui a le sens de « dors dors » et se trouve généralement répété en tête de la berceuse (يابأبي، طباطبا, *nāna nāna*) est à Tlemcen *rāra rāra*. Comparer pour les berceuses arabes, Goldziher, *Altarabische Wiegen-und Schlummerlieder*, WZKM., 1888, 164-167; le chapitre sur les enfants de H. H. Jessup, *The women of the Arabs*; Stumme, *Neue tunisische Sammlungen*, n° 7-12; Sonneck, *CM.*, n° 17, 18; Dalman, *Palästina. Diwān*, p. 165-171; Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, p. 199).

XIV

Berceuse.

*dhélt lelbīt semmīt
uṭārt ɛlwūjhi ḥāmāma
elqandil yégdi blā zīt
wufṭiltu men 'āmāma
wūjhāk mlih yauidi
mā ilēq ril lelqyāda*

Je suis entré dans la chambre, j'ai dit au nom de Dieu,
et une colombe s'est envolée à ma face.
La lampe éclaire sans huile
et sa mèche est d'étoffe à turban ;
ton visage est beau, ô mon fils
et ne s'accommodera que d'un poste de caïd.

XV

Berceuse.

*ḥābbet ḥālāwa ḥālūwa
wurréṣṭha fejnāni
ujāw ɔṭtyār yeḥqōbūha
ṭōrréttḥum belm'āni*
wūldi yā zzin ezzin
umā wuldātu wullāda
šā'ru ḥārīr mdéllsi*
urāh šqōr bezzyāda*

C'est une graine douce d'anis,
je l'ai plantée dans mon jardin ;

les oiseaux sont venus la becqueter,
 je les ai chassés avec des plaisanteries ;
 mon fils qu'il est beau, qu'il est beau !
 et ce n'est pas une femme trop féconde qui l'a enfanté ;
 ses cheveux sont de la soie mêlée d'or
 et il est blond plus qu'on ne saurait dire.

XVI

Berceuse.

*Râra râra ultdi mâli
 wubriya jât men fâs
 jâbha mâli Bel 'âbâda
 elli ainîn hâbbu nn'âs
 wurrâs hâbb elûsâda*

Rararara mon enfant, mon bien,
 une lettre est venue de Fâs (1)
 c'est mon trésor Bel'abâda qui l'a apportée,
 les yeux désirent le sommeil
 et la tête désire l'oreiller.

XVII

Berceuse.

*'aiyôtt lettêr mâtâr
 reiyéšťlu* mâtâr jâni
 'aiyôtt lebbwâ hnîni*

1. On trouvera une variante de cette berceuse dans le mémoire actuellement sous presse de M. Bel, *La Djâzzya*, JA., mars-avril 1902, p. 318, note 2.

*ba`d elmhõnna jfâni
'aiyõtt lîâi bn emmũd
šõqq elbhâr ujâni*

J'ai appelé l'oiseau et il n'a pas volé vers moi ;
je lui ai fait signe, il n'est pas venu davantage ;
j'ai appelé mon père compatissant,
mais sa compassion a cessé et il m'a repoussé loin de lui ;
j'ai appelé mon frère, le fils de ma mère,
il a franchi les mers pour venir vers moi.

GLOSSAIRE

ا

ddén, appeler à la prière, et retentir en parlant de l'appel lui-même أَذِّن (cf. *suprà*, p. 74).

addád, *atractylis gummifera* (cf. sur cette plante Trabut et Batlandier, *Flore de l'Algérie*). Dozy, I, 14, أَدَاد.

âsem, quoi qu'est-ce? أَشْ أَسْم (cf. *suprà*, p. 174).

ilâh, très souvent employé en poésie sous la forme non contractée إِلَهِ يَا إِلَهِ, comme dans les poésies syriennes et arabiques (cf. Landberg, *Hadramoùt*, I, 107).

ب

brântya, ragoût aux aubergines (comp. Bel., ap. JA., septembre 1902, p. 193); c'est vraisemblablement l'espagnol *berengena* (conf. Lerchundi, *Voc.*, 139); tandis que le primitif persan بَادِلْجَان s'est conservé sous la forme *bâdenjâl* pour désigner le légume lui-même.

mbésses, gâteau de semoule et de sucre cuit dans l'huile.

mebhôt, stupéfait; Beaussier, مَبْهُوت, p. 51; aussi classique مَبْهُوت et مَبْهُوط, et encore مَبْهُوت et مَبْهُوط avec une transposition de lettres tout à fait analogue à celles des racines $\sqrt{\text{بلد}}$ et $\sqrt{\text{مبل}}$ (cf. Landberg, *Hadramoùt*, I, p. 108).

ت

terrās, pl. *trāres*, piéton, fantassin, mais dans la banlieue simplement « homme » (comp. *TBL.*, 136; Vollers, ap. *ZDMG.*, 1897, p. 296; *LA.*, VII, ۳۳. *ورجل ترأس صاحب ترأس*).

tā'dl, avec l'article *etta'dl* : *تعالی*, devenu adjectif! (comp. Sonneck, *CM.*, ۱۰۸ c).

teqnētfa, sorte de pâtisserie faite de miel et de semoule mêlés et cuits dans l'huile ou dans le beurre.

tāstā' : *mn ettāstā'*, de loin, du large; se rattache sûrement à la racine *وسع*, car l'on dit dans le même sens *mn elūsā'*; peut-être est-ce *توسيع* avec une transformation bien connue d'autres dialectes (cf. *Ḥadramūt*, I, 9, note 1; comp. *MGT*, § 64); des formations secondaires de *وسع* en *تسع* et *طسع* paraissent déjà exister dans la langue classique (cf. *LA*, IX, ۳۸۳. X, ۱۰۴).

ttdfōq, à côté de *ttfōq*, s'accorder, convenir de *اتَّفَق*; à ajouter à la liste des exemples de combinaisons de formes différentes, p. 85, 86.

ج

jōrltla, balançoire; *jérlel*, balancer, cf. *suprà*, p. 206, note 2.

mjūnah, étoffe de soie brochée d'or, comp. Beaussier, p. 95, « brocart à raies ».

jéns, djinn, pour *جن* par allitération seulement dans l'expression *lā jéns ulā yéns* = *لاجن ولاانس*.

jūhdd, la guerre en général, et non pas seulement la guerre sainte *جهاد*.

jéuwōz « faire passer » son pain en mangeant ou en buvant quelque autre chose; *jwāz* ce qu'on avale avec le pain (comp. Beaussier, 98, 99; Dozy, I, 234; Delphin, p. 211, note ۱۰; 216, notes ۲۳, ۲۴; marocain *dwdz*, Fischer, *MS.*, p. 6).

ح

ḥābtb, le pluriel *ḥābāb*, s'emploie fréquemment dans le sens de « parents ».

ḥājra, pierre; pluriel collectif *ḥjōr*; *ḥōjran* de la page 216 est rare et poétique.

mḥārqōs, dont les sourcils sont joints par le trait noir appelé *ḥar-qōs*; dénominatif de ce dernier mot, dont l'étymologie est bien, non pas celle proposée par Cherbonneau (*JA.*, 1861, II, p. 375), mais le grec χαλκός (cf. Dozy, I, 274, 317; *MGT.*, p. 294.)

ēlḥāsōl, bref, cf. *suprà* p. 194; aussi ap. Delphin, 233, l. 7, الحاصل.

ḥōmmel, donner la bastonnade, *ṭahmtla*, proprement « faire porter » (cf. *suprà*, 251, note 3).

ḥānin : *ḥāntni*, mon père, cf. *suprà*, p. 199; *ḥāntni* 'āmer est le surnom tlemcenien donné aux souteneurs de profession.

ḥānes, très bien défini ap. Cohen-Solal, *Mots usuels*, p. 8, note : « tracer avec le bout du roseau non taillé des caractères que l'élève doit suivre en repassant dessus »; proprement, selon toute vraisemblance « faire serpenter » dénominatif de حش.

ḥāja, proposer des énigmes, *ḥōjjāya* (comp. Beaussier, p. 107), et aussi à Tlemcen simplement « raconter des histoires »; la formule consacrée pour introduire une *ḥōjjāya* est *jītēk ḥājītēk lū-kān mā ḥūmān mā jītēk*, je suis venu te poser une énigme et si je n'avais pas eu mes deux pieds, je ne serais pas venu (comp. *Houwāra*, p. 78, 79).

ḥāsi, puits, classique حسي (cf. *suprà* p. 58); surtout du dialecte de la campagne; à Tlemcen ville, on emploie de préférence *bir*; aussi *Houwāri*; cf. *Houwāra*, p. 40 et sénégalais *ḥāsi*, pl. *ḥisīdn*.

mḥēlqā, pétard, pour محيرة.

ḥāuwōf, chanter le *ḥāuf*; *ḥauwāf*, bon chanteur de *ḥāuf* (cf. *suprà* p. 206, note 4).

ṭāya, se ranimer; dans le même sens la 5^e forme تحيي ap. Beaussier.

derbál, haillon, pl. *drábel*; la forme *drábil* qu'on trouvera à la page 223 est du dialecte de la banlieue (cf. *suprà*, p. 6); peut-être à rapprocher des classiques ذعلب, ذعلب qui ont le même sens.

dris, dépiquage, forme assez rare, cependant usitée à côté du très courant *drás*.

drém, chercher à mordre, montrer les dents, faire mine de se jeter sur quelqu'un en grognant (se dit du chien).

dšša, sorte de grosse semoule (cf. Delphin, p. 207 et suiv. qui donne تشيشة et دشيشة), classique جشيشة, qui apparaît d'assez bonne heure en Orient et en Occident sous la forme دشيشة (cf. Dozy, I, 442; Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, 498, note; *suprà* p. 27, note 1).

dšra, lune dans son plein (comp. Beaussier, قمر دائرة, pleine lune, p. 212).

diwān, réunion d'affaires, assemblée; les saints tlemcenien, et les *djinn*s tiennent des *diwān* : *diwān esšāḥen* et *diwān eljnūn*.

ر

rdá, pl. *rédyá*, manteau des campagnardes qui s'attache aux épaules avec deux agrafes; c'est aussi la pièce d'étoffe dont on recouvre le cadavre sur le lit funèbre.

ršōm, marquer; *mersōm*, marqué, naturellement classique رسم, مرسوم.

ršá, se préoccuper, se soucier de, class. رضى?

rqōb; à la première forme le participe actif est seul employé : *ráqōb*, qui est au courant de, et *rágeb* (avec *g*), qui regarde d'en haut; la deuxième forme *réggeb* est « regarder avec attention »; la 3^e *ráqōb* (avec *q*) est « avoir l'œil sur, surveiller, épier ».

rékba, genou; le pluriel le plus fréquent est *rkáb*, avec l'article *lerkáb*; aussi *rkābi* et *rekbat*.

rāhj et *rhāj*, رَاحِج, nom de l'arsenic blanc, est devenu dans le langage courant un synonyme complet de سم *sém*, poison en général.

rydt, jardin; toujours avec cette prononciation; c'est le pluriel رياض devenu singulier (comp. Beaussier, 258, 259; Dozy, I, 570). Le singulier classique روضة est inconnu dans le langage courant; mais dans des textes écrits tlemcenien, on le rencontre avec le sens aussi andalou de cimetière (cf. Brosse-lard, *Tombeaux des émirs Beni-Zeïdân*, p. 15).

réiyej, ranimer, activer le feu, en secouer les cendres; comp. le sens d'agiter, secouer, des racines classiques أَرَج, رَهَج; sur-tout LA., III, 29, وأَرَج النار أوقدها.

réiyeš, naturellement d'abord « plumer » puis « faire signe » et dans ce sens, ce paratt bien être une métathèse de شَارَ√ شِير (comp. Delphin, 224 (10); Socin, *Mar.*, 42 (95); *TBL.*, p. 144, شِير; Lerchundi, 429, يَشِير s. v. *indicar*).

rihéya, pl. *rwâhe*, sorte de pantoufle de femme sans talon et brodée (comp. Delphin, 189, note (1)).

ز

zérta', se disperser comme le grain qu'on sème; formation irrégulière de $\sqrt{\text{زرع}}$.

zânza, fut. *izónze*, frotter le nouveau-né avec du henné; comp. ap. Beaussier le sens de تَنْزِيَة, p. 275.

zwôj, épouser; fut. *yézwôj*; toujours sous cette forme à rapprocher de *hwôn yéhwôn*, voler, cf. *suprà* p. 168 *in fine*.

zifôl, envoyer, comme ap. Delphin p. 307; les autres formes dans d'autres dialectes ap. Socin, *Mar.*, p. 32, note 44.

zerqôn, minium, cf. Dozy, I, 589; Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 173.

zenjfûr, nom générique de toutes les couleurs en poudre, class. زَنْجَفَر, et turc زَنْجَفَرَة, cinabre (conf. Dozy, I, 606).

zellûf, *bû zellûf*, tête de mouton (comp. Sonneck, *CA.*, p. 80, note) est surtout du dialecte de la banlieue; à Tlemcen on emploie surtout *zellif* (cf. Beaussier 271) qui paratt bien le berbère *azellif*, tête.

zmérrda, collier, dont une description existe dans le *Catalogue descriptif des objets d'orfèvrerie indigène*, n° 44 et suiv.; classique *زمررد* émeraude; mais n'a plus du tout ce dernier sens à Tlemcen.

س

séffa, cousscouss au sucre et aux raisins secs; Beaussier, p. 298 donne *مسفوف* dans le même sens.

skenjbtr, gingembre, aussi ap. Beaussier; Delphin donne *سكنجبر*; corruption du classique *زنجبیل*?

smâq, encre indigène (cf. *suprà* 243); Beaussier donne *سهاغ* et *صهاغ* (p. 311, 375); Cohen-Solal donne *صبق* et *صبخ* (*Mots usuels*, p. 4); probablement toutes ces formes proviennent de *صبخ*, gomme.

snâsektem, encore usité, sans qu'on y attache aucun sens; c'est l'injure turque bien connue *اناسنی سکدیم*; le verbe *نصص* « injurier; rudoyer » (cf. Beaussier, 674, *TBL.*, p. 151) est proprement « répéter, *anâsnâsektem* ».

sâsa, mendier; *sâsi*, pl. *swâsi*, mendiant; noter l'expression *sâsa uqâsa* « il a acquis de l'expérience à ses dépens » (proprement il a mendié et éprouvé la dureté des gens). L'explication de ce mot, proposée par Stumme, ap. *MGT.*, 301 paraît fort plausible.

srâya, petite chambre qui domine la porte d'entrée d'une habitation, c'est naturellement le persan *سرای*.

meslût, bâton long et mince, gaule.

ش

šôrq, le pèlerinage, tandis que *šérg*, l'orient; cf. *suprà*, p. 17.

šérrek, déchirer, mettre en pièces; comp. Landberg, *Hadramoùt*, p. 620.

aqšâq, *bû šaqšâq*, le nom de la cigogne, cf. *suprà* p. 288.

šqōf, pot à fleurs; un pot de basilic s'appelle plus spécialement *mḥābqā*; aussi dans le sens collectif de tessons de pots : *šqōf ezzebél mā yeṭherréss*, les tessons de pots du fumier ne se cassent jamais (il n'arrive pas de mal aux coquins). Inconnu dans le sens de navire (grec *σκάφος*, cf. Vollers, *ZDMG.*, 1896, p. 614).

šmāta, propre à rien, goujat; *mel lhé ššmāṭ*, à la barbe (aux dépens) des propres à rien; probablement intervention de racine $\sqrt{\text{شتم}}$, cf. Dozy, I, 784; mais $\sqrt{\text{شمت}}$ déjà classique.

šhōd, miel (surtout dans la banlieue); *mšāḥda*, pl. *mšāhed*, gâteau du même genre que le *msēmnen* (cf. Delphin, p. 214) et que l'on mange avec du miel, comp. Beaussier, p. 350.

tešwtsa, nom de la 8^e journée qui suit la naissance d'un enfant, cf. *suprà*, p. 278.

ص

šān, $\sqrt{\text{صحن}}$; on n'emploie guère ce mot que pour désigner la cour intérieure des mosquées; la cour intérieure d'une maison s'appelle d'ordinaire simplement *wōṣṭ ēddār*.

š'ōr, devenir méchant, insolent, s'emporter; probablement pour classique $\sqrt{\text{سعر}}$, cf. Dozy, I, 655.

šōra, pl. *šōrāt*, soura, naturellement $\sqrt{\text{سورة}}$.

ط

mētwi, blague à tabac en peau, qui se roule.

triḥa, volée de coups (comp. Dozy, II, 32); d'autre part *terrāḥ*, pl. *trārah*, garçon boulanger; *trāḥ*, enfourner le pain (déjà avec ce sens ap. Ibn 'Abd Rabbih, *'Iqd el-Farīd*, III, [٢٧, l. 17]).

ع

- m'addsa*, tissu à pois (عدس = lentille).
'árrek, pétrir, frotter; *'árrek swáben*, frotter du savon, faire la lessive (comp. Beaussier, 430).
'ákér, poudre de couleur carmin; *'ákri*, carmin (désigne d'autres variétés de rouge, ap. Dozy, II, 155; Stumme, *TBL.*, 146).
'ákker, mêler, gâcher, triturer; et jamais le sens de rougir, teindre avec de l'*'ákri* qui figure ap. Beaussier, 445.
'ā/ārem, bravo à! naturellement persan-turc آفرین, cf. Vollers, ap. *ZDMG.*, 1896, p. 646; Beaussier, p. 11, أَفَرَمَ; Delphin, p. 329, عفرمة; à Mascara *férma*.
'álém, informer, faire savoir; tandis que *'állem*, enseigner; probablement عَلِمَ ramené à une première forme; d'autre part عَلِمَ a été couramment remplacé par عَرَفَ.
'dyer, عاير, insulter, se moquer de; Delphin, p. 29, note o donne pour ce sens une forme عَيْرَ — متعايرة, raillerie insultante.

غ .

- îrâra*, dix *herrûba* d'orge, la moitié du *îmél*; le mot dont la signification première paraît « grand sac en laine » existe dans la plupart des dialectes pour désigner diverses mesures de céréales. Les lexicographes musulmans lui assignent une origine non arabe (cf. *LA.*, VI, ٣٢١; comp. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, 103; aussi Dozy, II, 204; Quatremère, *Mamlouks*, I, 85; II, 132), en turc on trouve encore خَرَارَة, cf. Barbier de Meynard, *Supplément aux dictionnaires turcs*, s. voce.
îrôrs, plantation, verger; à Tetouan j'ai entendu *îrôrsa* dans le sens général de jardin (comp. Lerchundi, *Voc.*, 413).
îrôrsa, pl. *îrêf*, *îrâfî*, *îrôsfâl*, *îrûf*, chambre de premier étage; comme ap. Beaussier, 308 et *MGT.*, 308, 309.

irrama, cotisation, part contributive imposée à chacun; *irārem*, تغارم, se cotiser; comp. Dozy, II, 209.

irzer, oser, se risquer à; *rezzār*, hardi, entreprenant; les acceptions de cette racine ap. Beaussier et Dozy, fort, zélé d'une part, fanfaron de l'autre, montrent l'acheminement vers le sens tlemcenien.

mirāṣi, évanoui, tandis que classique مغشى.

rāḥya, sorte de parfum, dont on met volontiers une parcelle dans les chatons de bague; probablement le persan غاليه, civette.

réuwōr, galoper, غور; la II^e forme de غار au lieu de la IV^e qui a ce sens dans la langue classique (comp. Socin, *Diwān*, III, 297; *Huwāra* غيير, 52 ea).

bū riyūl, cloporte; peut-être entre-t-il dans la composition de ce mot le berbère اغيول, âne; le cloporte porte encore le nom de *ḥmār elqōbbān*, âne de l'illettré; d'autre part le nom de بوكو signalé ap. Beaussier, 54 b, est ici inconnu.

ف

fīya, piller; *fēi*, pillage; naturellement classique فاء.

fīāḥ, faire une faveur en parlant de Dieu; *fēḥāḥ*, dire une *fāḥa*; *fīḥ*, cadeau en victuailles donné par un père aux condisciples de son fils (cf. Dozy, I, 237 et *suprà* p. 242, note).

ferrūj, *frārej*, le seul mot à Tlemcen comme à Rbāt et à Tanger pour désigner le coq (cf. Fischer, *ZWT.*, 282; Vollers, *ZDMG.*, 1896, p. 646); dans la banlieue on emploie *dk*, et à Marnia *ṣardōq*.

fānīd, sorte de pâtisserie, dont description p. 277; c'est le persan پانيد, turc; cf. Dozy, II, 284; Vollers, *ZDMG.*, 1896, p. 616.

fāḥāt, nom du 6^e jour qui suit la naissance d'un enfant. Je ne vois guère l'étymologie de ce terme.

fālṭa, faute, erreur; sûrement l'espagnol *falta*; mais que l'on songe cependant à فَلَآت, que LA. (II, ۳۷۲) glose par زَلَّت, erreurs.

ق

qōrfōt, قرفط, retrousser, plier; comp. classique كفت (aussi ap. Delphin, 43, note 3) et la longue et intéressante note de Landberg, ap. *Hadramōūt*, 76, 77.

gérgeb, faire avaler doucement; Beaussier, 586, كركب, avaler, gober.

qarfātān, pl. *qrāfātōn*, caftan, toujours ainsi à Tlemcen au lieu de قفطان.

qlēb, baguette; je crois comme Fischer (*ZWT.*, 279) que c'est sûrement قضيب avec la prononciation *!* du ض (cf. aussi Beaussier, 549, 550; et Socin, *Mar.*, 16, note 51).

gu!āya, pl. *gīdāte*, mèche de cheveux des enfants et des Aissaouas; probablement espagnol *gudeya*; le mot existe en marocain sous une forme غداجة (cf. Lerchundi, 387; Simonet, *Glosario de voces ibericas*, p. 255; Dozy, II, 378), il n'y a je crois guère à rapprocher le tripolitain غثيث, غط, chevelure (*TBL.*, p. 147).

mōgla, d'abord poêle, class. مقلاة, et aussi viande cuite à l'étuvée.

qdā'a, mettre en quarantaine, rompre les relations avec; deux condisciples pour marquer qu'ils rompent les relations s'accrochent par les petits doigts, puis se séparent en tirant violemment : on dit alors tqā'ō.

gummāira, lune brillante, je ne connais pas d'autre exemple de l'emploi de ce mot que celui donné dans la petite pièce p. 295.

qōnt, coin, angle, espagnol *canton*; puis « homme distingué », pl. *qnūt*, peut-être « pierre angulaire » de son entourage comme le classique ركن; et dans le dialecte étudié par Delphin قنطرة (cf. Delphin, 285, note 5).

qāntri, sorte de vêtement à manches brodé d'or qui était, m'assure-t-on, en usage au temps des Turcs. Il ne figure pas ap. Dozy, *Dictionnaire des noms de vêtements*.

gūja, l'alyssum maritimum; on l'appelle aussi bzīqt ħnbnī « crachat du prophète »; et il est assez curieux que dans certaines parties de la France on l'appelle « crachat de Jésus ».

gûda gûda, tout droit; naturellement racine قاد; peut-être aussi influence de قدقد. *Houwāra*, 47 dm) قود على, vers.

moqyds; seulement dans l'expression *déur èlmoqyds*, un cercle complètement fermé; *moqyds* doit avoir ici le sens de « bracelet » indiqué ap. Dozy, II, 432, qui n'est pas connu, il est vrai, à Tlemcen, mais existe à Mascara « cercle fermé comme celui du bracelet »; à Tlemcen *qôiyēs*, bien ajuster; *mqôiyēs* qui va bien, qui est à l'exacte mesure.

ngil, moment de la sieste, grande chaleur pour مقيل, cf. *suprà*, p. 22, 23.

ك

kbés, saisir, s'emparer de; ainsi dans le Maghrib et en Égypte; au contraire en Syrie, classique كيش, cf. Oestrup, p. 160.

khôz, se jeter sur quelqu'un; comp. Beaussier كحز se pousser vers; aussi Socin, *Mar.*, p. 40, note 89, qui rapproche du mزابite فاحز; aussi classique قحز, sauter, renverser quelqu'un.

kerkûr, pl. *krâker*, tas de pierres; cf. *suprà* p. 215; Doutté, *Les Tas de pierres sacrés et quelques pratiques connexes dans le sud du Maroc*, Alger, s. d. (1903), in-8.

kummtya, poignard marocain, cf. sur ce mot la note détaillée de Fischer, *MS W.*, p. 224; aussi tripoliteain, *MGT.*, p. 312.

kennâs, balai (comp. Dozy, II, 493); chez les Juifs balai est *mšâlha*, et dans l'est oranais *mékkensa*.

ل

lérwi, mouflon, أرؤى avec agglutination du *lam* de l'article (cf. *suprà* p. 20); sur les discussions des lexicographes à propos de la forme classique de ce mot, cf. *LA.*, XIX, ٦٩, v°.

lsâs, base, pied, الأساس, bien plutôt que *sâs* à Tlemcen. Cf. Beaussier, Sonneck, *CA.*, 54 (mais لسة, inconnu à Tlemcen); Fischer, *MS.*, p. 32.

lqđ, rencontrer, mais surtout dans ce sens la 6^e forme; *lđqđ*, avec *bi*; la 3^e forme *lđqđ* a toujours le sens factitif « faire rencontrer »; la 4^e forme inusitée à Tlemcen, *lqđ yélqđ* a dans l'est du département le sens très général de « faire » (comp. Landberg, *Hadramoût*, p. 712).

lāmāh, pl. *lwāmāh*, trait, signe particulier; *rmā lwāmāh*, ressembler à (déjà ملامح classique dans ce sens, cf. *LA.*, II, ٢٢٠ in fine).

līm, citron; ainsi à Tlemcen comme en Arabie (cf. *Hadramoût*, p. 81); par contre la forme d'Égypte et de Syrie ليمون se retrouve au Maroc (cf. Lerchundi, p. 474).

م

māra, naturellement مارة, signe, *belmāra*, de fait, en somme.

māḥ, vase où l'on verse l'eau qui a effacé les planchettes coraniques.

mezzāl, bonheur, chance; est surtout employé par les femmes qui ont du le prendre aux juives car ce mot paraît bien l'hébreu moderne מזל (cf. Gesenius, *sub voce*).

mezwār, cf. sur ce mot la note de la page 234.

msīd, école coranique à Tlemcen comme dans tout le Maroc et au Soudan (cf. Fischer, *MS.*, 4, note 4); le *kuttāb* oriental n'apparaît qu'en Tunisie. L'étymologie مسجد indiquée par Dozy (I, 700) se trouve renforcée par ce fait que ce mot est bien prononcé ainsi aujourd'hui encore en Arabie (cf. *Hadramoût*, *passim*). D'autre part je ne connais guère pour les dialectes oranais d'autre exemple de réduction du ج à i, si ce n'est toutefois *ḥāya*, chose, courant dans la banlieue (comp. Delphin, p. 139, note 3) et qui est bien ḥāja, حاجة.

mōṣṣriya, pl. *mṣāri*, chambre d'étudiant; latin *maceria*, cf. Dozy, II, 597; Simonet, *Glosario de voces ibericas*, 323; aussi en *chelḥa* « tamesrit », cf. *Houwāra*, 66 fs).

mdēllsi, couleur d'or fin (مطلّس couvert d'or, ap. Beaussier, 400?)

mōṣṣrin, boyau, pour *mōṣṣrān*, dans la chansonnette, p. 291; et à

cause de la rime avec *dīnu*; je ne connais aucun autre exemple de l'emploi de cette forme.

mā'na, pl. *m'āni*, allusions, propos couverts; *mā'na imā'ni*, parler par allusions.

mīr, maître, chef, class. أمير; confondu fréquemment par rapprochement populaire avec le français *maire* (cf. Sonneck, *CM.*, [AA p]).

ن

nāder, tas de blé ou d'orge; classique أندر qui se retrouve en maltais; *nāder*, apparaît même dans des textes littéraires (cf. Dozy, II, 652).

men'ōf, de belle qualité, de choix; aussi ap. Dozy, II, et vraisemblablement dans le *Piūt* marocain étudié par Socin et Stumme, ap. *ZDMG.*, 1894, 29, 7.

hārher, bercer, cf. *sup.* p. 298, note 1.

hānned, massacrer, frapper sans pitié; dénominatif de هند, acier, comp., *TBL.*, 152, 153.

و

teuṣṣēla, étape dans les études coraniques, cf. *suprà*, 246, 247, *wūhwōl*, pousser des you-yous, toujours ce sens à Tlemcen, conf. *suprà*, p. 230.

wālī, saint, ami de Dieu, class. ولي; avec cette prononciation dans toute l'Oranie, cf. *infra*, *addenda*, p. 317.

wāsa, faire, métathèse de ساءى proprement « égaliser ».

ي

yāmēndra, puisse-t-il arriver que; est-ce donc que? conf. *suprà*, p. 195.

yādra, eh bien quoi? qu'est-ce? cf. p. 195.

ERRATA ET ADDENDA

Des erreurs se sont introduites dans la numération des chapitres et des paragraphes; elles sont dues en partie à l'état fragmentaire dans lequel le manuscrit a été livré à l'impression. L'ordonnance exacte de l'ouvrage se trouve rétablie à la table des matières.

P. 16, note 3, on pourra comparer encore pour le passage de ح à ز les observations de Landberg, ap. *Hadramout*, 239.

P. 50, l. 9, lire *curieuses* au lieu de *curieuse*.

P. 54, l. 1, lire *bēlṭi*.

P. 58, l. 10, lire *ẓdt* au lieu de *jdt*. — *In fine* : le cas de صبي, jeune homme, passant dans le dialecte à ṣābi n'est pas isolé; la plupart des adjectifs فاعيل provenant de racines défectueuses passent en tlemcenien à فاعل, ainsi : *zdk*, pur = زكى; *ṛāni*, riche = غنى; *ṛāli*, cher = غلى; *wāli*, saint = ولي. Ceux qui ont donné c'c*t* comme tr*i* frais, nq*ḍ* propre, demeurent l'exception.

P. 59, l. 20, 21, *sēmmaḥ* et *semmdḥ*; l. 5 et 6 avant la fin, *enqóllèk* et *nqóllèk*.

P. 62, l. 6 avant la fin, lire *yéṭṭob* au lieu de *yéṭṭōb*.

P. 64, l. 5 avant la fin, lire *zóll* au lieu de *zōll*.

P. 66, l. 4, lire *māmūn* au lieu de *māmūn*.

P. 69, il faut encore citer comme verbe défectueux à futur *u* conservé en tlemcenien, le très courant 'āf*ā* yā'fu, pardonner (en parlant de Dieu).

P. 70, l. 4, lire *moḡṭiyīn* au lieu de *moḡṭiyīn*.

P. 74, l. 15, lire *m'éíyes*; l. 24, *iwōṣṣēḷo* au lieu de *iwōṣṣēḷo*.

P. 77, l. 5, lire *mūḥal* au lieu de *mūḥal*.

P. 80, l. 4 avant la fin, lire *nūzén* au lieu de *nūzen*.

P. 82, dernière ligne, lire *yess*d** au lieu de *yess*d**

P. 84, l. 5, lire *ssh*ā**; l. 13, *ssh*ū*q*ḍ**.

P. 86, l. 11, lire *yentḥōbb* au lieu de *yentḥōbb*; il faut signaler encore comme combinaison de formes différentes : *tṭāfōq* s'accorder, *tṭāf*q**, *yettṭāq*o**, *metṭāf*q**, à côté de *tṭōq*; ainsi, VIII^e forme ramenée dans

- le dialecte à une VI^e $\sqrt{\text{تفق}}$; d'autre part les formes *yēnbāri*, il convient, *يَنْبَغِي*; *meštāri*, client, *مَشْتَرِي*, peuvent avoir leur origine dans le désir de reproduire la vocalisation de l'arabe classique.
- P. 91, il faut ajouter aux trilitères qui ont repris après chute de la 3^e radicale une trilitarité secondaire : *nūṣṣ* moitié, pl. *ṣṣaṣ* comme en égyptien (Spitta, p. 34) et non *nṣāṣ* ou *nṣūṣ* comme dans d'autres dialectes (TG., p. 127; ZDMG., 1895, p. 494); on comparera d'autre part sur $\text{ثدي} = \text{ثدي}$, Philippi, *Das Zahlwort zwei im Semitischen*, ap. ZDMG., 1878, p. 72.
- P. 92, l. 4, lire *ēuwōl* au lieu de *ēuwel*.
- P. 93, l. 9, lire *mc'āc'c'a* au lieu de *mc'āc'c'a*.
- P. 96, l. 4, lire *ṣeuwāṣ* et non *ṣouwāṣ*; l. 14, *ḥōbbāz* et non *ḥebbāz*.
- P. 97, l. 24, lire *ṣāhrāmtyēṭ*, et *ṣāihūdtyēṭ*.
- P. 98, l. 11, supprimez ;.
- P. 98, l. 20, lire *ārtūsa*.
- P. 100, note l. 3, lire ZDMG., LIII et non III.
- P. 101, l. 25, *'āmēin*; l. 28, *euūlēlbarḥāin*; l. 30, *qonṭāreīn*.
- P. 102, l. 12, *'āndha*.
- P. 103, l. 13, *'ōṣṣ*.
- P. 105, note 1, lire *suprà*, p. 104 in princ.
- P. 106, note 1, lire *suprà* p. 42.
- P. 107, l. 12, lire *'ōdyān*.
- P. 108, l. 20, lire *mōḍa'* au lieu de *mōḍa'*.
- P. 109, l. 4, lire *c'c'vc'a* au lieu de *c'c'vc'c'a*; et l. 3 avant la fin, lire *concaves* au lieu de *sourdes*.
- P. 110, l. 8, lire *ṣōldi* et *ṣwālda*.
- P. 111, ajouter à 7^e comme mots faisant un pluriel régulier *tn* : *nqē* propre, *ṭrt* frais, *ṣēiyēn* laid; plur. *nqēytn*, *ṭriytn*, *ṣēiītn*.
- P. 113, l. 18, lire cf. *suprà* p. 111, 5^e); l. 22, lire cf. *suprà* p. 109, 3^e).
- P. 114, l. 3, lire *zōñqā* et *zōñqāṭ*; on entend aussi *zāñqā*, *zōñqa*; note 2 comp. contre Spitta l'intéressante remarque de Vollers, ap. ZDMG., 1887, p. 386.
- P. 115, l. 4, lire *ḥōiyāntn*; l. 5, *ḥōiyān*; lignes 10 et 12 *reformé* au lieu de *réformé*, et ligne 10 *نسوان* au lieu de *نسوان* !
- P. 118, dernière ligne, lire : cf. *suprà* p. 116.
- P. 119, l. 13, lire cf. *infra* p. 123, 124.
- P. 120, *nṣā*, *ēntā* sont aussi employés comme pronoms de la 2^e personne sing.; mais en somme assez rares.
- P. 121, l. 22, lire *après* ' au lieu de *après c*; dernière ligne, lire cf. *infra* 130, 133.
- P. 127, l. 21, *nḥeuwōnkum* Je vous accuse de vol, et non « je vous vole-
rai ».

- P. 128, l. 6, *ṭōrrdeṭ*, *ṭōrbāṭu*; l. 7, *ṭōrbeṭ*.
P. 132, note 2, lire cf. *suprà* p. 129 *in fine*.
P. 133, note 3, lire cf. *suprà* p. 131.
P. 135, l. 19, lire *ḏdt* au lieu de *jdṭ*; note 4, avant dernière ligne *ضنبى* et non *صنبى*; dernière ligne *suprà* p. 111, note 2.
P. 137, l. 9, lire *mōḏa'*; note 2, dernière ligne, lire *inf.*, p. 139.
P. 138, l. 10, lire *zérgek* au lieu de *zergék*; *in fine*, à côté de *sabéb*, *ḏarār*, il faut citer encore *'adéd* nombre, *'adādu* son nombre; d'autre part, on entend aussi comme pluriel de *kṭāb*, à l'état isolé *kṭūb* et aussi *kṭūba*.
P. 139, l. 6, lire *ṣābūnu*; l. 8 *kēbsēk*; l. 7 cf. *suprà* p. 59 *in princ.*; l. 19 conf. *suprà* p. 36; l. 20 conf. *suprà* p. 137.
P. 140, l. 3, lire *yaulīdi*.
P. 142, l. 1, lire *hedméṭha*.
P. 143, l. 3, lire *'āuwōṭṭu*; l. 21 *mḥēṭṭi*, et l. 22 *mḥēdda*.
P. 144, l. 5, *ṣēkkeuṭṭēk*, et l. 7 *'adōuūti*.
P. 147, l. 16, lire cf. *infra* p. 148.
P. 149, l. 17, lire cf. *suprà* p. 136 γ]; l. 21, lire *jēu* au lieu de *jōu*, et *suprà* p. 136 δ].
P. 151, l. 10, lire *bēlhāj* au lieu de *bēlhāḏ*.
P. 152 *in fine*, la forme *qāṇṭra* = قنطرة, pont, est beaucoup moins habituelle que *genṭra* et ne sera guère entendue que dans la bouche de gens cultivés.
P. 153, l. 7, lire *mōrṭṭ* et non *mērṭṭ*; l. 7, lire *gēlṭṭ*; l. 12, lire *frīmlēṭ*; l. 18, lire *ṣūkd zrebna*; l. 20, lire *jḥēnna*.
P. 154, l. 8, lire *ēléuwōl* et non *ēléuwōl*; l. 9, *ēḏḏēd* et non *ējjḏēd*; l. 2, avant la fin *ḥārīr*.
P. 155, l. 7, *setṭīn*; l. 18, *miyā-uhemsautlāṭīn*; dernière ligne, cf. *suprà* p. 118.
P. 159, l. 3 avant la fin, *ēnnā'ja*.
P. 162 *in princ.*, au lieu d'expliquer *ḥadlōš* onzième, et le tripolitain *ṭāneš* comme des formations analogiques, il conviendrait peut-être mieux de les considérer comme les dérivés directs des classiques *حادي عشر*, *ثاني عشر*.
P. 165, l. 6, *ṭwāli*; l. 7, *ṭāli*.
P. 168, l. 6, *bā'd*, *bā'dki*; l. 7, *ṭāḥṭ*, *ṭāḥṭu*.
P. 170, l. 6, *'ālēlōrōṣa*; l. 15, *ḥaṭṭaulādi*, *ḥaṭṭēddar*.
P. 171, l. 20, lire : parfois une voyelle prosthétique apparaît devant *l* et *b*.
P. 172, l. 3 avant la fin, *waḷḷah* et non *wallah*.
P. 174, l. 15, *āṣḥal* et non *aṣḥal*.
P. 175, l'adjectif interrogatif *quel* se rend encore, mais assez rarement, par *ama* (إما) comp. MGT., p. 273) *ama kēlb*, quel chien? et, pour les noms de temps par une suffixation de *aš* : ainsi se forment les véritables

locutions adverbiales *woq̣dās*, quand? *sā'īdās*, à quelle heure? *nhārās*, quel jour? *šāhrās*, quel mois? *'umās*, quelle année?

P. 176, l. 14 et 15, *ēlmōlreg*.

P. 183, il faut ajouter à la liste des adverbes de temps *lēbda*, toujours,

sûrement racine $\sqrt{\text{أبد}}$.

P. 184, l. 5, *šhal*; l. 6, *mā šettékš*; l. 7, *mā*; l. 17, *'ad*.

P. 186, l. 6, cf. *suprà* p. 175 in princ.; l. 16, *wāḥdēk*, *wāḥdu*.

P. 188, l. 8, *ḍḍnnīf* et non *ḍḍnnīf*.

P. 189, note, Ibn-'Aql au lieu de Ibn-'Oqail, mais cette dernière forme de ce nom est courante parmi les demi-lettrés tlemceniens.

P. 191, l. 1, *hātta*; l. 6, *léuma*; l. 8 et 9, *hātta*.

P. 194, il y a peu apparence que *māḍām* soit une IV^e forme admirative; d'après l'économie générale du dialecte cette forme sonnerait *medwóm*. Au reste on peut comparer sur cette expression, Hartmann, ap. ZDMG., 1897, p. 210; et Landberg, *Prov. et Dictons*, index sub voce *دام*. — Noter d'autre part que les curieuses formes *lemkdin*, *lemkénni* sont aussi employées dans certains dialectes berbères (cf. Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, CCVII in principio).

P. 195, l. 5, *yāmēndra*.

P. 196, note l. 2, *Jurjura*.

P. 197, note 2, lire p. v et *Ḥāḍramōūt*.

P. 201, l. 5, *'ammēfna* pour *āmmēfna*, et *hālēfha*.

P. 202, l. 14, *ḥwā*; l. 3 avant la fin, *nḥā'*.

P. 204, l. 18, *ḥdtja*, l. 19, *nḥāḥ ḥāderrājel*.

P. 208, note 1, l. 2, *Kenntniss* et non *Kunstniss*; note 2, *Arabica*, III.

P. 209, note 1, comp. les *kerkūr elirrb* dont parle Doutté, ap. *Les Tas de pierres sacrés dans le Sud du Maroc*, p. 8.

P. 215, note 1, le tout récent travail de Doutté, *Les Tas de pierres sacrés et quelques pratiques connexes dans le sud du Maroc*, Alger, 1903, étudie d'une façon magistrale la question du *kerkour*.

P. 219, on comparera sur le cas de Sidi Maṣṣour qui fait crouler la charpente du toit dont on veut le recouvrir, ce que dit Goldziher, *Todtenverehrung*, ap. *Moh. Studien*, I, p. 257.

P. 220, 221, note, رَجْعِي est courant en Andalousie dans le sens de faubourg (d'où l'espagnol *arrabal*; cf. particulièrement Simonet, *Description del Reino de Granada*, 1872, p. 71; Dozy et Engelmann, *Gloss. des mots espagnols*, p. 23; et les observations de Landberg die *Mehri-Sprache in Südarabien*, I, p. 25).

P. 222, l. 2, *lebén* au lieu de *lebén*.

P. 224, note l. 8, *gallas* au lieu de *gallos*.

P. 226, l. 2, *wuñḥēbbērek*.

- P. 232, pièce XIX, vers 1, *nōṭlāḥha*.
- P. 235, l. 1, *lsāsu* au lieu de *lsāsū*; je ne sais au reste comment expliquer l'affixe *masculin* de la 3^e personne.
- P. 237, pièce XXIII, vers 3, *hezzāmēṭ* au lieu de *hezzāme*, et حَزَامَة au lieu de حَزَام; de même p. 276, l. 23, *wulhezzām elmeṭrāza*, *hezzām* = حَزَامَة avec élision de l'a final devant l'article.
- P. 244, l. 26 du conte, *ḍalōbtāṭ*.
- P. 246, l. 42 du conte, *wafaḥhūn*.
- P. 248, l. 82 du conte, *yēbdāu*, *yēqrāu*.
- P. 250, l. 99 du conte, *ydkul*; l. 100, *yéḍḍōrbu*.
- P. 258, l. 52 du conte, *ṣdhe*.
- P. 268, l. 45 du conte, *wāhlhum*; l. 53, *zḥōḍ*; l. 57, *wuṭṭālya*.
- P. 276, l. 37 du conte, *ida*.
- P. 280, l. 65 du conte, *wuṭṭwāṭ* et non *wuṭṭwāṭ*.
- P. 281, l. 2, soyez bons.
- P. 292, l. 9, *'ṣṣāstya* au lieu de *'ṣṣāstya*.
- P. 295, note 1, l. 3, *sont* au lieu de *son*.
- P. 301, l. 1, *bā'd*; l. 3, *ēlbhār*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	III-v
BIBLIOGRAPHIE. — CARACTÈRE GÉNÉRAL. — TRANSCRIPTION	6

PREMIÈRE PARTIE. — GRAMMAIRE

CHAPITRE I ^{er} : PHONÉTIQUE	13
1 ^o Consonnes	13
A. — Quelques particularités de la consonantique tlemcenienne.	13
B. — Accommodations consonantiques.	23
2 ^o Voyelles.	
A. — Semi-voyelles. — Diphtongues	34
B. — Voyelles	37
3 ^o La constitution de la syllabe, l'accent	45
A. — La constitution de la syllabe	46
B. — L'accent.	

CHAPITRE II. — MORPHOLOGIE.

I. — Verbe trilitère à la première forme.	
A. — Verbe régulier	60
B. — Verbe sourd	64
C. — Verbe hamzé.	65
D. — Verbe assimilé	66
E. — Verbe concave	67
F. — Verbe défectueux	69
II. — Verbe trilitère aux formes dérivées.	
II ^o forme.	72
III ^o forme	75
IV ^o forme	76
V ^o forme.	78

	Pages
VI ^e forme	79
VII ^e forme	79
VIII ^e forme	81
X ^e forme	83
XI ^e forme	84
Combinaisons de formes différentes	85
III. — <i>Verbe quadrilittère</i>	87
APPENDICE : <i>Traces de passif</i>	89
IV. — <i>Le nom</i>	90
1 ^o Singulier	90
2 ^o Duel	100
3 ^o Pluriel	102
a) Pluriel brisé	102
b) Pluriel externe	110
c) Pluriels composés; pluriels de pluriels	114
V. — <i>L'article défini. — L'article indéfini. — L'adjectif démonstratif.</i>	116
VI. — <i>Pronoms personnels</i>	120
VII. — <i>Annexion des pronoms personnels enclitiques.</i>	126
1 ^o Annexion au verbe	126
2 ^o Annexion au nom	134
VIII. — <i>État construit</i>	147
IX. — <i>Noms de nombres</i>	155
A. — Nombres cardinaux	155
B. — Nombres ordinaux	161
C. — Noms de fractions	162
X. — <i>Prépositions.</i>	163
XI. — <i>Pronoms interrogatifs, relatifs, démonstratifs, indéfinis.</i>	173
XII. — <i>Adverbes, conjonctions, et particules diverses</i>	180
APPENDICE : <i>Les noms de parenté.</i>	197

DEUXIÈME PARTIE. — TEXTES

I. — <i>Le háuſi</i>	205
II. — <i>Textes en prose.</i>	242
I. — <i>L'école coranique.</i>	242
II. — <i>Tergou</i>	254
III. — <i>La porte de Kechchout</i>	261
IV. — <i>Prise de Tlemcen par les Turcs</i>	265
V. — <i>Le mouled</i>	274

TABLE DES MATIÈRES

325

III. — <i>Chansons et rondes d'enfants.</i>	Pages
I. — Chant des dépiqueurs	283
II. — Chanson des vanneurs.	285
III. — Chant du forgeron.	286
IV. — Chanson d'enfants	287
V. — Chanson d'enfants	289
VI. — Chanson d'enfants	289
VII. — Chanson d'enfants	290
VIII. — Chanson d'enfants	292
IX. — Chanson d'enfants	293
X. — Chanson d'enfants	294
XI. — Chanson d'enfants	296
XIII. — Chanson d'enfants	296
XIV. — Berceuse	298
XV. — Berceuse	299
XVI. — Berceuse	300
XVII. — Berceuse	300

TROISIÈME PARTIE. — GLOSSAIRE

<i>Glossaire</i>	303
<i>Errata et addenda</i>	317



UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 00431 1190



**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**

